

Le Plus Jeune Fils De Dieu

Carlos Salem

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CARLOS SALEM

Le plus jeune fils de Dieu

roman traduit de l'espagnol par Amandine Py



actes noirs
ACTES SUD

CARLOS SALEM

Le plus jeune fils de Dieu

roman traduit de l'espagnol par Amandine Py



actes noirs
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Un serial killer élimine des stars de télé réalité. Le principal suspect est Dieu Jr, un jeune paumé qui avait connu son quart d’heure de gloire en prétendant être le plus jeune fils de Dieu avant de se faire descendre en flèche et en direct par des journalistes sur un plateau de télévision. Dieu Jr assurait être venu sur Terre pour devenir plus célèbre que son demi-frère Jésus, un type insupportable et condescendant qu’il ne pouvait pas sentir.

Une seule personne croit dur comme fer à son innocence, un écrivain et ami de longue date surnommé Poe. Il écume les rues de Madrid pour retrouver le plus jeune fils de Dieu avant que les flics corrompus lancés à ses trousses n’arrivent à le descendre. Poe peut compter sur l’aide indéfectible du Greffier, un policier romantique et brutal amoureux d’une vierge catin, et du détective Arregui, engagé par le Vatican pour éviter le scandale. En chemin, il va croiser Mariah, sa redoutable mère, son beau-père George S. Atan, homme d’affaires à la tête d’un groupe de télévision, mais aussi Madeleine, un transsexuel vénézuélien qui fut un jour le grand amour du fugitif. Parviendra-t-il à sauver Dieu Jr ? Qui sait. La seule certitude, c’est que Poe tiendra sa promesse. Une promesse qu’il avait faite à son ami du temps où ils étaient inséparables : relater ses faits et gestes dans sa quête de célébrité.

Avec ce roman qu’il qualifie lui-même d’“évangile de bière-fiction”, Salem continue d’annoncer la bonne nouvelle du roman noir.

Carlos Salem est né en 1959 à Buenos Aires mais vit à Madrid depuis plus de vingt ans. Aux éditions Actes Sud ont déjà paru Aller simple (Babel noir no 38), Nager sans se mouiller (Actes noirs, 2010), Je reste roi d'Espagne (Actes noirs, 2011) et Un jambon calibre 45 (Actes noirs, 2013).

DU MÊME AUTEUR

ALLER SIMPLE, Moisson Rouge, 2009 ; Babel noir no 38.
NAGER SANS SE MOUILLER, Actes Sud, 2010 ; Babel noir no 48.
JE RESTE ROI D'ESPAGNE, Actes Sud, 2011 ; Babel noir no 78.
UN JAMBON CALIBRE 45, Actes Sud, 2013 ; Babel noir no 126.
LE FILS DU TIGRE BLANC, Actes Sud Junior, 2013.
LA MALÉDICTION DU TIGRE BLANC, Actes Sud Junior, 2014.

Où trouver les titres de cet auteur ?

Illustration de couverture : © Lili Roze

Titre original :
En el cielo no hay cerveza
Éditeur original :
Navona, Barcelone
© Carlos Salem, 2012

© ACTES SUD, 2015
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-04737-5

CARLOS SALEM

Le plus jeune fils
de Dieu

(Un évangile de bière-fiction)

roman traduit de l'espagnol
par Amandine Py

ACTES SUD

À África et Nahuel.

*À Leonardo Oyola, Guillermo Orsi,
Steve Redwood et Gabriela Cabezón,
À leur façon particulière de témoigner
de cette sainteté humaine qui pue toujours des pieds.*

*À Arturo “Anónimo” Martínez,
le dernier mystique digne de ce nom.*

I

LASSIE EST MORTE POUR NOS PÉCHÉS

Les dieux ont construit le monde en sept jours parce qu'ils n'arrivaient pas à boucler leurs fins de mois.

FRANCISCO J. SEVILLA, *Clic*.

UNE HYÈNE DANS LE POULAILLER

Lidia María Loziño ralentit à l'entrée du parking du spa. Elle se concentre sur les plaques d'immatriculation des voitures qui s'abritent de la chaleur à l'ombre des arbres. Il y en a beaucoup moins que ces derniers mois. Avec la crise économique les gens pensent plus à leur épargne qu'à leur corps, c'est navrant. Mais on ne sait jamais, on peut toujours tomber sur un filon. Elle note quelques numéros de plaques, celui d'une Mercedes rutilante qui pourrait appartenir à un président de conseil d'administration ou à un industriel plein aux as, puis celui d'une Audi compacte aux lignes audacieuses, à l'évidence conduite par une femme encore jeune qui aime afficher son indépendance pendant que son mari dispute à d'autres requins les dépouilles d'une entreprise en plein naufrage.

Les deux voitures ne sont pas garées côte à côte.

C'est exactement le contraire.

Elles sont stationnées chacune de leur côté, quand la logique voudrait qu'avec tout l'espace disponible elles se retrouvent un peu plus près. La Mercedes est même garée si loin qu'elle sera en plein soleil dans moins d'une demi-heure. C'est sûrement Lui, qui qu'Il soit, qui a proposé ce sacrifice de gentleman pour que la coquette Audi rouge de l'adultère reste à l'abri plus longtemps. C'est bien les mecs, ça : se payer une fille entre toutes les filles qu'ils ont les moyens de s'offrir ne leur suffit pas. Plus ils ont de pouvoir, plus ils ont besoin de prouver qu'ils obtiennent sa chatte grâce à de douteux mérites et d'archaïques galanteries.

Elle frémit car elle sent qu'elle vient de faire une découverte. Un futur scoop, c'est affreusement excitant. Maintenant qu'elle enchaîne les succès, après un an passé en état de grâce, Lidia María Loziño pense qu'elle devrait appeler Angélique pour lui demander de trouver les noms des propriétaires des plaques d'immatriculation. Mais elle décide de l'appeler plus tard, une fois qu'elle aura plongé dans son bain de chocolat. Angélique sera encore à la rédaction, le coup de fil la surprendra au moment précis où elle s'apprêtera à rentrer chez elle. Elle gare sa voiture en pleine voie, bloquant la sortie d'une Volkswagen familiale de couleur vert-trop-de-mioches-à-la-maison, et d'une Seat à la carrosserie délavée qui appartient sans doute à un

employé du spa.

Elle sort de la voiture, ferme la porte à clé et se dirige vers la réception en faisant claquer ses stilettos. Pauvre Angélique. Quelle tête fera-t-elle quand elle recevra finalement son appel et qu'elle se fera un plaisir de lui raconter, après deux heures passées le portable éteint, qu'elle baigne dans un mélange des chocolats les plus fins au monde ? Un soin hors de prix, qui n'a pas coûté un centime à Lidia María Loziño. Au lieu de crever d'envie comme n'importe quelle femme, cette idiote d'Angélique s'inquiétera sans doute de son intégrité professionnelle, elle la ramènera sur son éthique de journaliste, comme si Lidia ne s'en était pas débarrassée en même temps que sa culotte de cheval à sa première liposuccion.

Elle salue distraitement l'hôtesse, lui tend ses clés pour qu'on lui gare sa voiture correctement et se laisse guider vers les entrailles du spa. Les employés la saluent, partagés entre l'admiration et la crainte. Ils ont été briefés par le directeur, qui ferait n'importe quoi pour acheter le silence de Lidia María Loziño au sujet de sa dernière escapade dans les bras d'une ex-top-modèle encore appétissante. Comme le pauvre diable était novice en matière de cornes, au lieu de lui proposer de l'argent comme tant d'autres types, il avait eu la brillante idée de lui offrir un mois de soins personnalisés dans son spa haut de gamme, un établissement sélect fréquenté par toute la jet-set madrilène. Autant faire entrer un renard dans un poulailler. *Une hyène*, se dit Lidia. *Garce et fière de l'être*.

Elle se déshabille sans hâte, pour laisser tout loisir à la masseuse d'apprécier son corps. Elle l'imagine déjà en parler à ses voisines, "le corps qu'elle a, cette Loziño, non vraiment, c'est pas la chirurgie, je vous jure qu'elle est comme ça naturellement, pas comme toutes ces filles..."

Elle se contemple dans le miroir et savoure le miracle de se voir plus jeune qu'il y a dix ans. Elle y a consacré tout son argent. À chaque scoop capable de tenir en haleine les téléspectateurs plus d'un mois sur le petit écran, une opération. À chaque montage préparé avec les célébrités pour faire le buzz pendant une semaine, une retouche. Sa poitrine parfaite, sans un gramme ni un millimètre de trop ? Payée par l'aventure du philanthrope et de l'actrice de second rôle qui tente de se reconvertir aujourd'hui en héroïne de scandales scabreux et qui ne daigne pas répondre au téléphone. *Tant pis pour cette salope*. Quand elle l'aura traquée, parce que c'est ce qu'elle compte faire, cette conne devra lui payer un nez tout neuf, presque identique au dernier, il ne faudrait pas que ça se remarque, en plus parfait encore.

Le postérieur que pétrit maintenant la masseuse est né une seconde fois, plus rond, plus ferme et plus haut placé, à la mort professionnelle d'un joueur de football tombé dans les rets d'une aspirante chanteuse

que Lidia avait envoyée dans une soirée un peu spéciale munie des cachets adéquats. Et le second scandale (un carambolage à la trajectoire impeccable, qui a démarré à la seconde où Lidia a révélé que la chanteuse était en réalité un ex-élève ténor qui s'était fait opérer au Brésil d'un organe de la taille d'un python) a servi à payer son nouvel appartement, *parce qu'il ne faut pas tout claquer dans le corps, quand même.*

Le massage est terminé. Juste avant de s'envelopper dans son peignoir pour se laisser guider vers le bain de chocolat, Lidia María Loziño reprend l'examen de son corps. Elle se demande comment fera cette idiote d'Angélique qui ne prend pas soin d'elle et qui n'a jamais vu l'ombre d'un bistouri, sauf peut-être pour l'opération de l'appendicite, pour réussir à rester jeune comme elle le fait. La semaine dernière, après l'émission, elle l'a vue sortir de la douche et l'a haïe de toutes ses forces. Bien sûr elle a cinq ans de moins que Lidia, mais elle n'a jamais mis les pieds dans un gymnase de sa vie, encore moins dans une clinique de chirurgie esthétique. Et pourtant... Lidia se dit que *le temps fait son œuvre*, et qu'alors qu'elle continuera à rajeunir d'année en année la pauvre Angélique connaîtra bientôt les ravages de la gravité. Et que son corps finira par ressembler à un portrait de Dorian Gray à son image, comme ceux qu'on trouve en solde chez les antiquaires du Rastro.

Elle avance dans des couloirs silencieux en souriant. Elle adore les moments qu'elle passe dans ce spa. Elle aime encore plus qu'ils lui soient offerts.

L'invitation du premier mois date d'il y a un an. Mais Lidia María Loziño continue de s'y rendre comme si de rien n'était. Elle teste tous les soins possibles en attendant que le directeur ait ce qu'il faut sous la ceinture pour la sommer d'arrêter. Il ne le fera pas. Il est comme Angélique. Ou comme cet imbécile de Luis Javier qui présente l'émission avec elle à la télé. Techniquement parlant son supérieur, si l'on se fie à des circonstances en passe de changer très vite. Oh que oui, ça va changer ! Et ça va lui faire tout drôle.

N'empêche que le directeur, tout à ses larmes de repentir, *je t'en prie Lidia, c'est la première fois que ça m'arrive en trente ans de vie commune, c'était une erreur*, au lieu de lui rappeler que l'affaire était réglée une fois pour toutes, a préféré l'appeler pour qu'elle essaie le bain au chocolat, un nouveau soin dont chaque séance coûte près de la moitié du salaire mensuel d'Angélique.

Angélique, avec son regard de sainte imbécile, martyre du journalisme, boursière enthousiaste à l'époque où Lidia commençait à se lasser de tout sacrifier sur l'autel de l'Information et de crever de faim pour deux ou trois nouvelles à paraître dans les journaux, amie

critique qui condamnait son passage à la presse à scandale. Depuis plus d'un an maintenant, elle était son assistante, toujours humble, souvent humiliée, à la rédaction de *Personne n'est parfait*, une émission qui frôlait les 23 % de part d'audience mais qui était promise à de bien meilleurs scores dès que Lidia María Loziño en aurait pris les rênes.

La praticienne du spa l'invite à entrer dans la salle où trône une imposante baignoire. Elle lui demande de se relaxer et la prie de revêtir le masque ainsi que le délicat pince-nez.

Elle ne tardera pas à sentir le chocolat tiède remplir peu à peu la baignoire.

Et Lidia se dit que si Cléopâtre se baignait dans du lait...

Elle aimerait que cet abruti de Luis Javier puisse la voir en cet instant. Il en aurait une érection à coup sûr. Tant d'années à se faire passer pour un gay, à enchaîner les poses chantilly ou vénéneuses pour se tailler une place dans la sphère people, tant d'ambiguïté déployée jusqu'à réussir à présenter sa propre émission, pour finir par s'incliner devant le génie de Lidia María Loziño, son assistante à *Personne n'est parfait*, sa coprésentatrice préférée, qui n'hésitera pas une seconde à l'exécuter. *C'est vraiment un délice ce chocolat*, pense-t-elle à mesure qu'un liquide épais et tiède recouvre son corps. Mais ce qui sera encore plus délectable, ce sera de révéler au grand jour le point faible de Luis Javier dans quelques mois. Ce sera bien la première fois qu'elle ne demandera pas d'argent en échange d'un scoop, mais elle s'estimera bien payée. Parce que Luis Javier, après avoir simulé si longtemps sa soi-disant homosexualité, au point de renoncer à toute vie sexuelle dans le seul but d'accélérer sa carrière, vient de tomber amoureux comme un puceau jaloux de cette idiote d'Angélique. Que peut-il bien lui trouver, avec ses tenues chinées aux puces et ses mèches faussement négligées ? *Oh c'est trop bon ce chocolat*, ce n'est pas comme si Angélique répondait à ses avances pourtant évidentes à la rédaction, mais Lidia saura lui confier des tâches qui la laisseront seule avec Luis Javier, des voyages, des déjeuners d'affaires, tout ce qui pourra les faire apparaître en public de temps en temps.

Elle n'aura plus qu'à laisser entendre, avec toute la subtilité dont elle est capable, que son assistante en pince pour le présentateur, une blague par-ci, un "s'il te plaît, Luis Javier, ne sois pas si dur avec elle, tu ne devrais pas la traiter comme ça, c'est une fille sensible, c'est cruel de la laisser se bercer d'illusions", un moment d'inattention par-là, et l'émission sera à elle, Lidia María Loziño. *Et ciao le faux pédé*, se dit-elle en se laissant couler au fond de la baignoire.

Le directeur, Angélique et Luis Javier ont le même problème, finalement : ces gens-là ne prendront jamais le risque de toucher le

fond. Ils ne détestent pas se mouiller les pieds pour avoir le grand frisson, mais ils ressortent aussitôt avec des mimiques de dégoût, un “je ne sais vraiment pas comment tu fais pour vivre au milieu de toute cette merde” affolé au fond des yeux.

Tant qu'à fouiller la merde, se dit Lidia María Loziño, autant aller au fond.

Des pas serviles résonnent dans le couloir. Sûrement la praticienne qui vient voir si tout se passe bien pour la star du journalisme qui lui fait l'honneur de sa visite. On lui aura demandé d'être aux petits soins. Une main lui masse vigoureusement le cou, lui ôte son masque et la force à baisser les yeux.

L'autre main lui enlève son pince-nez.

Ce n'est pas du chocolat qui emplit la baignoire.

C'est de la merde.

Et les deux mains enfoncent la tête de Lidia María Loziño.

Jusqu'au fond.

CHANGE DE DISQUE, QUECA !

La sonnerie de l'interphone se met à grésiller et quand je demande qui c'est, une voix familière me répond :

— Un de tes potes du temps où tu étais un mec, Queca. Je sais pas si tu t'en souviens, à l'époque tu flippais d'avoir perdu la couille gauche du génie.

D'un coup bref, je déclenche l'ouvre-porte du hall. Je vais ouvrir la porte d'entrée puis celle de l'ascenseur. Je laisse tomber une capsule de bière sur le pas de la porte pour l'empêcher de se refermer. Ce ne sont pas les capsules de bière qui manquent, je sème ces médailles sur mon passage dans tout l'appartement. Comme Hansel et Gretel, mais en plus efficace. La mie de pain, ça fout le camp au moindre souffle.

Je file à la cuisine me déboucher deux Kro. Voilà deux capsules de plus pour baliser mon chemin vers nulle part. Je fouille ma poche à la recherche d'allumettes, en attrape une poignée et commence à les compter.

Dix.

Dix, c'est pair. Je vais devoir dire oui à tout ce que le Greffier viendra me demander.

Je l'attends près du pas de la porte.

Je m'assieds par terre, je bois un coup et je l'attends.

Dix minutes plus tard, la tête puissante du Greffier se profile dans l'escalier, suivie d'un corps aussi robuste que dans mon souvenir. Juste un poil plus abîmé par le temps. Il marque une halte sur le palier, jette en œil sur la porte de l'ascenseur, balance un coup de pied dans la capsule et me dit :

— T'es vraiment qu'une salope, Queca.

Je m'écarte pour le laisser passer et d'un seul coup son jeu me porte sur les nerfs. Je m'attendais à ce que le Greffier vienne me voir un jour ou l'autre. Et je ne suis pas mécontent qu'il soit là. Plutôt content, même. C'est bien toute la joie dont je suis capable.

Il fait le tour de l'appartement sans aucun égard pour mes capsules de bière qu'il écrase sous ses grosses pompes et finit par se laisser tomber dans le vieux fauteuil qui se rappelle encore son poids.

— J'arrête mes conneries, Poe, me dit-il, l'air plus fatigué qu'impatient. En fait, j'ai besoin de toi. Et tu m'en dois une belle.

C'est curieux, ça.

Très curieux.

Ça fait des années que je connais le Greffier. Notre amitié date de l'époque où il n'était encore qu'un policier aux pieds plats condamné au service de nuit et moi, un journaliste de faits divers qui se haïssait lui-même. Chaque fois qu'il me rendait un service sans que je ne lui aie rien demandé, le Greffier prononçait sa fameuse phrase :

— Je t'en dois une belle, Poe.

Me devait-il quelque chose ? Impossible de m'en souvenir. Je n'arrivais pas à me rappeler non plus à quel moment il m'avait adopté, quand j'étais devenu cet ami à qui il filait des scoops minables sur des morts obscures, ou qu'il allait me chercher de bar en bar lorsqu'il avait besoin de démêler un cas particulièrement tordu. Il me demandait mon avis et prenait toujours la première connerie qui sortait de ma bouche pour la preuve irréfutable de mon génie. Et pour cause, j'avais souvent raison. Mais j'en avais rien à foutre.

C'étaient toujours des histoires de cinglés.

Et les cinglés, moi, j'en ai ma claque.

Basta, ils m'ont assez fait chier.

— On dirait que les affaires marchent, dit-il après avoir sifflé directement au goulot le quart de la bouteille de bourbon qui se trouvait sur la table. Ça, c'est de l'alcool, putain, pas comme cette merde qu'on buvait autrefois. Tu te rappelles ?

— Je préfère pas.

Il me lance la bouteille et passe en revue le salon pendant que je bois un coup. Pas vraiment digne de figurer dans un de ces foutus magazines de décoration, ce salon, mais à des années-lumière de celui qu'il a connu avant.

— Tu as repeint les murs, le niveau d'ordures est acceptable et tu as même une télé ! Putain, le changement de sexe, ça a ses avantages, Queca.

Je pourrais lui écraser la bouteille sur la gueule, seulement voilà, je sais qu'il ne la sentirait même pas. Et surtout qu'on est jamais assez rapide avec le Greffier.

D'un autre côté, je l'ai bien cherché.

— T'es vraiment trop con, Poe. Toutes ces putains d'années à t'encourager à écrire, parce que t'étais bon, bordel, vraiment bon, et toi qui t'entêtais à refuser avec tes airs de c'est plus pour moi tout ça, quelle grande farce... et à peine je te perds de vue, tu reprends du service sous un nom de bonne femme pour écrire des romans à l'eau de rose. Je pige pas ?

Je n'ai pas l'intention de lui donner la moindre explication.

Pour la simple et bonne raison, parmi tout un tas d'autres, que je n'ai jamais réussi à me l'expliquer non plus.

— Queca Osmán Dendeiro – il se met à lire avec un malin plaisir la

couverture d'un de mes plus grands succès, un roman qui s'intitule *La Macédoine de nos passions* –, non mais t'es vraiment trop barré, Poe. Ça fait Brésilienne snob ou un truc dans le genre. C'est clair qu'ensuite, quand on pense à lire seulement les premières syllabes : Que-Os-Den. Allez-Vous-Faire...

Je le laisse parler. C'est vrai que je l'ai bien cherché. Il y a trois ans, quand j'ai commencé à écrire ces romans débiles comme pour me moquer d'un genre que j'avais en horreur, j'étais loin d'imaginer que le succès serait au rendez-vous, que ces livres feraient fureur et que la critique elle-même les prendrait au sérieux. C'est pourtant ce qui se passe aujourd'hui. Je voulais seulement me faire un peu de fric, rire de la connerie de mon prochain parce que la mienne ne me faisait plus sourire. Ce pseudonyme absurde faisait aussi partie de la blague. Après tant d'années passées à ne pas m'assumer en tant qu'écrivain, la seule possibilité qui me restait de le faire sans me jeter du haut du toit était d'inventer cet alias ridicule pour écrire ce que je détestais par-dessus tout. Mais les gens raffolent de cette merde, des lecteurs raffinés me considèrent comme le summum du kitsch et même ce critique féroce qui souffre, paraît-il, de constipation chronique depuis sa tendre enfance vient d'écrire il y a deux semaines que "seul un talent d'une extrême rareté peut construire un sens alternatif au sein d'un genre si méprisable ; Q. O. D. est le nouvel espoir de nos lettres, et sans doute le dernier".

Eh oui.

Maintenant je lis aussi les critiques.

Une chose m'intrigue. Comment le Greffier a-t-il pu découvrir que c'est moi qui me cache derrière Queca ? Mon identité est le secret le mieux gardé d'un groupe éditorial plus discret que la CIA. Même mes éditeurs ignorent qui est vraiment Queca. Pour eux, je ne suis que le secrétaire d'un auteur excentrique, peut-être un amant qui vit à ses crochets et lui soutire de l'argent en échange de ses services de messager.

Je n'ai aucune envie de savoir comment il m'a percé à jour et, pourtant, je dois bien lui poser la question. Le voilà qui répond. Dévoilement de l'énigme : le Greffier a cherché à savoir ce que je foutais en ce moment car il a besoin de mes services. Il m'a fait suivre pendant quelques jours et lundi dernier, alors que j'apportais mes quatre cents pages de foutaises à la maison d'édition, il a attendu que je sorte pour s'engouffrer dans le bâtiment. Il est allé poser quelques questions l'air de rien. J'étais un employé de Queca, lui répondit-on, et cela a suffi à lui mettre la puce à l'oreille : moi qui n'étais pas doué pour le rôle de chef, j'aurais encore moins pu servir d'employé à quiconque. Il a donc fini par acheter un livre de Queca, le lire d'une traite et découvrir, intercalées dans la trame absurde, certaines

anecdotes que nous avons vécues ensemble et que seuls lui et moi connaissions. En relisant le bouquin, il a réussi à reconnaître mes phrases noyées sous la guimauve d'un roman rose teinté d'érotisme.

Et il a compris. Personne ne me connaît mieux que le Greffier.

Personne de vivant, je veux dire.

Par chance, il semble immunisé contre la malédiction qui me colle aux basques.

Cet enfoiré me sourit comme un tigre satisfait de lui-même. Il se fout de ma gueule, même si dans le fond je sens qu'il se réjouit de voir que j'ai cessé de me suicider à bon compte.

Je l'ai bien cherché, mais lui, c'est autre chose qu'il cherche.

Et je suis curieux de savoir ce que c'est.

— Tout a l'air de rouler pour toi aussi, Greffier, ou je me plante ? T'es quoi aujourd'hui, commissaire ou un truc dans le genre ?

— Quelque chose dans le genre. Pire.

Je dois lui laisser le temps de cracher son histoire. En fait, je suis vraiment ému de le revoir. Maudite Queca, je sens que je vais m'attendrir.

— Le Roquet, ça te dit quelque chose ? demande-t-il comme par hasard. Mais c'est loin d'être un hasard.

— Je préfère pas.

— Putain, change de disque, Queca !

Évidemment que le Roquet me dit quelque chose. Ce nabot hargneux comme un dogue lui servait d'équipier au cours de ses errances policières. Il lui vouait une haine tenace, presque autant qu'à moi. Et sans raison apparente. Ou plutôt si, pour une raison insignifiante à mon avis. Si la nature l'avait doté d'une verge de nouveau-né, était-ce ma faute ? Et puis comment aurais-je pu me douter à l'époque que cette blonde frénétique avec qui je couchais trois fois par semaine était sa femme ?

Bon, maintenant que j'y repense, peut-être que je le savais. J'avais dû l'oublier.

En ce temps-là je buvais pas mal. Comme aujourd'hui, mais à l'époque c'était pour me noyer.

Maintenant je ne bois plus que pour calmer ma soif. Et j'ai presque toujours soif.

— Ce salopard obséquieux de Roquet est monté en grade. Aujourd'hui il fait partie d'une commission de service au ministère où il cire les bottes d'un haut fonctionnaire. Et tu sais à quoi il passe tout son temps ?

— À planquer du fric pour se faire greffer une nouvelle bite ?

— À essayer de me coincer. À me faire chier comme s'il était monté comme un âne. Il me tend des pièges, il m'entoure d'espions, en fait il me guette : au premier faux pas il se fera un plaisir de me démolir une

fois pour toutes. Voilà à quoi il passe ses journées, l'enfoiré.

Je n'ai plus envie de rigoler. Mon pote est dans la merde. Je sens qu'il a besoin de moi.

D'ailleurs il a raison, je lui en dois une belle. Et même plus d'une.

— Allez, crache le morceau. Qu'est-ce que je peux faire pour toi, Greffier ? T'aider à élucider une affaire inextricable qui te couvrira de gloire et éloignera ces vautours à courte queue ?

— Possible.

— De quoi s'agit-il ?

— Tu regardes parfois cette antiquité ? dit-il en faisant un geste vers ma télé minuscule.

— Rarement.

— Et la mort de Loziño, ça te dit quelque chose ? La semaine dernière. Tu sais, cette journaliste people retrouvée noyée dans une baignoire de merde ?

— Ah si ! Souviens-toi que tu es né de la merde et qu'à la merde tu reviendras...

— Et elle n'est pas la seule. Christian Maliñas a clamsé il y a deux jours, un autre vaillant "hérald de la liberté d'expression". À ce qu'il paraît, il aurait eu un accident de voiture, ce qui n'est pas tout à fait faux puisqu'on l'a empalé sur le levier de vitesses de son dix cylindres avant de lancer la caisse à cent quatre-vingts. La voiture a fini sa course contre un pilier du pont de la M30.

— Rien d'illogique, finalement : il est mort comme Lady Di...

— Très drôle. Tu devines pourquoi personne n'en a entendu parler ?

— Parce qu'ils ont trouvé des preuves qu'il ne s'agit pas d'un cas isolé ?

— T'as pas perdu la main, salopard ! Je ne comprends pas ce que tu fous à écrire toutes ces conneries. J'imagine que tu gagnes plein de fric, mais... Oui, ils ont trouvé quelque chose. La même chose que ce qu'ils ont trouvé à côté de la baignoire remplie de merde. Un message. Imprimé. On n'a pas pu localiser l'imprimante, ça, c'est des conneries qu'on voit seulement dans les séries américaines.

— Et que disait ce message ?

Il fouille dans sa poche, en sort une feuille pliée en quatre et me la tend.

Un message d'à peine dix mots.

Mais dix mots qui laissent sans voix.

Maintenant vous allez me croire. Mais il est trop tard.

Je saisis pourquoi le Greffier est venu me chercher.

J'aurais préféré qu'il s'abstienne.

— Il faut que je mette la main sur Dieu Jr le plus vite possible, Poe. Et tu vas m'aider. Tu me dois bien ça, putain.

Je tarde à répondre parce que je ne sais pas encore si je vais

accepter de l'aider à le retrouver. Tout ce que je sais, c'est que je vais devoir honorer une autre dette que j'ai longtemps tenté d'oublier.

Je vais écrire l'histoire de Dieu Jr comme j'en ai fait la promesse.

Mais je l'écrirai à ma façon.

Ce sera un évangile de bière-fiction.

Pas vrai ?



Si.

UN PRODIGIEUX CASSE-COUILLES

J'ai rencontré Dieu Jr un soir de décembre, il y a peut-être quatre ans, dans un bar de Madrid. Pas un de ces clubs lounge où tu dois t'assurer avant d'avaler le moindre sandwich qu'il ne fait pas partie du décor. Le minimalisme, dans le bar en question, n'existait que dans la taille des rations. C'était un de ces bistrots qui semblent avoir été prédestinés dès la naissance à leur vocation d'étable, un abreuvoir à cow-boys fraîchement descendus de cheval, qui servent le matin un brunch à base de tartes faisant honneur à leurs noms ; le midi, des tapas frites dans la rancœur et le péché ; et le soir, qui tamisent leurs lumières, font tourner un stroboscope opacifié par les chiures de mouches, servent du vin en carafe et des pains dans la gueule en guise de sacrements.

Pas mal de pains dans la gueule, à vrai dire.

L'un de ces bars qui, par chance, existent encore à Madrid.

— Je m'appelle Dieu Jr et tu sais quoi ? Je suis le dernier fils de Dieu, me dit le type en soutane.

J'ai pensé d'abord avoir affaire à un de ces cinglés qui pullulent la nuit. Et moi les cinglés j'en ai ma claque. Mais après quelques tournées générales, car il prétendait que c'était son anniversaire, ce type a commencé à bien me plaire.

Il n'était pas très grand, plutôt replet et un peu speed. Il portait une barbe et des cheveux longs jusqu'aux épaules.

J'ai su plus tard qu'il s'agissait d'une perruque. Mais bien trop tard.

Dieu Jr possédait un magnétisme rare, vraiment unique en son genre. Il avait l'art de capter l'attention des gens, mais son désir de gloire désespéré finissait toujours par faire tout capoter. De là à dire qu'il le faisait exprès... Des hommes éblouis par sa présence, sous l'emprise fulgurante d'un charme qui eût été digne de plus jolies jambes, pouvaient accourir à lui, l'embrasser, implorer leur rédemption. Mais au bout de quelques instants, ils étaient pris d'une farouche envie de l'étrangler.

Soyons francs : Dieu Jr était un prodigieux casse-couilles.

Dès la troisième tournée générale, il avait réussi à embarquer l'ensemble du bar dans une polémique sur les héros canins des séries télévisées. Il faut dire que Dieu Jr était fasciné par la télé.

Il y avait d'un côté le groupe des partisans de Rintintin. De l'autre, les supporters de Rex, le chien policier, un chien un peu plus jeune que les premiers. Enfin, un défenseur de Pluto qui refusait de se voir écarté de la

compétition sous prétexte qu'il n'était fait que d'encre et de cellulose.

Et voilà que Dieu Jr se tenait debout sur le comptoir du bar.

Je ne l'avais pas vu grimper.

Ni se redresser.

Mais il se trouvait bien là, tout droit sur le bar.

— Repentez-vous, pharisiens ! lança-t-il, de toute évidence complètement pété. Ces canis ne sont que de vulgaires copies, des clones du premier chien révolutionnaire. Rintintin ? Rex ? Un chien soldat contre un chien policier ? Je suis mort de rire ! Et toi, ta gueule, tête de nœud, je t'ai déjà dit que ce putain de Pluto ne compte pas. Le véritable chien prophète, le seul qui soit porteur d'un message d'amour et de paix et que personne n'a jamais écouté d'ailleurs, c'est Lassie. Lassie est morte pour nos péchés !

À l'exception du partisan du chien de Mickey Mouse, nous l'écoutions tous émerveillés. Les lèvres de Dieu Jr s'entrouvrirent et il s'apprêta à dire une chose vitale, à délivrer une parole qui changerait à jamais la vie de toutes les personnes présentes. Nous étions suspendus à ses lèvres.

— Il faut que j'y aille, je me pisse dessus, dit-il au bout d'une minute et demie de silence.

Il sauta du comptoir et disparut dans les chiottes du bar.

À son retour il semblait avoir complètement oublié son sermon. Les autres clients du bar reprirent peu à peu, et non sans efforts au début, le fil de leurs conversations profondes sur le fric, le sexe ou le sport. Dieu Jr s'approcha de moi et me dit à l'oreille, dans un murmure complice et amer à la fois :

— Mon frangin était doué, putain. Et moi, je me casse le cul pour rien. Tu peux me dire ce qui cloche ? C'était pourtant qu'un foutu charpentier ignare. Alors que j'ai fait des études, moi, trois ans de philosophie et deux de design... J'y capte rien, bordel !

Nous n'avions pas pour autant cessé de boire. Et lui n'avait cessé d'inviter tout le monde à ses tournées générales.

Il trinqua à son vingt-neuvième anniversaire. C'était la nuit de Noël.

Quand le patron nous dit qu'il était temps de partir en éteignant la musique, ce fut l'heure de régler l'addition. Dieu Jr déclara qu'il était le second fils de Dieu et qu'il ne devait rien à personne, que tout ce qui existait sur terre comme en mer était l'entière propriété de sa famille, que tout le rhum, tout le Coca et l'ensemble des verres qui avaient jamais existé appartenaient à son père. Il ne dit pas un mot de la bière et, bêtement, je m'en sentis plus léger.

Le videur des lieux fit craquer les articulations de ses doigts, comme pour annoncer le bruit qu'allaient bientôt faire les os fragiles de Dieu Jr. Quand il fondit sur lui, le bar tout entier se prit à déplorer l'horrible châtiment qu'il n'allait pas manquer de recevoir.

Je ne comprends toujours pas pourquoi je m'en suis mêlé, j'avais

pourtant sorti de ma poche sept allumettes.

Et sept, c'est impair.

C'est un Non.

Je venais juste d'entamer ma bière. Mais c'était son anniversaire et Dieu Jr avait l'air si peu consistant face à ce maton russe que je doutais qu'il puisse survivre aux tourments que le colosse pourrait lui infliger. Lequel fredonnait maintenant du flamenco avec la grâce d'un frigo japonais assemblé en Corée. À la réflexion, c'est sans doute pour cela que je m'en suis mêlé : le Gosse de Leningrad, car tel était son nom de scène quand il jouait son rôle d'assistance forcée aux ivrognes fauchés à l'heure de régler la note, chantait terriblement faux.

Le Gosse en question me tournait le dos pour avancer vers Dieu Jr, qui pour sa part hurlait le célèbre "Mon père, mon père, pourquoi m'as-tu abandonné ?" que je l'entendrais répéter si souvent par la suite. Sous l'effet d'une pulsion soudaine, je lui enfonçai le goulot de ma bouteille de bière dans le cul. Ça me prend parfois quand je suis perturbé sans savoir pourquoi, ou encore quand je sais pourquoi mais que je refuse de le vérifier dans le reflet noirci des miroirs enfumés. À la différence que cette nuit-là ma bière était toute fraîche et que mon reflet, pour une fois, était presque supportable. J'ai bien dit presque.

C'est là que tout s'est emballé.

Au commencement était le Verbe.

— Je vais te faire la peau, espèce d'enculé ! rugit le Gosse de Leningrad en faisant volte-face, à la recherche de l'homme qui avait porté atteinte à la dignité pourtant peu ragoûtante de son derrière.

Il m'écarta immédiatement de son passage, alors que je fixais avec dégoût la bouteille que je tenais encore dans la main, et administra au plus haut perché des clients du bar un coup si mémorable qu'il aurait suffi, s'il avait été accompagné de trois de ses semblables, à faire écrouler le mur de Berlin bien avant l'heure. Il existe une loi non inscrite sur les tables noires de la nuit. En réalité, il en existe plusieurs. Mais il en est une absolument infaillible : tout gaillard plus grand que la moyenne qui part faire la tournée des bars avec ses potes est flanqué d'au moins deux girafes aussi hautes que lui. Histoire de pouvoir commenter ce qu'on voit de là-haut, j'imagine. Le fait est que la bagarre devint très vite générale, et que de mystérieuses empathies alcooliques organisèrent l'affrontement en deux camps. Je n'arrive jamais à les prévoir à l'avance. Et pourtant, quand je me retrouve mêlé à une bagarre, vous pouvez être certain que c'est moi qui l'ai déclenchée.

Dieu Jr se battait comme un karatéka souffrant de Parkinson. Il moulinait ses coups à droite et à gauche, poussait des cris qui rappelaient les grondements des chats et, à de rares exceptions près, n'arrivait à frapper personne. Le plus remarquable dans ce numéro pathétique, c'était son corps qui semblait léviter à vingt centimètres du sol.

Même si j'ignorais encore dans quel camp je me battais, il devenait évident que nous étions en train de perdre. Dieu Jr me fixa avec l'intensité de celui qui m'apercevait enfin, sur la rive d'un fleuve lointain, après m'avoir cherché pendant de longues années.

— Je crois qu'il est temps d'aller évangéliser d'autres terres, Poe, me dit-il, pratiquement à bout de souffle.

— Comme tu voudras, vieux, répondis-je. L'important maintenant, c'est surtout de savoir comment foutre le camp d'ici.

Une musique céleste retentit alors. Je jure l'avoir entendue, à moins d'avoir confondu avec la sonnerie polyphonique d'un portable qui traînait par terre.

— Mais bien sûr ! L'exclamation de Dieu Jr illuminait tout son visage. Que les ténèbres soient !

Et les ténèbres furent.

Seulement, pas tout de suite.

Il dut s'y reprendre à trois fois.

Nous profitâmes de la confusion pour nous faufiler hors du bar. Quelques pâtés de maisons plus tard, Dieu Jr s'arrêta pour me dire hors d'haleine :

— T'as vu, Poe ? T'as vu ça ? C'est la première fois que ça marche, man, j'ai dit que les ténèbres soient et les ténèbres sont venues ! Bordel, ça l'a fait cette fois !

Je me suis bien gardé de gâcher sa joie en lui racontant que l'obscurité ne s'était pas faite grâce à ses paroles, mais plutôt grâce au coup de bouteille que j'avais asséné sur le front du patron du bar, juste avant de sauter par-dessus le comptoir pour actionner l'interrupteur général de l'établissement.

Mais à quoi rimait tout ce cirque ? Pourquoi avais-je fait tout ça ?

Une phrase me vint à l'esprit : les voies du père de Dieu Jr sont impénétrables.

BALLADE DE LA VIERGE CATIN

Sur l'écran apparaît un plateau de télévision où se mêlent des couleurs improbables. Des individus aux culs moulés dans des sièges *design* placés en demi-cercle discutent comme s'ils avaient des choses à dire.

Ils sont douze, comme les jurés des films américains.

Et au centre se trouve l'accusé.

Dieu Jr.

— Tu dois être le seul habitant d'Europe à ne pas avoir une copie de cette vidéo, me dit le Greffier. Des extraits passent en boucle dans les zappings et elle fait partie du top five des plus regardées sur YouTube. Ça fait pourtant un bail, depuis le temps.

Non, je n'ai pas cette vidéo, mais je sais exactement ce qu'il va se produire. Cette idée me déplaît au plus haut point. J'ai vu l'émission à la télé en direct il y a trois ans. La revoir revient à vivre une nouvelle fois le calvaire de Dieu Jr. Car Dieu Jr était mon ami. Ou quelque chose d'approchant. Même si c'était un foutu cinglé.

— C'était une première. Les grandes chaînes de télé qui se mettent d'accord pour transmettre un seul talk-show en direct, c'était du jamais-vu, croit utile de préciser le Greffier.

Je découvre les noms des accusateurs dans les sous-titres qui apparaissent chaque fois qu'ils prennent la parole.

LIDIA MARÍA LOZIÑO (*furieuse, décoiffée, vociférant*) : Comptez-vous nier que vous avez été pris en flagrant délit de piraterie musicale ?

DIEU JR (*accablé*) : C'est un malentendu, je voulais seulement venir en aide à ces gens...

LUIS JAVIER SÁNCHEZ (*d'un ton ironique mais bienveillant*) : Dans ce cas, pourquoi ne pas avoir falsifié des CD de chants grégoriens ? Vous n'aviez pas déjà fait suffisamment de mal à la musique avec vos groupes de *has been* qui se baladaient de ville en ville ?

DIEU JR : C'est que j'avais un message à faire passer, moi...

COCO BIEBER (*arrogant*) : Vous prétendez aussi ne pas avoir assisté le 20 novembre dernier à la fête qui s'est déroulée dans ce quartier huppé de la banlieue de Madrid et, surtout, ne pas y avoir apporté un bon kilo de cocaïne quand la drogue a commencé à manquer ?

DIEU JR : Non, ça ne s'est pas vraiment passé comme ça. En fait je...

GEORGE TROTARD (*se levant*) : Il y a des témoins, j'ai des photos ! Vous

êtes aussi le fondateur d'une secte religieuse établie sur un plagiat théologique !

MARQUIS DEL VECCHIO (*qui hausse le ton*) : Ma come vai à être le secondo figlio de Dio, si tou n'es qu'un paumé de basse estrazione ? Bon sang non sa mentir, mamma mia...

PÈRE AURAPEL (*offusqué*) : Blasphème, blasphème, hérésie ! Le demi-frère du Christ ? Mais vous ne pourriez même pas rêver d'être le beau-frère de son âne ! Vous qui n'avez pas tenu plus d'un *prime* à Love Story !

(Le public rit aux éclats. Les rires enregistrés s'ajoutent aux rires spontanés, spontanément provoqués par un signal lumineux et un geste menaçant du régisseur.)

JOACHIM CHORIZO (*se tourne vers la caméra avec un geste d'excuse qui laisse entendre qu'il est étranger à tout ce cirque*) : En tant que présentateur de cette émission, je vous demande à tous de reprendre vos esprits. Nous venons de passer une heure à mitrailler ce... Dieu Jr (*rires*) de questions, à mettre en doute toutes ses réponses, sans lui donner la moindre chance de nous convaincre de la véracité de sa version. Dieu Jr (*il attend le gros plan de la caméra avant de reprendre son lancement. Une musique de fond crée l'ambiance dramatique adéquate*), si vous êtes réellement le second fils de Dieu, pouvez-vous nous le prouver ici par un miracle...

TAPÉLA CESSEZ (*fait mine de se boucher le nez*) : S'il pouvait faire disparaître cette affreuse odeur de pieds, alors là, oui, ce serait un miracle. Qu'est-ce qu'il pue !

CHRISTIAN MALIÑAS (*avec un geste déplacé*) : Et la fermer tu pourrais, pauvre conne ?

JOACHIM CHORIZO (*solennel, réfrénant une envie de rire*) : Tapéla Cessez, un peu de silence, je vous prie. Cela s'applique à chacun d'entre vous. À partir de cet instant, quiconque refusera de se taire devra quitter le plateau. Nous sommes sur le point de vivre un moment qui peut changer à jamais, ha ha ! l'histoire de l'humanité. Dieu Jr, veuillez donc faire sous nos yeux un miracle capable de convaincre ces pharisiens...

DIEU JR : Euh... vous savez, je ne les réussis pas super bien quand je sors de table.

LIDIA MARÍA LOZIÑO : Imposteur, vous n'êtes qu'un imposteur !

JOACHIM CHORIZO : Lidia ! Taisez-vous ou partez ! Imaginez une seconde qu'il dise vrai : je ne veux pas le moindre problème avec son père, ha ha ha... Allons, Dieu Jr, un miracle facile, je ne sais pas moi, un petit truc...

DIEU JR (*visiblement nerveux, se lève pendant que la caméra zoome sur lui*) : Eh bien... je vais tenter une lévitation, on verra bien... (*Il se concentre, gros plan sur la sueur qui perle sur son visage congestionné*)

MMMMMMMM (Il écarte les bras, les paumes ouvertes vers le ciel. Tout porte à croire qu'il est sur le point de léviter. Il ferme les yeux et un silence incrédule se fait sur le plateau, rompu soudain par la déflagration d'un pet tonitruant.)

LIDIA MARÍA LOZIÑO : Menteur, et dégueulasse avec ça !

(Les rires fusent de toutes parts dans le studio tandis que la caméra filme en gros plan la honte de Dieu Jr, prêt à fondre en larmes.)

DIEU JR : Je vous l'avais dit, les miracles, ça le fait pas après bouffer... Mais arrêtez vos putains de rires ! Je suis le fils de Dieu, bordel de merde. J'exige un peu de respect ! (Il montre du doigt les douze présentateurs, le public et enfin la caméra.) UN JOUR, VOUS ME CROIREZ, FILS DE PUTE ! MAIS CE JOUR-LÀ IL SERA TROP TARD ! (Il quitte le plateau en larmes, poursuivi par les rires.)

L'image se fige et l'écran redevient noir.

— Donc selon les flics, ces douze-là sont les condamnés que Dieu Jr chercherait à dégommer ?

— Il n'en reste plus que dix, Poe. Plus que dix. Loziño a été assassinée et on a retrouvé l'autre empalé sur le levier de vitesses de sa Mercedes. C'était... Il jette un œil à ses notes. Christian Maliñas, tu sais, celui qui passait son temps à hurler ?

— OK. Mais j'ai du mal à croire que Dieu Jr ait pu faire une chose pareille. Cette vidéo a presque trois ans, tout ça c'est du passé...

— Oublie le presque : Loziño est morte le jour du troisième anniversaire de l'émission. Qui, au passage, fut aussi la dernière apparition publique de Dieu Jr. À moins que toi, tu ne l'aies...

— Je t'arrête tout de suite, Greffier. Dieu Jr et moi, on se faisait la gueule bien avant l'émission. C'est vrai qu'à une époque j'ai accompagné Dieu Jr dans tous ses délires, d'ailleurs j'ai du mal à comprendre pourquoi. Mais quand il a commencé à fricoter avec la télé réalité et ce genre d'émissions de merde, j'ai lâché l'affaire.

Il me tend une autre bière. Le dimanche s'écoule paresseusement dans l'appartement du Greffier, où d'épais rideaux freinent les ardeurs du soleil et les bruits d'un Madrid qui mijote à petit feu. Je n'étais jamais entré chez lui auparavant, et de toute évidence le Greffier non plus n'y vient pas souvent. Des housses recouvrent tous les meubles. Ça ne sent pas le renfermé, mais pas la vie non plus. Sur les murs, des rectangles plus clairs que la couleur de la pièce trahissent la fuite des tableaux et des photos de famille.

— Tu ne savais pas, pas vrai ? Je suis veuf, Poe. Ma femme est morte il y a deux ans. D'un seul coup. Elle s'est éteinte, et basta.

— Je suis vraiment désolé.

— Pas moi. Je ne vais pas te mentir, Poe. Pas à toi. Elle n'était pas mauvaise, ma femme, pas spécialement bonne non plus, d'ailleurs. Mais notre mariage était une erreur. Un arrangement amical bourré de

bonnes intentions. J'ai toujours su que je ne pourrais pas l'aimer pour de bon et elle, elle a toujours su qu'il y en aurait une autre...

— Fleur ?

Il hoche la tête. Nous buvons un coup.

Le Greffier a passé sa vie à aimer Fleur. Tout gosses déjà, ils formaient avec le Faucon un trio inséparable. Le Faucon était le frère du Greffier. Je n'ai jamais su son vrai nom. Ni celui du Greffier, maintenant que j'y pense. En revanche, Fleur s'appelait Fleur. Et malgré l'adoration que lui portait le Greffier depuis sa tendre enfance, c'est du Faucon que Fleur est tombée éperdument amoureuse. Lui, je ne l'ai pas connu, mais j'ai pu comprendre que c'était un sale type. Ils sont sortis ensemble à l'adolescence et si le Faucon n'a pas couché avec elle, c'est parce que son frère, plus costaud et bien plus impressionnant que lui, a menacé de lui couper les couilles s'il touchait à Fleur avant le mariage. Le Faucon a obéi parce qu'il n'en avait rien à carrer. Le jour de ses dix-huit ans, il a déclaré à sa fiancée qu'il partait vers le nord gagner sa vie et qu'il l'épouserait à son retour.

Il lui écrivait chaque semaine.

Il n'écrivit jamais.

Un câble a pété dans l'esprit de Fleur.

Ça a fait crac. Et quand ça fait crac, en général t'es foutu.

Sa mère est morte et Fleur, qui était si jolie, avec un corps qui pouvait arracher des soupirs même à des feux rouges, s'est prostituée pour assurer sa survie. Elle était à son compte et recevait ses clients chez elle. Mais elle ne laissait personne la pénétrer. Elle se contentait de faire des pipes. Les meilleures du coin, sans doute même du monde.

Elle recevait ses clients en robe de mariée.

Fleur était la vierge catin.

Le Greffier s'est toujours occupé d'elle, avec l'espoir que le temps lui permettrait de recouvrer ses esprits, ou du moins assez de lucidité pour comprendre que le Faucon n'allait pas revenir. Il avait épousé, un an après son départ, une fille de bonne famille d'un village voisin.

Un jour le Faucon est revenu, mais il ne se souvenait même plus de Fleur.

Ensuite, il est mort.

Mais ça, c'est une autre histoire.

Le Greffier est mon ami, je ne compte pas en dire davantage ni révéler quoi que ce soit qui puisse le compromettre. Un jour, peut-être, j'écirai là-dessus. Si ça se trouve, je l'ai déjà fait.

— Aujourd'hui c'est dimanche, me rappelle le Greffier. On ne pourra interroger personne.

— T'ai-je déjà dit que j'allais t'aider ? Je ne pense pas que Dieu Jr soit l'assassin, mais quand bien même il déciderait d'étouffer dans la

merde tous ces étrons, il pourrait compter sur ma bénédiction.

— Je crois que tu n'as pas pigé, Poe. Moi aussi je pense que ce n'est pas lui. Mais l'affaire va faire du bruit et si jamais le Roquet s'en mêle, même Dieu son père ne pourra rien pour Dieu Jr. D'ailleurs à ce propos... Tu croyais en lui ?

— En qui, en son père ? Non. Enfin, plus. Depuis un sacré bout de temps.

— Non, je pense à Dieu Jr. Après tout il a vécu chez toi... Est-ce que ce type faisait vraiment des miracles ou est-ce qu'il n'était qu'un de ces pauvres tarés qui gravitent toujours dans ton sillage ?

— À une exception près : toi, bien sûr. Non en fait, j'en sais rien, Greffier, je choisis de lui mentir. En ce temps-là, j'allais pas très fort et j'étais bourré du matin au soir. J'en avais rien à foutre de savoir s'il était bien celui qu'il disait être. Mais je vais te dire une chose, dans son trip de cinglé, il y avait une sorte de... dignité, voilà le mot, même si ça m'étrangle de l'appliquer à un type qui se promène en tunique et qui pue des pieds.

Le Greffier pousse un soupir, décidé à être patient :

— Bon, le dimanche n'est pas fini. Tu viens faire un tour ?

J'attrape une poignée d'allumettes dans ma poche et je commence à les compter.

LE PAYSAGE DU NÉANT

Si tout venait à faire crac dans ma tête et que je ne pouvais plus me bercer de l'illusion d'un clic dont l'écho me parviendrait de temps à autre, j'aimerais qu'on m'emmène dans un endroit comme celui-ci. Il y a du soleil partout et des arbres qui ont su convaincre l'été de ne pas se transformer en fournaise. Il y a des plantes si bien entretenues qu'elles paraissent sauvages et des infirmières qui, elles, n'en ont pas l'air. Il y a des gens éparpillés et au calme, comme les touches de peinture d'un paysage totalement étranger au vacarme des voitures qui, à quelques centaines de mètre de là, dévorent l'asphalte alors qu'à son tour il les mastique sans hâte.

Des gens occupés à peindre ou à lire, qui observent des oiseaux muets.

Des gens bien au-delà de toutes les défaites possibles.

Qui ont déjà capitulé, peut-être.

Qui ont remporté la bataille définitive, si ça se trouve.

Me poser la question me fiche la trouille.

Tous sont pensionnaires d'une résidence de fous bienheureux. Ou quelque chose dans le style.

Au centre de la pelouse, Fleur peint avec une concentration que seuls les enfants, les génies et les déments, membres du même club d'ennemis de l'imposture, savent atteindre. Même de loin et presque cachée derrière sa toile, il est évident qu'elle a gardé malgré le passage des ans cette silhouette qui obligeait les hommes à faire la queue à sa porte dans l'espoir de la voir toute nue. Personne n'y arrivait jamais. Pour un prix modique, Fleur prodiguait des pipes capables de changer n'importe quel homme en poète, mais pour tout l'or du monde elle n'aurait accepté d'enlever sa robe blanche immaculée. Celle qu'elle portait aujourd'hui était peut-être la même, à moins qu'elle n'en possède une collection interminable, étoffée ces dernières années par le Greffier au prix d'heures supplémentaires ou de discrètes commissions versées par des dealers de confiance. Elle ne nous a pas encore vus arriver.

— Quatre ans qu'elle est enfermée là, me confie le Greffier. Depuis la mort du Faucon... tu connais l'histoire, son état a empiré et j'ai dû prendre soin d'elle. Souvent elle me prend pour mon frère, parfois elle me reconnaît, mais elle n'a jamais accepté l'idée de sa mort. Ah, et

c'est ta fan numéro un. Elle connaît par cœur tous les romans de Queca Osmán Dendeiro. C'est son seul lien avec la réalité. Je compte sur toi pour jouer le jeu.

Fleur lève les yeux et son visage s'illumine :

— Mon cher Faucon, je sentais que tu viendrais me voir aujourd'hui !

Elle se jette dans les bras du Greffier et lui donne un baiser à la fougue adolescente qui chasse très vite les années de son corps. Je tâche de ne pas respirer, de me dissoudre dans les arbres. Mais Fleur m'aperçoit.

— Un ami à toi, Faucon ?

— C'est une surprise. Tu te rappelles les romans de Queca, ceux que tu adores ? Eh bien tu vas avoir du mal à le croire : c'est justement lui qui les...

— Je suis le secrétaire particulier de Queca, l'interrompé-je juste à temps pour l'empêcher de faire une gaffe.

— Ça alors ! Vous savez, je l'admire énormément. Ses romans sont si réels que des fois j'ai l'impression de les avoir vécus en personne... C'est une femme exceptionnelle !

— J'en suis sûr, ajoute le Greffier. Une grande dame.

Je profite d'un instant où Fleur s'absorbe dans son tableau pour lui balancer un coup de pied dans les chevilles.

— Tu m'as apporté les peintures ? demande Fleur. Toutes ?

— Bien sûr, répond le Greffier – il lui tend un sac en plastique et la tendresse qu'il a pour elle commence à m'émouvoir –, les voilà. Toutes les couleurs que tu voulais.

Fleur reprend sa peinture, attentive à chaque nuance et à l'effet de ses coups de pinceau :

— Je n'en ai plus pour très longtemps, Faucon chéri, le tableau est bientôt fini. Elle sourit d'un air coquin. Après, si tu veux, on pourrait aller un peu tous les deux... ? C'est aujourd'hui dimanche et ton frère ne va pas tarder à passer, tu vois ce que je veux dire ? Le Greffier est adorable, mais je crois qu'il n'est pas tout à fait sain d'esprit, il me raconte de ces choses... à propos de toi surtout...

Le Greffier implore ma patience du regard. En échange, il m'offre l'autre sac plastique qu'il tient dans les mains. Je perçois le tintement familier des bouteilles de bière. Il y en a assez pour lui laisser le temps de profiter d'une sieste tartuffe et de jouir d'un corps qui attend encore son frère.

Ils filent en direction du bâtiment et Fleur se fend d'un sourire poli :

— Pourriez-vous dire à Queca que je serais très flattée d'illustrer avec l'un de mes tableaux la couverture de son prochain roman ?

Je lui promets de faire passer son message et je les regarde s'éloigner main dans la main. Assis contre un arbre, j'entame la

première bière. La curiosité me gagne et je me retrouve penché au-dessus du chevalet pour contempler la toile.

Sur la palette, une dizaine de pots de peinture. De peinture blanche. La même qu'elle a utilisée pour créer, touche après touche, l'éternel paysage du néant.

Fleur peint la pureté.

Ou la folie.

Allez savoir si ce n'est pas la même chose.

Le Greffier revient avec des cernes sous les yeux et une joie qu'il égrène à chacun de ses pas. Un demi-sourire aux lèvres et une petite larme à l'œil droit. C'est l'inconvénient du bonheur volé : à peine évaporé, il laisse sur le palais un arrière-goût tenace de fleurs artificielles. C'est pour cela que je me tais alors que nous nous éloignons de la résidence pour rejoindre la chaleur plombante de Madrid.

Il allume une clope et me dit :

— Tu dois te demander pourquoi je cherche Dieu Jr, alors que ça fait belle lurette que je me contrefous royalement de ma carrière...

— En effet. Mais je sentais que tu me le raconterais dès que tu serais prêt à le faire.

— Un après-midi, il y a environ trois ans, j'ai trouvé Dieu Jr planté sur le palier de ma porte. Il m'a raconté que tu t'étais fâché contre lui et il m'a demandé de te protéger. Il m'a dit que c'était important pour l'histoire, l'"Histoire" avec un grand H, comme il disait. Je me suis bidonné, fallait voir sa tête, et j'ai répondu que Poe, il fallait seulement le protéger de Poe, et que c'était carrément mission impossible. On était dimanche et Fleur m'attendait. Tu sais bien comme Dieu Jr pouvait être chiant. Je l'ai laissé dans la voiture pour qu'il crève de chaud, et je suis parti la voir. Elle était sublime. Soudain elle a ouvert grand les yeux, a plongé son regard dans le mien et m'a dit : "Abel, tu es le seul homme véritablement bon que j'ai connu dans ma vie."

— Ton frère s'appelle Abel ?

— Mais non, abruti. Abel, c'est mon nom à moi. Elle avait retrouvé la sagesse, Poe, d'un seul coup ! Elle m'a dit que le Faucon était indigne de notre souffrance à tous les deux et que nous allions vivre ensemble, que nous serions heureux. Je n'osais plus respirer. Mon attention fut attirée par quelque chose et soudain, derrière Fleur, au bord de la pelouse, je l'ai vu. Dieu Jr. Il m'a fait un salut de la main et nous a laissés. Elle et moi, on nageait dans le bonheur.

Sa cigarette se consume et une branche de cendre fanée refuse obstinément de tomber.

— Le jeudi suivant, quand ils lui ont donné la permission de partir,

alors qu'on faisait ses valises pour rentrer tous les deux chez moi, Fleur a fait une rechute.

Il aspire une bouffée de vieille cendre :

— C'était un soir à neuf heures et demie. À l'heure exacte où Dieu Jr pétait les plombs et quittait le plateau de télévision. Depuis, Fleur est redevenue un tableau blanc.

La branche de cendre, mouillée de larmes, finit par tomber.

UN MAJORDOME À PLUME

Je vais vous raconter l'histoire de Dieu Jr, le plus jeune fils de Dieu.

Je me fous complètement de savoir si vous allez y croire.

J'étais là, moi. Pas tout à fait sobre, mais enfin j'y étais.

Plus d'une année durant, il fut une présence intermittente dans ma vie. Une vie, ou plutôt un enchaînement de cuites et de gueules de bois cousues bord à bord. À cette époque j'ai cru tomber amoureux plusieurs fois, j'ai cru que je pourrais peut-être me remettre à écrire, à ressentir, j'ai cru, même si c'était d'une façon tordue et pas très claire, que je pouvais encore valoir le coup. Et j'ai cru en Dieu Jr alors que je ne croyais plus en rien. Il fut l'un de ces amis pénibles qui te choisissent sans te consulter, qui te bassinent avec leurs attentions et une tendresse que tu es loin d'avoir cherchée, qui te saoulent à longueur de temps avec leurs confidences absurdes, mais que tu regrettes terriblement quand ils s'en vont.

Ça m'arrive de regretter Dieu Jr. Il était bourré de défauts, mais pour payer des bières, il n'était pas le dernier. Ses miracles avaient beau être faiblards, douteux, inutiles, tu finissais par rêver qu'il en accomplisse un de temps en temps. Il faut dire qu'il y mettait du cœur.

Rien ne lui faisait peur, à part mourir sur la croix ; et quand je lui ai dit un jour que cela ne se faisait plus depuis des lustres, il m'a lancé un regard si solennel que je n'ai pas pu m'empêcher de verser une larme (ou alors c'est la fumée de clope qui a irrité mon œil) et il a rétorqué, avec une voix qui aurait pu être la voix off d'un blockbuster sur la Bible :

— Mais qu'est-ce que t'en sais, bordel ?

Dieu Jr n'a jamais brillé par ses phrases destinées à la postérité.

Il haïssait son frère avec la ténacité du plus jeune, du laissé-pour-compte, de celui qui sait pertinemment qu'il sera comparé quoi qu'il fasse, et qu'il ne gagnera jamais. Il s'entendait très mal avec son père, qui n'était d'après lui qu'un type distant, un peu prétentieux sur les bords. Comme tous les enfants de la maturité, il avait eu un grand-père tyrannique au lieu d'un père novice et bourré d'illusions.

— Il n'a jamais joué au foot, jamais fait un poker avec moi, pas même une seule partie, me confia-t-il un après-midi, au milieu d'un amoncellement de bouteilles de bière vides. Et la seule fois où il a cédé à mon caprice de jouer à la comète volante...

— Au cerf-volant, tu veux dire.

— Ben non, j'ai dit la COMÈTE. T'es en train de me dire que t'as jamais

joué à faire voler...

— Euh... non.

— Bref, le jour où on devait jouer à la comète volante, il a prétexté une réunion importante et il s'est démerdé pour envoyer un archange à sa place. Un putain d'archange, mec ! Un foutu majordome à plume, plus guindé tu crèves, on aurait dit qu'on lui avait enfoncé un balai dans le cul.

Dieu Jr était un gars qui avait grandi sans amour, enfant d'un divorce typique de la fin des seventies, sans emploi ni perspectives, et qui croulait sous les espoirs immenses que son père plaçait en lui.

D'une certaine façon, c'était un trentenaire comme un autre.

Sauf que le mec, il marchait sur l'eau.

Dieu Jr, il faut le dire, avait des côtés snob. Avec un père comme le sien, difficile de le lui reprocher. Il était le fils du Patron. Et même s'il répétait en boucle qu'il n'en avait rien à battre, de temps en temps, quand il était contrarié, il lâchait un truc du genre : "Tu as l'air d'ignorer à qui tu es en train de parler" sur un ton qui me donnait envie de lui arracher la gueule. Et puis ça passait. Il faut dire à sa décharge qu'il m'a écouté le jour où je lui ai recommandé d'abandonner pour toujours, parmi ses dizaines de tuniques, la rose pastel qui avait un crocodile Lacoste cousu sur la bordure.

Son obstination à se révolter contre son origine sociale était admirable et épuisante à la fois. Je l'ai toujours vu remuer ciel et terre pour oublier sa condition de fils de Dieu. Il pouvait embrasser n'importe quelle cause, même la plus douteuse, du moment qu'elle lui permettait de dépasser son frère en portant un message d'amour et de paix à notre planète. Comme Lassie.

Dieu Jr. était un peu bohème.

Et un peu bourge, aussi.

Un pur bobo, je vous dis.

L'expression n'est pas de moi. C'est une fille aux yeux verts de léopard qui me l'a soufflée dans un bar. En plus de ses yeux verts, elle avait sur le corps une constellation de taches de rousseur qui te donnaient immédiatement envie de les compter une par une, toute la nuit, jusqu'à ce que l'aube te fasse perdre le compte et t'oblige à recommencer.

C'est précisément ce que j'ai fait.

Maintenant je vais vous présenter l'histoire de Dieu Jr, telle qu'il me l'a racontée.

C'était la fin des années 1970. L'échec du Viêtnam était enfin digéré, les Beatles venaient de se séparer et le LSD allait bientôt être en vente libre dans les épiceries et les drugstores du monde entier. Dieu décida qu'il était temps d'intervenir. Le repos du septième jour était toujours de mise, mais quand la boutique t'appartient, c'est bien connu, tu n'as pas vraiment le temps de

souffler. “En plus, racontait Dieu Jr en prenant l’air d’un conspirateur, cette histoire d’anges qui n’ont pas de sexe, c’est une grosse connerie. Pour en avoir, ils en ont. Mais c’est après avoir baisé qu’ils te cassent les couilles.”

Voilà comment le Patron décida de s’octroyer une petite virée. Mais cette fois-ci il n’allait pas se faire avoir. Il voulait prendre du bon temps, plus question de retomber dans ces histoires de jalousies ou de paternité.

Les femmes du Ciel n’étaient pas mal, mais Lui avait envie de fêtes et d’orgies, sans aucune restriction.

Et le septième jour du calendrier cosmique il descendit sur terre.

Et il alla directement se pointer dans l’avant-dernière communauté hippie de Californie, son sac à dos plein de marijuana, de LSD et d’autres herbes délectables.

Et il connut Mariah.

On ignore la durée exacte du séjour du Patron dans cette communauté. Dieu Jr raconte qu’il n’eut aucun mal à devenir populaire grâce à son magnétisme proverbial et, bien sûr, à l’attrail hallucinogène – divinement intarissable – de son sac à dos.

Mariah se sentit immédiatement fascinée par la majesté qui émanait de sa personne. Habillé d’un jean et d’une blouse indienne, il portait des cheveux longs à peine blanchis aux tempes et une barbe de prophète qui imposait un respect instantané. La légende ajoutait qu’à l’intérieur de son vieux jean, le Patron (ou Jimmy The One, comme il se faisait appeler dans la communauté) planquait un attribut d’une tout aussi grande majesté. Son plus jeune fils en parlait avec l’amertume de celui qui sait qu’il héritera un jour du Royaume des Cieux, mais jamais de la queue apocalyptique de son père.

Et Mariah, éthérée, spirituelle, dotée d’une paire de nichons absolument terriens et d’un appétit sexuel à faire fuir le plus convaincu des hippies, le fit entrer dans son cabanon. Ils n’en sortirent qu’au bout de quarante jours et de quarante nuits.

Ce jour-là, il y eut un tremblement de terre. Ils sont fréquents en Californie, mais d’ordinaire, quand le séisme se produit et que la terre s’ouvre comme un sexe planétaire au contour inégal, l’air tout entier ne vibre pas du gémissement de Mariah.

Les hippies racontèrent à Dieu Jr des années plus tard que pendant des semaines, jour et nuit, une phrase inlassablement répétée s’élevait du cabanon en bois de Mariah :

— My god, my god, oh my god !

Et que cela n’en finissait pas.

Ils racontèrent aussi avoir aperçu une colombe voleter autour du cabanon. L’oiseau semblait près de péter les plombs.

Quand leurs ébats furent terminés, on vit paraître à la porte du cabanon

Jimmy The One. Visiblement épuisé, il avait le visage émacié, des cernes sous les yeux, et une Mariah complètement nue qui s'accrochait désespérément à sa cuisse pour l'empêcher de s'échapper.

— Les filles de Bethléem étaient moins exigeantes, aurait déclaré Jimmy. Elles bouffent du lion ici, ou quoi ?

Il ne put rien ajouter car il reçut sur la tête une fiente de colombe.

De l'index, Jimmy la désigna. Un éclair jaillit de son doigt et la colombe disparut.

Puis ce fut Son tour de disparaître.

Neuf mois plus tard naissait Dieu Jr.

Ce que Jimmy The One, alias Dieu, ignorait, c'est que le septième jour allait lui coûter la peau du cul. Il ne pouvait pas deviner que Mariah, hippie volage si sensuelle en dessous de la ceinture, était la fille unique d'une puissante famille d'avocats juifs de Boston. Ni prévoir qu'après la naissance de Dieu Jr elle remuerait ciel et terre pour obliger Dieu à reconnaître cet enfant inattendu. Un parchemin attestait de sa naissance. Dieu Jr le rangeait dans la poche intérieure de sa tunique et, lorsqu'il le déplaçait, toute la pièce s'illuminait d'un coup, les lettres dansaient dans l'espace comme si elles étaient douées de vie. Le document était signé : "Le seul à être lui-même".

Et Dieu Jr grandit dans cette communauté hippie, libre et heureux, jusqu'au jour de ses sept ans. Mariah, qui commençait à se lasser de vivre d'amour et de paix, enfila un tailleur, dépoussiéra son diplôme d'avocate et réintégra le cabinet familial. Six mois plus tard, elle se mariait avec un cadre supérieur avide de succès qui se faisait appeler George S. Atan. Ils partirent s'installer dans un quartier résidentiel et s'établirent dans une villa luxueuse pourvue d'un majordome, d'un jardinier et d'une tripotée de domestiques.

Ce fut un coup dur pour Dieu Jr.

Du matin au soir, il bouffait des chips devant la télé. Il détestait son beau-père, méprisait sa mère et idéalisait son père de toutes ses forces. On l'envoya plusieurs fois chez le psy, mais quand les disciples de Freud commençaient à sentir la morsure de leur propre braguette ou voyaient s'envoler les œuvres complètes de Jung, ils suspendaient les séances et refusaient de recevoir l'enfant plus longtemps.

À quinze ans, Dieu Jr fit une fugue. Sa mère et son beau-père eurent beau le chercher aux quatre coins du pays, ils ne réussirent pas à le retrouver.

Et pour cause.

Il était allé vivre chez son papa.

Il fallut très peu de temps à Dieu Jr pour se rendre compte que la maison

de son père ressemblait beaucoup à celle de sa mère.

— Le Ciel, c'est juste une putain de banlieue de luxe, Poe ! s'exclamait-il quand il abordait le sujet. Un genre de country club avec gardien, barrière et tout le bordel à l'entrée. Là-haut, si tu mets de la musique après onze heures du soir, les voisins viennent te casser les couilles. Tu vois le délire ? Et t'avises pas de vouloir brancher une sainte, c'est même pas la peine : on te regarde de travers, tu te prends des remarques, on te tire de ces gueules. Rien de direct bien sûr, j'étais le fils du Patron, mais une sale ambiance de toute façon.

La plus grande désillusion vint de son grand frère.

Dans la communauté hippie, tout petit déjà, on lui avait appris à le vénérer. Il était un modèle, il fallait l'imiter. Mais quand il le connut en personne, l'idole chuta du haut de son piédestal. Le Frérisseur, comme il l'appelait, n'était qu'un arriviste qui donnait toujours raison à son père par intérêt, refusait de rendre les coups depuis deux mille ans et exerçait à plein temps la profession de fils de son père.

— Un genre de directeur général. Quel enfoiré mon frère. Devine ce qu'il m'a sorti un jour, quand je lui ai demandé de m'expliquer un peu comment marchait la boîte ? Que l'histoire du chas de l'aiguille, du chameau et du riche qui n'entre pas au Royaume des cieux a été mal interprétée. Que les riches non seulement pouvaient entrer s'ils étaient recommandés, mais qu'ils devaient entrer coûte que coûte. Et que le chameau c'était complètement dépassé, rien ne valait une Rolls de série limitée, et que la seule aiguille importante était celle du compteur, car on n'allait quand même pas permettre des excès de vitesse au Ciel...

Affreusement déçu, Dieu Jr passait ses journées à bouffer de la manne céleste devant la télé, car selon lui "c'est aussi bon que des chips sauf que ça ne file pas de cholestérol".

Comme son paternel l'y obligeait, il entama des études dans plusieurs filières au sein des facultés du Ciel. Comme il obtenait toujours ses diplômes parce qu'il était le fils de son père, il les laissa tomber les unes après les autres. Il avait près de vingt-neuf ans quand son père le prit entre quatre yeux et lui déclara qu'il devait faire quelque chose de sa vie, qu'il ne pouvait plus se contenter de squatter chez lui. Dieu Jr se sentit profondément offensé. Il descendit sur terre, bien décidé à faire mieux que son frère, mais sans mourir sur la croix parce que ça, par contre, ça le faisait flipper.

Quelques mois plus tard, il arrivait à Madrid.

Mais c'est une autre histoire.

Dieu Jr me dit un jour que j'allais devenir son apôtre, le futur saint Poe, patron des ivrognes, des écrivains qui renoncent à décrire la vie et des amants incapables de croire au plus beau des mensonges.

Je lui ai conseillé d'aller se faire foutre, mais il a n'a rien lâché. Au

contraire, il a insisté sur l'importance du poste.

Je lui ai demandé si ce job pouvait me permettre de boire de la bière.

“Autant que tu voudras”, me répondit-il.

Je ne m'attends pas à ce qu'il tienne parole, évidemment.

C'était juste un cinglé. Rien d'autre.

Mais il n'est pas impossible qu'il me rappelle un jour. Qui sait ?

Pourvu qu'il y ait de la Kro au Ciel.

Si je raconte son histoire, c'est que j'ai dû céder une nouvelle fois à la tentation de mon serpent particulier, parce que la réapparition du Greffier m'a obligé à me rappeler que j'ai tourné le dos à Dieu Jr, moi aussi. Depuis, j'ai recommencé à écrire sans pseudo ni excuses, en réinventant le seul genre littéraire qui m'attire à présent.

La bière-fiction.

C'est quelque chose comme... comme ce que je viens d'écrire.

T'es pas sérieux là ?



Si.

CE GENRE DE FILLE

Angélique de La Garde. Assistante de Lidia María Loziño, cette martyre de la liberté d'expression baptisée définitivement par immersion dans de la merde liquide. Qui est aussi sa meilleure amie, selon les renseignements que le Greffier m'a fournis. Il insiste pour que je l'interroge car son témoignage risque d'être décisif tandis qu'il promène sa silhouette menaçante d'un bout à l'autre de la rédaction de *Personne n'est parfait*, qui a dépassé les 33 % de part d'audience depuis que sa coprésentatrice a fait le grand plongeon dans son liquide favori.

Même quand il ne bronche pas, le Greffier en impose.

Et il lui suffit de poser une question avec cette amabilité forcée dont personne n'est dupe, ou de se contenter de sourire pour que les gens se mettent à parler. Ils avouent tout, jusqu'aux petites pièces qu'ils subtilisaient dans le porte-monnaie de leur mère quand ils avaient huit ans. En ce moment même il fait transpirer Luis Javier Sánchez, le présentateur de l'émission, qui réaffirme son homosexualité notoire à la moindre occasion.

Le Greffier m'a donné l'ordre d'interroger Angélique de La Garde.

"Son témoignage sera décisif", a-t-il ajouté.

Ce n'est pas moi qui dirais le contraire.

J'ai toujours eu une faiblesse particulière pour les filles dans son genre. Elles sont conscientes de leur corps sans en être prisonnières. Elles font avec leurs cheveux ce qu'elles font avec la vie : les secouer, les mettre de côté, les attacher et les détacher d'un seul coup, dans un élan qui n'a jamais rien de calculé.

Des filles opiniâtres, solides et obstinées, qui tant qu'à se cogner aux murs préfèrent le faire les yeux grands ouverts, et qui y gagnent une expression de perplexité circonspecte. Elles n'ont pas le front ridé de celles qui vivent dans l'attente des coups. Les délicats auvents de leurs sourcils abritent des yeux qui désirent y voir clair même pendant leur sommeil.

Des filles douées d'une intelligence si aiguë qu'elle finit par les piquer là où ça fait mal. Lucides au point de deviner à l'avance leurs erreurs. Si généreuses qu'elles sont capables de les recevoir avec les honneurs quand ces erreurs finissent par se pointer.

Des filles qui savent parfaitement où se trouve la frontière entre

l'amour et le sexe, qui arpentent chaque territoire avec une aisance innée mais qui sont à la recherche d'un passage entre les barbelés qui les séparent, vers ce no man's land qui n'exige d'autres passeports que les rôles et les soupirs.

Des filles foutrement intrigantes parce qu'elles préservent le secret d'une intégrité non solennelle que tu ne pourras jamais atteindre même après les avoir serrées dans tes bras pendant des années. Ce qui te donne envie, terriblement envie, de les serrer dans tes bras.

Ce genre de fille.

Le genre de fille qui devrait me faire fuir, si je n'étais pas si con.

Angélique de La Garde me regarde d'un air neutre où il me semble lire un peu de fatigue. Elle vient de pleurer, mais elle est de celles qui ne le font pas en public. Elle a pleuré à cause de son amie, mais aussi à cause de douleurs plus secrètes que seul un dimanche pluvieux en tête à tête lui fera avouer.

Sous ce désintérêt calculé, elle me scrute et je commence à redouter qu'elle me reconnaisse. Je serais foutu, tout serait à recommencer.

C'est que j'ai été le petit génie du monde des lettres de mon pays il y a de cela quelques siècles. Et j'ai rechuté dans le journalisme il y a quelques décennies.

Par chance personne ne se souvient de moi aujourd'hui. Depuis mon retour du Maroc je me rase la tête. Avant j'avais les cheveux longs. Ça me change tellement de look qu'il m'arrive de m'adresser un salut machinal quand je me croise par hasard dans le reflet d'un miroir. On n'est jamais trop prudent.

J'ai l'impression qu'elle ne va pas me reconnaître. C'est pas plus mal, car j'ai une mission à accomplir, réunir des preuves que Dieu Jr est un artiste raté, un cinglé de première et mille autres choses encore, mais en aucun cas un assassin.

Elle ne me reconnaît pas et finalement, ça me fait presque mal. J'aurais pu m'en servir pour l'approcher. Ç'aurait été le point de départ d'un pont de paroles que j'aurais pu construire pour l'atteindre. Et quand ce pont aurait été fait tout entier de reproches, j'aurais pu en sauter.

— Donc vous étiez "l'amie", de Lidia María Loziño...

— Si vous insinuez par ces guillemets imaginaires que nous avons des relations sexuelles ou une histoire d'amour, vous faites erreur, répond-elle en baissant les yeux.

— Pas du tout. Si je dis "l'amie", c'est que je crois savoir que vous étiez la seule. Je suis même étonné que cette vipère ait pu en avoir une...

— Je vous trouve un peu partial pour un policier.

— Pour devenir policier, il faudrait que je puisse renaître et tomber de mon berceau la tête la première, mademoiselle de La Garde.

L'inspecteur a dû vous dire que...

— Il m'a dit qu'il était commissaire...

— Peu importe, on n'a qu'à dire amiral. En fait je collabore avec la police dans cette affaire et vous êtes censée m'apporter votre entière coopération.

— La première étape pourrait être de vous offrir quelque chose à boire. Que diriez-vous de poursuivre cette discussion dans un bar, autour de deux verres de vin, monsieur... ?

— Je n'ai rien d'un monsieur, dis-je pour faire semblant d'avoir le dernier mot. Je sais que ce n'est pas vrai. Pas avec des filles comme Angélique de La Garde. Le pire, c'est que je sens qu'elle me drague à sa manière. Sa douleur n'a rien de feint, aucune de ses douleurs n'est feinte d'ailleurs, mais sous le chagrin je devine un intérêt pour ma personne qui me flatte au lieu de me mettre en garde.

Je glisse la main dans ma poche pour compter les allumettes. J'aimerais qu'elles me disent si oui ou non je dois accepter son invitation. Je prie pour tomber sur un nombre pair.

Six. C'est oui.

J'accepte et, pendant que nous sortons de la rédaction, je sens un regard me brûler la nuque. Je me retourne. Contre toute attente, ce n'est pas celui du Greffier, furieux que j'abandonne ma mission.

C'est Javier Luis Sánchez qui me regarde. On dirait un gosse qui vient de se faire piquer son tricycle par un autre.

Intéressant.

Mais elle, elle m'intéresse bien plus encore.

Et le vin, contre toute attente, a bien le goût du vin. Blanc et frais.

— Lidia et moi on s'est connues à la fac, commence-t-elle après avoir bu deux gorgées. Elle avait quelques années de plus que moi, parce qu'elle avait fait du droit avant, mais elle avait tellement envie de briller qu'elle s'est débrouillée pour qu'on la repère tout de suite. Vous aurez peut-être du mal à le croire mais, à ce moment-là, c'était une excellente journaliste, une vraie pro. Bien avant d'avoir son diplôme elle bossait déjà pour des radios et des magazines.

— Et vous ?

— Moi aussi. Mais Lidia avait un truc en plus. Elle partait d'une info, remontait le fil de l'enquête et ne le lâchait qu'une fois qu'elle tenait la pelote tout entière dans les mains. Elle avait "un instinct de tueuse", enfin elle l'appelait comme ça à l'époque. C'est cet instinct infailible que je n'ai jamais eu, moi...

— Autant dire "un instinct de charognard"...

— Non, ça c'est venu plus tard. Quand elle en a eu assez de gagner une misère et d'avalier des couleuvres pour accompagner ses frites. À force d'étouffer les affaires économiques et politiques qui indisposaient les grands groupes de presse, elle a fini par craquer. Elle

a tout laissé tomber du jour au lendemain. C'était il y a cinq ans à peu près. Elle s'est jetée dans la presse *people* avec tout le talent et toute la furie dont elle était capable. La suite, vous la connaissez...

— Et vous, comment y êtes-vous arrivée ?

— Par faiblesse. Et parce que Lidia me faisait des propositions alléchantes régulièrement. Il y a un an, j'ai accepté et je suis devenue son assistante.

— Maintenant qu'elle n'est plus en vie, vous pourrez sans doute avoir une promotion...

— Je vois où vous voulez en venir. Mais si vous prenez la peine de vous informer, vous verrez que j'avais déjà obtenu une promotion bien avant sa mort.

— Luis Javier Sánchez doit être un homme très influent. Vous étiez sa protégée.

— Luisja est un homme exceptionnel. Sa véritable personnalité n'a rien à voir avec le rôle qu'il joue devant les caméras. Vous savez, il souffre de toutes les saloperies qu'il doit inventer à longueur de temps pour maintenir sa part d'audience. Il rêve d'autre chose pour la suite de sa carrière. Cela fait des mois qu'il planche sur un nouveau concept, une émission plus sérieuse mais qui ne ferait pas fuir son public pour autant...

— Avec vous comme bras droit, je suppose. Pas vraiment de quoi régénérer votre "amie".

— Lidia voulait se la jouer solo elle aussi. Elle a failli réussir. De toute façon, je trouve cet interrogatoire complètement insensé. L'assassin de Lidia est forcément cette espèce de timbré qui déclarait être le fils de Dieu à la télé. Je suis sûre que c'est lui.

— Il ne faut pas se fier aux apparences, Angélique. Vous êtes bien placée pour le savoir. Tenez, votre ami Luisja par exemple. Cet homme si sensible, ce gay. Il est fou amoureux de vous.

Elle a l'air stupéfaite. Elle réfléchit, des pièces éparses du puzzle se mettent en place dans son esprit. Une foule de détails.

— Mais enfin, Luisja est pourtant...

— C'est ce qu'il fait croire à tout le monde. Mais moi, j'ai vu de quelle façon il vous regarde quand il pense que personne ne le voit. Rien à voir avec l'affection qu'on a pour "une amie". Mais ce ne sont pas mes affaires, après tout. Je devrais vous demander de mentionner les noms des personnes qui auraient pu souhaiter la mort de Loziño, mais je renonce, la liste doit être plus longue que les pages jaunes.

Elle esquisse un sourire. Un sourire un peu triste, mais avec un tressaillement adorable aux commissures.

— Vous ne me laissez pas votre carte au cas où des détails décisifs pour la suite de l'enquête me reviendraient à l'esprit ?

— Seulement si vous me laissez également la vôtre...

Elle fouille dans son sac à main et me tend une carte rectangulaire de couleur sépia où figurent son nom et son adresse. Ce n'est pas la carte professionnelle de l'émission, non, c'est sa carte personnelle.

Au dos, je note mon numéro de téléphone. Rien d'autre. Je la lui rends et, après avoir jeté un œil sur sa carte, elle me demande sans me lâcher des yeux :

— Vous n'avez pas mis votre nom, monsieur.

Je me lève. Je sais que je dois fuir tant qu'il est encore temps.

— Je vous l'ai dit tout à l'heure. Je n'ai rien d'un monsieur.

De retour vers le centre-ville, le Greffier s'énerve au volant :

— Trop facile, Poe. Tu te tires avec la belle nana et tu me laisses interviewer tout seul les autres pédés de la rédaction.

— Ils n'étaient pas tous gays.

— Si tu fais allusion à Luis Javier Sánchez, je te l'accorde. J'ai vu le regard qu'il t'a lancé quand tu t'es barré avec la fille. Mais ça ne veut rien dire, et surtout ça ne nous aide pas à retrouver Dieu Jr. Il faudrait peut-être aller chercher du côté de ses anciens contacts.

— OK, mais à une condition. J'y vais seul. Ces types-là ont assez de flair pour détecter un flic avant même qu'il ne soit descendu de bagnole, et en plus ils me connaissent très bien. Et quand je dis que j'y vais seul, ça veut dire que tu ne me flanques personne au cul, Greffier, tu piges ?

— D'accord, d'accord. Madame est susceptible. Qu'est-ce qui te prend, Queca, tu vas avoir tes règles ?

Je descends de la voiture et claque la portière avant de disparaître au coin de la rue.

Je fais semblant d'aller quelque part mais, en fait, j'improvise.

Cela fait des années que je connais le Greffier. Depuis un bon bout de temps, il est pour moi ce qui se rapproche le plus d'un ami. Le Greffier est un bon flic. Ce qui revient à dire que c'est aussi un putain d'enfoiré qui manque à sa parole.

Car là c'est certain, quelqu'un me suit.

Je n'arrive pas à le voir très précisément parce que je préfère qu'il ne se sente pas découvert. C'est un homme corpulent et voûté. Pas suffisamment pour attirer l'attention. Au contraire, ses épaules tombantes épousent point par point la silhouette de milliers de travailleurs en costard-cravate qui promènent à cette heure de la journée leur fatigue du lundi. Des cheveux grisonnants, des lunettes grises, un costume bas de gamme de la même couleur, le genre de costard qu'on met tous les jours pour aller bosser. Voilà un homme en gris qui s'emploie à me suivre comme s'il ne me suivait pas.

Et il n'est pas mauvais, le bougre.

Je vais avoir du mal à le perdre sans me trahir. Par chance le hasard est de mon côté, il prend la forme d'un taxi qui tourne au coin de la rue après avoir grillé un feu rouge. Il ralentit au cas où un policier serait dans les parages, mais il n'y a que moi, occupé à fixer ostensiblement mon poignet comme si je consultais une montre que je ne porte pas. En moins de deux, je me retrouve devant le taxi à ouvrir la portière et à réciter la première adresse qui me passe par la tête. Le chauffeur qui vient de commettre une infraction décide qu'il est plus sage de quitter les lieux et de gagner de quoi payer l'amende qui pourrait bien lui tomber sur le râble. Il démarre aussitôt. Quand je me penche en avant sans la moindre arrière-pensée, je vois dans le rétroviseur du côté passager l'homme en gris qui redresse les épaules, furieux contre lui-même.

Je change l'adresse d'arrivée de la course et me fais déposer dans un autre coin du centre-ville. Quand le taxi s'éloigne, je disparaîs dans une bouche de métro et m'applique à chercher sur un plan les correspondances que je vais devoir faire pour arriver là où je veux me rendre.

Je demande l'heure à quelqu'un. Il est encore tôt mais je commence à avoir faim.

Il faudra que je passe par la poissonnerie avant de rentrer.

Dans une poissonnerie en particulier.

SOUVENIRS DE POE : LES GANTS

Une fois, quand j'avais cinq ans, ma mère m'a raconté l'histoire du roi Midas, ce roi qui transformait en or tout ce qu'il touchait. Malgré son immense richesse, m'avait-elle dit, ce roi était bien seul car il ne pouvait toucher ce qu'il aimait.

J'ai du mal à me rappeler la fin de l'histoire, mais je me souviens avoir pensé que ce dénommé Midas devait être un peu con, qu'avec tout son or il n'avait qu'à s'acheter des milliers de gants pour toucher tout ce qu'il voulait, tant qu'il voulait, jusqu'à s'en lasser.

Et c'est là que j'ai compris que je risquais d'être comme lui, mais à l'envers.

Que tout ce que je toucherais se transformerait en merde.

Et que je ne pourrais jamais m'empêcher de toucher.

Ma mère mourut le jour de mes dix ans et j'étais déjà un gamin perturbé, j'entendais des voix. Comme je n'arrivais pas à les faire taire, je les consignais dans des cahiers que je cachais soigneusement sous mon oreiller. Un soir ma mère les a trouvés. Elle passa la nuit à pleurer.

Mon père, en revanche, cessa de m'adresser la parole.

Elle tomba malade très peu de temps après et s'éteignit en silence.

J'ai du mal à me rappeler ce que j'écrivais dans ces carnets.

Vraiment, je ne me souviens de rien.

Lorsqu'ils m'ont emmené près du corps de ma mère pour la veillée funèbre, je me suis forcé à rester loin du cercueil ouvert alors que je mourais d'envie de l'embrasser.

J'avais peur de la toucher.

Je ne portais pas de gants.

Adolescent, j'ai perdu tout contact avec mon père. Je pense que s'il nous arrivait de nous croiser dans la rue, nous aurions un mal fou à nous reconnaître. Non, je raconte des salades. Bien sûr que je saurais le reconnaître. Parfois, sans trop réfléchir, je me balade autour du parc où il égère ses dernières années de retraité précoce et je l'observe de loin. Il ne sourit jamais. Et il porte des gants été comme hiver.

T'es pas sérieux là ?



Si.

J'ai commencé à boire à quatorze ans et je suis loin d'en être sorti. Apparemment les bouteilles ont développé une immunité à mon contact. Elles sont bien les seules.

Un médecin a déclaré à mon père que j'avais un problème avec l'alcool, mais un barman aux yeux d'ermite m'a affirmé que c'était l'alcool qui avait un problème avec moi. Tant qu'à faire, j'ai préféré croire le barman. Et je me suis barré de chez mon père.

Il n'a rien fait pour que je revienne. Exactement comme je le fais aujourd'hui, il se contentait de m'épier de loin. Une fois, nous nous sommes croisés par hasard (encore des salades, je venais de passer deux heures à tourner autour de l'immeuble où il travaillait). Il m'a seulement demandé comment j'allais et si j'avais besoin d'argent.

Sans me toucher.

J'ai enchaîné les petits boulots, du travail de brute qui m'endurcissait le corps et faisait saillir mes muscles. Le soir, je sortais avec mes potes maçons, déchargeurs de camions, forgerons, les derniers forçats de métiers destinés à perdre tout attrait face aux ordinateurs et aux ingénieurs. Je buvais quelques bières avec eux, après quoi je continuais à boire tout seul. Au début ils m'aimaient bien, mais au bout de quelques semaines ils ont commencé à me trouver insupportable, alors que je ne faisais rien de spécial.

Je me contentais de regarder.

Je ne faisais jamais long feu dans les petits boulots mais ça ne me posait aucun problème. Il y a bien plus de jobs de merde que d'hommes valides prêts à accepter de les faire et, surtout, prêts à admettre que c'est tout ce qu'ils méritent.

Je passais ma vie à boire.

Je passais ma vie à écrire.

Et à toucher aussi.

T'es pas sérieux là ?



Si.

Une fille avec qui je sortais, pleine de bonne volonté et dotée d'une paire de nibards inoubliables, a pris la peine de transcrire l'un des carnets où je notais des poèmes étranges pour les envoyer à un concours de poésie.

J'avais dix-huit ans et elle, vingt-sept. J'étais attiré par les femmes plus âgées que moi car elles posaient moins de questions.

On m'a décerné le premier prix. Je ne me rappelle pas combien d'argent c'était parce qu'il m'a filé entre les doigts. Mais le tapage autour de ce foutu prix, ça, je ne l'oublierai jamais. On disait qu'il était impossible qu'un gamin de dix-huit ans ait pu écrire une chose pareille.

J'enchaînais les interviews. J'allais sur les plateaux de télévision raconter en direct des âneries plus grosses que moi, comme la fois où un présentateur m'a mis au défi d'arrêter de faire semblant, de révéler enfin toute la vérité aux téléspectateurs. Ce mec ne pouvait pas me sentir, je n'ai jamais compris pourquoi, et il ne perdait pas une occasion de déclarer publiquement que j'étais un imposteur, la doublure du véritable auteur des poèmes, qui selon lui était ma copine.

Je lui ai répondu qu'il avait raison de dire que j'étais un imposteur mais que ces conneries, je les avais écrites tout seul. J'avais bu pas mal avant l'émission. Comme toujours. Le mec a insisté pour que je dise toute la vérité. J'avais envie de lui casser la gueule, mais je me suis ravisé en pensant que c'était bien ce qu'il cherchait. Alors je me suis levé lentement de mon siège, je me suis approché de lui et j'ai flanqué par terre sa perruque.

Ensuite, j'ai posé ma main ouverte sur son crâne.

Le lendemain, mon geste faisait les gros titres de tous les journaux. Ce type suscitait une antipathie à peine croyable, c'était un sale con aigri. Ce fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres.

Un éditeur qui flairait le gros coup s'intéressa à moi. Sa femme aussi. C'était une actrice qui avait laissé tomber la scène pour fricoter avec la haute société.

Ils m'invitèrent à dîner. Après avoir beaucoup picolé, ils me présentèrent un contrat que je signai.

— Tu viens de faire le bon choix, me dit l'éditeur. Tu vas voir, je

vais faire décoller ta carrière.

Ils me firent une avance mirobolante pour écrire mon prochain livre, qui fut traduit en douze langues. En guise de couverture, ils mirent une photo de l'instant où je soulevai la perruque du journaliste. Et ils m'achetèrent un loft au dernier étage d'un immeuble ancien pour m'empêcher de boire mes droits d'auteur jusqu'à la lie. Cet appart avait une terrasse immense, je m'étais dit que ce serait parfait pour empiler les bouteilles vides. Elle finirait par former une sorte de musée de la cuite. La femme de l'éditeur a trouvé cette réflexion très drôle, mais ma copine a beaucoup moins ri quand elle nous a trouvés en train de nous marrer tous les deux à poil sur le lit. Elle m'a quitté.

Mes livres se vendaient comme des petits pains et j'étais traité comme une rock star. D'après mon éditeur, on réfléchissait à me décerner un prix national au ministère de la Culture parce que j'avais réussi le tour de force de faire vendre plus de poésie que de disques. Quand il me racontait ça, ses yeux brillaient exactement comme ceux de sa femme quand nous faisions l'amour.

Le journaliste à la perruque mourut six mois plus tard. Je me sentis horriblement responsable jusqu'à ce que j'apprenne qu'il souffrait d'une tumeur au cerveau depuis des années.

C'était donc ça l'explication.

Cela ne pouvait être que ça.

Les livres cessèrent soudain de se vendre. Les gens se mirent à me détester. Les ados ne se bousculaient plus dans les rayons des librairies où je venais lire mes poèmes. Plus personne ne m'appelait pour faire des lectures. L'éditeur cessa aussi de m'appeler et il résilia même notre contrat. Sa femme ne vint plus coucher dans mon lit.

Alors je cessai d'écrire sans arrêter de boire. Et je retournai à mes boulots de merde.

Peu à peu, les gens m'ont oublié.

J'aurais voulu pouvoir m'oublier moi aussi. Cela avait l'air si facile. Mais la mémoire est un breuvage traître qui donne une gueule de bois mortelle. Quand tu penses en avoir fini, enfin, ces putains de voix reprennent leur martèlement dans ta tête. Et tu sais qu'elles ne se tairont jamais.

Pas vrai ?



Si.

LE PARFUM DE GABRIELA

Je suis retombé sur Dieu Jr quelques mois après cette fameuse nuit de Noël, du côté de la Puerta del Sol.

C'était la Semaine sainte et une procession assombrissait les rues.

J'étais parti retrouver une fille que j'avais laissée en plan cinq ans plus tôt sur un coin de la place. Elle avait dû se tirer, en avoir assez de m'attendre, depuis le temps.

J'ai repéré Dieu Jr tout de suite. Sa tête dépassait de la foule qui envahissait les trottoirs avec l'impatience des spectateurs d'une grande étape de course cycliste, en plus solennel toutefois.

Sa tête.

Qui dépassait de la foule.

Étrange pour quelqu'un qui frôlait à peine le mètre soixante.

Je fis le tour de la place pour m'approcher de l'autre côté. Je dois admettre qu'une sorte de doute religieux commençait à danser la gigue au plus profond de mon ventre. Ou alors c'étaient des gaz.

Après avoir réussi à me frayer un passage dans la foule, je découvris que Dieu Jr trônait en fait sur une poubelle. Il me salua d'un geste, sauta fort peu élégamment sur le trottoir et me dit :

— Donne-moi encore deux minutes, Poe, et on va boire un coup. Je veux pas rater le meilleur moment.

Nous réussîmes à nous incruster au premier rang des spectateurs sans qu'aucun des pieux croyants n'ait envie de nous défoncer le crâne, ni qu'aucun japonais ne nous prenne en photo. Un miracle.

D'un pas tragique, les pénitents commencèrent à défiler. Comme toujours je me pris à espérer, à désirer même que l'un d'entre eux se prenne les pieds dans sa tunique, et qu'en roulant par terre il fasse chuter tous les autres, transformant cette mise en scène de la douleur poussiéreuse en une comédie géniale des Marx Brothers.

Mais ça n'arrive jamais.

Puis ce fut le passage de la statue crucifiée, douloureuse, avec sa peau en bois griffée de sang comme les traits d'un code-barres, celui de la plus formidable histoire qu'on ait jamais vendue au monde.

Le Frérissime.

— C'est le moment que je préfère, me dit Dieu Jr. Faut admettre qu'il s'est bien démerdé, mon frère. Tu te rends compte, pour l'époque, il assurait grave. Il n'y avait pas Internet, pas de vidéo, aucun média, rien,

ces abrutis avaient même pas la télé !

Je hochai la tête machinalement, toujours absorbé par cette fille oubliée que je cherchais dans les yeux de chaque femme.

C'était pas long cinq ans, si tu y penses.

— Je te conseille de l'oublier, me dit Dieu Jr, qui savourait encore la vision de son Frérissime représenté les chairs lacérées, le cou ballant et portant une couronne d'épines qui ressemblait, avec deux mille ans d'écart, à ces nouvelles coupes aux mèches effilées qu'un styliste sadique à l'âme de berger avait remis au goût du jour à l'aube du ^{xxi}e siècle pour se gagner l'obéissance totale des béliers du troupeau.

— Tu ferais mieux de l'oublier, reprit-il. Cette fois-là, il y a cinq ans, cette connasse de Gabriela t'avait posé un lapin.

— Ah bon. Elle s'appelait Gabriela ? répondis-je en tentant de dissimuler ma surprise.

D'un geste qui ressemblait à un tic nerveux, il toucha le bout de mes doigts.

Sans réfléchir je les portai à mes narines et il était là, intact après tout ce temps. Le parfum de fleurs marines de la chatte de Gabriela.

Je ne savais plus quoi dire. Il en profita, le salaud :

— Arrête de ruminer. Tu t'accuses toujours de tout, Poe, même si tu te la joues insensible. Je te dis ça parce que je t'aime bien. Et parce que tu es mon premier disciple. Tu casses pas la baraque dans le genre adepte mais les temps ont changé depuis l'époque de mon frère, et toi, au moins, tu ne vis pas que pour la Bourse ou pour le classement des meilleures ventes de disques. Je te le répète, Poe, tu n'y es pour rien. Ta mère, c'était pas de ta faute. Pour Marceau, Harold et Lucy non plus. Tout est écrit d'avance, mon pote.

Je l'ai attrapé par le col de sa tunique et je l'ai balancé contre le mur. Pour un petit gros, il ne pesait pas lourd. J'étais à deux doigts de lui éclater la gueule.

— Et d'où tu sors tout ça ?

— Du calme, mon vieux, tu t'énerves pour rien. D'où je sors ça ? Je l'ai vu à la télé, enfin.

Je le reposai par terre, totalement décontenancé.

Il me prit par la main et me traîna dans le bar le plus proche. Il commanda quatre bières, une pour lui et trois qu'il plaça devant moi. Je commençai à boire, en me doutant bien qu'on en aurait pour un moment.

— Tu voyais ça comment, cette histoire de Dieu qui est partout à la fois ? Enfin mon pote, tu crois vraiment que le Vieux passe son temps à se pencher sur chaque maison, comme un VRP qui tenterait de fourguer ses encyclopédies cosmiques ? C'est pas con, remarque, pourquoi pas ? Mais comme tout patron, le gars essaie d'en faire le moins possible. L'ancien système, basé sur les anges fouineurs qui vont et qui viennent, Lui coûtait un bras en heures supplémentaires en plus d'être totalement inefficace.

Donc Il l'a remplacé par la télé il y a une dizaine d'années. Une façon de sous-traiter aux humains le plus gros du travail... Il se doutait bien qu'il pourrait compter sur eux.

— Quoi, tu veux dire qu'Il nous regarde à travers la télé ?

— Pas tout à fait mais presque. La télé, c'est à Lui. Toutes les télévisions Lui appartiennent. En fait c'est plus compliqué vu que, comme l'affaire marchait bien, Il a vendu une grande partie de ses actions. Mais c'est Lui qui garde le contrôle. Juste pour le fun, en fait. Il dit qu'il se fiche totalement de l'Humanité et que s'Il n'a pas encore fait péter la planète, c'est parce que vous le faites marrer. Et au passage, parce que ça l'arrange que ceux d'en Haut soient occupés à mater vos pénuries. Mon Vieux est un enculé, mais Il s'y connaît en affaires. À ton avis, qui a pu vendre à l'autre Hollandais le concept des reality shows ?

La troisième bière venait de sombrer dans l'abîme de ma gorge et même si je ne comprenais rien à son histoire, ma colère se calmait. Mais il y avait une chose qui me turlupinait encore. Une sorte de doute.

Dieu Jr régla l'addition et se leva. Il s'attendait à ce que je fasse de même, mais c'était sans compter sur mon ancienneté en matière de cuite : trois bières en une minute et demie, c'était pas assez pour me faire oublier.

J'agrippai sa main avec toute la force dont j'étais capable. Mon geste le fit sursauter.

— Dis-moi la vérité ou j'éclate ton céleste poignet, Dieu Jr. Tu viens de dire que tout était écrit d'avance, que toutes les merdes qui m'arrivent ont été écrites par quelqu'un d'autre, que nos vies sont des feuilletons low cost qui font marrer ton vieux et sa clique d'associés. Ça veut dire qu'il y a des scénaristes. Je veux savoir qui est l'auteur de mon scénario.

Il me regarda avec cet air qu'il prenait de temps en temps et qui m'empêchait d'oublier complètement sa folie :

— Laisse béton, Poe. À quoi ça te servirait d'avoir un nom ? On s'en tape de savoir qui écrit le scénario de tes misères, puisque le Vieux n'a pas annulé cette histoire de libre arbitre. C'est assez compliqué mais en gros ça veut dire que tout ce que tu as vécu, toutes ces erreurs dont tu te sens coupable, bah, tu aurais pu les éviter. Même si elles étaient toutes sur le papier.

Et d'un geste de sympathie, de compréhension presque humaine, il toucha les trois bouteilles de bière vides qui se remplirent aussitôt.

Je m'en saisis juste avant de partir.

Dieu Jr voulait que je le suive à Lavapiés, pour aller voir un concert de rock d'un groupe qui jouait "du feu de Dieu".

Fallait pas exagérer non plus.

Dieu aurait vendu plus de disques.

HENDRIX JOUERAIT DU REGGAETON

Les marchés du centre de Madrid sont devenus des espèces de bars lounge où l'on accompagne son brunch polyglotte d'un ou deux verres de grand vin pendant qu'une bonne femme égarée cherche désespérément à acheter son kilo de patates à un primeur reconverti en coiffeur branché. Mais dans le quartier de Lavapiés, encore aujourd'hui, un échantillon de petits commerces traditionnels résiste au temps. Comme des fleurs du passé, ils vivent à l'ombre des taxiphones, des comptoirs de transfert de fonds, des bars à chicha et des kébabs. On y trouve encore des boucheries où l'homme au grand couteau flatte ses habituées avec des compliments à double sens tout en connaissant le parcours scolaire de leurs enfants dans ses moindres détails. Des marchands de légumes assez habiles pour faire face au harcèlement des nouvelles hordes végétariennes sans renoncer pour autant à avoir tout ce qu'il faut pour mijoter un *cocido* madrilène digne d'être exposé au musée du Prado. Des poissonneries où les vendeurs attrapent les poissons comme s'ils soulevaient des sexes gigantesques au repos, juste avant leur érection face à des clientes qui tentent de dissimuler leur excitation à la vue des colins ou d'associations érotiques déclenchées par la rondeur des anguilles.

Je pensais arriver dans une poissonnerie comme celle-là.

Mais dès que j'y suis entré, j'ai compris que rien ici ne ressemblait à une poissonnerie à l'ancienne.

Seul le nom n'avait pas changé. À l'époque, ils l'avaient rebaptisée dans l'espoir de troquer leurs bouffeurs d'anchois contre des groupies de moins de vingt ans.

The Rocker Fish.

Tout y est flambant neuf et démesuré. De grandes portes en verre s'ouvrent en silence à mon passage. Une atmosphère glacée me saisit à l'intérieur. Pas glaciale : seulement glacée. La température idéale d'après un expert dans ce domaine, détenteur d'une demi-douzaine de masters et d'un ulcère made in Japan, qui n'a jamais dû pêcher en eaux troubles le moindre poisson de vase.

Lever les yeux donne le vertige. Tout l'espace au centre du bâtiment est vide, à l'exception des passerelles qui mènent à des bureaux aseptisés au design élégant. J'ai l'impression d'être entré dans une clinique ou dans l'une de ces boutiques de fringues hype qui

n'exposent que quelques dizaines d'articles à la fois et qui ressemblent à s'y méprendre à de luxueuses cliniques privées.

Des lumières indirectes éclairent la pièce alors que des spots de lumière froide semblent mettre en perspective chaque langoustine comme s'il s'agissait de diamants. Les docteurs (ou poissonniers) étudient les pièces en silence et les disposent à leur avantage sur des plaques en acier glacé. Je lance un "bonjour" qui n'obtient pas de réponse, mis à part le geste vague d'un petit Chinois souriant qui se replonge aussitôt dans la contemplation d'un tourteau comme si cet animal étrange pouvait lui révéler le secret de la vie.

C'est là que je les aperçois.

Trois jeunes femmes clonées mais pas coniques, aux formes parfaites reproduites à l'identique. Elles sourient, moulées dans des robes blanches qui ne laissent que très peu de place à l'imagination, à moins d'avoir une imagination aussi débridée que la mienne. L'une d'entre elles, disons la numéro un, me demande ce qu'elle peut faire pour moi. Je m'abstiens de le lui dire parce que je ne suis pas sûr que la fille soit majeure et, surtout, parce que ce qu'elle pourrait faire pour moi en cet instant est peut-être un délit. Le Chinois me lance un regard compréhensif par-dessus son sourire. J'informe la fille numéro un du motif de ma visite. Elle transmet l'information à la fille numéro deux, qui fait de même avec la fille numéro trois, laquelle monte les escaliers sans même me regarder, avant de disparaître derrière une porte illuminée.

Pour passer le temps, je commence à scruter en détail une langouste et j'en arrive à la conclusion, comme toujours, qu'il est impossible que nous venions de la même planète elle et moi. À tous les coups c'est moi l'extraterrestre.

Je suis si absorbé par ces réflexions que j'ai du mal à savoir quel est le numéro de la fille qui vient de m'inviter à la suivre si je veux bien m'en donner la peine, car Don Simon est prêt à me recevoir.

Je veux bien me donner la peine de la suivre, et de suivre un instant sa minirobe blanche le long d'un escalier glorieux mais trop rapide, jusqu'à atteindre cette porte en verre dépoli qui s'ouvre à son passage. Oh que je la comprends.

— Voici l'homme qui voulait vous voir, Don Simon, annonce la jeune femme.

Et elle s'efface pour me laisser passer.

Dans ce vaste bureau, au milieu des gigantesques photos de poissons qui ornent les murs, un homme me salue. Il ressemble à ce qu'il est : un chef d'entreprise prospère qui a su capter le rythme de notre époque. Qui n'est pas précisément un rythme de rock-and-roll, d'ailleurs. J'attends que la fille s'éloigne avant de le saluer :

— Hello Peter. Ça te réussit mieux que la Fender, à ce que je vois...

— J'hallucine ! Mais c'est toi, Poe ? Ça fait un bail ! J'ai failli ne pas te reconnaître avec ta boule à zéro !

— En personne. Il y a des cons qui changent de tête, et d'autres qui changent carrément de vie.

Ses grandes mains m'entraînent et me forcent à m'asseoir dans un fauteuil en cuir :

— J'ai pas changé tant que ça, Poe. J'étais déjà poissonnier quand on s'est rencontrés...

— Et maintenant tu fais quoi ? Des liftings aux gambas ?

Il me tapote le genou, me propose quelque chose à boire et n'attend pas ma réponse. Une preuve qu'on se connaissait bien à l'époque. À moins que ma visite ne le mette mal à l'aise.

— T'es toujours le même, Poe. Ça remonte à combien ?

— Notre première rencontre, quand tu traînais avec les zicos des Fucking Deus ? Quatre ans, je pense. Mais ça doit faire trois ans qu'on ne s'est pas vus, Peter.

De toute évidence il a changé de fringues mais pas d'habitudes. Je le vois revenir avec une bouteille de bourbon et deux verres pleins de glaçons.

— Ton frère, ça va ? Et les autres, qu'est-ce qu'ils deviennent ?

— Pas mal du tout. André est en ce moment au Japon pour signer des contrats d'exportation. Pour les Zébédée, ça roule, le premier est à la tête de la succursale de Barcelone et l'autre prospecte à Paris, il doit bientôt ouvrir un local de ce côté-là.

— Et les autres, tu les revois ?

— Ça dépend de qui. Je suis en lien avec Matthieu parce qu'il a quitté les Impôts pour se mettre à son compte et, du coup, il s'occupe de notre comptabilité. Je vois aussi Nathanaël. Il vient de monter son agence, c'est lui qui gère nos campagnes de pub. Et les frères Alphée, qui sont responsables de la sécurité des locaux. Je n'ai pas gardé contact avec les autres.

Je ne bronche pas. On dirait que mon silence l'embarrasse :

— Pourquoi tu me regardes comme ça ? J'ai des gosses à élever, moi. On avait presque tous des mômes, on ne pouvait plus continuer indéfiniment à suivre les pas d'un fou...

— C'est comme ça que tu voyais Dieu Jr ?

— Pas toi ? Tu as été le premier à le laisser tomber, pourtant. Pour ma part... ses changements de plans ont fini par me démotiver. À la fin de la dernière tournée, j'ai vu Dieu Jr perdre tout intérêt pour le rock, je me suis même demandé s'il n'avait pas formé tous ces groupes seulement pour nous garder tous autour de lui. Et quand il a commencé à tremper dans cette merde de télé-réalité, je lui ai dit : "Maître, tu ne penses pas qu'Hendrix désapprouverait ce que tu es en train de faire ?" Tu sais ce qu'il m'a répondu, Poe ? "Peter, t'es

vraiment trop con : si Hendrix vivait encore, il jouerait du reggaeton.”
– Il baisse la tête. – Après cette fameuse émission, il a disparu. C’est là que j’ai pris la décision de changer de vie.

— Tu ne l’as pas revu depuis ?

— Non. Et les autres non plus, à ma connaissance. Je peux savoir pourquoi tu le cherches ?

— Quelqu’un assassine les journalistes qui ont participé à cette émission, Peter. Et Dieu Jr pourrait être impliqué, selon certaines sources.

— Tu penses que c’est lui ?

— Non. Enfin je l’espère. Mais il vaudrait mieux que je le retrouve avant les enquêteurs. Je pense à certains flics...

Il se lève, une façon de dire que notre entretien est terminé.

— C’est toujours un plaisir de te voir, Poe. Toi aussi, tu changes, mine de rien. Tu t’habilles toujours n’importe comment mais tes fringues sont plus chères. Si ça se trouve tu t’en rends pas compte. C’est souvent comme ça, tu sais ? Tu as l’air différent, je dirai même que tu as l’air d’aller mieux, il y a comme un nouvel éclat au fond de tes yeux. Tu n’aurais pas recommencé à écrire ?

Je pense à Queca et commence à rougir.

— En quelque sorte. Adieu, Peter. Si jamais Dieu Jr se manifeste, dis-lui de venir me trouver le plus vite possible, je t’en prie.

Je suis sur le point de quitter son bureau quand une main sur l’épaule me retient :

— Tu étais le plus sceptique d’entre nous. Pourtant, c’est toi qui l’as renié en premier. Tu ne ferais pas ça pour soulager ta conscience ?

— J’ai jamais gobé cette histoire de second fils de Dieu. En revanche j’ai toujours fait confiance à mon pote. Un cinglé qui puait des pieds, qui savait pas s’y prendre avec les filles, mais qui aurait été incapable d’assassiner quelqu’un froidement même s’il le mérite.

Je redescends les escaliers et, en passant près de l’une des filles numérotées, je remarque que l’air froid de l’atmosphère fait pointer ses tétons sous sa robe blanche. Elles sont peut-être humaines, après tout. Le Chinois répond à mon au revoir avant de reprendre sa conversation télépathique avec un merlan qu’il manipule comme s’il s’agissait d’un col de vison.

Dans la rue, les premières ardeurs de l’été me filent la chair de poule.

J’inspire avec délice, profondément, et je fiche le camp.

Le plus fidèle de ses disciples vient de renier Dieu Jr pour la première fois.

J’aime me perdre dans les rues de Madrid alors que le soir n’en finit pas de tomber. Ce n’est pas qu’elles soient spécialement nombreuses ni

si intriquées qu'on ne puisse s'y repérer, c'est plutôt que je n'arrive toujours pas à me faire une idée claire de leur tracé dans ma tête. Pourtant, je vis entre les frontières du même quartier depuis des années. En fait, je crois que je m'y refuse. Dès que je connais par cœur le plan d'une ville, je ressens le besoin de la quitter pour une autre où j'aurais le loisir de me perdre sans que des souvenirs trop exacts ne viennent gâcher mes découvertes. J'ai lu il y a quelque temps un roman qui se déroulait dans une ville imaginaire. Elle s'appelait "Aucune" et avait en elle un peu de toutes les villes du monde. C'est aussi la particularité de mon quartier : à l'ombre d'un porche, des Africains se marrent en évoquant de lointains paysages quand, sous celui d'à côté, quatre Pakistanais refont un match de foot, enfin j'imagine, pendant que le Chinois qui tient la supérette sous l'étendard fier d'"Alimentation Francisquita" s'absorbe dans les coups de théâtre archi-prévisibles d'un feuilleton taïwanais qui passe à la télé, et que du restaurant péruvien de la porte voisine sortent en titubant deux amoureux aux traits incaïques dans une allégresse aussi évidente que leur ivresse. Et tout cela saupoudré de jeunes avec ou sans dreadlocks, gars et filles, qui promènent leurs fringues alternatives en tenant d'une main leur chien en laisse et de l'autre un appareil photo numérique qui sert à photographier les merdes que leur adorable toutou laisse tomber sur le trottoir.

Personne ne détonne dans mon quartier. Même pas moi.

Un groupe de Marocains s'avance. Les hommes portent leurs djellabas d'été avec l'orgueil de ceux qui savent rester au frais en pleine fournaise, alors que la chaleur refuse de rendre les armes malgré la nuit tombée. En croisant mon chemin ils me regardent à peine, plongés dans une âpre conversation qui peut tout aussi bien être le prélude d'une guerre à mort qu'une inlassable déclaration d'amitié éternelle. Impossible à deviner. Ils me regardent à peine mais, en revanche, ils regardent derrière moi d'un air un peu étonné.

Je profite d'être arrivé au coin de la rue pour jeter un œil en arrière, à la recherche de ce qui a pu mériter ces regards appuyés. Certainement une fille en minijupe ou alors vêtue de ces jupes longues parfaitement transparentes d'origine soi-disant indienne. Mais je ne vois rien d'autre qu'un Arabe de grande taille perdu dans ses pensées, qui semble prier pendant qu'il marche, sa djellaba marron flottant à chaque pas.

Je secoue la tête et reprends mon chemin.

Je suis en train de devenir parano.

Ça doit être la chaleur.

La chaleur.

Soudain tout s'éclaire.

L'Arabe derrière moi flâne un peu mais sans jamais me perdre de

vue. Je recommence à l'étudier en douce. Tout a l'air normal.

Sauf qu'il porte une djellaba d'hiver.

Et que ce type me suit.

La prochaine fois que je verrai le Greffier, j'aurai deux ou trois choses à lui dire.

À moins que ce ne soit pas lui. Le Roquet a pu envoyer des hommes lui aussi.

Je ne sens plus la chaleur, tout à coup. Le Roquet est un prédateur qui me voue une haine tenace. La personne qui a flanqué ce limier à mes troussees, quelle qu'elle soit, connaît forcément mon adresse. Il ne sert plus à rien de tenter de le semer.

J'attrape des allumettes dans ma poche et, sans cesser de marcher au hasard, je commence à les compter.

Il y en a huit. Huit est un nombre pair. Pair, c'est oui.

Ça fait un bout de temps que je confie mes décisions aux allumettes. Un jour, j'en ai eu marre d'être responsable de mes mauvais choix. Elles ne s'en sortent pas beaucoup mieux que moi, remarque. Mais comment le leur reprocher, ce ne sont que des petits morceaux de bois.

À Madrid, comme dans n'importe quelle autre capitale du monde, règnent des lois non écrites pratiquement infaillibles. L'une d'elles stipule que tu ne trouveras jamais un taxi au moment où tu en auras besoin. Comme toujours, il existe une exception à la règle, et parfois même deux. En tournant au coin de la rue Olivar, je manque de trébucher sur un taxi visiblement égaré. Le conducteur a l'air de se demander ce qu'il a bien pu faire pour arriver jusqu'ici, et je lui épargne bien des tergiversations en montant dans le taxi et en lui ordonnant, avec la voix d'un mec en retard à son rendez-vous, de descendre vers la place, et ensuite je vous indiquerai, merci. Au premier virage, je vois mon poursuivant en tenue hivernale hésiter entre se mettre à courir derrière le taxi ou bien ne rien faire pour sauver les apparences. Il sort un téléphone de sa djellaba d'hiver et compose un numéro. Je m'enfonce dans le siège de la voiture avec un soupir. Finalement ça a été facile.

Je sais qui est l'homme qui me suit. Il change chaque fois de déguisement pour me pister à travers la ville, mais je l'ai reconnu. Ou plutôt je l'ai deviné. Ça ne peut être que lui.

Arregui.

Pourtant, ça n'a pas de sens. Mais rien n'a de sens.

Après un long détour, je fais en sorte que le taxi me dépose tout près de chez moi. Personne n'est posté dans le coin. Les voitures sont vides.

Le danger est passé, me dis-je.

Arrivé au porche obscur de mon immeuble, je me ravise. Le danger

m'attend chez moi.

Assise sur le perron, avec un double exemplaire de genoux brillants qui s'échappe de sa jupe, Angélique de La Garde me sourit.

UNE FILLE À CHAT

Chez moi, la capacité d'observation est liée à ma capacité de dispersion. Lorsque je parle ou quand je suis témoin d'un fait, je n'arrive pas à fixer mon regard ; mes yeux partent en vadrouille à la périphérie, à l'affût de nuances qui, une fois réunies, sont souvent révélatrices. C'est à ce handicap que je dois mes maigres succès journalistiques et littéraires du passé.

Par exemple : il y a une heure, alors que nous étions en plein flirt à la cafétéria de la télévision, j'ai capté plusieurs détails sur Angélique de La Garde qui s'assemblent maintenant que je la vois, assise sur le pas de ma porte, avec ses jambes sublimes et sa coupe de cheveux aux réminiscences asiatiques.

Ses mains.

Elle n'aime pas ses mains, mais dès qu'elle oublie son complexe, elle les laisse s'envoler pour accompagner le vol plané de ses phrases. Ses mains sont sillonnées de minuscules griffures équidistantes, par-dessus d'autres égratignures plus anciennes.

Danger.

Angélique de La Garde est ce genre de fille.

Une fille à chat.

Ils ont en commun des secrets, des codes qui dépassent les clichés, des sourires qui te laisseront toujours hors de leurs courbes. N'allez pas me faire le coup de la solitude et d'une compagnie qui n'exige rien d'autre qu'un bol de lait et un peu de pâtée Ronron. Par pitié ne ressortez pas cette théorie banale du privilège que nous avons de les castrer comme s'ils nous castraient nous-mêmes, pour leur éviter de succomber quand ils partent rôder sur un autre toit. Vous savez bien que ce n'est pas ça, qu'entre les filles et leur chat il s'agit d'autre chose. Vous pouvez passer votre vie à tenter de les comprendre. Et peut-être même qu'en voyant poindre l'un de ces matins où vous vous sentirez particulièrement invincible, vous penserez avoir réussi à voir sous les jupes de ce mystère de filles à chat.

Vous vous trompez.

Et vous le savez très bien.

Les chats aussi le savent.

C'est pour cela qu'ils sourient de cette façon.

Je dois trouver quelque chose à dire pour éviter qu'elle ne lise dans

mes pensées et ça donne :

— Bonsoir, fille à chat.

Elle cache ses mains et me répond :

— Bonsoir, monsieur...

Et elle dit mon nom. Celui qui ne me nomme plus. Celui qui me servait à signer des poèmes, des nouvelles ou des reportages il y a quelques siècles de cela. Ce nom qui me pesait comme un manteau superflu au printemps et que j'avais pris soin d'oublier sur le tabouret d'un bar quelconque.

Je me laisse tomber à ses côtés sur le pas de la porte. Je sens ses hanches tout près de moi.

— Tu m'as trouvé vite. C'est flatteur.

— C'était pas difficile : tu m'as donné ton numéro. Avec ça, j'ai trouvé ton nom et ton adresse en moins de dix minutes.

— Ce n'est pas mon nom. Enfin, plus maintenant.

— D'accord. Comme tu voudras. Je suis au courant. En fait je n'ai pas eu besoin de ton nom. Je t'ai reconnu dès que je t'ai vu, quand tu es entré dans la rédaction l'autre fois. Malgré ta nouvelle "coupe"... Toi non, pas vrai ?

— Si je t'avais déjà vue, je t'aurais reconnue à coup sûr, dis-je en laissant glisser mes yeux le long de son corps.

— Je ne pense pas. Je venais à tes ateliers d'écriture, tu sais, ceux que tu donnais dans ces bars après la fermeture, et qui pouvaient durer des heures.

— Tu devais être toute même alors.

Elle ouvre son grand sac et en sort deux canettes de bière. Bien fraîches. Elle m'en donne une et nous prenons la première gorgée.

— C'est gentil. On voit que le temps a adouci ton caractère. À l'époque tu n'étais qu'un con dangereux. Et moi, j'étais complètement idiote. Je te détestais, d'ailleurs je m'étais inscrite à l'atelier littéraire seulement pour te démasquer. J'étais persuadée que tu étais un imposteur. Pour assister aux cours, je me déguisais en intello studieuse, avec des grosses lunettes et des pulls informes.

— Et pourquoi ne pas m'avoir démasqué ? J'étais vraiment un imposteur, je le suis encore aujourd'hui...

Elle avale une autre gorgée et soupire. Je brûle d'envie d'embrasser les égratignures de la main qui tient sa canette.

— Je te l'ai dit, j'étais complètement idiote : je suis tombée amoureuse de toi. Tu ne l'as même pas remarqué, tu étais tout le temps bourré... Ensuite cette fille est arrivée, tu sais la fille au crâne rasé, et il n'y avait plus rien à faire.

Lucy.

Moi qui croyais que ça ne serait plus douloureux d'y penser.

Dans la rue, à quelques pas de là, passe une voiture de police. Le flic

côté conducteur nous regarde boire nos bières. Il lève une main et nous fait signe que c'est très mal. Angélique lui sourit et lève elle aussi une main, tous les doigts repliés à l'exception du majeur. Le policier fronce les sourcils. Je ne craindrais pas qu'il nous arrête si je pouvais être sûr qu'il nous enferme dans la même cellule.

— Tu montes boire un verre ?

Elle dit oui avec la tête, mais sa voix refuse :

— Une autre fois. J'ai l'impression qu'il y a beaucoup de fantômes chez toi et je ne me sens pas la force de les affronter ce soir.

Elle se met debout.

— Mais tu peux venir à la maison si ça te dit. Il y a de la bière au frais.

J'en oublie totalement les allumettes au fond de ma poche.

Je me lève aussi sec pour la suivre.

Je ne sais pas quelle heure il est, un instant compris entre la sidération de la nuit et les doutes de l'aube. Dans la chambre, nous sommes tous trois éveillés, prêts à ignorer la levée du jour.

Je suis encore dans son lit, le chat règne dans un coin du matelas et elle s'est levée pour aller chercher quelque chose dans la pièce. Elle est nue et avance sur la pointe des pieds.

Le chat marche exactement comme elle et je ne saurais dire lequel des deux est le plus félin, ni lequel des deux a appris à l'autre à marcher de cette manière. On dirait qu'ils flottent sur des talons d'air.

Elle se laisse regarder et je l'en remercie. C'est une petite fille qui marche sur la pointe des pieds parce qu'elle est convaincue qu'à force elle pourra s'envoler, et qui y arrive. C'est une jeune fille blessée mais invincible dont personne n'arrivera jamais à triompher, personne d'autre qu'elle-même. Elle est tout cela à la fois.

Elle disparaît dans l'escalier qui conduit à l'étage du dessous et je devine que derrière les fenêtres fermées de la mansarde le jour commence à creuser ses tranchées.

Il creuse particulièrement bien dans ma confiance ce matin-là. Je me demande combien de fois elle a déjà joué ce ballet domestique de fille à chat pour des yeux de passage qui mouraient d'envie de rester. J'interroge mentalement le chat à ce sujet, mais il se contente de me regarder d'un air narquois en esquissant un sourire dédaigneux.

Je détourne le regard pour me mettre à observer la partie du sol où commence ou bien où finit, c'est selon, l'escalier en colimaçon qui fait honneur à son nom par la lenteur baveuse avec laquelle il tarde à me la rendre.

Je vois apparaître sa tête qui a cette expression singulière, un mélange de pudeur et de malice. Il me suffit de voir ses épaules pour deviner qu'elle est montée comme elle est descendue, à la manière

d'un chat, sur la pointe des pieds.

Le chat a cessé de l'imiter. Il m'étudie maintenant depuis la fente de ses yeux, parfaitement immobile.

Elle porte quelque chose dans les mains, je ne saurai jamais quoi au juste, et va le poser à l'autre bout de la pièce.

Je lui dis que j'adore la voir marcher comme ça et elle me répond qu'elle marche toujours de cette façon quand elle est seule avec son chat, ou alors j'ai inventé cette réponse, maudit sois-tu bateleur manchot, pour arriver à transformer en texte un instant-tatouage que j'aimerais graver à jamais.

Et je souris, parce que au fond peu importe combien de fois elle a pu marcher comme ça, si le ballet est pour moi cette nuit. C'est la seule chose qui compte. Son sourire me laisse penser qu'il y aura peut-être d'autres nuits et le petit matin bat en retraite, vaincu.

Le chat me regarde, il a compris que j'ai compris.

Et il me fait un clin d'œil.

— D'où ça vient ce surnom de Poe ? me demande-t-elle en roulant une cigarette. Elle est allongée tout près de moi. Sa jambe gauche posée sur son genou droit balance légèrement et je suis hypnotisé par ce pied pendulaire. Tout comme le chat.

— C'est une longue histoire, lui dis-je. De l'index, je redessine le profil de ses seins. Une histoire longue et triste.

— Celles que je préfère, déclare-t-elle. Elle me passe une cigarette roulée à la perfection. Je n'ai jamais réussi à rouler correctement des clopes, moi. C'est une de ces tares que je passe mon temps à cacher.

Alors je lui raconte l'histoire d'Harold, le prof de journalisme, qui a tenté jusqu'au dernier jour de sa vie de me pousser vers un métier auquel je n'ai jamais cru vraiment. Harold venait me chercher chaque fois que je me faisais virer d'une rédaction. Il me dégoutait une nouvelle opportunité et réussissait à me convaincre que j'en valais la peine. Le jour où il a compris que mon nom ne me nommait plus, il m'a surnommé "Poe".

— Parce que tu es à moitié poète, me dit-il en guise d'explication.

— Qu'en est-il de mon autre moitié ? lui demandai-je la première fois.

— Un sacré fils de pute, répondit-il. Sa main traça une croix de bourbon sur mon front.

— Ce Harold est la sagesse même, commente Angélique en caressant mon crâne lisse. De quoi est-il mort ?

— Il s'est fait descendre, on l'a retrouvé criblé de balles. Par ma faute. Enfin pas directement.

Elle se retourne comme si ça ne lui faisait ni chaud ni froid, écrase le mégot de sa cigarette et me revient. Elle s'allonge sur moi et

commence à m'embrasser. Nous restons un long moment comme ça, sans nous parler.

— Tu vois ? me murmure-t-elle à l'oreille en se frottant contre mon sexe. Il suffisait d'attendre que le chagrin s'éloigne un peu... et à ce que je vois il est passé, et même très vigoureusement passé maintenant. Si tu as envie de pleurer, fais-le en moi, s'il te plaît.

Je me sens coupable de ne pas être en train de chercher Dieu Jr, de l'avoir oublié pendant des heures entre les jambes d'Angélique. Je me sens coupable parce qu'elle n'est pas allée travailler ce matin par ma faute, quand elle a senti que des souvenirs que je croyais enterrés m'avaient rendu mélancolique. Je me sens coupable d'avoir organisé un petit chaos dans sa cuisine sous prétexte de lui apporter son petit-déjeuner au lit.

Et je me sens ridiculement coupable parce qu'elle vient de me dire avec un sourire de compassion qu'elle n'aime pas les petits-déjeuners au lit : "J'ai horreur d'avoir des miettes dans mes draps, mais merci quand même, on va plutôt le prendre en bas si ça ne te dérange pas."

Ça y est, ça me revient : les amoureux se sentent toujours coupables.

Et j'ai capitulé sans présenter la moindre résistance.

J'en suis conscient et, le pire, c'est que ça me fait plaisir.

J'observe Angélique faire des allées et venues sur la pointe des pieds, complètement nue, pour organiser le désastre que j'ai causé. C'est la première fois que je la vois tout entière, sans les loupes impérieuses du désir qui n'offrent que des gros plans. Et je sens que je suis perdu car ce n'est pas son corps qui m'inquiète (bien sûr qu'il m'inquiète, putain il est sublime), ni son visage gracile de chatte qui restera jeune à jamais, ni même les petites rides qui dessinent un fin bouquet au coin de ses yeux, qui révèlent qu'elle a ri et pleuré chaque fois qu'elle a eu la possibilité de le faire. Rien dans cet ensemble de mille détails que je découvre à chaque regard ne m'inquiète. Ce qui m'inquiète, c'est cette vulnérabilité en moi que je n'avais pas ressentie depuis une éternité. Je serais pas en train de parler comme un vieux con ?

— Mais non, t'es pas vieux, t'es bête ou quoi ? dit-elle – j'ai dû parler à haute voix –, et tu le sais bien. J'ai bien fait de ne pas aller au boulot, je peux à peine m'asseoir. Fais gaffe au café, il est en train de bouillir.

Elle arrange ses cheveux noirs coupés à la japonaise qui lui donnent un air de geisha rebelle. Une geisha ibérique au caractère trempé.

— Je vais te faire une offre, dit-elle sur le ton de Brando dans *Le Parrain*, que tu ne pourras pas refuser...

— S'il s'agit d'une proposition érotique, laisse-moi au moins le temps d'avalier mon petit-déjeuner, j'ai besoin de reprendre des forces, dis-je pour plaisanter parce que je sais qu'elle est sérieuse.

— Sincèrement je ne crois pas que l'assassin soit ton copain. Il est trop barge, à mon avis. Il y a déjà deux morts dans la presse people, et tout semble indiquer qu'il y en aura d'autres. Tu y crois, toi ?

— Je ne sais pas. C'est possible.

— Toi, tel que je te connais, tu vas mal supporter l'ambiance à la télévision. En plus tu es totalement étranger à l'univers médiatique. Alors que moi, je connais très bien ce petit monde, même si je déteste tous ces requins. Je peux te servir de guide, Poe, trouver des infos, bref, je te propose de t'aider à sauver ton ami.

— Et en échange, tu veux...

— Revenir. Revenir au vrai journalisme. Ce que tu aurais intérêt à faire toi aussi. Si nous découvrons qui est l'assassin, je te laisse la primeur.

— Et toi ?

— Je veux revenir par la grande porte, mais pas avec un scoop qui ait quelque chose à voir avec la presse à scandale. Je veux une bonne histoire, populaire mais culturelle à la fois. Et j'ai ma petite idée. Toi seul peux m'aider.

— Moi ? Je suis hors circuit depuis des années.

— Mais tu ne peux pas avoir perdu tous tes contacts. Tu étais bon reporter à l'époque, enfin quand tu n'étais pas complètement pété. Personne ne se méfierait de toi si tu poses des questions, parce que personne ne s'attend à ce que tu reviennes. Tu sais, hier, quand j'ai cherché à te contacter, il y avait des gens qui pensaient que tu étais mort ! Un truc un peu strange, une histoire de couille gauche du génie qu'on t'aurait coupée, j'avoue que j'ai pas tout compris.

— J'en suis au même point, Angélique. Pas tout compris non plus. Mais explique-moi à quoi tu penses quand tu parles d'une bonne histoire. Comment suis-je censé t'aider à la révéler ?

Elle se penche en avant et pose l'espace d'un instant sa poitrine sur la table. Elle parle à voix basse, comme si le chat pouvait être un espion à la solde d'un enquêteur concurrent :

— J'ai l'intention de dévoiler le secret le mieux gardé des lettres européennes : l'identité de Queca Osmán Dendeiro, la romancière. Et je compte sur toi pour m'aider.

Angélique avait raison : le café est en train de bouillir.

Mais je l'avale d'un trait.

L'ÉPIPHANIE DES FUCKING DEUS

Alors qu'une bonne partie de Madrid s'efforce de ressembler à une copie défectueuse des banlieues résidentielles qu'on voit dans les films américains, Lavapiés, le quartier où j'habite, s'obstine à garder la mémoire. C'est un quartier fait de morceaux d'Histoire et d'histoires tout court. Un quartier à l'âme de fleuve, qui coule de bras en affluents dans des rues rapides comme des torrents. Là, les restes immortels d'un Madrid authentique, celui qui respire au rythme des Chotis, coexistent avec l'avalanche de jeunes et de moins jeunes sous-produits de notre siècle : les artistes en puissance, les artistes impuissants, les rédempteurs pétris d'espoir qui forment les bataillons des ONG, les jongleurs de la vie qui saturent l'atmosphère de leurs inévitables djembés, les squatteurs qui croient encore au miracle solidaire, les poètes inspirés et d'autres qui le sont moins, les musiciens qui ont plus d'illusions que de talent, les peintres qui ne seront jamais célèbres et qui s'en tapent, les éditeurs suicidaires qui tentent de construire une utopie page après page, les végétariens – vraiment trop de végétariens –, les carnivores, les bouddhistes, les athées et une quantité indéterminée de Chinois photocopiés.

C'est un quartier métis, fruit du plus riche des métissages possible dans une ville faite depuis toujours de sang-mêlé.

C'est sans doute pour ça que je m'y plais.

C'est aussi le quartier qui compte le plus de bobos au mètre carré. Leur pourcentage dépasse ici la moyenne nationale et distance de très loin la moyenne européenne.

C'est sans doute pour ça que Dieu Jr s'y plaisait.

Le bar où il m'avait entraîné ce Vendredi saint-là, après nos retrouvailles à la procession de la Puerta del Sol, était un résumé de la hype du quartier. Les terrasses défiaient le froid qu'il faisait dehors, une façon de feindre l'arrivée précoce d'un printemps qui risquait peut-être de se défilier. Avec le printemps, on ne sait jamais.

À l'intérieur du bar, où les murs peints de couleurs vives avaient des prétentions de galerie d'art et où l'on servait les dernières tendances de la cuisine bio pour un prix raisonnable, des concerts étaient organisés tous les week-ends. Le nom du groupe (Fucking Deus) annoncé en lettres blanches sur des affiches noires ne me disait rien. Les autres non plus, d'ailleurs.

Dieu Jr était un habitué des lieux. Parmi les gens qui le saluaient, je repérai immédiatement deux filles intéressantes.

— Laisse tomber, celles-là, c'est même pas la peine, Poe, me glissa-t-il à l'oreille au moment où nous prenions place près du bar. C'est des gouines militantes et récalcitrantes. Plutôt que d'approcher un mec, elles sont du genre à se coudre la chatte. Et le pire c'est qu'elles sont fidèles, par conviction morale ou alors seulement parce que l'adultère les fait flipper. Il est passé où ton flair, bordel ?

Le souvenir du parfum de Gabriela me revint d'un coup. J'essayai de renifler le bout de mes doigts, mais l'odeur n'était plus là. Mon ami avait l'air triste :

— Une vraie prise de tête, Poe. Ça fait des mois maintenant que je suis revenu et je ne sais toujours pas quoi faire de ma vie. Je m'embrouille.

— Dans ce cas ne fais rien. Tu es sûr de ne pas te planter au moins.

— Mais il faut que je fasse quelque chose, n'importe quoi. Je veux donner une leçon au Vieux et, tant qu'à faire, à mon Frérisse. Ça avait l'air trop simple : je descendais, je chopais deux ou trois disciples et on foutait un gros bordel. Mais à part toi, j'ai croisé personne de valable. En fait si, je suis peut-être injuste. Ce soir je te présenterai quatre potes que je viens de rencontrer et qui devraient faire l'affaire.

— Faire l'affaire pour quoi ? Je te préviens, si tu cherches des apôtres pour te suivre dans les délires de ton frère, tu ne vas pas y arriver. Ce que je veux dire, c'est que ça ne marchera pas deux fois.

Il me lança un regard ahuri, comme si j'étais complètement con, et je commençai à sentir qu'il avait raison :

— Mais j'hallucine ! Tu n'y es pas du tout, Poe, moi ce que je veux c'est être plus célèbre que mon connard de frère. Je monte un groupe de rock !

Ses potes arrivèrent à ce moment-là. Il fit les présentations. Deux duos de frères qui s'adoraient autant qu'ils se haïssaient mutuellement. Complètement barrés tous les quatre, comme la plupart des gens qui se trouvaient tout autour. Ils tenaient une poissonnerie dans le quartier et avaient un point commun : ils rêvaient de ne plus sentir le poisson et de devenir des stars du rock-and-roll.

André était le plus malin. Ils l'avaient nommé manager du groupe et ce titre était écrit en toutes lettres sur les cartes de visite qu'il présentait à la moindre occasion. Elles pouaient sacrément le colin. Il ne savait jouer d'aucun instrument mais, comme il tenait à monter sur scène, Dieu Jr lui avait refilé un tambourin.

Son frère Simon, qui se faisait appeler Peter, était un frimeur incurable, plutôt grande gueule, de haute taille et ivrogne fini. Il jouait de la guitare et j'ai su bien plus tard que toutes ses prestations finissaient en bagarres avec le public. Il me plut tout de suite, parce qu'il avait l'air d'être le plus cinglé des quatre.

Les frères du second duo répondaient au nom de Zébédée. Ils étaient un peu barges.

Jacques le bassiste était un type déconcertant : il pouvait faire preuve

d'une euphorie irrésistible et, la seconde d'après, plonger dans un pessimisme contagieux qui pouvait nous déprimer dangereusement en moins de deux. J'ai compris immédiatement que ce type avait des aspirations démentes et pas précisément artistiques. Si tu lui plaisais, il passait son temps à t'offrir des sachets de coke qu'il te réclamait désespérément quelques heures plus tard, quand il avait fini la sienne.

Quant à Jean, le plus jeune, je ne l'ai pas senti du tout. Ce fut une réaction mutuelle.

Dieu Jr leur parlait souvent de moi et ça devait les faire royalement chier. Jean était presque nain, très imbu de sa personne et décidé à ne pas rester dans l'ombre du groupe même s'il était à la batterie. Il avait une soif de célébrité démesurée, limite choquante. Ce mec aurait fait n'importe quoi pour être connu. Dans son petit carnet, il notait tout ce qui sortait de la bouche de Dieu Jr, les bordées d'insultes comme les grosses conneries, car c'était tout ce que Dieu Jr savait dire.

Leur groupe, vous l'aurez deviné, s'appelait Fucking Deus. Et ils donnaient leur premier concert ce soir-là.

Dieu Jr voulait me mettre sur le coup en tant que parolier du groupe. Je devais leur servir de "sceptique enthousiaste, car c'est ton rayon".

Je n'ai pas refusé franchement, mais je savais que leur délire ne m'intéressait pas, au fond. La lesbienne blonde et mince du couple fidèle pour l'éternité m'intéressait bien davantage.

Mais je ne leur dis rien.

Ils commencèrent à accorder leurs instruments au milieu d'un public absorbé dans des conversations transcendantales et qui s'en fichait éperdument. Moi, je me contentais de boire à l'œil. Dieu Jr m'avait présenté au patron du bar comme un membre du groupe, je n'allais quand même pas le faire passer pour un menteur.

Peter fit rugir sa guitare avec une énergie électrique, mais personne ne remarqua qu'il avait commencé à jouer.

Jacques, en pleine phase euphorique, l'appuya à la basse.

Même Jean déchargea sa rancœur sur la batterie, pendant qu'André tapait sur le tambourin avec un enthousiasme digne de plus nobles causes.

Le public les ignorait totalement.

Et là, d'un seul coup, toutes les lumières s'éteignirent.

Et le faisceau parfait d'un projecteur jaillit du plafond pour illuminer le centre de la petite scène. Je me fis la réflexion que c'était étrange car, là-haut, il n'y avait pas le moindre projecteur.

Je commandai une autre bière. Et au centre d'une lumière qui semblait être sortie de nulle part, apparut Dieu Jr. Le silence se fit dans la salle. Un silence presque révérencieux.

Il hypnotisa le personnel de son regard unique et déclara :

— Bonsoir à tous. Je n'ai qu'une seule chose à vous dire : DIEU, JE LUI PISSE À LA RAIE !

Et le délire musical éclata.

Le public, déchaîné, commença à sauter dans tous les sens. Les gens se lâchaient, ils se serraient les uns contre les autres pour s'embrasser alors qu'un rock satanique, le plus hard que j'avais jamais entendu, nous vrillait les tympans. Il ne chantait pas trop mal, en fait, mais malgré la puissance de sa voix personne n'arrivait à comprendre les paroles. Ça donnait à peu près ça :

— Semmef sel setuot ertne einéb setê suov, souv ceva tse ruengies el, secârg ed enielp, ieram eulas suov ej.

Le public se dit que cela devait être une chanson hérétique et en obtint la confirmation quand, après un solo de batterie interminable (Jean voulait attirer l'attention à tout prix) suivi d'un déluge d'applaudissements, Dieu Jr dit :

— Merci. Je voudrais dédicacer cette chanson à ma mère.

Le concert reprit dans le même esprit et avec un volume sonore bien supérieur à celui que la modeste sono de la salle pouvait se permettre. En plus de l'indéniable énergie du groupe, les gens restaient béats devant la qualité des effets spéciaux, en particulier quand Dieu Jr chantait en lévitation à près de un mètre du sol.

Un voisin dérangé par le bruit appela la police, mais les deux agents envoyés sur les lieux furent immédiatement gagnés par la folie du groupe. Ils se retrouvèrent torse nu à danser sur la scène tout en rouant les murs de coups de matraque.

Les gens affluaient de partout. Ceux qui n'arrivaient pas à entrer dans la salle se massaient dans la rue, où ils dansaient et reprenaient à tue-tête les paroles impossibles des chansons de Dieu Jr. Les Africains qui vendaient des CD pirates les offraient aux petites marchandes chinoises, lesquelles distribuaient gratuitement des fleurs et des cornes lumineuses en plastique. Des jeunes filles jetaient leurs vêtements, le visage et l'entrejambe en extase, sous les applaudissements de la concurrence qui célébrait ces stripteases comme des actes de liberté qui n'avaient rien de lascif. Les éboueurs vidaient le contenu de leurs camions-bennes au milieu de la rue en criant : "Voilà du pain de Dieu ! De la manne céleste !" Et des petites culottes propres pleuvaient de tous les balcons alentour, parfois assorties de leurs propriétaires qui affirmaient pouvoir voler la seconde que durait leur chute, juste avant de se fracasser contre une foule attendrie par un mélange d'amour et d'alcool.

Je sentais que cela ne pouvait pas durer. La situation allait bientôt devenir intolérable.

Et c'est ce qui arriva quand le patron du bar me dit qu'il n'y avait plus rien à boire.

Rien, plus une seule goutte d'alcool.

Je profitai du tumulte ambiant pour filer en douce.

La carrière musicale de Dieu Jr était lancée. Deux semaines plus tard,

j'ai su grâce aux milliers d'affiches qui tapissaient les murs de la ville qu'ils avaient enregistré un disque qui se vendait comme des petits pains.

Les gens raffolaient de leurs paroles sataniques.

Enfin, ils en ont raffolé pendant des mois.

Quelques mois seulement.

Puisqu'on leur attribuait un message secret, certains eurent l'idée de les écouter à l'envers.

Et c'est là que tout partit en vrille.

Eulas, par exemple, la première chanson que j'avais entendue ce soir-là et qui était le single de leur premier album. Écoutée à l'envers, cela donnait :

“Je vous salue Marie, pleine de grâce. Le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes...”

Personne n'acheta plus le disque.

Les gens se fichent bien qu'on les prenne pour des cons.

Mais ils ne supportent pas de s'en rendre compte.

Et voilà comment prit fin l'Épiphanie du groupe Fucking Deus.

Cette nuit-là, je n'étais pas rentré seul du concert. J'avais consulté les allumettes, c'était pair, et la lesbienne blonde et mince m'avait raccompagné.

Elle n'était pas si fidèle, finalement. Pas tellement récalcitrante. Absolument pas militante.

Si ça se trouve, elle n'était même pas lesbienne.

On ne peut pas être partout.

Même quand on est le fils de Dieu.

TROP DE CROIX

Angélique ne s'était pas trompée : j'ai gardé bien plus de contacts que ce que je croyais. J'ai passé quelques coups de fil ce matin, histoire de faire semblant d'essayer. Je pensais que personne ne répondrait à mes messages. Mais être journaliste, c'est comme être alcoolique : tu l'es pour toujours, que tu le veuilles ou non. Si ton téléphone sonne, ça veut dire que pas mal de monde souhaite te revoir aux affaires, et que d'autres personnes – plus nombreuses encore – ne sont pas emballées par l'idée. Ces dernières sont les plus serviables de toutes. Au cas où. En cas de retour triomphal, elles pourront dire qu'elles y ont été pour quelque chose. En cas d'échec, ce qu'elles espèrent secrètement, elles pourront dire tout haut : "Et pourtant je l'ai aidé."

C'est grâce à un "collègue" de ce genre que j'ai pu obtenir une interview en un temps record. Moins de deux heures après mon appel, il avait déjà organisé le rendez-vous.

On aurait dit qu'ils m'attendaient.

Et puisque je parle d'attendre, je sais que j'en ai encore pour une demi-heure. Qu'ils acceptent de me recevoir, ça me semble normal. Mais ce qui m'intrigue, c'est qu'on dirait qu'ils sont encore plus pressés que moi d'avoir des nouvelles de Dieu Jr.

À moins qu'ils n'en aient déjà, des nouvelles.

Encore une demi-heure à passer, assis dans ce fauteuil moelleux capitonné de velours rouge.

Ici, toutes les tapisseries sont rouges. Les plafonds sont très hauts. Si c'était à moi de gérer ces lieux, j'en ferais en quelques mois un bar de nuit qui marquerait le cours de l'histoire. Et pas de l'histoire sacrée, bien entendu.

Un franciscain passe devant moi vêtu de son habit opaque. Il se dirige vers le fond du couloir et prend place sur un autre fauteuil capitonné de velours rouge. Il sort un livre et se met à lire. Ici rien ne presse. Surtout pas de me recevoir.

L'avantage, c'est que j'ai le temps de réfléchir un peu au guêpier dans lequel je me suis fourré.

Je n'ai pas l'intention de révéler à Angélique que la mystérieuse romancière fantôme Queca Osmán Dendeiro, en fait, c'est moi. Elle finira bien par le découvrir toute seule. Elle est trop maligne.

J'avais pris le maximum de précautions mais j'étais loin de penser

que cette idiote de Queca aurait autant de succès. Tout avait commencé comme une énorme blague. *La Macédoine de nos passions* est aujourd'hui traduite en douze langues, et chacune d'entre elles compte au moins quinze éditions. Le deuxième roman de Queca s'intitulait *Ce qu'il y a de meilleur dans la banane* et j'étais sûr à l'époque qu'il serait refusé. Les droits viennent d'être cédés à une major pour en faire une adaptation au cinéma. Le tournage du film aura lieu prochainement à Hollywood. L'argent ne coule pas encore à flots, mais on y arrive doucement. Je ne pouvais pas me permettre de le refuser. D'autant que j'étais persuadé que la farce n'allait pas durer. À l'époque, penser qu'on me filait autant de fric pour me moquer du système, ça me faisait ricaner. Avec le recul, je me dis que c'est de moi-même, en fin de compte, que je cherchais à me moquer. La fable de la romancière mystérieuse me servit à répondre aux premières questions de la maison d'édition. Je laissai entendre aux éditeurs qu'il s'agissait de quelqu'un qui occupait un poste de premier plan, dans la politique ou dans la finance, et que "Queca" venait de changer d'avis : elle ne voulait plus publier son manuscrit. Ils me proposèrent le double. Je refusai l'offre et ils m'en proposèrent deux fois plus. Je cessai de répondre à leurs coups de téléphone et, un beau jour, un type en costard se pointa chez moi avec un contrat dans lequel il était écrit que la maison d'édition renonçait à connaître l'identité de Queca. Elle acceptait que je lui serve d'intermédiaire officieux sans que mon nom soit jamais mentionné par écrit (ces cons-là étaient persuadés que j'étais un amant qui vivait aux crochets d'une dame des lettres plus mûre) et scellait notre pacte avec une somme d'argent dont la simple lecture me filait le vertige. L'émissaire de la maison d'édition prit la peine de m'expliquer le processus complexe par lequel les paiements seraient effectués de façon à ce que personne ne puisse remonter jusqu'à l'auteure, sans cesser pourtant de payer les impôts afférents. Je me foutais pas mal que des impôts soient payés ou non, trop occupé à imaginer la tête de ces juristes le jour où ils découvriraient la vérité. Que personne n'a jamais découverte, soit dit en passant. Jusqu'à cet instant où une belle fille, une fille à chat aux mains couvertes de griffures, commence à enquêter.

Cette affaire va être diablement compliquée à résoudre, je le sens. Je la remets à plus tard, suivant le conseil de ma longue expérience en la matière.

Un curé à la mine de secrétaire me fait passer sous une haute porte sculptée dans des bois précieux et je me retrouve à l'intérieur d'un vaste bureau. Sur les murs, des tapisseries de velours rouge et des bibliothèques couvertes de livres. Le pouvoir. L'air qu'on respire est lourd de ce pouvoir accumulé pendant des siècles. J'ignore totalement comment je dois m'adresser à cet homme affable qui m'attend de

l'autre côté du bureau. Les prêtres élégants pour moi, c'est comme les militaires : à partir de sergent je commence à patauger. L'homme affable doit être au moins lieutenant-colonel des armées de Dieu. Si son temps de prière quotidienne est égal au temps qu'il consacre à sa manucure, son âme est sauvée pour une bonne demi-douzaine de réincarnations. Maintenant que j'y pense, cette histoire de réincarnation vient plutôt de la concurrence. Un homme sain, pas obèse mais bien nourri. Je ne l'imagine pas une seconde manger le plat du jour du restaurant en bas de chez moi. D'ailleurs, je ne le recommanderais à personne.

Je n'ai pas l'air de lui plaire. Il est cordialement glacial. Un homme plus puissant encore a dû lui ordonner de me recevoir, mais je ne lui plais pas. Il choisit chaque mot comme s'il devait le saisir à l'aide d'une pince en argent dans un plat en porcelaine ancienne.

— Vous comprendrez que cet entretien n'a jamais eu lieu, m'avertit-il en souriant.

— Heureusement que je n'y suis pas allé, dis-je pour tenter une mauvaise blague. Il se contente de sourire poliment. Que diriez-vous de laisser tomber le protocole ? Parlons franc, mon père, je suis à la recherche du fils cadet de votre Patron, toute information venant de votre part pourrait m'être utile.

— Quelle curieuse façon d'évoquer ce jeune égaré. Cet homme a les facultés mentales altérées. Tout cela n'est que pur délire. Pensez-vous, le second fils de Dieu !

— Mais pourquoi pas ? Si Jésus-Christ existe, il est possible qu'il ait un frère, non ? Vous n'êtes pas contre les familles nombreuses, que je sache...

Il sourit. Il adorerait me torturer pendant qu'on lui fait sa manucure. Mais il a l'obligation d'être aimable :

— Nous ne l'avons pas revu depuis son séjour ici, il y a des années de cela. Vous savez, je m'inquiète pour votre ami. Il est peut-être en danger en ce moment même. Si vous le croisez, dites-lui de venir me trouver, je vous prie. Ici, nous avons les moyens de le protéger.

— Mais de quoi au juste, si ce n'est qu'un cinglé ?

Il pousse un soupir. Ses mains jointes paume contre paume devant sa poitrine sont loin d'inviter à la prière, on dirait plutôt qu'elles anticipent un double coup de poing de karaté.

— Il est de notre devoir de prendre soin de toutes les âmes, même des plus égarées. Votre ami est un enfant de Dieu... comme vous et moi.

Je me lève, et le sentiment que je n'ai rien à faire ici m'envahit à nouveau :

— Je suis orphelin, mon père. Et fier de l'être depuis que j'ai vu *Star Wars*. Si je retrouve Dieu Jr, je lui passerai le message. Mais je ne

pense pas qu'il revienne ; il y a trop de croix dans les parages et les croix, lui, ça le fait flipper.

Je sors sans attendre sa réponse. De toute façon, s'il en avait une, il ne me la donnerait pas.

Le secrétaire propose de me guider vers la sortie mais je lui réponds que je connais le chemin et lui recommande d'appeler de toute urgence la manucure de garde parce que son chef s'est probablement cassé un ongle. Je prends le couloir et passe devant le franciscain toujours plongé dans sa lecture. Là, j'avance de deux pas et je m'exclame à haute voix :

— Et si on arrêtaït les conneries, Arregui ?

Le franciscain garde le silence. Puis il lâche un juron si sonore qu'il fait rougir un peu plus les angelots du tableau suspendu à ma droite, que je fais mine d'étudier attentivement. Le moine fait semblant de poursuivre sa lecture, mais il me glisse en aparté :

— C'est bon, t'as gagné, Poe. Mais après tout ce que tu m'as fait cavalier, tu pourrais avoir la délicatesse de m'offrir une pinte. Attends-moi dehors, j'arrive.

— Pas de problème, lui dis-je. Mais dans le genre de bars où je vais, c'est pas dit qu'ils te laissent entrer fringué comme ça.

Et je continue mon chemin vers la sortie en respirant comme Dark Vador.

Arregui n'a pas enlevé son déguisement, aussi je me trimballe depuis vingt minutes avec un franciscain collé aux basques en plein centre-ville. Il m'arrive de penser qu'Arregui aussi est complètement cinglé, mais je me garde bien de le lui dire. Il a un humour variable et une gauche percutante. Du temps où il bossait encore dans la police, il avait remporté un championnat de boxe plusieurs années de suite. Et bien avant, à la chute du mur de Berlin, quand il n'était encore qu'un cadet de la République, on l'avait envoyé infiltrer la faculté de philosophie et de lettres pour détecter l'émergence de groupuscules radicaux. Arregui n'avait dénoncé personne et avait obtenu son diplôme avec mention "honorable". On raconte qu'il a sauvé la vie du roi à plusieurs reprises, même si la nouvelle n'est pas parue dans les journaux. Arregui a quitté la police il y a trois ans pour s'installer à son compte. Dans ce pays où tout le monde rêve d'avoir des relations haut placées, les clients n'ont pas manqué à l'appel dans l'agence qu'il a montée avec son associé, un certain Legrand, un type tout petit de taille mais dangereux comme un cobra pour ses adversaires. Je tiens ces informations du Greffier. C'est lui qui nous a présentés un jour qu'il avait besoin de mon aide pour élucider une affaire. Et le reste, je l'ai appris d'Arregui lui-même, les rares fois où l'on s'est retrouvés pour aller prendre un verre. Trop rares, soit dit en passant.

Je l'aime bien, mais quelque chose en lui me déconcerte.

C'est un gars extrêmement sérieux, une espèce de Philip Marlowe originaire de Saint-Sébastien, qui exerce à Madrid, mais qui raffole des gadgets et de tous les déguisements qu'il doit utiliser pour faire son métier de détective.

Je le fais souffrir encore un peu en descendant la rue Lavapiés. Arrivés au niveau de la place, je passe un petit moment à chercher la rue de La Fé et finis par entrer à l'Aguardiente, où Anna et ses serveuses préparent le meilleur café du quartier. Leurs apéros ne sont pas mal non plus. Personne ne trouve étrange qu'un curé prenne place près de moi au comptoir, ni qu'il commande la même chose que moi, un bourbon avec des glaçons.

— Je sais pas si je fais bien de te demander, lui dis-je. Mais il y a quelque chose qui cloche, Arregui. Le premier de tes déguisements, je l'ai découvert par hasard. Mais les deux autres, l'Arabe en djellaba d'hiver en plein mois de juillet et le prêtre franciscain dans un antre de curés de luxe... je ne sais pas, soit tu perds le coup de main, soit tu fais en sorte d'être repéré.

Anna place les whiskies devant nous avec un sourire qui n'a pas son pareil à Madrid.

À moins qu'Angélique ne se mette à sourire, je me dis.

Et j'enrage. Mais qu'est-ce qui me prend, bordel ?

Arregui relève sa capuche au moment de trinquer :

— C'est pas faux, Poe. Je voulais peut-être que tu me démasques.

— T'as pigé ce que je suis en train de faire ?

— Plus ou moins : je sais que tu cherches l'un de tes amis, une espèce de cinglé. Si j'ai bien compris, tu te dépêches de le retrouver avant qu'on ne l'accuse des meurtres des journalistes people. Et d'après mes sources, tu ne crois pas du tout à sa culpabilité...

— Exact. C'est qui, ton client ?

— Ça doit rester confidentiel, Poe.

D'un geste, je demande à Anna de nous remettre la même chose.

— Fais pas chier, Arregui. Tu dois détester cette affaire autant que le mec qui te l'as confiée. Sinon j'aurais eu beaucoup plus de mal à te démasquer. Pourtant, tu as accepté le mandat. Un problème de fric ? Si c'est ça, je peux te dépanner.

Il me regarde d'un air surpris, mais je suis presque aussi étonné que lui. Je n'ai jamais été un assisté, mais on ne pouvait pas dire que j'étais riche. Maintenant que j'ai du fric à ne plus savoir qu'en faire, je me sens un peu coupable.

— Non merci. L'agence marche très bien en ce moment. Nous avons plus de clients réguliers que ce qu'on est capables d'assumer. En fait c'est autre chose... je me fais chier, Poe. Toutes ces entreprises déboursent des fortunes pour que notre nom figure parmi leurs

experts. Ces abrutis s'imaginent que j'ai des relations privilégiées avec la famille royale. C'est mon associé qui gère tout ce business, et moi, je m'ennuie à mourir, ça fait des mois que j'ai pas mené une vraie enquête... J'ai l'impression de ne pas mériter ce que je gagne, comme si c'était de l'argent sale. C'est difficile à décrire...

Je pense à l'argent qu'on me donne pour écrire les livres de Queca et je le comprends à un point dont il ne se doutera jamais.

— Tu as reçu des instructions ?

— On m'a demandé de te suivre au cas où tu entrerais en contact avec ce mec qui se prend pour le fils de Dieu.

— Et si j'arrive à le retrouver ?

— Dans ce cas je devrai leur dire où il est. Ils ont été très clairs : dès que tu l'auras trouvé, je devrai prévenir la police.

— Mais pourquoi la police, s'il n'est pas encore accusé ?

— Pour sa propre sécurité. J'ai bien peur que quelqu'un, apparemment sans rapport avec mon client, si tu vois ce que je veux dire, ne cherche à le tuer.

Arregui siffle son verre d'un trait et remet sa capuche. Il va partir et il ne sert à rien de le retenir. Sur le pas de la porte, il ralentit et fait machine arrière. Il s'approche et me dit à l'oreille :

— Tu ferais bien d'être sur tes gardes, toi aussi. Si j'ai bien compris, mon client, c'est le Vatican.

UN PORTRAIT EN BLANC

Quand le Greffier m'a proposé d'établir notre quartier général improvisé au sein de l'hôpital psychiatrique de Fleur, j'ai d'abord cru qu'il déconnaît. Mais il n'avait pas tort. Il émane de cet asile de luxe une sorte de calme narcoleptique que j'apprécie particulièrement. J'apprécie tout autant le soleil freiné par les arbres et la courtoisie à l'ancienne de Fleur. Quant à la discrétion du lieu, on ne peut pas rêver mieux : avec la crise économique, l'établissement a perdu les deux tiers de ses pensionnaires habituels. Quand la prospérité est menacée tout le monde débloque un peu, et tu ne distingues pas dans la rue un cinglé professionnel d'un professionnel cinglé sur le point de perdre son pavillon.

Depuis ma dernière rencontre avec Arregui il y a une semaine, j'ai limité mes recherches à quelques appels téléphoniques. Si le détective dit vrai, je préfère ne pas exposer les anciens compagnons de Dieu Jr jusqu'à ce que je découvre qui lui a donné l'ordre de me suivre et, surtout, quelles sont ses intentions. Je devrais faire la même chose pour Angélique : cesser de la voir, provoquer sciemment une dispute pour la mettre à l'abri des problèmes qui me suivent à la trace depuis toujours. Mais je suis bien trop lâche. Je ne veux pas la perdre de vue. Je ne veux pas la perdre tout court.

Et je risque de la perdre quand elle découvrira que je suis Queca Osmán Dendeiro. Ô servitudes de l'amour : il me suffirait de lui avouer la vérité pour l'aider à faire éclater l'affaire et gagner sa reconnaissance éternelle pour ce triomphe professionnel qu'elle attend depuis si longtemps. Mais lui dire que je suis Queca, ce serait prendre le risque de voir quelque chose changer au fond de ses yeux de fille à chat, quelque chose dans le regard qu'elle porterait sur moi.

— Monsieur Poe, votre menton, un tout petit peu plus haut, je vous prie, me demande Fleur avec un sourire patient.

— Comme ça ?

— Parfait. Plus que quelques finitions au pinceau et le tableau est prêt.

Fleur est euphorique ce matin. Je lui ai apporté un cadeau d'une valeur inestimable à ses yeux : les originaux de deux romans inédits de Queca Osmán Dendeiro. Le premier sera publié à Noël et le second, au printemps prochain. C'est dingue la vitesse à laquelle on écrit quand

on écrit de la merde, à peine croyable. Mais c'est de la merde qui rapporte beaucoup de fric, et je ne suis pas près d'y renoncer.

Je maudis George S. Atan. Je maudis Dieu Jr. Et je me maudis moi-même.

Surtout moi-même, d'ailleurs.

À quelques mètres de là, le Greffier l'observe peindre, complètement fasciné. Je ne suis pas la seule victime de la bête insatiable de l'amour. D'un côté, ça me chagrine de le voir la regarder de cette façon. Mais d'un autre côté je l'envie. Même s'il doit se contenter des miettes d'une affection destinée à son frère, cet absurde sentiment a rempli sa vie. La mienne au contraire ressemble à s'y méprendre à ces romans que j'avais coutume d'écrire, où les personnages finissaient toujours par trébucher sur les embûches idiotes que je plaçais sur leur chemin.

C'est pas marrant d'être l'un de mes personnages.

Vraiment pas marrant.

— Va falloir se bouger le cul et vite, prévient le Greffier. Son chuchotement n'a pas lieu d'être, car Fleur est entièrement absorbée par son tableau. Un portrait dont je suis le modèle. Les fous bienheureux sont heureux avant d'être fous.

— Si je bouge tout de suite, Greffier, je fous en l'air le tableau.

— Fais pas le con, Poe. Il ne nous reste plus que quelques jours, quelques heures si ça se trouve. Le Roquet va balancer à la presse l'implication possible de Dieu Jr dans les meurtres d'un moment à l'autre. Et là, c'est une sacrée chasse à l'homme qui va démarrer.

— Une chasse au petit homme, tu veux dire. Non mais sans déconner, tu crois qu'il a quelque chose à voir avec tous ces meurtres ?

— J'en sais rien. Moi, si on m'avait humilié en public comme ils l'ont fait... Tu penses sincèrement qu'il n'est pas coupable ? Et Jack l'Éventreur, selon toi, il était innocent ?

Il est d'humeur irascible et je le comprends parfaitement. Cela fait une semaine que Fleur ne le confond plus avec son frère et, du coup, c'en est fini des siestes et des caresses d'emprunt.

— Dieu Jr était peut-être un taré de première, un fils à papa, tout ce que tu voudras, Greffier. Mais malgré toutes ses conneries, il avait un truc, une espèce d'intégrité sans panache... Tu vois ce que je veux dire ? Je ne l'imagine pas du tout planifier des crimes en détail, comme ça froidement... Et puis pour moi ça ne colle pas, ces messages qui apparaissent à côté des corps...

— Qu'il soit coupable ou non, je m'en tape. Tout ce qui m'intéresse, moi, c'est de mettre la main dessus avant le Roquet, si on y arrive... — il désigne Fleur de la tête — Lui aussi a plutôt intérêt à ce qu'on le retrouve en premier. Ce matin, l'un de mes indices m'a dit que, selon ses sources, Dieu Jr ne fera pas long feu s'ils le chopent avant nous.

— Tu crois que le Roquet cherche à le... ?

— On dirait bien que c'est la consigne. Ils ont prévu un flingue sans passé ni numéro de série pour faire croire qu'il a résisté à son arrestation, qu'il les a menacés de son arme et qu'ils se sont vus dans l'obligation de l'abattre.

— Oh merde. Ça devient grave, là.

— Tu crois pas si bien dire. Bref, il va falloir récapituler les faits depuis le début, murmure-t-il paresseusement.

Je sens monter l'envie de lui rappeler que c'est lui le putain de fonctionnaire alors que je ne suis qu'un amateur, mais je me retiens : j'ai trop besoin de me sentir utile.

Je ramasse une poignée d'allumettes au fond de ma poche. Je les compte : quatorze. Un oui.

Le Greffier me regarde, intrigué, comme il l'a déjà fait des centaines de fois ces dernières années. Mais c'est un type discret et, cette fois encore, il ne posera pas de question.

Je me repasse mentalement les rapports de police qu'il m'a donnés ce matin en quête d'un début de piste :

— Au spa où Lidia María Loziño a été assassinée, personne ne se rappelle avoir vu quoi que ce soit d'anormal. Quelqu'un a vu entrer un petit camion-citerne dans l'enceinte de l'établissement mais il paraît que ça arrive souvent, pour nettoyer les piscines par exemple... On n'a pas réussi à obtenir une description du conducteur du camion, mais tout porte à croire que c'est le même gars qui a rempli la baignoire avec le liquide favori de la journaliste.

— Un gars qui a pu déambuler dans les couloirs, se faire passer pour un employé du spa... sans que personne ne l'ait vu ?

— Apparemment non. Il était très tôt et les clients sont rares à cette heure-là. En plus ils ont viré la moitié du personnel il y a six mois – la crise, comme toujours –, et ceux qui restent n'ont pas l'air impatient de collaborer. Pour l'autre mort, Maliñas, il paraît que la Mercedes était à lui, du même modèle et de la même couleur que celle de Lady Di le soir de sa mort.

— Un romantique.

— À mon avis, il a pu l'être jusqu'au moment où il s'est retrouvé empalé sur le levier de vitesse, Greffier. Selon les médecins légistes, il est probablement mort bien avant son crash contre les piliers du pont. Une crise cardiaque. Il n'a pas dû trop souffrir.

— Tant mieux, Poe. Je vais enfin pouvoir dormir sur mes deux oreilles.

— Fais pas chier, Greffier, arrête les vannes. Le message *Maintenant vous allez me croire. Mais il est trop tard* était placé dans un petit coffre-fort au fond de la voiture, à même le sol. Tu sais, ces coffres portables qu'on peut acheter dans n'importe quel magasin chinois. J' imagine

que c'était pour le préserver du choc, pour que vous puissiez le retrouver intact. Les experts se creusent encore les méninges pour reconstituer le déroulement des faits. Une chose est sûre : Maliñas mort, avec son levier de vitesse dans le cul, ne pouvait pas conduire. Donc celui qui conduisait a lancé la bagnole à toute vitesse en direction du pont et a sauté en marche quelques secondes avant l'impact.

— Une sorte de miracle.

— Peut-être bien. Rien de significatif n'apparaît du côté des caméras de surveillance de la Sécurité routière, mais c'est à cause de l'éclairage défaillant sur le dernier tronçon de la route. Plusieurs lampadaires étaient HS près de l'endroit où a eu lieu la collision.

— Frappés par les foudres divines ?

— Criblés de balles calibre 22. Sans doute un fusil.

— Ça veut dire qu'un mec plutôt habile et d'une force physique hors du commun a réussi à s'éjecter de la voiture à temps.

— Ce qui devrait suffire à mettre Dieu Jr hors de cause : il était plutôt faiblard et si maladroit qu'il trébuchait sans arrêt sur ses propres pieds.

— Pourquoi parles-tu de ton pote au passé, Poe ?

Nous décidons de nous répartir les prochaines visites et c'est moi qui suis chargé d'interroger les anciens "apôtres" de Dieu Jr. J'imagine pouvoir obtenir d'eux plus d'informations qu'un simple flic. J'ai été l'un des leurs, mine de rien.

Ou presque.

— Voilà, j'ai fini ! s'exclame Fleur. Elle étudie la toile d'un air satisfait. Venez voir s'il est à votre goût, monsieur Poe.

Je contourne l'artiste en robe blanche. Sur la toile, les différentes touches de blanc, plus ou moins sèches, me dessinent comme personne ne l'a jamais fait. J'y retrouve chacun de mes sourires perdus, chacune de mes larmes retenues, toutes mes rides et le moindre de mes battements de cil. C'est une peinture éphémère, parfaite : si j'avais une âme, elle ressemblerait à ça.

— Mon Faucon adoré, te voilà enfin ! s'écrie Fleur en enlaçant le Greffier. Si tu étais arrivé quelques minutes plus tôt, tu aurais pu croiser ton frère. Il était là, le Greffier vient tout juste de partir...

Mon ami sourit d'un air gêné, mais il répond à son baiser et se laisse entraîner par Fleur en direction de la chambre à coucher, pour une nouvelle sieste d'amour volé.

Je les vois s'en aller et je pense à Angélique.

Je pense aussi à Dieu Jr et à toutes les morts qui le guettent. Si le client d'Arregui est le Vatican, qui peut bien se trouver derrière le Roquet ? Je décide de ne pas y faire attention : Dieu Jr était un cinglé, mais c'était mon cinglé à moi. Et je ne laisserai personne le buter.

Je regarde de nouveau le tableau. La peinture finit de sécher sous mes yeux.

Mon âme disparaît.

Ou bien l'ai-je rêvée ?

UN SQUATTER AU VATICAN

Je restais des semaines sans nouvelles de Dieu Jr, jusqu'à ce matin où la sonnerie d'un portable me tira de mon sommeil. Un portable qui se trouvait au pied de mon lit.

Curieux, je n'avais pas de portable.

Je décidai de répondre.

C'était le Greffier. Il m'informait qu'ils avaient arrêté un cinglé qui prétendait me connaître et se présentait comme le plus jeune fils de Dieu. Je lui demandai ce qu'il avait fait pour se retrouver au commissariat.

— Un marrant, ce mec. Tu sais pourquoi mes gars l'ont embarqué ? Parce qu'ils l'ont chopé en train de confesser à tour de bras à la sortie du métro Antón Martín. Il offrait l'absolution instantanée en l'échange d'une certaine somme d'argent, payable d'avance. Tu as eu des pensées impures, tu as désiré ta belle-sœur ou ta voisine ? Ça fera cinq euros, va en paix mon fils. Tu as piqué dans la caisse à ton boulot pour aller te faire une pute ? Pour seulement dix euros, tu es pardonné. Et comme ça sans arrêt, Poe. Sans parler du forfait week-end à quinze euros, qui te permet de louper la messe, de changer la fornication en prière et même de participer à une loterie qui met en jeu un poste d'archange...

— Bon ça va, je le connais, fus-je obligé d'admettre. J'arrive tout de suite.

Personne n'avait porté plainte et, en dehors du peu d'argent récolté par ces confessions à la chaîne, on n'avait pas grand-chose à retenir contre lui. Dieu Jr me raconta plus tard que les passants étaient plus soucieux de leurs crédits immobiliers que de leur âme. Il avait à peine vendu deux absolutions. Le Greffier me dit qu'il le laisserait partir si je me chargeais de lui.

Allez savoir pourquoi j'ai accepté. La faute à ce regard que faisait parfois Dieu Jr, peut-être. Un peu comme si une lueur de saint exempt de toute méchanceté brillait dans les yeux chassieux d'un saint-bernard.

Ainsi vécut chez moi le plus jeune fils de Dieu.

Ainsi nous partageâmes pendant des mois la bière et la pizza.

Chaque fois que je lui tendais une portion de mozzarella-pepperoni, il me disait que cela était son corps et sa chair. Ça me coupait l'appétit direct, et j'en arrivais à regretter mon hospitalité.

Il aimait bien mon appart, ce loft ruineux qui trônait au sommet d'un ancien immeuble, avec ses murs couverts de photos de Lucy auxquelles il

manquait la tête et de notes de musique peintes à la brosse.

Toujours la même note de musique, partout.

Tu ne devineras jamais laquelle.

Si ?



Si.

L'immense terrasse était occupée par les restes oxydés d'une serre pleine de fossiles de plantes. Ils dataient de l'époque où Lucy bichonnait chaque plante en lui chantant une chanson particulière. En entrant sur la terrasse, Dieu Jr me dit :

— Je comprends qu'elle te manque, Poe. C'était une sacrée meuf. Qui baisait comme une lionne, en plus. Pas vrai ?

Je préférerai m'abstenir de penser à ce que la télé du Ciel avait pu capter de mes jours et de mes nuits avec elle. Par-dessus tout, je préférerai m'abstenir de penser à elle. Certains jours, j'y arrivais.

Dieu Jr m'expliqua que les absolutions de masse étaient un élément-clé de sa stratégie d'entreprise, dont l'objectif était de restructurer le business de son père sur terre et d'en assumer le leadership. Mais il avait quand même un doute :

— Le problème, c'est que personne ne booste la création d'entreprise sur cette planète. Le pire c'est que ça n'a pas l'air de vous gêner. Tiens, la semaine dernière, je suis passé à la conférence épiscopale pour rencontrer des responsables. Des mecs hyper haut placés. Eh bien ils m'ont fait poireauter pendant des heures. J'ai fini par léviter et tout le bordel, tellement j'étais vénère. Ils m'ont enfermé dans un bureau pour que personne ne puisse me voir et, dans les cinq minutes, un évêque se pointait. Il m'a demandé ce que je venais faire là. Moi, je lui ai dit qui j'étais, tu vois, et le mec, il me croyait pas ! C'est énorme ça, Poe. Tu crois pas ?

— Essaie de comprendre, Dieu Jr. Dans ses bibles à lui, tu n'existes pas.

— C'est ce que je me suis dit. Du coup, je lui ai sorti un petit miracle, genre pour le faire réfléchir. Mais tu vois, ça fait chier, ça vient pas sur commande ces trucs-là. Je les réussis mieux quand je suis tout seul ou quand je fais pas gaffe. Alors, histoire qu'il me prenne au sérieux, je lui ai dit tout ce qu'il y avait dans le coffre-fort de son bureau : des contrats industriels, des actions dans des fabriques de capotes et de sex-toys, un sacré paquet de thune, et d'autres papiers auxquels je captais rien. Ce que j'ai fait, c'est que j'ai répété tout haut des paragraphes à la virgule près, le mec a failli tomber raide. J'ose même pas imaginer la tronche qu'il a dû

faire un peu plus tard, quand il a ouvert le coffre-fort. Parce que ce miracle-là, je le gère pas hyper bien. Et j'ai l'impression d'avoir cramé à peu près tout ce qu'il y avait à l'intérieur. J'ai pas fait exprès, je te jure.

— Qu'a dit le prêtre quand il a pigé que tu racontais pas des conneries ?

— Il m'a demandé combien je voulais.

— Putain.

— Comme tu dis. J'ai explosé, quoi. Qu'est-ce qu'il croit ce bouffon. Comme si je pouvais courir derrière un intérêt matériel ; je suis le fils de Dieu, bordel, un putain de guide spirituel pour cette planète perdue, une méchante lumière qui montre le chemin vers...

— C'est bon, Dieu Jr, je crois que j'ai saisi... Mais qu'est-ce que tu étais allé foutre là-bas aussi, si tu ne voulais pas de fric ?

— J'étais venu réclamer ce qui m'appartient. Les loyers en retard de toutes les églises d'Espagne. J'hallucine ou c'est des maisons de Dieu ? À ma connaissance ça fait deux mille ans que ces rats n'ont pas lâché un centime...

— Il n'a pas dû se montrer très compréhensif, ajoutai-je en ouvrant une autre bière.

— Bien sûr que non. Il a appuyé sur une espèce de bouton planqué sous son bureau et quatre énormes curés ont débarqué, taillés comme des gardes du corps. Ils m'ont foutu dehors à coups de pied au cul.

— La foi n'est plus ce qu'elle était, mon pote.

— Tu crois pas si bien dire. Il m'est arrivé la même au Vatican. Il y a quelques mois, je venais juste de tomber du Ciel, j'y suis allé, histoire de connaître un peu, de voir si l'hospice avait de la gueule. Je leur ai rien demandé d'entrée, tu vois, j'allais pas commencer à réclamer, ni quoi que ce soit. Je venais de passer près de quinze ans loin de la terre... Au début je me suis posé dans un bâtiment immense, tu sais là où vit le gérant, ah pardon, c'est vrai, vous dites le pape. Il y avait des piaules vides partout. J'ai posé un matelas sur le sol, j'ai chopé un radiocassette avec un peu de musique et j'ai graffé quelques trucs pour rendre les murs un peu moins tristes. Parce que sinon c'est d'un sinistre... bah oui, des tags, des graffitis, des trucs comme ça.

— En gros tu t'es tapé l'incruste et t'es devenu... squatter au Vatican.

— C'est ça. Pour manger je piquais dans les restes, il y a trois fois trop de trucs à bouffer là-bas. J'ai passé des semaines sans voir personne. Jusqu'à cette nuit où je me suis perdu dans les couloirs. J'avais trop fumé, j'étais limite en train de me pisser dessus, et je commençais sérieusement à penser que j'allais faire dans le couloir quand j'ai ouvert une porte qui donnait sur une chambre immense. Au fond, j'ai repéré un wc. Mais il fallait traverser la pièce pour y arriver, ça faisait genre quarante mètres. Tu verrais les chambres là-bas, elles sont mortelles. Bon, il fallait passer derrière l'espèce de vieux qui jouait à la PlayStation...

— Un vieux qui jouait à la PlayStation ?

— Bien sûr, putain, mais tu sais bien de qui je veux parler, le mec avec le bonnet pointu là, le gérant. Le pape, quoi. Il était de dos, et jouait à un de ces jeux vidéo où les Japonais s'assomment à coups de pied, tu sais, un combat de karaté. Le vieux tripait grave, il était à fond. Mais moi, j'avais tellement envie de pisser que je ne pouvais plus me retenir et ce putain de wc était archiloin. J'avais qu'une seule solution : la téléportation...

— La quoi ?

— La téléportation, comme le capitaine Kirk, M. Spok et ses équipiers dans Star Trek. Tu me suis ? Le problème, c'est que ça ne réussit jamais du premier coup, à part quand je suis bourré, où là oui ça vient tout seul. En plus je fais ça hyper rarement. Mais là je me pissais dessus, alors j'avais pas le choix. Je me suis concentré de toutes mes forces sur les wc quand j'ai senti le jet monter, je me suis dématérialisé et hop, matérialisé... sur le lit du vieillard.

— Non.

— Eh si. Le souci, c'est que je ne pouvais plus m'arrêter. J'ai pissé comme aux JO. Le vieux me regardait complètement scotché. Je me demandais si je devais lui dire qui j'étais mais j'ai pas osé, de peur qu'il ne pige pas, tu sais le délire de Babel et compagnie. J'ai préféré ouvrir grand les bras, briller une seconde et léviter un peu. Au cas où il me reconnaîtrait...

— T'as dû lui flanquer une de ces trouilles.

— Mon cul, ouais. J'ai vu débarquer ces espèces de flics qu'ils ont là-bas, des gardes en collant rayé qui portent des casques chelous. Ils m'ont foutu dans un cachot, les mecs. J'avais à peine à bouffer, de temps en temps un cardinal m'apportait de l'eau et me baratainait en latin. C'était la merde. Un jour il y en a eu un qui avait l'air un peu plus cool, on a pas mal discuté et je lui ai raconté. "Quand est-ce que je vais sortir ?" que je lui fais. Et tu sais ce qu'il me sort ? "Jamais." Parce que si je suis un imposteur, je représente un danger. Et si je suis vraiment celui que je prétends, c'est cent fois plus dangereux. Du coup ils m'ont enfermé là-bas pendant des mois.

— Et pour sortir, comment tu as fait ?

— Le pire, c'est que j'en sais rien. Un jour je me suis réveillé sur un banc au parc du Retiro. J'ai dû me téléporter à Madrid pendant mon sommeil.

— Ou alors c'est un coup de ton père...

— Je ne pense pas. Il s'en tape de moi, mon père. Par contre je me rappelle que, quand je me suis endormi la dernière fois au cachot, je pensais à tout ce que je pourrais faire si on me laissait continuer mon voyage. À ça et aussi à matérialiser une PlayStation comme celle du gérant, tu verrais elle est mortelle. Et paf, je me suis téléporté ici. C'est pas si space, après tout l'Espagne était sur mon itinéraire.

— Pourquoi l'Espagne ?

— Tu connais un autre pays où le business de mon père pèse aussi lourd,

toi ? Même l'Italie peut pas rivaliser. C'est ici qu'est né l'Opus Dei, Poe, qui a plus de pouvoir que le gérant à ce qu'on dit. Et puis tu crois quoi, que j'allais me faire trouer la peau en Galilée entre les tirs de Juifs et de Palestiniens ?

Je ne répondis rien, parce que j'étais crevé et que je commençais à regretter de ne pas l'avoir laissé croupir au commissariat. Pour être tout à fait juste avec lui, Dieu Jr avait quand même de bons côtés. Il rassembla toutes les bouteilles de bière vides qui traînaient dans la maison, fit un geste de la main, et elles furent aussitôt remplies. Et fraîches, ce qui est encore plus difficile.

Tant qu'il sera là, j'ai pensé, plus de souci pour avoir à boire. Le seul truc, c'est qu'il n'arrivait pas à multiplier les capsules, les bières débouchées ne pouvaient donc pas se conserver et il fallait les boire tout de suite.

Mais ça non plus, c'était pas un problème.

Le lendemain, je me suis levé avec une gueule de bois monumentale. Au journal de treize heures qui passait sur l'écran plat de ma chambre, le monde courait à la catastrophe. Ce qui n'empêchait pas le présentateur d'annoncer chaque désastre avec un grand sourire. Une fois aux chiottes, la télé de la salle de bains me servit une journée de clips tout chauds qu'on aurait dit calqués sur ceux d'il y a vingt ans. Je me préparai un double café serré en écoutant un cuisinier enjoué expliquer à la fameuse ménagère de moins de cinquante ans comment préparer un plat qui devait lui coûter plus cher que les revenus mensuels de son foyer.

Et c'est à la deuxième gorgée de café que j'ai réalisé.

Chez moi, il n'y a pas la télé.

Je n'ai jamais eu de télé à part ce vieux poste au tube cathodique cramé qu'on avait trouvé dans une poubelle, Lucy et moi, et dont l'écran noir nous servait à coller des photos et des dessins pour nous inventer des histoires.

Je fonçai dans le salon. Dieu Jr était là, allongé sur le canapé, en train de mater une série sur un gigantesque téléviseur extra-plat. Une série ou bien un JT, j'ai jamais su faire la différence.

Quand je lui demandai pourquoi la maison était pleine de télévisions et d'où il les sortait, il me refit son regard spécial. Je sentis ma colère se dissiper instantanément, en même temps que ma gueule de bois. Il me dit qu'il n'avait aucune idée de la façon dont ces télévisions avaient pu arriver jusqu'ici, mais que ça lui arrivait souvent : chaque fois qu'il se réveillait quelque part, quel que soit le lieu, il se retrouvait entouré d'écrans de télévision. Il disait ça avec une sorte de fierté, je pense qu'il aimait penser qu'il les matérialisait en rêve. Son incapacité à générer de bons miracles lui filait des complexes, le pauvre. Cela me fit mal au cœur de lui suggérer que des télévisions qui apparaissent comme ça sans explications, c'était peut-être une ruse de son père pour garder le contrôle et savoir ce qu'il faisait en permanence.

Il piqua une crise digne d'un gosse de cinq ans, mais qui lui passa très vite :

— Tu sais quoi ? Si c'est ce que tu dis, putain, c'est trop bon. Comme ça mon père va me voir devenir célèbre en live. Mon Frérissime à côté, il va pouvoir bouffer sa gloire. Tu vas voir comment je vais grave l'éclipser.

Je n'avais pas très envie de discuter. Je préfèrai émerger tranquille sur la terrasse.

En plus j'avais plein de taf en retard.

Je l'ai peut-être déjà dit, je vivais en enchaînant les jobs de merde. Les petits boulots, c'est moins risqué. C'est vrai que tu es mal payé et que tu vis dans la précarité, mais au moins tu ne te berces pas de l'illusion que tu sers à quelque chose. Aucun de ces jobs ne va chercher à te convaincre que tu es nécessaire. Pendant un moment, je faisais des paquets. Des tas de petits paquets. Après, j'ai emballé des capotes pour des distributeurs de préservatifs. Des trucs dans le genre. Je faisais de tout, tant que je pouvais bosser chez moi pour m'épargner l'enthousiasme ingénu de mes compagnons d'échec, ces mecs qui font ça en se racontant des histoires, en se disant que c'est temporaire, qu'ils traversent une période difficile, là, mais que c'est juste en attendant le poste qui leur offrira enfin la place qu'ils méritent dans la société.

Quand j'ai connu Dieu Jr, mon travail consistait à assembler des stylos.

Des milliers de pièces détachées arrivaient chez moi chaque jour dans de grands sacs. Mon taf, c'était d'assembler les pièces pour en faire des stylos. C'était pas mal. On pouvait le faire sans réfléchir. Et je m'en sortais bien, entre ce qu'on me payait pour le faire et les reliquats de droits d'auteur de mes premiers bouquins qui se vendaient encore dans des endroits aussi étranges que la Laponie, l'Islande ou l'Antarctique. Parfois je me demandais ce qu'un Inuit pouvait bien foutre de mon recueil de poésie alcoolique, mais mon inquiétude ne durait pas longtemps : j'ai toujours su que j'étais plutôt glacial comme écrivain.

Je regagnai l'appart. J'avais trop de boulot en retard, il fallait que je m'y mette. Je fis un pas et m'arrêtai, estomaqué.

La pièce où je travaillais, hier entièrement remplie de sacs de stylos en pièces détachées, était vide. Complètement vide. Avant que j'aie le temps de poser la moindre question, Dieu Jr commença à se justifier :

— C'était la moindre des choses, Poe. Après tout ce que tu as fait pour moi. Ils sont venus les chercher ce matin. Entièrement montés, bien sûr. Tiens, dans cette enveloppe il y a le fric qu'ils t'ont laissé. Me regarde pas comme ça, putain, ça m'a pris deux secondes. Tu sais, j'ai l'impression que je contrôle mieux les miracles. Quand je suis seul, sans témoins, je commence à gérer. Je me suis hyper concentré pour que les stylos s'assemblent tout seuls, c'est vrai, mais je ne me suis pas arrêté là. J'ai essayé d'y mettre de l'amour, quoi. Tout l'amour que j'ai pu, un amour sincère pour la vérité. Je crois que tous ceux qui auront un truc à écrire avec ces stylos sentiront la différence.

J'allais pas me plaindre : ça me laisserait plus de temps libre pour picoler.

Le ménage était fait dans tout l'appart et il avait aussi multiplié le contenu du frigidaire.

Le seul truc, c'est qu'il n'avait pas regardé à l'intérieur avant de le faire et qu'en constatant le miracle je me suis demandé ce que j'allais bien pouvoir faire de trois cents carottes pourries, de dix douzaines d'œufs périmés et de cinquante fossiles de steaks. C'est l'intention qui compte.

Par un heureux hasard, il y avait aussi dans mon frigo une demi-bouteille de bourbon qui datait de la veille. Transformée en une douzaine de demi-bouteilles.

Le whisky avait un goût de nectar des dieux. Si, je vous le jure.

UN KATANA BOURRÉ D'ÉPINES

La nuit est tombée quand je reviens chez moi. En ouvrant la porte, quelque chose me surprend.

De l'air frais. Un courant d'air. L'une des portes-fenêtres coulissantes qui donnent sur la terrasse est entrouverte. Alors que je les ferme toujours avant de partir, de peur qu'un fantôme ne se glisse à l'intérieur en mon absence.

Je redoute qu'un fantôme ne soit entré, en effet. Un fantôme à matricule. L'un des sbires du Roquet.

Flippant.

Je ressors, referme la porte sans bruit et commence à réfléchir.

Je savais bien qu'il enverrait quelqu'un tôt ou tard pour me faire cracher la planque de Dieu Jr. Le Roquet est prêt à tout pour m'impliquer dans une affaire trouble. Mais je n'avais pas imaginé que cette personne puisse entrer par effraction chez moi.

Ça me fout les boules.

Et pourtant passer par la fenêtre de la terrasse, c'est pas son style. Lui, il rêve d'enfoncer la porte d'entrée et de m'arrêter sur-le-champ. S'il a envoyé l'un de ses gars grimper par la tuyauterie de la façade latérale de l'immeuble jusqu'à ma terrasse, manipuler la porte-fenêtre et entrer chez moi en douce, ça ne peut pas être pour me menacer. Son intention est forcément plus radicale.

Encore plus flippant.

En fait, j'ai peut-être surpris son homme de main alors qu'il venait juste d'entrer par la terrasse. Il n'a pas dû avoir le temps de fermer la fenêtre coulissante à fond avant de se cacher. Ou alors il ne m'a pas entendu arriver parce qu'il est trop occupé à fouiller mes tiroirs en attendant que je revienne, et il va finir par tomber sur l'évangile de bière-fiction, un manuscrit où je tente de revivre les moments que j'ai partagés avec Dieu Jr. Ça et les poèmes un peu kitsch que j'écris pour Angélique, ceux que je ne lui montrerai jamais. Le Roquet serait mort de rire.

Et ça me fout encore plus les boules.

Je pourrais descendre, passer un coup de fil au Greffier pour le prévenir, lui demander d'envoyer ses hommes en renfort. Me comporter comme un gosse qui appelle son père en pleurant pour qu'il vienne le défendre contre des garçons plus costauds que lui qui

veulent le frapper. Un truc que je n'ai jamais pu faire. Entre autres parce que je savais que je ne pourrais pas compter sur mon père pour me défendre, il n'en avait rien à foutre. Non, c'est surtout que je pourrais compromettre le Greffier sur ce coup-là, et en réfléchissant bien c'est peut-être ce que cherche le Roquet.

J'ai toujours autant les boules, et c'est parti pour durer.

J'attrape quelques allumettes dans ma poche et je les compte : onze. C'est non.

Mes mains tremblent. Une allumette tombe par terre. Maintenant, il y en a dix.

Je décide d'entrer à nouveau, mais seulement après m'être armé d'un objet plus contondant que ma simple colère. Je ne vois rien qui puisse faire l'affaire dans le couloir. Je descends l'escalier d'un étage, et là je trouve près de la porte de mon voisin du 7^e D l'arme idéale : un pot en terre qui abrite un cactus à une seule branche, bien épais et haut de plus de un mètre. Un solide gourdin plein d'épines qui pourra m'être très utile. Je remonte l'escalier avec le pot, mais je me rends compte que si je le porte de cette façon, par le bas, il n'est plus si utile justement. J'enlève mon tee-shirt, je m'en sers pour arracher la base du cactus et l'enrouler tout autour. Cette partie n'a pratiquement pas d'épines et si je l'attrape des deux mains, elle peut me servir à tenir en respect l'homme du Roquet.

J'ouvre ma porte sans faire de bruit. Personne dans le salon. J'enlève mes sandales et je continue pieds nus jusqu'à la cuisine. Personne non plus. Je repère un bruit qui vient du côté des chambres à coucher. Un bruit minuscule mais révélateur, qui n'a rien à voir avec ces craquements par lesquels les maisons protestent d'avoir à nous supporter. Un bruit humain. J'attrape fermement mon cactus et j'avance dans le couloir. Rien dans l'ex-chambre de Dieu Jr qui sert maintenant de bureau chaque fois que j'écris un roman de Queca.

De nouveau ce petit bruit, on dirait qu'il vient de ma chambre. Je retiens ma respiration en approchant de la porte entrebâillée. Encore une fois ce bruit. Le type ne m'a pas entendu arriver. Il ne s'attend pas à me voir. Je dois miser à fond sur le facteur surprise. Et c'est ce que je fais : je balance un coup de pied dans la porte et me plante au milieu de la chambre en brandissant le cactus comme si c'était un katana.

Complètement nue sur mon lit, un reste d'extase sur le visage et les mains au creux de son sexe, Angélique de La Garde me sourit.

— Tu sais, je t'ai dit que j'étais ouverte à de nouvelles expériences érotiques, mais là le cactus, je t'arrête tout de suite, c'est pas un plan pour moi.

Je reste debout à brandir le cactus comme un phallus épineux. Il m'est impossible de quitter ses mains des yeux, de la même façon qu'il

lui est impossible d'éloigner ses mains de sa chatte. Elles continuent à bouger en adoptant un rythme plus lent, presque hypnotique. Les quatre neurones que je peux charger de penser à autre chose qu'à la regarder me rappellent qu'il y a si longtemps que je n'ai pas filé mes clés à une fille que l'idée qu'elle soit mon visiteur mystère ne m'a même pas effleuré. Ses doigts font le tour de son sexe avec une habileté que les miens n'auront jamais. Sa façon de parler comme si de rien n'était n'a pourtant rien d'innocent : elle sait que je suis au bord de l'extase et elle en jouit :

— J'ai voulu te faire une surprise, mais tu n'étais pas là. Comme tu m'as dit de ne pas hésiter à me servir des clés, j'ai décidé de t'attendre ici. J'ai aéré un peu, je me suis fait couler un bain, mais tu n'arrivais toujours pas... alors... j'espère que tu es OK ?

— Tant que tu es OK pour que je te regarde...

— Au contraire. Tu es arrivé au moment où j'allais... viens près de moi. Par contre, s'il te plaît, avant de t'asseoir sur le lit, pose ce cactus par terre ! Tu me fais peur avec ce machin.

J'essaie de ne pas peser sur le matelas, de ne rien faire qui puisse altérer le rythme aquatique de ses mains. Ce n'est pas la première fois que je vois une fille se masturber, mais jamais cette vision ne m'a paru aussi belle. Je suis foutu. Complètement foutu.

— J'ai pas mal avancé au sujet de Queca, dit-elle avec une voix à peine entrecoupée, hélas, pas grâce à toi.

— À ce propos, j'ai quelque chose à te dire...

— Moi d'abord. Figure-toi que j'ai une taupe dans la maison d'édition de Queca ! Tu dois savoir que la plupart des directeurs de presse du secteur sont à la fois femmes et journalistes, non ? Eh bien, c'est pareil pour leurs assistantes... Et une de mes copines de fac, une fille qui s'appelle...

— Inutile de me dire son nom, je n'hésite pas à l'interrompre parce que je n'ai aucune envie de le connaître et que si elle continue à parler, je vais devoir lancer les hostilités.

— Pourquoi pas ? Tu as peur d'être sur écoute ? D'avoir des micros cachés partout dans ta maison ? La seule chose qui pourrait ressembler à un micro, ici, c'est la bosse qui enfle dans ton jean, et elle n'est pas tellement cachée à ce que je vois... Dis-moi, tu as passé toute la journée dehors, tu n'aurais pas faim par hasard ?

— Si, un petit peu.

Elle éloigne ses mains, s'offre et me regarde :

— Tiens, vas-y, régale-toi.

Je connais déjà son goût mais je le découvre comme pour la première fois. Ses doigts m'ont montré le chemin et je l'effleure à peine de ma langue, une non-présence plus qu'une présence au bord de cette particule de glace ardente qui fondrait si j'insistais un peu.

Angélique grimpe au ciel et je pourrais monter avec elle si sa main sur ma nuque ne me retenait ici, à quelques millimètres de la gloire, au point le plus proche qu'on puisse atteindre, pendant qu'elle est prise de puissantes secousses qui se calment enfin, malgré les battements qui sourdent encore.

J'appuie ma tête contre sa jambe. Elle soupire en caressant mon crâne lisse.

J'attends qu'elle revienne sur terre pour lui parler de Queca. Je vais lui dire la vérité. Mais à peine ai-je commencé qu'elle pose un doigt sur ma bouche, un doigt qui a son parfum. On devrait faire breveter ce goût-là, en faire des glaces brûlantes, des desserts qui soignent la nostalgie, des chocolats moulés sur son pubis. Elle soupire une nouvelle fois :

— Tu sais, dit-elle d'une voix encore rauque, je pense que tu as raison : j'ai l'impression qu'on nous espionne. Fais-moi voir ce micro caché...

Je dois être vraiment abruti par l'amour et la culpabilité, parce que je ne vois pas où elle veut en venir. Pas avant qu'elle ne se soit glissée à mes côtés comme une chatte sur le lit et qu'elle commence à m'enlever mon jean.

— Le voilà. Un bon micro, dis donc. Un, deux, un, deux, ça marche ? Voyons voir, est-ce que quelqu'un m'entend ? Attends voir que je tapote le dessus, comme ça. Il faut que je m'approche un peu. Encore un peu...

Je la laisse faire. Une sensation étrange, comme si je devais absolument me souvenir de quelque chose avant d'entrer dans son jeu, distrait mon attention. Les remords, sans doute.

— Le suspect est un dur à cuire, commissaire, dit Angélique d'une voix comique. Je vais devoir passer à une méthode plus directe.

Elle s'approche pendant au moins sept hivers mais elle finit par arriver et j'ai l'impression qu'elle a abandonné son jeu, parce que le baiser qu'elle donne à mon sexe est doux et langoureux, le genre de baiser qu'un soldat devrait pouvoir emporter à la guerre pour l'évoquer dans ses nuits interminables au fond des tranchées. Elle poursuit, avec une tendresse qui répond à celle que j'ai tenté de déployer il y a quelques minutes. Je suis surpris qu'en quelques jours elle ait réussi à en savoir autant sur mon plaisir. Elle s'éloigne un instant, me regarde et je la sens prête à reprendre son sketch, mais elle change d'avis et recommence à me sucer, avec une rage nouvelle assortie de quelque chose qui, si ce n'est pas de la tendresse, voyage dans le même autobus tous les matins. Elle semble m'avoir complètement oublié, submergée dans une nouvelle spirale ardente dont le centre serait mon sexe et qui nous entoure tous les deux. Et si je lui demandais de s'arrêter, de prolonger l'exquise torture. Non, je

n'ai pas envie qu'elle s'arrête, et elle non plus n'a pas envie d'arrêter. La voilà qui change d'avis, elle s'écarte de quelques centimètres, m'attrape par la base et je redeviens un micro incandescent. Qu'est-ce que je ne devais surtout pas oublier ? Je ne m'en souviens plus, maudite soit-elle.

— Je vous l'avais bien dit, c'est un dur de chez dur, commissaire, dit-elle dans une très grande agitation. Je vais devoir me donner à fond.

Elle grimpe sur mon corps à la vitesse de la rotation d'une galaxie et vient s'asseoir sur moi. Elle m'embrasse, soulève ses hanches et m'introduit en elle. Elle s'arrête et je ne sais plus si c'est moi qui bats ou si nos deux corps sont traversés du même rythme, pendant qu'au dehors les gens courent derrière des choses aussi transcendantes qu'un feu vert, un siège libre dans le métro ou un ami perdu en danger de mort.

Angélique manœuvre doucement, elle serre ses jambes entre les miennes et me garde à l'intérieur. C'est à peine croyable, cette position sexuelle qu'on ne voit jamais dans les films pornos parce qu'elle n'a rien de spectaculaire se transforme en une expérience inédite et fascinante quand tu la pratiques avec la bonne personne.

Il ne manquait plus que ça : en plus de fleur bleue, je suis en train de virer monogame.

Dieu Jr serait mort de rire. Il va exploser de rire quand je lui raconterai ça.

S'il n'est pas déjà mort.

Angélique bouge de cette façon indescriptible qui allie la légèreté d'un papillon à la force d'une panthère, et mon propre mouvement lui répond. J'ai compris beaucoup de choses sur elle ces derniers jours, je connais les secrets de son plaisir et les changements de rythme qui vont nous permettre de jouir le plus tard possible. Je sais par exemple qu'elle va bientôt ralentir imperceptiblement le rythme de son ondulation et attendre que je lui réponde d'en bas, un pas de danse élégant et subtil car l'essentiel se danse à l'intérieur. Alors elle se laissera guider à son tour sans faux pas, ses jambes presque serrées entre les miennes, son dos cambré vers le ciel et le visage illuminé d'un sourire qui pourrait gagner plus de guerres que tous les missiles du monde réunis. Si j'accélère le mouvement, si je l'approfondis, elle va me laisser faire un moment avant de décider de reprendre les rênes et de me chevaucher jusqu'à la fin ou jusqu'à la prochaine danse. C'est elle qui commande, même si elle laisse mon mouvement décider de quel côté il va nous emporter.

Mais c'est moi qui m'arrête le premier. Je viens de me rappeler ce dont il fallait à tout prix que je me souviens : tout à l'heure, quand j'ai découvert que le visiteur inattendu était en fait Angélique, je n'ai

pas pensé à refermer la porte d'entrée.

J'avais bien raison de croire que le Roquet n'allait pas tarder à forcer ma porte.

Il vient de passer celle de ma chambre, une arme à la main.

Il nous regarde de ses yeux moqueurs emplis d'une rage mortelle.

J'AI LU ÇA DANS COSMOPOLITAN

Le Roquet me détestait, ça ne faisait aucun doute. Je l'avais toujours su, même avant d'avoir une aventure avec sa femme sans savoir qu'elle était la sienne. Le rejet était mutuel mais bien plus fort de son côté. Je suppose que mon amitié avec le Greffier devait le rendre jaloux. En clair, il ne pouvait pas me saquer.

Et maintenant, je sais qu'il me hait.

S'il pouvait me tuer, il le ferait.

Peut-être va-t-il le faire.

Un flingue incongru pend au bout de son bras de nabot. On dirait un Clipo de Playmobil affublé de l'arme d'Action Man. Mais je ne m'y trompe pas : il sait parfaitement s'en servir et le fera au moindre prétexte.

Moi aussi, je le hais, mais c'est tout récent. Ma haine a commencé à l'instant où je l'ai découvert à la porte de ma chambre, spectateur indésirable de la chevauchée d'Angélique. Je le hais parce que Angélique est là et qu'il peut contaminer l'air qu'elle respire. Sans parler de la façon dont il la regarde. Je n'ai pas l'étoffe d'un héros, mais il devra me passer sur le corps avant de toucher à un seul cheveu de sa tête. C'est vrai qu'une fois qu'il m'aura abattu, l'arme à la main, il aura le champ libre pour lui faire ce qu'il voudra. Je ne serais plus là pour la défendre. Non, je dois gagner du temps. Le temps de trouver un plan.

— J'ignore si le voyeurisme est toujours considéré comme un délit, Roquet, lui dis-je l'air faussement détaché, tout en faisant passer Angélique le plus rapidement possible à l'abri de mon corps, mais la violation de domicile sans mandat judiciaire, ça, c'en est un sans conteste...

— Qui t'a dit qu'il s'agit d'une visite officielle ? dit-il dans un sourire qui me glace le sang. La porte était ouverte, de toute façon. On a reçu un appel anonyme, on est allés voir, on a entendu des gémissements, on est entrés...

Il se contredit. C'est qu'il ne doit pas savoir quoi faire. S'il était venu pour me tuer, il ne serait pas en train d'inventer une histoire pour justifier son intrusion dans ma chambre.

— Eh bien, comme tu le vois, il s'agit seulement d'un malentendu, Roquet.

— J'en suis pas si sûr. Peut-être bien qu'on est entrés et qu'on t'a chopé en train de frapper cette fille à mort, peut-être bien que le seul moyen qu'on a trouvé pour t'arrêter a été de tirer... même si on a pas été assez rapides pour réussir à la sauver.

Je soutiens son regard.

Si j'ai dû quelquefois m'en remettre à ma bonne étoile, c'est maintenant ou jamais qu'elle pourrait m'être utile.

— Le Greffier va arriver d'un moment à l'autre, lui dis-je. On a rendez-vous. Tu pourras pas lui faire avaler cette histoire, à lui. Si tu veux me parler, Roquet, laisse-moi m'habiller et on cause entre hommes. Au salon.

— Tu comptes sur ce minable pour te sauver les fesses encore une fois, Poe ? En deux coups de fils je peux envoyer ton protecteur renifler l'anus des brebis au fin fond d'un bled de province...

— C'est vrai qu'elle est pas mal, dis donc ! s'exclame une ombre volumineuse derrière lui. Il n'est pas venu seul. Vous permettez que je l'interroge en premier, chef... ?

Le Roquet hésite.

Ça l'amuserait que la situation dégénère.

Mais il n'est pas encore décidé à laisser les choses dérapier.

— Elle, tu la laisses en dehors de tout ça, Roquet, dis-je, en espérant ne pas avoir l'air de le supplier. Je te préviens, ça se passe entre toi et moi...

— C'est ça que tu lui faisais à ma femme ? dit-il dans un murmure, le regard rivé sur le centre du lit, comme si Angélique et moi étions encore en train de nager l'un dans l'autre. C'est ça que tu lui faisais quand tu la baisais, connard ?

— Merde, vise un peu ce salopard, il bande encore ! ajoute le sicaire, pour le plaisir de jeter de l'huile sur le feu.

— Tu couchais avec la femme de ce type ? intervient Angélique.

La fin d'érection qui me restait disparaît.

— Il y a longtemps. Et j'ignorais totalement que c'était ta femme, Roquet. Je te l'ai expliqué cent fois.

— Mais elle, elle le savait. C'est pour ça qu'elle a couché avec toi, tête de nœud, juste pour me faire chier ! Sinon elle ne se serait jamais tapé une épave dans ton genre.

— Je voudrais pas vous contredire, chef, mais on dirait que ce type s'en sort pas mal au pieu... Il paraît que les chauves sont plus virils. J'ai lu ça dans *Cosmopolitan*... dit l'autre flic derrière lui.

— Dites-moi, Cepero, vous êtes de quel côté ? crie le Roquet d'une voix étranglée et particulièrement aiguë. Il se retourne vers moi et brandit son flingue. Voyez-vous ça. Voilà qui est intéressant, ma foi. Pendant des années j'ai cru ce que disait la rumeur, qu'on t'avait coupé la couille gauche du génie. À ce que je vois, les deux sont bien

en place, pourtant... J'ai envie d'ajouter : pour l'instant.

Je soutiens son regard. Il joue la provocation, c'est sûr :

— Ce serait si facile, Poe. Si facile...

— C'est jamais facile et tu le sais mieux que personne, Roquet.

Soudain son regard heurte le cactus tombé sur le sol :

— Un *sex-toy*, peut-être ? dit-il d'un air moqueur en le désignant de son flingue.

Angélique apparaît derrière mon dos, furieuse :

— Écoutez, si j'ai bien compris vous êtes de la police. Tout cela est absolument irrégulier. Je suis journaliste et...

— J'ai pas l'honneur de te connaître, espèce de salope, mais ça ne va pas tarder. J'ai deux ou trois broutilles à régler avec ton don Juan, mais j'aurai très vite une autre occasion de te connaître, t'inquiète. On va vous laisser. Nous sommes des gardiens de la paix et nous venons de vérifier qu'il s'agissait d'une fausse alerte. On se reverra, Poe. Tiens-le-toi pour dit.

Je n'ai pas envie de lui répondre par une phrase spirituelle. Il disparaît de l'encadrement de la porte suivi par l'ombre corpulente de Cepero, qui revient une dernière fois embrasser des yeux chaque millimètre du corps nu d'Angélique. Tout à l'heure il m'a flanqué la trouille, mais à présent il a l'air d'un petit garçon qui vient d'épier sa voisine par la fenêtre de sa salle de bains. Il s'apprête à dire quelque chose pour justifier son inspection, mais il ne trouve rien de mieux que :

— Vous pouvez continuer. Bonne soirée.

J'attends d'avoir entendu la porte claquer violemment avant de bondir hors du lit. Je récupère le cactus tombé par terre et me dirige vers le salon. S'ils ont décidé de nous rejouer la scène éculée du "je suis parti mais en fait je suis encore là", ils vont bouffer de l'épine.

Ils n'y sont pas. Je ferme la porte à clé, je donne deux tours au verrou et reviens dans la chambre.

— Tout va bien Angélique ? Je suis vraiment désolé. C'est un peu compliqué, en fait...

Ses yeux sont des lance-flammes.

— Tu rigoles, c'est très clair : on a juste failli se faire tuer parce que monsieur ne sait pas garder sa queue à l'intérieur de son froc...

Elle commence à rassembler ses affaires éparpillées sur le sol.

— T'en fais pas pour moi, Poe. Ça m'arrive tous les jours de me faire menacer par deux flics psychopathes pendant que je m'envoie en l'air avec un taré. En fait non, pas vraiment tous les jours : disons trois fois par semaine et quelques jours fériés.

— Angélique...

Elle se retourne et des larmes d'impuissance perlent au coin de ses yeux.

— Angélique quoi, espèce de salaud ? Et vas-tu finir par lâcher une fois pour toutes ce putain de cactus ?

Je le laisse tomber.

Elle découvre alors mes mains couvertes d'épines et de sang.

Elle s'agenouille et commence à me les retirer. Elle embrasse chaque blessure et pleure doucement, de plus en plus doucement. Je reste immobile, debout. Je baisse les bras. Elle embrasse maintenant ma taille, le visage posé contre mon bassin.

Mon sexe inopportun tressaille.

Je retiens ma respiration mais elle éclate de rire, le prend dans sa bouche, le mordille et l'embrasse jusqu'à le faire ressusciter. Elle m'attrape par la main et m'entraîne jusqu'au lit :

— Espèce de salaud, viens ici. Puisqu'on a failli nous tuer à cause de ta bite, tant qu'à faire, qu'elle nous serve au moins à quelque chose.

Je lui donne un baiser, reconnaissant et soulagé. Nous sommes sains et saufs. Quand je l'allonge sur le lit, elle se glisse sur un côté et dit :

— Attends-moi, je reviens tout de suite. Et elle sort de la chambre. J'aimerais lui crier que j'ai déjà fermé à clé, mais c'est logique qu'elle ait envie de vérifier.

À son retour, elle tient dans les mains le plus grand des couteaux qu'elle a pu trouver dans la cuisine. Elle le pose sur la table de nuit et dit avec douceur :

— Je te préviens. Le premier cocu armé qui vient interrompre le coup du siècle au moment où je vais prendre mon pied, je le tue. Mais tout de suite après, c'est ta couille gauche que je coupe, tu m'entends ? Et je me fiche pas mal qu'elle ait ou non du génie.

Et elle me donne un baiser.

II

JUDAS FOR PRESIDENT

*Mit der Dummheit kämpfen Götter selbst vergebens.
Contre la stupidité, même les dieux se disputent en vain.*

FRIEDRICH SCHILLER

NOTRE PART D'AUDIENCE, TOI QUI ES AUX CIEUX

Le père Aurapel avance dans la zone industrielle en bondissant d'ombre en ombre. Il est midi, les hangars semblent vides à de rares exceptions près, et pourtant il prend soin de se cacher derrière les poteaux électriques ou dans les niches rudimentaires que lui offrent d'immenses portes métalliques.

Il a troqué la soutane brodée avec laquelle il est devenu une vedette du petit écran il y a quelques années contre des lunettes noires. Il a également décidé d'abandonner l'habit fuchsia au rabat fluo qu'il portait ces derniers temps dans l'espoir de renouer avec la splendeur – et la richesse – qui était la sienne à l'époque. Le père Aurapel porte un jean de marque qui, sur lui, a l'air d'une contrefaçon, un tee-shirt noir et des baskets.

Un prêtre en baskets ressemble moins à un prêtre, pense-t-il.

Lui pourtant n'a jamais été un prêtre au sens strict du terme.

Ou peut-être que si, finalement.

Quand tu vis du mensonge, toute vérité a un arrière-goût de farce.

Une fourgonnette passe dans la rue poussiéreuse et Aurapel se cache dans un container à déchets de chantiers. Il profite de l'instant où elle tourne au coin de la rue pour vérifier le numéro du hangar qui figurait dans l'e-mail ainsi que l'heure du rendez-vous. *Il aurait peut-être mieux valu venir accompagné*, pense-t-il. Mais c'est à lui que revient ce scoop, à lui seul. D'autant que ce connard de Luis Javier a osé lui dire, il y a quelques semaines, que s'il ne dénichait pas très vite une bonne histoire il pourrait mettre un terme à sa participation à l'émission.

Si tout se passe comme prévu, il ne va pas tarder à me manger dans la main, se dit Aurapel.

À me lécher la main, même, pense-t-il.

Et cette pensée l'excite sexuellement.

Il se domine parce que l'heure n'est pas aux divagations érotiques, c'est le moment ou jamais de conquérir enfin la célébrité qu'il mérite. Des années à servir de bouffon en soutane dans la presse people du pays. *Ces années-là sont bien finies*, se dit-il, *et ma nouvelle vie commence cet après-midi*. Il arrive presque à s'en convaincre.

Il avance toujours, au ras des bâtiments énormes de la zone industrielle abandonnée. Comme tant d'autres projets pharaoniques de

la périphérie de Madrid, ce pôle industriel est en friche. La crise l'a frappé alors que sa construction n'était pas achevée. Seuls quelques hangars avaient été vendus. Et ce qui devait être un "pôle d'excellence, moteur du développement industriel dans la région" s'est transformé en une demi-douzaine de hangars utilisés par des exportateurs chinois pour entreposer leur marchandise, à côté de dizaines d'immenses entrepôts entièrement inoccupés.

Aurapel regarde l'heure et se rend compte qu'il est très en avance.

Il s'assure qu'il a bien mis son portable en mode silencieux et s'aperçoit qu'il a reçu quatre appels manqués de George Trotard. Ajoutés aux quatre messages que ce dernier lui a laissés ce matin, c'est la preuve qu'il est vraiment désespéré.

Comment ce rapace a-t-il pu se douter que j'étais le premier sur le coup ? se demande-t-il.

Et il le sait parfaitement : Trotard, comme tout bon paparazzi reconverti en chair d'écran cathodique, a dû garder le lien avec ses anciens contacts. Il a appris d'une façon ou d'une autre qu'on l'avait choisi pour porter ce scoop sur la place publique et il veut sa part du gâteau, un max de bénéf et, surtout, ne pas rester dans l'ombre. Voilà pourquoi ses messages sur le portable ont ce ton alarmiste : *Aurapel, on va te faire miroiter une grande exclu, mais méfie-toi. Rappelle-moi avant de partir à ton rendez-vous.*

Mais oui, penses-tu ; je vais t'appeler mon chou, promis. Et je vais appeler ta salope de mère aussi, pense Aurapel.

N'est-ce pas un blasphème ? Il se signe d'une main pendant que de l'autre il tire sur la couture de son jean qui lui rentre dans le cul.

Les autres messages étaient du même acabit. La voix de Trotard était de plus en plus altérée, car il comprenait qu'il était en train de laisser filer l'occasion unique de partager le triomphe d'Aurapel. *C'est bien fait,* pense-t-il. Trotard n'hésitait jamais à se foutre de sa gueule en direct comme en différé.

Et là je suis vraiment pas d'humeur à tendre l'autre joue, se dit-il.

Le prêtre vérifie que le numéro du hangar peint en lettres noires sur la façade est bien celui qui figure dans le courrier électronique qu'il a reçu la veille.

"Seul et sans caméra, pas d'embrouilles", exigeait le mail.

Et Aurapel est venu seul.

Il palpe sournoisement le badge rose où l'on peut lire *Christian Dios*, dans une parfaite imitation du logo de la marque de haute couture qui renferme au creux de la lettre o une minicaméra connectée par wifi à un récepteur de la taille d'un paquet de cigarettes qu'il a rangé dans sa poche.

Il est venu seul mais il n'est pas né de la dernière pluie : il s'apprête à enregistrer chaque parole, chaque image de cette rencontre qui lui

permettra d'accéder aux plus hautes sphères de la télévision.

C'est l'heure.

Le hangar semble désaffecté. Comme si personne n'avait plus franchi cette grande porte métallique peinte en rouge terne depuis la fin du chantier. Des toiles d'araignées mouchetées de points gris fleurissent autour des glissières de cette porte coulissante monumentale. Des points gris qui furent un jour des points noirs.

Des mouches.

Des mouches prises au piège.

Il s' imagine en train d'appeler Trotard au téléphone en attendant que l'auteur du mail arrive. Trotard, avec ses chemises ouvertes sur sa poitrine et son sempiternel gilet de reporter de guerre, comme si au lieu de consacrer sa vie à espionner des péchés d'alcôve il avait été témoin de mille conflits armés. Il se plaît à l'imaginer prendre les rênes de l'affaire et entrer en premier, pour le simple plaisir de raconter sous les feux des projecteurs qu'Aurapel tremblait de peur.

Va te faire foutre, Trotard, se dit-il en coupant net l'appel en cours.

L'audimat est mon berger : je n'aurai peur de rien, murmure-t-il en longeant l'aile gauche du hangar jusqu'à trouver la porte de service mentionnée dans le message. Il pousse le loquet et découvre que, conformément aux instructions, la porte est bien ouverte.

L'audimat est mon, recommence-t-il à marmonner tandis qu'il entre dans le hangar.

Il n'a pas le temps de finir sa phrase : l'obscurité vient de l'avalier.

Il ignore combien de temps a pu s'écouler. Quelques minutes. Peut-être quelques heures.

Il a mal à la nuque mais n'a aucun souvenir d'avoir reçu un coup avant de perdre connaissance. Il se rappelle seulement le noir. Ce même noir qui l'entoure maintenant qu'il est réveillé. Un noir sans bords ni contours, un noir parfait, plus inquiétant que n'importe quel danger.

Ce noir n'a ni haut ni bas et, pourtant, Aurapel sait qu'il flotte.

Ou qu'il est suspendu.

Ou plus précisément, qu'il pend.

Il sait aussi qu'il ne porte plus les mêmes vêtements que lorsqu'il est entré. Il a les bras et les jambes entravés, mais la sensation des habits au contact de sa peau est très différente.

— Il y a quelqu'un ? Je suis venu seul, comme convenu. Vous pouvez me faire confiance. Je vous demande d'arrêter tout cela. Faut pas exagérer quand même...

Un cercle de lumière apparaît soudain au-dessus de lui. Au milieu

du noir absolu.

Il s'aperçoit maintenant qu'il porte son habit de travail, la soutane aux couleurs criardes brodée de fil d'or qu'il avait mise pour passer à la télévision il y a quelques années.

C'était un piège, se dit-il.

J'aurais dû le deviner, pense-t-il.

Il n'avait jamais été fort en devinettes.

Sauf une fois peut-être.

Mais il l'avait oubliée.

Le cercle de lumière s'élargit et il découvre qu'il n'est pas en train de flotter. Non, il se trouve à quelques mètres du sol, attaché à une structure métallique.

Une structure en forme de croix.

— OK, j'ai compris. Vous êtes mécontent parce que j'ai une caméra cachée alors que je vous avais promis de venir sans rien, crie-t-il en direction du noir. J'en suis sincèrement désolé. Mais vous devez comprendre que dans ce métier...

Un astre rouge et lointain naît au plus profond du noir, Vénus dans un ciel vide.

Aurapel s'interrompt le temps de comprendre : l'astre rouge, cette étoile du néant, n'est rien d'autre que le voyant lumineux du récepteur de la caméra. Quelqu'un est en train de le filmer. Ça doit être un canular. *C'est une blague de mauvais goût.*

— Trotard, c'est toi ? Dis-moi que c'est toi ? Premièrement, ce n'est pas drôle. Ensuite, ça peut te coûter très cher, Trotard. Fais-moi descendre immédiatement d'ici. Ou sinon...

Le cercle de lumière s'est encore élargi. Il trace sur le sol un demi-cercle d'une dizaine de mètres au pied de la croix qui, comme Aurapel vient de le constater, est faite d'acier inoxydable.

Voilà qu'un corps chute dans la brillance du cercle. Le corps de George Trotard vient de tomber du noir.

Il a les mains ligotées derrière le dos. Il a aussi les chevilles attachées. Il respire les yeux fermés. C'est à peine s'il respire.

Sur la poche gauche de sa chemise, le badge *Christian Dios* est mis en évidence. Mais le câble de la minicaméra, au lieu d'être caché, est parfaitement visible sur la poitrine de Trotard. Ce dernier ne bouge plus, ou presque.

Aurapel se met à trembler. On est en train de le filmer. Rien de tout cela ne devrait arriver.

Il est allé à ce rendez-vous parce qu'un message dans sa boîte mails lui proposait de lui fournir la preuve que les morts de Loziño et de Maliñas n'avaient pas été accidentelles.

Il avait imaginé toutes sortes de choses, des excès de drogue, des pratiques sexuelles sauvages ou sataniques, qui auraient pu lui

permettre de pontifier sur toutes les chaînes de télévision. Il aurait fait exploser l'audience et, qui sait, aurait peut-être fini par y gagner sa propre émission. Il n'avait pas passé toutes ces années à blasphémer en direct pour finir pendu à une croix d'acier inoxydable. Comme un Christ postmoderne. Un Christ absurde.

— Mais pourquoi ? demande-t-il entre deux sanglots.

Du fond de la noirceur jaillit une voix enregistrée :

— *Je vous l'avais dit, les miracles, ça le fait pas après bouffer...*

Aurapel comprend. Ou croit comprendre :

— Ah c'est vous ? Écoutez, c'était pas si grave, je ne comprends pas. C'est le jeu, dans ce genre d'émission. L'idée c'était de vous humilier une fois pour vous faire revenir la semaine suivante avec deux fois plus d'audience... Cette histoire de pet n'était pas dans le script de l'émission mais elle a bien marché. Vous avez placé la barre très haut, ils vous passent encore au zapping ! Mais ensuite, vous avez disparu de la circulation... personne ne vous a revu... jusqu'à maintenant, je veux dire.

La voix enregistrée résonne dans le hangar vide :

— *Mais arrêtez vos putains de rires ! Je suis le fils de Dieu, bordel de merde. J'exige un peu de respect ! UN JOUR, VOUS ME CROIREZ, FILS DE PUTE ! MAIS CE JOUR-LÀ IL SERA TROP TARD !*

— J'ai du mal à comprendre, poursuit Aurapel, terrorisé parce qu'il commence justement à comprendre, Loziño, Maliñas sont des personnalités de premier plan, alors que moi... moi... Je suis juste le bouffon de service !

C'est sa propre voix qui lui répond. L'enregistrement lui donne encore plus de coffre :

— *Blasphème, blasphème, hérésie ! Le demi-frère du Christ ? Mais vous ne pourriez même pas rêver d'être le beau-frère de son âne !*

Le cercle de lumière se resserre. Il n'éclaire maintenant que cinquante centimètres autour d'Aurapel. Une vibration qui pourrait être un bruissement d'ailes légères ou encore le moteur discret d'une machine monte vers lui.

— Tout cela est ridicule. Vous le savez parfaitement. Vous n'allez pas tarder à finir sous les verrous. Pour le peuple, nous valons plus que tous les politiciens et tous les philosophes réunis. Nous sommes les prophètes des temps modernes !

Le bruit s'arrête et Aurapel s'enhardit :

— Allez-y, crucifiez-moi tant que vous y êtes ! Cette croix est en acier, imbécile !

Le bruit reprend. Quelqu'un, quelque part, tente de perforer l'obscurité. Aurapel ferme les yeux mais les rouvre aussitôt. Et la première chose qu'il voit est l'énorme mèche d'une perceuse

industrielle.

Il se met à prier :

— Notre part d’audience, toi qui es aux cieux...

COCIDO MADRILÈNE

— Vous les jeunes, vous ne pensez qu'à ça. Le sexe, toujours le sexe, marmonne paresseusement Arregui, déguisé en retraité désœuvré. Et il finit d'un trait son verre de rouge.

Dans la salle à manger de La Carpe, personne ne lui prête la moindre attention. C'est normal. En dépit de la chaleur nous sommes mercredi, jour où le *cocido* à la madrilène est au menu. Une messe hebdomadaire pour clients initiés que même l'été n'a pas le pouvoir de troubler. Seuls les quelques touristes rubiconds qui déambulaient tout à l'heure sur la place Tirso de Molina fixent leurs assiettes débordantes de calories avec stupeur mais la dévotion avec laquelle nous, les fidèles, nous nous prosternons devant ce plat à raison de leur méfiance et ils finissent par y goûter.

Je viens de résumer l'épisode du Roquet à Arregui. J'ai pris soin de cacher le véritable rôle qu'Angélique y a joué. Soudain je me sens un peu con. Le Greffier ne sait rien d'elle, Arregui non plus. En fait mes meilleurs amis ignorent qu'il y a quelqu'un dans ma vie, alors que mon ennemi juré le sait, lui.

Je bois le reste du vin et commande une autre bouteille.

Je viens de passer deux jours terrifiants. Cette intrusion dans mon appartement m'a bouleversé, je sens qu'il me faudra du temps pour digérer les derniers événements. L'intégrité d'Angélique m'a laissé sur le cul. Après notre réconciliation érotique, j'ai été obligé de lui parler. J'ai passé la nuit à lui raconter l'époque où le Roquet et le Greffier étaient copains, quand ils me suivaient à la trace de bar en bar pour avoir mon avis sur les affaires les plus sombres, et comment le Roquet a gravi un à un les échelons du pouvoir. Je lui ai dit qu'il était sur la piste de Dieu Jr, avec des intentions qui étaient tout sauf claires.

La seule chose que j'ai gardée pour moi, c'est qu'il comptait le tuer. Je ne voulais pas qu'elle s'inquiète.

Arregui fait semblant de somnoler comme n'importe quel vieillard après manger. Un grand-père pourtant capable d'abattre une mule d'un seul coup de poing. Il ouvre un œil et me dit :

— Tu as bien fait de ne rien lui dire. S'il apprenait tout ce qui s'est passé chez toi, le Greffier n'hésiterait pas à défoncer la gueule de ce foutu Roquet. Il pourrait se fourrer dans une merde...

— Faut pas exagérer. Il m'aime bien, mais de là à se...

Arregui secoue la tête comme pour me contredire :

— Tu es un mec intelligent, Poe. Brillant, même, dans tes bons jours. Mais tu as l'intelligence émotionnelle d'un champignon, bordel. Le Greffier est prêt à tuer n'importe qui pour toi. Il a failli le faire plusieurs fois. Tu veux des détails ?

Ce n'est pas la peine.

Bien sûr que je me souviens. Des affaires gravissimes dans lesquelles j'étais impliqué jusqu'au cou, qui s'arrangeaient toutes seules, d'un coup. Je ne sais plus quoi dire. Comme toujours, l'affection des autres me prend à la gorge.

Est-ce que je pourrais tuer pour le Greffier ? Pendant que j'y réfléchis, le détective métamorphosé en représentant du troisième âge se met à chuchoter :

— C'est comme ce qui t'arrive avec cette nana. Sauf qu'elle, elle risque de ne pas avoir la même patience que le Greffier.

— Quelle nana ? lui demandai-je pour tenter un coup de bluff.

Arregui soupire :

— Que tu sois complètement con, passe encore. Mais si tu cherches à me prendre pour un con, je ne marche plus. Va te faire foutre, Poe. Quand tu as raconté que le Roquet et l'autre flic se sont pointés dans ta baraque, tu n'as pas dit "j'étais en train de me taper une nana", mais "j'étais au lit avec une copine". Ce qui revient à dire, même si tu ometts de le préciser, que tu devais être sacrément perché sur un petit nuage, toi et ton beau sourire d'imbécile heureux. C'est mort, Poe, tu es amoureux. Si tu savais comme je t'envie.

Pour changer de sujet, je lui parle des rumeurs que m'a rapportées le Greffier. Quelqu'un serait sur la piste de Dieu Jr pour l'abattre dès que possible.

— C'est pas bon signe. Le Roquet est un enculé de première, mais là c'est évident, il y a quelqu'un de plus puissant derrière lui.

Le portable qui sonne dans ma poche me fait sursauter.

Avant de connaître Dieu Jr, je faisais partie de cette minorité de citoyens qui résistaient vaillamment à l'invasion de ces funestes appareils. Mais quand Dieu Jr voulait me joindre, il les faisait apparaître directement dans les poches de mes vestes et j'ai fini par m'y habituer. Ce portable était le dernier appareil qu'il m'avait laissé, je le réservais à la maison d'édition pour qu'on puisse me contacter au cas où quelqu'un aurait un message à transmettre à Queca.

Je décroche et j'entends au bout du fil une voix un peu rauque. J'adore son timbre voilé, moi qui n'aime pas beaucoup les femmes à la voix haut perchée.

— Bonjour, je voudrais parler à Queca Osmán Dendeiro, s'il vous plaît, dit la voix de la fille à chat.

Je raccroche.

C'était la voix d'Angélique de La Garde. Qui appelait Queca sur une ligne privée dont seule une poignée de directeurs de la maison d'édition connaissait l'existence. Son ancienne copine de fac qui bossait là-bas avait dû lui filer le numéro.

Elle y est presque.

Trop près du but, à mon goût.

— T'en fais une tête, Poe, dit Arregui qui m'observe.

J'ignore encore comment et pourquoi, mais je me mets subitement à tout lui raconter : mon imposture, l'étonnant succès des romans absurdes de Queca, l'obsession qui pousse Angélique à dévoiler au monde sa véritable identité, sans oublier le coup de cœur stupide qui m'empêche de prendre tout ça à la rigolade et de tirer parti de la situation.

Parler à Arregui me soulage comme une confession. C'est un type grave, presque solennel, un mec qui a l'habitude d'écouter. Il me faut un long moment avant de m'apercevoir qu'il pouffe et fait des efforts pour se retenir. Juste avant qu'il n'explose carrément de rire :

— Excuse-moi, Poe, mais c'est trop drôle, explique-t-il en tentant de maîtriser son visage pour reprendre un air sérieux. Toi, qui passes ton temps à butiner, amoureux ! Et cette histoire de romancière à l'identité secrète... c'est à se taper le cul par terre ! C'est très bon, finalement. **Corin Tellado** est morte, il fallait bien que quelqu'un d'autre reprenne le flambeau.

— Oui Arregui, c'est trop drôle. Te ne vois pas que je suis mort de rire ?

Il boit un verre d'eau et parvient enfin à se contrôler.

— Écoute mon vieux, je suis désolé. Qu'est-ce que tu vas faire ?

— J'en sais foutre rien. Continuer à mentir, je suppose.

— Tu n'as pas intérêt. Si tu tiens à cette nana, tu dois lui dire la vérité. Tant qu'il en est encore temps.

Dans l'histoire personnelle d'Arregui, il y a une fiancée morte qu'il vénère encore. Un soir qu'on buvait des coups, il m'a avoué qu'il se sentait coupable de ne pas lui avoir consacré plus de temps de son vivant.

Je fouille dans ma poche, jette un tas d'allumettes sur la table et commence à les compter. Il y en a huit. Ce n'est pas la première fois qu'Arregui me voit compter des allumettes. Il ouvre la bouche pour poser une question puis se ravise et prend une autre gorgée. Une peine qui vient de loin remplace dans son esprit les moqueries de tout à l'heure. Le détective doit partir de façon précipitée.

Je reste encore un petit moment. Les allumettes ont répondu "oui" à la question, je dois avouer toute la vérité à ma fille à chat. En revanche elles n'ont pas précisé à quel moment je devrai le faire.

L'image du père Aurapel apparaît sur la télé muette du salon. Sa

tête penchée lui donne un air de Christ bedonnant sans résurrection possible. Je bondis derrière le comptoir d'Alberto, le serveur le plus aimable du quartier, et je tâtonne jusqu'à mettre la main sur la télécommande. Je monte le volume sans aucun égard pour les convives qui se plaignent de voir leur cérémonie du *cocido* brusquement interrompue. La télé parle de la mort du célèbre chroniqueur de talk-show sans entrer dans les détails, à cause du secret de l'instruction imposé par le juge. La speakerine signale que, par "une extraordinaire coïncidence", trois personnages-clés de la presse people sont morts en quelques jours. Je retiens mon souffle. D'un moment à l'autre les chaînes diffuseront les images d'archives qui permettront de faire le lien entre Dieu Jr et ces crimes. Mais étrangement, elles se contentent de montrer un Luis Javier Sánchez au bord des larmes qui déplore avec toutes les manières du monde le décès d'Aurapel, qu'il décrit comme "un homme exemplaire que nous allons profondément regretter. En hommage à son travail, nous préparons une émission spéciale qui lui sera entièrement consacrée, avec des images inédites et des révélations croustillantes que vous pourrez découvrir très prochainement sur votre petit écran"...

L'information suivante traite de l'ongle incarné du pied droit d'un footballeur dont le transfert a coûté plus cher que le PIB d'un pays africain.

J'éteins la télé et commande à l'aimable Alberto un bourbon avec des glaçons. Puis un autre.

Je devrais appeler le Greffier pour qu'il me donne des détails sur le meurtre d'Aurapel. Et pourtant je reste là. Je pense à Dieu Jr, à tous ces cadavres qui le montrent du doigt, et à Angélique.

Surtout à Angélique.

Le téléphone sonne encore une fois. Je décroche. Avant qu'elle ait pu dire un mot, je lui avoue le malentendu au sujet de Queca, les peurs qui m'ont empêché de lui dire la vérité et je dis "je t'aime" pour la première fois depuis des années, je le dis et le répète comme un mantra, je lui parle d'une solitude qui ne me pesait pas avant de la rencontrer, des poèmes que j'ai écrits pour elle ces derniers jours et que j'ai effacés de mon ordinateur pour ne pas me sentir encore plus vulnérable, je lui promets de lui faire vivre mille prouesses érotiques et autant de nuits d'heureuse ivresse, je lui parle de tous les matins à venir et lui jure que même son chat m'aime bien. Je lui parle jusqu'à en perdre le souffle et ne plus avoir le moindre mot pour soutenir son silence.

— Là j'hallucine, Poe. Cette Angélique baise mieux que les anges ou quoi ? dit la voix à l'autre bout du fil. Ravi de te savoir accro comme un ado en transe, en attendant, moi, je suis grave dans la merde. Jusqu'au cou, même. T'es peut-être au courant, quelqu'un veut me

coller un cadavre sur le dos, qu'est-ce que je dis moi, des tas de cadavres plutôt. Et c'est pas moi, Poe, je le jure. Sur la tête de mon père, c'est pas moi, Poe.

Et il raccroche.

Ce n'était pas Angélique de La Garde.

C'était Dieu Jr.

1. Célèbre auteur de romans d'amour, figure de la littérature populaire en Espagne.

LA LUMIÈRE DE L'IMPOSSIBLE

Écrire cet évangile de bière-fiction, c'était le moins que je pouvais faire pour Dieu Jr. J'avais une dette envers lui.

Enfin, une sorte de dette.

— Quand tu écriras sur moi, me dit-il un soir où l'on picolait sévère, jure-moi que t'en feras pas des tonnes. D'abord c'est pas ton style, Poe, et en plus pour se la pêter à mort y a déjà ce bouffon de Jean Zébédée.

— Tu as remarqué qu'il passe son temps à prendre des notes ?

— Évidemment, c'est moi qui lui ai donné l'idée. Son seul but dans la vie c'est d'écrire un best-seller et de s'en foutre plein les poches. T'imagines bien que question vraisemblance, il doit pas assurer. Toi au contraire, si un jour tu fais l'effort d'écrire un bouquin sur moi, je parie que tu diras seulement la vérité. Au final, personne ne te croira, mais c'est parfait. Lui finira riche et célèbre, tout le monde le prendra pour un grand écrivain, et toi, tu mourras dans l'indifférence générale. Mais en ton âme et conscience tu sauras que c'est toi l'auteur de la version authentique, la seule qui compte.

— Mouais. L'inverse m'irait tout aussi bien, lui répondis-je. Tu me connais mal. Dans le genre manipulateur sans scrupule, je pense pouvoir rivaliser avec Jean.

— Tu sais bien que non. T'es totalement incapable de faire ça. C'est pour ça que je te kiffe, en fait. Toi, t'es le mec qui sait extraire une sorte de dignité de la misère. Et si tu prends la liberté de romancer mon histoire, si tu te donnes le beau rôle pour faire croire que tu l'as mérité, et même si tu finis par raconter n'importe quoi pour adapter l'histoire à ton extravagante conception de la morale, je sais que tu ne le feras jamais seulement pour ta gueule, Poe. Et surtout, que tu n'en retireras rien. Tu es un loser magnifique.

J'ai pris ça pour un compliment. Un compliment à la con.

Mais le pire, c'est qu'il avait raison.

C'était pas difficile de vivre avec Dieu Jr. En dehors des crises d'angoisses qui le prenaient de temps en temps, quand sa mission de rendre son Frérisse translucide le rendait frénétique, il passait ses journées à boire, à multiplier les bières et à fabriquer des stylos à ma place pendant que je roupillais.

On sortait souvent dans les bars de Lavapiés, et à partir du moment où je

sus déterminer le temps exact qu'il lui fallait pour susciter des vocations assassines chez les personnes qui nous payaient des coups, tout alla sur des roulettes.

Le vrai problème de Dieu Jr, c'était sa relation avec les femmes.

Ou son absence.

Je pourrais écrire bien des pages sur son incompréhension de l'autre sexe, son manque de tact dans la séduction la plus élémentaire, ses amours désespérées pour des personnes qui l'ignoraient royalement, de façon totalitaire, presque fasciste, comme on ignore un cloporte (à moins qu'il ne soit au volant d'une voiture de sport italienne hors de prix), ses tactiques d'approche laborieuses et sa conception des miracles très éloignée de celle que s'en faisait une personne qu'on cherche à séduire. Mais je m'y refuse. De toute façon, pour décrire ce que Dieu Jr attendait du sexe et de l'amour, il suffit de dire qu'il était rongé par un appétit charnel inépuisable qui n'avait pas la moindre possibilité de se trouver un tant soit peu tempéré par d'heureuses exceptions ou des rencontres de passage, une fièvre sensuelle aux proportions cataclysmiques, rétro-alimentée par sa propre frustration de ne jamais voir ses désirs se réaliser, une furie érotique dont les répits n'étaient que momentanés et transitoires, et qui ravivaient en lui de nouveaux désirs assortis d'une forme insolente de culpabilité.

Bref : Dieu Jr ne baisait jamais.

Et il passait ses journées à se branler.

Le problème de Dieu Jr avec les femmes : une divine vacherie de son père.

Dieu ne le fit pas beau, c'est la pure vérité.

Il ne lui donna pas la splendide chevelure de son Frérissime, pendant des siècles imitée. Au lieu d'un corps frugal et svelte, il avait des poignées d'amour et du bide, en plus d'un strabisme léger.

Au risque d'être accusé d'hérésie je ne peux me résoudre à cacher ceci : le plus jeune fils de Dieu puait des pieds.

Il ne le dota pas non plus des signes extérieurs qui auraient facilité son chemin vers la gloire. Son magnétisme était fugace ; Dieu Jr avait le don d'émouvoir, une capacité inouïe à transmettre des idées et des sensations, mais tout cela s'estompait au bout de quelques minutes. Au point que je me suis demandé quelquefois si ce regard hypnotisant et absolument inhabituel de saint en extase croisé avec un saint-bernard en fin de sieste ne provenait pas dudit strabisme plutôt que de son caractère divin.

Dieu oublia également de lui fournir la culture qui lui aurait permis de renforcer ses pouvoirs et de masquer par des miracles le manque de personnalité qu'il déployait à chaque instant. À ce propos, Dieu Jr m'avoua un jour que s'il avait renoncé à perpétrer des miracles planétaires, c'était parce que la plus élémentaire des prudences le lui commandait. Il aurait préféré oublier certaines expériences telles que la fois où il avait voulu

rivaliser avec Moïse en séparant les eaux de la mer Rouge et qu'il avait récolté le tsunami qui avait ravagé les côtes de la Thaïlande. Je crois savoir qu'il n'était pas étranger non plus à la série d'ouragans qui avait décoiffé le monde entier en 2005. Vu que les héros bibliques ne lui réussissaient pas et puisque sa culture venait tout entière de la télé et de la bande dessinée, il avait résolu d'imiter Tornado, l'Africaine blonde des X-Men, avec le résultat catastrophique que l'on sait.

Cela dit, son père aurait pu le faire naître normal, sans signes distinctifs.

Mais ce n'était pas le cas.

Mû par l'orgueil d'une paternité tardive ou bien par un sens de l'humour puéril et particulièrement retors, le père de Dieu Jr concéda à son fils un trait distinctif, la marque indubitable de son origine divine.

Une véritable saloperie.

Avant de rencontrer Madeleine, la vie sexuelle de Dieu Jr se limitait à des visites incessantes à la salle de bains quand il était chez moi, et à une succession d'échecs que je n'énumérerai pas ici. Je me fiche éperdument que Dieu Jr soit un cinglé de première, je me fous totalement qu'il soit ou non le fils de Dieu. Curieusement, ce type était mon ami.

En revanche, en tant que chroniqueur involontaire et sans échappatoire possible, il est de mon devoir de rédacteur peu enthousiaste de vous le dire : Dieu Jr avait une bite divine.

Et ce n'est pas ce que vous pensez.

Mais alors, pas du tout.

En fait, son père y avait concentré tous les attributs de la divinité héréditaire de son dernier enfant.

Quand il vivait chez moi et qu'il me débarrassait en cinq minutes du travail que j'aurais mis cinq semaines à faire dans l'assemblage des stylos (un miracle qu'il ne pouvait réussir qu'en mon absence), son manque d'habileté avec les filles me faisait de la peine. Entre cette succession d'échecs et le fait qu'il n'avait aucun plan pour surpasser son Frérissime, le pauvre avait le narcissisme à zéro. C'est pourquoi un soir, dans un bar branché de Lavapiés, le genre de bar que je ne fréquente qu'à partir d'un certain degré d'alcoolémie ou quand je cherche désespérément de la compagnie, je réussis à persuader deux sœurs de finir la nuit avec nous. La première sœur ne fut pas difficile à convaincre, elle avait déjà décidé de son côté ce qui allait se passer entre nous. Pour l'autre sœur, j'ai dû insister. Passer la nuit avec Dieu Jr ne la tentait pas du tout jusqu'à ce que je lui raconte qu'il avait été retenu prisonnier dans un cachot du Vatican parce qu'on l'accusait d'avoir pissé sur le pape. Encore une cinglée.

En arrivant chez moi, nous avons mis de la musique sur une chaîne hi-fi qui n'existait pas quelques secondes auparavant et nous avons ouvert quelques bouteilles. Ensuite, la sœur décidée et moi sommes partis dans ma chambre pour suivre sans grand enthousiasme les scènes prévues par le

scénario. Cette histoire de scénario écrit à l'avance me trotte dans la tête. Je pensais aussi à la télé réversible du Ciel, et comme un con je décidai de m'appliquer à fond : puisque les anges pouvaient nous mater d'en haut, j'aurais la maigre compensation d'avoir au moins scandalisé quelques chérubins. Bien sûr, c'est seulement après avoir couché avec la fille que j'ai réalisé que si tout ce que racontait Dieu Jr était vrai, les scènes comme celle qui venait de se passer dans ma chambre devaient être transmises en crypté sur une chaîne payante. Une sextape en VOD, en quelque sorte.

Ça m'a fait rire comme un possédé. La fille m'a lancé un regard étonné.

C'est alors que retentit le cri. Un hurlement d'horreur qui avait pourtant une étrange nuance d'émerveillement.

C'était une voix de femme. L'autre sœur.

Sans prendre le temps de nous rhabiller nous nous ruâmes au salon. Mais avant d'y arriver, nous fûmes éblouis par une lumière impossible. Le ventre et les couilles à l'air, Dieu Jr se tenait debout au centre de la pièce. La sœur indécise, également nue, était agenouillée devant lui. La lumière jaillissait de là où aurait dû se trouver la bite de Dieu Jr. La jeune femme murmurait quelque chose : elle était en train de réciter une prière. L'autre sœur entra dans la lumière, affolée, et tomba immédiatement dans la même extase. Quant à moi, je gardai mes distances.

Alors que les deux femmes priaient face à sa petite bite lumineuse, Dieu Jr se mit à pleurer :

— T'as vu ça ? Putain merde, ça finit toujours comme ça. Dès que je la sors, les meufs se mettent à prier et c'est mort de chez mort, y a plus moyen...

— T'as testé la levrette ? lui dis-je pour tenter de faire preuve d'une sérénité que j'étais loin de ressentir.

Il fallait que j'arrête de picoler autant. Vraiment, il était temps.

Les filles restaient figées dans un état hypnotique. Dieu Jr me dit que l'effet allait bientôt cesser, mais que si tout se passait comme d'habitude, elles auraient l'hymen reconstruit et tomberaient pendant des mois dans une chasteté irrationnelle.

Après les avoir à peu près habillées, nous les avons protégées du froid avec des couvertures et sommes partis boire un coup dans le bar le plus proche.

Cette nuit-là, pour la première fois, Dieu Jr m'a fait de la peine.

Il y a des saloperies paternelles que même le bon Dieu ne peut pardonner.

Quand bien même Dieu serait ton père.

UN SHERLOCK MADE IN SPAIN

L'appel de Dieu Jr m'a ramené à la réalité. Et la réalité, en ce qui me concerne, c'est presque toujours le résultat d'une erreur que j'ai commise et que d'autres que moi finissent par payer à ma place.

Il y a quelque temps j'ai traversé une mauvaise passe. Écrasé de culpabilité, je survivais en enchaînant les petits boulots, ceux que personne ne veut faire à moins d'avoir vraiment touché le fond. Et je picolais. Je picolais à longueur de temps, pour éviter de penser.

Le pire, c'est que l'alcool me faisait gamberger deux fois plus. C'était un peu pervers, comme si la partie de mon esprit qui m'avait conduit à me prendre pour une espèce de roi Midas à l'envers, cette partie implacable et agaçante refusait de s'avouer vaincue.

Des flics comme le Greffier, Arregui et même le Roquet (avant mon histoire avec sa femme, bien entendu) venaient me trouver dans les bars quand la nuit leur offrait un crime incompréhensible. Et je l'élucidais sans lâcher ma bouteille, tel un **Isidro Parodiz** ligoté au comptoir, un Sherlock made in Madrid qui aurait troqué les opiacées pour quelques verres de bourbon et qui aurait eu l'éclat de génie de foutre la paix aux violons.

C'était il y a un bail. Aujourd'hui j'ai arrêté de boire et je gagne très bien ma vie grâce à des romans exécrables que je n'ose pas signer de mon propre nom. Et puis cette bonne vieille culpabilité commence à faire moins mal. Enfin presque.

En ce moment, je suis amoureux.

Ce qui explique que les palpitations de mon cœur et de mon entrejambe aient accaparé mon attention mille fois plus que les vautours qui tournoient autour de mon ami. Et qui se rapprochent un peu plus chaque jour.

Selon le Greffier, ce n'est plus qu'une question d'heure. La relation probable entre Dieu Jr et les meurtres (en série) est sur le point de filtrer. Près du corps d'Aurapel, qu'on a retrouvé vissé à une croix en acier inoxydable à l'aide de douze boulons de trente centimètres, il y avait un message. Toujours le même message :

Maintenant vous allez me croire. Mais il est trop tard.

Un message qui me dérange, allez savoir pourquoi. J'ai une drôle de sensation, comme si ce message en contenait un autre, plus secret, que je devrais savoir lire entre les lignes. Est-ce la culpabilité d'avoir pris

tout cela à la légère qui me donne cette impression ? Jusqu'ici, je n'ai pas pris la peine de me poser les deux questions fondamentales.

Qui ?

Pourquoi ?

D'ordinaire, répondre à la seconde t'aide à répondre à la première.

Pourquoi assassine-t-on ces journalistes de la presse people ?

En laissant de côté les motifs éthiques dont plus personne ne tient compte de nos jours, le ou les meurtriers ont forcément retiré un bénéfice de ces morts atroces. Je dois enquêter de ce côté-là : chercher qui monte en grade si ceux-là se font enterrer, qui prendra bientôt leur place sur le trône pestilentiel des fouilleurs de merde.

Pourquoi les crimes ont-ils été si féroces, comme s'il s'agissait de la vengeance d'un dieu ou de son plus jeune fils ?

Peut-être que le mobile n'a rien à voir avec un bénéfice professionnel mais plutôt avec un désir de revanche. Quelqu'un que ces charognards auraient traîné dans la boue, qui se trouverait de l'autre côté de la ligne rouge que ces salopards piétinent depuis des années en toute impunité. Ça pourrait justifier la brutalité de ces crimes, qui se transformeraient en autant de châtiments exemplaires.

Pourquoi cherche-t-on à incriminer Dieu Jr ?

Peut-être que je fais fausse route. Et si le but était de le mettre hors jeu, de le neutraliser parce qu'il représente un danger potentiel pour quelqu'un ?

Le Vatican ?

C'est peu probable. Les hommes qui se sont payé les services d'Arregui doivent bien se douter que le Basque ne leur donnera pas carte blanche. En plus si Rome voulait en finir avec Dieu Jr, il serait déjà mort. Dans la plus grande discrétion. Ils ont des siècles d'expérience en la matière.

L'un des ex-disciples de Dieu Jr, alors ?

J'ai pu constater qu'en quelques années ils ont tous fait leur trou dans la société qu'ils conspuaient quand ils jouaient dans les groupes de rock que Dieu Jr montait les uns après les autres, par souci de les garder autour de lui bien plus que par amour de la musique. Ces mecs ont beaucoup trop à perdre, aujourd'hui.

Il faudra enquêter de ce côté-là aussi.

Je viens de dresser la liste des anciens "apôtres".

Il y a quelque chose qui cloche.

J'ai beau additionner dans tous les sens, le résultat est toujours le chiffre onze.

Et c'est seulement maintenant que je réalise que Dieu Jr n'a pas eu son Judas.

Son Frérissime l'aura dépassé même en ça.

En fait, je ne sais de Dieu Jr que ce qu'il a bien voulu me raconter,

en plus de ce que j'ai vu – ou cru voir – à une époque où nous étions soit bourrés, soit complètement défoncés. J'ai besoin d'informations fiables. On ne vit plus dans le Bethléem d'il y a deux mille ans. De nos jours, même le demi-frère du Christ a un numéro. Et il laisse sa trace informatique dans les circuits bureaucratiques comme n'importe qui.

Je sais exactement à qui m'adresser pour examiner ce genre de pistes. Même s'il ne peut pas me sentir.

Les doigts de Némó volent sur les trois claviers qui l'entourent. Face à lui, autant d'écrans plats, d'appareils aux voyants qui clignotent et de graphiques qui oscillent dans des tons verts et bleus. On se croirait dans un bureau secret de la Nasa. Pourtant, nous sommes en plein quartier de Vallecas, dans la petite chambre d'un appartement HLM. Un instant, j'ai l'impression que Némó parle tout seul, mais en fait non : il parle à ses appareils. Arregui est aux aguets. Debout près de moi, il se retourne toutes les trente secondes pour surveiller la porte de la chambre.

— Ah voilà ! Je savais bien que ce bouffon me disait quelque chose, remarque Némó en désignant les photos de Dieu Jr sur ses moniteurs. C'est pas cette espèce de ouf qui disait à la télé qu'il était le frère du Christ, celui qui lâchait des pets en live ? ok je capte. Et bien sûr il est pote avec ce couillon de Poe. Cette hallu...

— Moi au moins, je peux me vanter d'avoir des potes qu'on est pas obligé de brancher sur secteur, petit con. – Ce gamin m'énerve et je me défoule sur le tiroir supérieur de son bureau qui refuse de s'ouvrir. – C'est toujours là que tu planques ce gant plein de capteurs avec lequel tu te branles quand l'ordinateur te fait croire que tu es avec une fille ?

— Si tu ouvres ce tiroir, je découpe ta face de nœud !

— Et avec quoi, sale môme, une puce électronique ?

— Calmez-vous ou je vous fais taire à coups de beigne, dit Arregui à voix basse. Nous décidons de cesser les hostilités car nous savons qu'il est parfaitement capable de le faire. Le détective me prend à part tandis que Némó se concentre sur ses ordinateurs.

— Tu vas arrêter de l'emmerder ? chuchote Arregui.

— C'est lui qui a commencé ! lui dis-je. Je ne vais pas me laisser faire.

— Il a quinze ans et toi presque le triple. Bordel.

Je ne trouve plus rien à dire. C'est moi qui l'ai supplié de me prêter son hacker privé. En dépit de ses manières de gangster des temps où il n'était pas né, Némó est un petit génie de l'informatique. Arregui le paye royalement pour qu'il bosse pour son agence sans poser de questions. Ce que j'ai du mal à comprendre, en revanche, c'est qu'Arregui se débrouille toujours pour que je l'accompagne quand il doit lui rendre visite, alors qu'il sait parfaitement que le gamin ne

peut pas me saquer. J'ignore ce qu'il a contre moi, d'ailleurs, mais ça ne me dérange pas plus que ça.

— J'ai trouvé un peu de matière, là, proclame Némó. Juste quelques documents, ça fait pas lourd, mais avec ce genre de délai n'importe qui aurait lâché l'affaire. N'importe qui à part moi, of course...

— C'est bon, Némó. Tu peux compter sur ma signature le jour où ils décideront d'élever un monument au Surdoué inconnu, l'interrompt Arregui. Dis-nous plutôt ce que tu as trouvé...

Sa colère est feinte. Il adore ce morveux, mais il préférerait se laisser torturer plutôt que de l'admettre. Et Némó, élevé sans père, le regarde comme s'il était le meilleur candidat au poste, même s'il le traite de "sale keuf" et j'en passe.

— Ça a l'air d'un mytho, mais en fait non : le bouffon s'appelle officiellement Dieu Jr, Némó ouvre un document après l'autre. Son nom de famille, je laisse sa mère la pute le prononcer, vu que dans l'acte de naissance établi en Californie il y a trente-trois ans elle figure comme mère célibataire.

Je lis sur l'écran le nom de Mariah suivi d'un nom juif imprononçable.

Le gamin, ravi d'être au centre de l'attention, poursuit :

— Là, ce sont ses inscriptions dans différents collèges huppés de Boston. Il s'est fait virer chaque fois pour mauvaise conduite. Ensuite, c'est les rapports du psychiatre qui le suivait quand il avait dix ans. Mate un peu ça ! C'est écrit que le psy a refusé de le garder comme patient parce que des "phénomènes inexplicables" se produisaient à chaque consultation, comme quand les œuvres complètes de Jung se sont mises à voleter dans son bureau comme des oiseaux. Ou la fois où il a failli être étranglé par son fauteuil à oreilles ! Il a l'air chelou ton pote, Poe. Lis ça aussi ! Ce sont les dossiers d'une procédure d'adoption au nom d'un certain George S. Atan, qui n'a pas aboutie...

— C'était quand ? Je me doute bien de la réponse mais je pose quand même la question.

— Laisse-moi calculer... ton Dieu Jr devait avoir quinze ans. Ensuite, plus rien, c'est le trou noir jusqu'à il y a quatre ans, quand ton pote réapparaît à Madrid. Désolé, Poe, c'est trop con, tu vas devoir te trouver un autre fiancé...

— Et toi une main de rechange, sale môme. À force de te branler il ne reste plus une seule empreinte digitale sur la tienne.

Arregui explose :

— C'est pas un peu fini, ce bordel ?

Et il tape du poing sur le bureau, un coup si violent qu'il fout en l'air le verre de Coca de Némó, qui se renverse sur le costume du détective.

En écho de ce cri, la mère de Némó rapplique. Une de ces brunes

piquantes et tout en courbes dont la chevelure expansive te donne des envies de sexe à chaque mouvement.

— Mon fils ! En voilà une façon de traiter les invités ! Faites-moi voir, Arregui. Oh zut, vous avez taché votre pantalon. Si vous voulez bien le retirer, je vais arranger ça. J'en ai pour deux secondes, juste le temps de le nettoyer...

Le regard atterré d'Arregui me surprend. Ça y est, j'ai compris : il a peur de la la mère de Némó ! Voilà pourquoi il me traîne avec lui chaque fois qu'il vient ici. Je lui sers de chaperon. Il veut éviter de se retrouver seul avec cette trentenaire fougueuse aux mèches rebelles et aux jeans moulants, accro aux causes perdues de l'humanitaire et allergique à tout ce qui ressemble de près ou de loin à un flic... à l'exception d'Arregui.

— Non merci, ce n'est pas la peine. C'est rien, un simple accident.

— Suivez-moi, avec un peu d'eau ça partira tout seul... Laissez-moi vous enlever cette tache au moins.

Et Arregui la suit comme l'agneau va au sacrifice. Cette femme lui plaît, ça saute aux yeux, mais le cœur du détective est tortueux. J'ai l'impression qu'il n'a pas fait le deuil de la femme qu'il a perdue il y a des années. Maintenant tout s'éclaire : je comprends pourquoi Némó me déteste. À chaque visite je flirte un peu avec sa mère, histoire de garder le niveau. Il doit me considérer comme un obstacle à l'accomplissement de son rêve, voir Arregui se mettre avec sa mère. J'allume une clope en soupirant. Tout cela commence à ressembler sacrément plus à un roman d'amour qu'à un polar dont le héros est un serial killer. Je me tourne vers le gamin pour recommencer à le faire chier, mais la pâleur de son visage m'arrête immédiatement.

Némó est blanc. Il pianote comme un fou sur son clavier, lance recherche sur recherche, secoue la tête.

— Mais où est-ce qu'il est passé bordel ? C'est quoi ce délire ? Il était là il y a deux minutes.

— Un problème, Némó ?

Il s'avoue vaincu, baisse les bras et me regarde :

— OK, tu sais que je t'apprécie autant qu'un coup de pied dans les couilles, Poe. Mais je veux que tu saches que ça n'a rien à voir. J'ai pas fait exprès.

Je le vois si affligé que je hoche la tête et l'invite à continuer.

— Je viens de lancer une recherche de données sur Dieu Jr pour le dernier mois...

— Et ?

— J'ai trouvé un fichier qui vient de disparaître... là, sous mes yeux !

Le gamin en tremble.

— Quel genre de fichier, Némó ?

— Il était là, je te jure ! Mais quelqu'un vient de l'effacer. Un truc de ouf...

Il semble sur le point de s'effondrer. Je le chope par les épaules :

— C'était quoi comme fichier, Némio ?

— Un faire-part de décès. Le genre de nécro qu'on lit dans le journal quand un mec vient de clamser...

Je le lâche et le laisse tomber par terre :

— Un faire-part de décès au nom de Dieu Jr ?

— C'est ça. Il n'était pas sur le serveur d'un journal ni rien, tu vois. Je peux accéder à toutes sortes de sites en fait, contourner les pare-feux, ce genre de trucs. L'avis de décès était dans un ordinateur privé. Mais quelqu'un vient de supprimer toutes les données de mes dernières opérations...

Je me relève et cherche le couloir avec le spleen d'un alcoolique.

La voix de Némio m'arrête :

— Poe.

— Quoi.

Il s'agite sur sa chaise. Là il a vraiment l'air d'un gosse sans père :

— C'est pas ça le truc le plus chelou. Tu vois l'avis de décès, j'ai eu le temps de le lire. Sur la tête de ma mère. Et j'ai repéré un truc bizarre. Du coup, j'ai voulu le copier. Et c'est là que quelqu'un m'a détecté. Il a supprimé direct le fichier.

— Je comprends. C'est logique, non ?

Némio parle sans me regarder :

— Assez. Mais la date de l'avis de décès...

— La date ?

— Oui. Si j'ai bien lu, Dieu Jr mourra dans dix jours.

Je marche dans le couloir en me foutant pas mal des appels d'Arregui, je descends quatre à quatre les escaliers et me retrouve dans la rue. Je fonce dans le bar le plus proche commander un bourbon. Le serveur me répond qu'il n'a que du J&B. Je réponds que ça ne fait rien.

Quand il me sert à boire, je lui demande de me laisser la bouteille.

Et d'aller m'en chercher une autre dans sa réserve.

2. H. Bustos Domecq, *Six problèmes pour Isidro Parodi* (1942). H. Bustos Domecq est un auteur fictif de romans policiers argentin, derrière lequel se cachent les plumes de J. L. Borges et Adolfo Bioy Casares.

SOUVENIRS DE POE : MARCEAU

Allez savoir combien d'années ont passé depuis l'histoire de ce journaliste chauve de la télé qui mourut d'une tumeur au cerveau. J'ai de plus en plus de mal à me repérer dans le temps.

Une nuit que j'étais au bar, j'ai rencontré Harold.

Il avait lu tous mes bouquins et il était convaincu que j'avais "trop de rage à l'intérieur pour continuer à écrire des conneries". Mon truc à moi, d'après lui, c'était le journalisme de terrain. Quand je lui demandai si je pouvais faire ça en écrivant avec des gants, il me répondit que j'étais encore plus barge que ce qu'il avait cru et nous partîmes boire des coups jusqu'à l'aube.

Harold avait déjà l'air vieux quand je l'ai rencontré. C'était une légende à lui seul, grisonnante mais une légende quand même, avec ses grosses pompes, sa cravate en berne et sa chemise froissée de vétéran du journalisme.

— Tu as l'air d'un naufragé, me dit-il cette nuit-là. D'un naufragé de la pire espèce, ceux qui se planquent dès qu'ils voient passer un bateau à l'horizon et qui le maudissent ensuite de ne pas avoir deviné qu'il devait les sauver.

J'étais très jeune et, au lieu de lui répondre qu'il venait de sortir une belle connerie, j'ai pris ça pour un compliment. C'est grâce à Harold que j'ai commencé à travailler pour les journaux, et il a veillé à sa manière à ce que je ne ruine pas complètement ma carrière.

Pourtant, sans le faire exprès, c'est lui qui a tout foutu en l'air.

Moi, j'étais persuadé que je pouvais continuer à vivoter en changeant de temps en temps de job de merde. Il me fit comprendre que je pourrais vivre de ma plume, en écrivant ce qui arrivait aux autres. Je n'avais qu'à ouvrir les yeux, écrire tout ce que je verrais. Pas besoin de toucher, décrire suffisait. Ça me réussissait plutôt bien, même si au fond de moi je n'y croyais pas. Je me faisais virer régulièrement, ou alors c'est moi qui foutais le camp. Mais Harold revenait à la charge, avec une sorte de tendresse désinvolte que je n'avais pas cherchée, que j'étais loin de mériter, mais qui m'était devenue aussi indispensable que l'alcool.

— C'est très bon, excellent même, dit-il en lisant ma première chronique. Le meilleur papier que j'ai lu depuis des années, jeune homme.

Sans me quitter des yeux, il déchira minutieusement les feuilles en petits morceaux. J'avais envie de lui casser la gueule, mais avant cela je voulais comprendre pourquoi il avait déchiré mon article.

— Parce que tu sais que c'est bon et que ça se voit, dit-il. Et si ça se voit, c'est que c'est loupé. Rentre chez toi maintenant, réécris ta chronique et quand tu l'auras finie, on ira boire un coup.

C'est lui qui m'a donné la seule leçon d'écriture qui vaille la peine. La suite, ce fut des jeux de miroirs piégés, des idiots qui faisaient mine de regarder le ciel avant d'apposer leur signature en bas de la page en prétendant que mes articles étaient à eux. Et même si à l'époque j'ignorais tout un tas de choses, je devinais déjà que le ciel devait être ailleurs que là-haut.

Pas vrai ?



Si.

Quelque temps plus tard, Harold m'a dégoté une rubrique dans laquelle je pouvais écrire librement tout ce qui me passait par la tête. J'écrivais ce qu'on pouvait voir dans les rues la nuit, ce que me racontaient les cinglés, j'écrivais sans aucune censure ce monde qui s'évanouit avec le jour. Deux éditions furent séquestrées par ma faute, mais les ventes du journal explosèrent littéralement. Les gens commençaient à m'écrire à la rédaction. Des amis que j'avais oubliés réapparaissaient. Et un jour, un éditeur se pointa chez moi muni d'un nouveau contrat. Il voulait publier un livre à partir de mes articles, et un recueil de "ces nouvelles un peu crades que tu fais si bien, qui plaisent aux hommes et mouillent les petites culottes des femmes".

Sa femme débarqua chez moi le lendemain. Avec sa petite culotte mouillée.

À de rares exceptions près, je ne foutais plus les pieds à la rédaction. Il me suffisait d'envoyer mon article chaque jour, et on me payait dix fois plus qu'avant. Je me pris à rêver que tout ne soit qu'une succession de clics. Ça m'avait l'air très bien. Tant que tu entends clic de temps en temps, rien n'est perdu. Tu sens que les pièces du puzzle s'emboîtent, même si tu sais bien que l'ensemble, tout le reste, n'a aucun sens. Mais il suffit d'un clic, et ça va à peu près. Par contre quand tu n'entends plus de clics, c'est mauvais signe, ça veut dire que

quelque chose fait crac à l'intérieur.

Un crac, c'est l'horreur. Et il ne faut pas faire comme tous ces abrutis qui confondent un crac avec un clac ou pire, qui sont convaincus qu'un clac est la même chose qu'un clic.

Ces mecs ont tort. Mais à cette époque-là, je ne le savais pas encore.

On me reconnaissait dans la rue. Des nanas se frottaient contre moi dans les toilettes. Et les gens venaient me raconter leurs histoires. Elles étaient minables, leurs histoires, mais elles étaient authentiques. L'argent filait sans que j'aie jamais le temps de lui dire au revoir.

Harold venait me voir souvent. On picolait. Ce soir-là, il ne disait rien. Il se contentait de m'observer et ça commençait à me gonfler. J'avais envie de le frapper. Je lui demandai s'il faisait la gueule.

— Tout ça est bien joli, excellent même, dit-il enfin, si tu vibres pour les sols en marbre, mais ton truc à toi, Poe, c'est le terrain. Les rues. Ça fait combien de jours que tu n'as pas foutu les pieds dehors ?

Il m'appelait déjà Poe à l'époque, alors que le reste du monde s'obstinait à user jusqu'à la corde mon autre nom. Je suis reparti dans les rues soulever des bouches d'égout pour écrire tout ce que je pouvais y voir.

J'entendis parler d'une fondation d'aide aux orphelins immigrés dans laquelle il se passait des choses étranges. Je menai l'enquête. À force de graisser la patte de certains employés, je parvins à déjouer la vigilance du prêtre qui dirigeait l'établissement. Profitant d'une fausse visite chez le médecin, je réussis à interviewer l'un des enfants.

Il s'appelait Marceau.

Le gamin avait une dizaine d'années, les cheveux d'un blond oublié par le marin de passage qui l'avait conçu lors d'une escale au Maroc. Il a mis du temps à se confier, jetant sans cesse des regards méfiants à l'œil de la caméra qui le scrutait sans battre des paupières. Mais dès qu'il m'a fait confiance, il m'a raconté que le "petit père" leur demandait de se mettre tout nus pour les filmer, les obligeait à avoir des relations sexuelles entre eux ou avec des garçons plus grands, et parfois avec des "messieurs" qui avaient de grandes maisons très belles. Il s'est mis à pleurer. Il a pleuré longtemps. Je lui ai dit qu'il ne devait plus avoir peur, que j'allais faire cesser tout cela, que je lui trouverais une vraie famille et qu'il n'aurait plus jamais peur. Il m'a cru. Un sourire s'est dessiné sur son visage et il m'a fait un bisou sur la main.

Je n'ai pas eu le temps de l'en empêcher.

J'allai ensuite voir Harold. Je lui offrais le scoop clé en main, pour rien, s'il s'engageait à en faire la une du journal. Les juristes passèrent mon film au crible et donnèrent leur accord pour sa diffusion. Je n'avais plus qu'à écrire l'article qui relatait toute l'histoire. Dès la parution du journal, le curé serait foutu.

Harold et moi, on passa la nuit à boire. Et c'est au lever du jour qu'il me dit :

— Je te félicite. Tu viens de passer la frontière, Poe.

— Qu'est-ce que tu racontes, bordel ? J'ai fait ça pour sauver les gosses...

— Si tu avais fait ça seulement pour sauver les gosses, tu te serais dépêché de porter ta vidéo au tribunal. Non, Poe. Tu l'as fait pour le pouvoir des mots. Tu veux sentir que tu as réussi à ruiner cette fondation de merde et tu tiens à ce que tout le monde le sache. C'est précisément ce qui fait la différence entre un journaliste et un écrivain. À la tienne.

Mais il m'avait coupé l'envie de trinquer.

Le scandale fut énorme. Les chaînes de télévision déblatéraient en continu sur cette affaire. La détention du prêtre était imminente. Il refusait de s'exprimer et ne laissait personne entrer dans la fondation. Quand la police força la porte, finalement, le silence dit qu'il était trop tard.

Il s'était suicidé, ainsi que quatre autres employés impliqués dans l'affaire. Mais avant de se donner la mort, ils avaient tué tous les enfants. Plus de vingt gosses.

La photo fit le tour des journaux. L'ordure qui avait vendu ça sous le manteau avait dû récolter un sacré paquet de fric. Un gamin de dix ans aux cheveux blonds comme l'oubli d'une nuit dans un port, allongé près du prêtre.

Il lui serrait le poignet comme s'il avait voulu arrêter la mort.

Ou comme s'il avait voulu lui faire un bisou sur la main.

L'éditeur me dit que je n'avais pas à m'en faire, qu'au lieu d'affecter les ventes ces événements les feraient exploser. Que je pourrais même écrire un livre sur toute l'affaire, et qu'on ferait un gros coup. Je lui répondis d'aller se faire foutre. Il me rappela qu'en vertu de notre contrat d'exclusivité tout ce que je pourrais écrire ou publier dans les cinq ans à venir lui appartenait. Y compris la vidéo de Marceau, puisque je m'en étais servi pour mon reportage, par le miracle d'une démonstration légale incompréhensible.

— Tu fais comme tu veux, me dit-il. Mais si la vidéo n'est pas sur mon bureau dans les quarante-huit heures, je vais te coller des procès au cul jusqu'à te foutre sur la paille.

Je consultai les avocats. La loi était du côté de l'éditeur.

Quarante-huit heures plus tard, la vidéo se trouvait sur son bureau.

Je l'avais filmée la veille sur ma terrasse, en fin d'après-midi, tandis que je baisais sa femme avec plus de dégoût que de désir. Sa voix au bout du fil tremblait quand il me demanda au téléphone :

— Tu as d'autres copies ?

— Des dizaines. Demain je les ferai parvenir à tous les magazines,

tous les journaux, et toutes les chaînes de télé du pays. Mais ne t'en fais pas. Je pense que personne n'aura l'idée de la diffuser. Par contre, j'en connais qui vont bien se marrer...

Il raccrocha. À peine une heure après, l'un de ses salariés, rendu nerveux par l'importance de la mission comme par le fait qu'il me connaissait personnellement, déboulait chez moi en brandissant une enveloppe. À l'intérieur, il y avait un document officiel qui stipulait que notre relation contractuelle prenait fin d'un commun accord. En échange, je m'engageais à ne rien publier pendant cinq ans.

— C'est vraiment dommage, dit l'aspirant bureaucrate quand je lui tendis mon exemplaire du contrat signé. Si passé ce délai vous voulez recommencer à publier, n'hésitez pas à me contacter. Si vous me laissez le champ libre, vous allez voir qu'en quelques années je vais faire décoller votre carrière.

Il me tendit la main pour me saluer et je lui répondis qu'il ferait mieux de s'abstenir.

Quelques instants plus tard, je reçus un appel d'Harold.

— T'as besoin de quelque chose, Poe ? demanda-t-il.

— Si tu pouvais aller voir dans les commerces en face de la rédaction s'ils n'ont pas une paire de gants. Et me prendre les plus épais que tu trouves.

Le lendemain je reçus un colis.

Une paire de gants en cuir. Épais, terriblement épais.

Je dois les avoir encore quelque part au fond d'un tiroir.

Je ne les ai jamais mis. J'ai trop peur de m'apercevoir qu'ils ne servent à rien.

Et je ne regarde le ciel que lorsque je suis bourré au point de tomber raide endormi dans un caniveau. De là, je n'ai absolument aucune chance de pouvoir le toucher.

Ça vaut mieux pour le ciel.

Pas vrai ?



Si.

THE MACARONI WORLD TOUR

Les potes de Dieu Jr venaient souvent se poser chez moi. Au sens littéral du terme. Ils ne sonnaient pas, je ne me rappelle pas leur avoir jamais ouvert la porte, ni les avoir vus une seule fois à travers le judas. Ils se posaient, c'est tout. Si mes souvenirs sont bons, Dieu Jr ne leur donnait pas vraiment rendez-vous. Sans décoller de la télé, il se contentait de me dire entre deux pubs :

— Eh Poe. Y a les mecs qui débarquent d'ici une demi-heure. C'est cool, mais t'es sûr que ça te fait pas chier ?

Et dans la demi-heure ils étaient là, installés à picoler sur ma terrasse. Les quatre pêcheurs et quelques autres, dont j'ai su les noms bien plus tard.

Ils passaient leur temps à tirer des plans sur la comète pour s'attirer les regards du monde entier. Moi, je m'en foutais pas mal, tant qu'il y avait de la bière et que Dieu Jr consacrait cinq minutes par jour à l'assemblée de mes stylos.

Avec Peter, j'ai senti le courant passer tout de suite, contrairement à son frère André qui imposait une distance mal délimitée mais palpable. Dès le départ, il s'était autoproclamé le bras droit de Dieu Jr. Son trip à lui, c'était de donner des ordres. À l'époque je picolais tellement que j'aurais été incapable de faire la différence entre le bras droit et le bras gauche. Mais moi, mon trip, c'était de désobéir.

Je prenais les Zébédée pour des requins, comme s'ils accompagnaient Dieu Jr seulement pour réussir à lui piquer une idée valable et la vendre ensuite au plus offrant. Peut-être étais-je un peu jaloux de l'attention que le dernier fils de Dieu leur portait, après tout. Peut-être que je flippais qu'il finisse par les suivre et qu'il me laisse seul sans bière gratos. Jacques, l'aîné, n'était pas un mauvais bougre. Un poil prétentieux à mon goût. Il imitait les gestes d'André, mais à la différence du frangin calculateur de Peter, le Zébédée montrait ses sentiments cash, qui pouvaient passer d'une euphorie de noceur quand il avait chopé de la bonne coke à la dépression suicidaire quand il n'arrivait pas à joindre son dealer.

En revanche, Jean Zébédée m'inspira une haine immédiate, irrépressible. Il voulait être célèbre et ses dents rayaient le plancher. Après la dissolution des Fucking Deus, il chercha à devenir le nouveau boss du groupe qu'il rebaptisa Les Fils du Tonnerre, juste avant de s'apercevoir que Dieu Jr le dirigeait déjà. Il dut ravalier ses désirs de gloire et se contenter de la batterie.

Ils étaient tous à leur façon unis par le rock, même si j'ai toujours soupçonné Dieu Jr de se foutre pas mal de la musique. Les autres, au contraire, tenaient là leur dernière occasion de rêver d'un triomphe rebelle et non prévu par le système. À part Jean et un autre gars, ils étaient tous trentenaires, mariés et pères de famille. Autrement dit prêts à tout pour fuir leur maison et la routine de leur foyer.

Philippe, par exemple, nous a rejoints alors que Les Fils du Tonnerre lançaient leur première tournée mondiale par un concert de masse dans un village perdu qui s'appelait La Côtère-du-Côté.

Il connaissait Peter et André parce qu'ils vivaient tous dans le même quartier. Philippe avait vingt-sept ans et venait de se marier. C'était un mec tranquille, un peu lent, qui avait moins d'imagination qu'une pierre et à qui il fallait toujours expliquer les choses deux fois. Il passait son temps à poser des questions. Dieu Jr l'appelait "le curieux", mais nous l'avions immédiatement rebaptisé "le casse-couilles". Comme le groupe grandissait au fur et à mesure de la tournée, André le nomma directeur exécutif de l'Approvisionnement, de l'Avitaillement et des Vivres, ce qui dans la langue du commun des mortels voulait dire : cuisinier. Il n'était pas mauvais aux fourneaux et savait nous nourrir pour pas cher, mais sa créativité culinaire était proche de zéro. Tous ses plats étaient préparés à partir de macaronis. Au début, ça nous faisait marrer. Mais au bout de dix jours de tournée à bouffer des salades de macaronis en entrée, des macaronis aux petits légumes en guise de plat principal et des tartes aux macaronis assorties de leur confiture de pêche au dessert, le lynchage était en passe de devenir un danger grave et imminent.

Pour en rajouter une louche, tout ce qu'il cuisinait avait le même goût, ou plus exactement la même absence de goût.

C'est sans doute pour qu'un ami bienveillant le sauve d'une mort par intoxication massive de macaronis que Philippe invita Nat à faire partie de la bande. De toute façon, le groupe avait besoin de quelqu'un au clavier. Nathanaël était un chic type même s'il le savait. Il était bourré d'humour et nous, on l'adorait parce qu'il connaissait des milliers de blagues drôlissimes. Il savait aussi dégoter des filles pour les after intimistes qu'on organisait après les concerts. C'était un dragueur-né. Je crois savoir que c'était pour ce dernier talent, surtout, que Dieu Jr l'avait accepté dans le groupe : le plus jeune fils de Dieu ne se résignait pas à la lumineuse malédiction de sa petite bite. Il était convaincu qu'une fois loin de la ville il pourrait enfin baiser comme le commun des mortels. Nat, écrasé de gratitude, s'appliquait à la tâche et rares étaient les nuits où il ne réussissait pas à faire entrer sous la tente de Dieu Jr deux ou trois jeunes filles du village, en général les plus sexuellement libérées.

Si un journaliste d'investigation avait voulu se donner la peine de reconstruire l'itinéraire de cette toute première tournée, il aurait pu suivre notre piste à la traînée de nouvelles vierges qui apparaissaient dans les

villages où nous étions passés. Elle nous valait la haine éternelle des gars de la région doublée de celle, je sais que ça paraîtra contradictoire, des curés locaux.

La popularité de Nat se maintenait au beau fixe. Au point qu'elle éveilla la jalousie d'André qui le relégua à un poste de coursier désigné comme suit : directeur de l'Approvisionnement familial et des Relations filiales. En gros, c'était le mec qui était chargé d'effectuer des virements bancaires aux familles de ceux qui étaient mariés, d'acheter les cadeaux d'anniversaire de leurs gosses et qui devait aussi, de temps en temps, se taper les fêtes de famille déguisé en clown ou en ours polaire. Nat eut l'air de bien le prendre, mais je le surpris plusieurs fois en train de cracher dans les macaronis d'André. Je me gardai bien de rien dire, parce que ça ne pouvait que leur donner plus de goût.

Matthieu nous suivait à la trace. Il se présenta un soir à Cabriès-des-Cabris, après un concert particulièrement tumultueux, disposé à saisir toute la recette des entrées au nom du fisc. Dieu Jr réussit à l'éblouir avec son regard très spécial, mais ce fut André qui parvint à le convaincre de se joindre à nous, après un dîner d'affaires à base de soufflé de macaronis et de macaronis au fromage de chèvre. Le nouveau membre du groupe déclina le dessert. Il fut nommé directeur financier tout court, ce qui était un indice de l'importance du poste.

Matthieu signait les contrats et faisait en sorte qu'on nous règle nos cachets, ce qui était bien plus difficile. Il organisait la promotion des concerts dans des communes telles que Ruissel-les-Ruisseaux ou Saint-Roc-sur-Roches. Le jour où nous avons exigé de Dieu Jr que le groupe se produise dans des villes plus importantes, il répondit ceci, des paroles que Jean grava en douce dans son smartphone :

— Vous êtes trop cons : la vérité doit être portée chez les gens les plus simples. Dans ces bleds paumés, les meufs sont un peu brutes, c'est ma seule chance d'en trouver une totalement insensible à la lumière de mes couilles. Et là je trempe enfin le bischocho, les mecs.

Jean hocha la tête et effaça l'enregistrement.

Il faut dire à la décharge de Matthieu qu'il avait mis la main à la poche pour nous permettre de continuer la tournée, comme je l'ai su bien plus tard. On avait commencé dans une vieille fourgonnette Volkswagen qui appartenait aux Zébédée et qui empestait le poisson pourri. Le mage des finances nous dénicha un bus énorme et ultramoderne, offert par le nouveau sponsor du groupe : une fabrique de macaronis. Pendant le show, Matthieu montait sur scène pour faire les chœurs en play-back, alors qu'en réalité il comptait le public pour que le producteur du coin ne puisse pas nous arnaquer avec les entrées.

Puis vint Thomas, qui se chargea de conduire le bus et de tracer l'itinéraire délirant du tour. Comme Matthieu, il était marié, père de quatre enfants et pas franchement pressé de rentrer chez lui. Du coup il

programmait les concerts de façon à rendre la tournée interminable. C'était un sceptique de nature qui se méfiait des cartes et des panneaux indicateurs, ce qui fait qu'on ne savait jamais où on allait ni quand on allait arriver. Notre seule certitude, c'était que le soir on allait bouffer des macaronis.

Si la situation n'est pas devenue totalement insoutenable, c'est grâce aux frères Alphée. Ces rustauds au caractère trempé entrèrent dans le groupe pour prendre en charge tout le gros œuvre, qui allait du transport des instruments jusqu'à des missions d'agents de sécurité pendant les concerts, sans oublier la stimulation des directeurs de salle ou autres conseillers des fêtes quand ces derniers se montraient réticents à nous payer. Ils arrivaient toujours à les convaincre du bout de leurs bras gros comme des troncs d'arbre. Les Alphée n'ouvraient jamais la bouche avant la sixième bière, et pourtant ils démontrèrent un jour qu'ils maîtrisaient l'art de la dialectique à la perfection. Une nuit, ils arrivèrent au campement suivis d'une demi-douzaine de poules à l'évidence volées au village voisin. À les entendre, les volailles s'étaient prises d'amitié pour eux et "elles les avaient suivis jusqu'ici". Étant donné que les poulets avaient le cou brisé on avait un peu de mal à les croire, mais comme notre boss était le plus jeune fils de Dieu, après tout, on pouvait bien s'attendre à ce qu'il accomplisse un prodige de temps en temps. Le vrai miracle arriva ensuite, quand les frères réussirent à convaincre Philippe que ce n'étaient pas des poulets, en fait, mais des macaronis à plume qui avaient des ailes. Le cuisinier refusait de l'admettre, mais l'un des deux J, je ne me rappelle plus lequel, béni soit-il, le prit à part et après une brève conversation riche en enseignements lui fit voir la lumière. En réalité, c'était plutôt les étoiles qu'il lui avait fait voir, au point qu'il avait dû se résoudre à cuisiner d'un seul bras parce que l'autre était dans le plâtre. Mais cette nuit-là, on a mangé le meilleur plat de macaronis de notre vie : celui qui n'a pas un gramme de macaroni dans sa recette.

Le dernier musicien à intégrer Les Fils du Tonnerre fut Simon, mais son arrivée eut des effets providentiels sur l'organisation de nos loisirs, une fois que la variété des menus fut garantie une fois pour toutes par les deux J. Simon avait étudié la musique au conservatoire pendant de longues années, mais, après avoir passé son prix, le seul poste qu'on lui avait offert était celui de joueur de cymbales dans un orchestre local.

— Vous voyez le délire, les mecs ? Après des années à se saigner pour me payer les études, je devais dire à mes vieux que j'allais passer une demi-heure les bras en l'air comme un con, pour faire "Zas !" quand c'est marqué sur la partition ? C'est bon quoi, laisse tomber. J'ai du talent, moi, et le rock va me permettre de le démontrer. On va tout exploser, les mecs !

Le problème, c'est qu'il était incapable de jouer une note. On le fit tourner à tous les instruments, pour voir. Du coup, il reprit ses cymbales. Mais comme il souffrait de narcolepsie, il s'endormait souvent en plein concert. En revanche, quand il se réveillait, il mettait une telle énergie, une

si grande musicalité dans les cymbales qu'il nous laissait tous sur le cul. Même si le spectacle était fini depuis une heure. Jacques Zébedée voulut le faire virer du groupe, mais Simon fit miroiter son véritable talent : il avait l'art de toucher de l'herbe et de la coke très pure à des prix ridicules partout où il allait, même dans les villages les plus reculés. On le nomma à l'unanimité vice-président des Distractions Cool du groupe. En prenant soin de planquer à tour de rôle les cymbales quand on allait se coucher, pour éviter que les frères Alphée ne l'assassinent en pleine nuit.

Quant à moi, personne n'aurait été capable de définir ma fonction exacte dans le groupe mais personne n'osait mettre en cause ma présence, à part André et Jean Zébedée qui prenaient soin de ne pas le faire devant Dieu Jr. Il arrivait que je monte sur scène pour frapper, non sans un certain sens du rythme, une bouteille de bière contre une autre. De village en village, je donnais un coup de main à Dieu Jr pour les paroles des chansons. Le répertoire changeait à chaque spectacle, et même un congrès d'experts venus du monde entier aurait été incapable de définir notre style de musique.

— Notre son à nous, expliqua un jour Dieu Jr à un reporter du journal régional du Flanc-du-Coteau, c'est une sorte de rock-hard-punk un peu pop, avec les riffs du rockabilly, l'essence du boléro, la tristesse du tango et la fièvre du reggaeton.

Et le lendemain, cette phrase se retrouva dans la presse locale, à la lettre près.

À vrai dire, je n'étais là que parce que j'étais le seul disciple mécréant de Dieu Jr.

Le plus jeune fils de Dieu, je m'en foutais un peu. Mais je tenais à mon pote extravagant qui était une énigme à lui seul. De toute façon, je lui devais un évangile de bière-fiction.

— Note bien ceci, Saint Poe, me disait-il après avoir prononcé la première connerie qui lui passait par la tête, si Jean Zébedée était par là toutes antennes déployées. Ensuite on voyait qui de nous deux remportait la mise, car on avait parié sur la couleur que prendrait la tronche du frère de Jacques.

Elle était presque toujours verte d'envie.

Dieu Jr savait que cette tournée ne lui permettrait pas de rivaliser avec la gloire de son frère. Je pense qu'il y voyait un moyen d'exercer son magnétisme, qui était encore inégal et pas très fiable. Il arrivait qu'un village nous porte aux nues après le concert, ou bien qu'on se trouve à deux doigts de finir jetés au fond d'un ruisseau. Sa vraie douleur était ailleurs : il ne rencontrait pas de fille capable de résister à son minuscule zob phosphorescent. Il essayait à chaque village, dès qu'il en avait l'occasion, mais la triste histoire se répétait : les jeunes filles qui avaient pu le voir nu récupéraient leur virginité et perdaient tout appétit sexuel pendant des années.

On crut à la fin du tourment, lui et moi, quand à Patelin-le-Village nous fîmes la connaissance de Véronique.

Véronique l'aveugle.

Elle avait un corps spectaculaire et surpassait en beauté toutes les filles de la région. À la fin du concert, elle s'approcha du bus et réussit d'elle-même à localiser Dieu Jr :

— Tu es triste, lui dit-elle. Je l'entends à ta voix. Laisse-moi t'aider.

Lui se garda bien de lui sortir l'une de ses énormités habituelles et lui tendit simplement la main pour qu'elle entre dans le bus. Tout le monde s'éloigna pour leur laisser un peu d'intimité et au petit jour, à notre retour, Dieu Jr exultait :

— Trois fois, Poe, on a baisé trois fois ! m'a-t-il chuchoté à l'oreille. Là elle roupille, la pauvre, parce que je l'ai épuisée...

On s'est débrouillés pour choper un max de bières et on est partis fêter ça à la périphérie du village. Notre leader avait l'air adulte et puissant. Il parla d'une tournée prochaine dans les grandes capitales d'Europe, parce que avec Véronique à ses côtés il se sentait prêt à accomplir n'importe quel miracle. Il était si heureux qu'il marchait sur les eaux du ruisseau du coin quand il nous parlait, enfin c'est ce que j'ai cru voir. J'étais à moitié étourdi par la bière, les joints et l'euphorie que provoquait en moi le bonheur de mon pote. J'osai même lui demander avec mille précautions s'il savait si Véronique était d'accord pour l'accompagner. Il me répondit que oui, qu'elle avait accepté et qu'elle était à fond.

Quand nous revînmes au bus, une foule s'était massée tout autour. Rien ni personne ne pourrait empêcher la jeune fille de partir avec nous. Les frères Alphée retroussèrent leurs manches et même Jean Zébédée se joignit à nous. Il marchait près de moi armé d'une bouteille de bière vide :

— Tu es l'ami de mon Maître et je lutterai à tes côtés, déclara-t-il d'un ton qui rappelait celui d'un Spartiate au cinéma, mais pour une fois je ne me moquai pas. J'étais prêt à en découdre.

Une nuée de vieilles accourut. Avant qu'on ait le temps de faire un geste, elles s'étaient jetées sur Dieu Jr, l'étreignaient et l'embrassaient en criant :

— Miracle, miracle, c'est un miracle !

Véronique avait recouvré la vue.

Quelques heures plus tard, quand elle fit l'amour avec lui, débordante de gratitude, elle recouvra aussi sa virginité. Et perdit tout appétit sexuel.

Cette nuit-là, nous rentrâmes à Madrid et Philippe nous prépara des macarons qui avaient l'apparence et le goût des cailles à l'étouffée.

Hélas, plus personne n'avait faim.

LES MIRACLES D'UN PAUVRE MAGE

Si la poissonnerie de Peter ressemble à une clinique réservée à des stars de cinéma persécutées par le calendrier, qu'on aurait greffée sur une bijouterie pour magnats en mal de bling-bling, la salle d'attente de l'agence de publicité de Nathanaël, elle, fait penser au rêve d'un geek plein aux as et fondu de *Star Trek*. On y accède par une porte automatique pentagonale et tout ici, du sol au plafond en passant par les murs, est en acier inoxydable. De minuscules orifices au plafond laissent filtrer des rayons de lumière que j'esquive au cas où les architectes auraient poussé le réalisme trop loin : je préfère éviter de finir désintégré par le faisceau d'un phaseur en plein quartier de Chueca. Une écouteille sur l'un des murs dévoile un écran plat sur lequel glisse un paysage sidéral. De temps en temps une comète y trace son sillage au loin, la queue précédée du logo de l'un des clients qui a confié sa promotion à Nat et son équipe. Sur le mur d'en face, des dizaines de moniteurs dérobés à la salle de contrôle qui a guidé la mission d'Apollo 11 montrent un défilé d'images diffusées par toutes les chaînes de télévision du pays.

Pour parfaire l'effet trekkie, une secrétaire plus repoussante qu'un guerrier klingon constipé m'informe que je dois attendre quelques minutes, que le directeur va bientôt descendre me voir. Elle pousse un grognement et s'en va.

De toute évidence, Peter et Nat ne recrutent pas le personnel féminin dans la même boîte d'intérim. De toute évidence aussi, l'ancien compagnon de route de Dieu Jr n'est pas, contrairement à ce qu'assurait le rapport préparé par Némó, le plus haut dirigeant de tout ce bordel. Il va descendre me voir au lieu de me recevoir dans son bureau, qui doit être au minimum une réplique exacte de la cabine du capitaine Kirk. À l'époque, Nat ne perdait jamais une occasion de nous bassiner avec ses succès, même s'il n'était pas le dernier pour faire la bringue et qu'il n'avait pas son pareil pour rameuter les foules, quasiment sans budget, pour assister aux shows du groupe qu'avait monté Dieu Jr, ou toute autre folie que notre ami aurait inventée pour surpasser son frère dans la bataille perdue d'avance de la célébrité.

Nat n'est pas le boss ici.

La façon dont la réceptionniste a dit *directeur* implique une certaine ironie. Il va falloir trouver qui est le véritable chef. Nat se fait attendre

et j'allume une clope en l'attendant, même si par les temps qui courent je ne serais pas surpris d'être condamné à la peine capitale pour ce terrible délit. Ici, au moins, personne ne pourra m'accuser de provoquer un incendie : la seule chose qui soit capable de brûler dans la pièce, c'est ma propre personne. Tout le reste est en acier inoxydable. J'aspire la fumée d'un air de défi : si la Klingon tente une attaque, je la neutraliserai à l'aide de la fameuse prise à l'épaule que je tiens de M. Spock. Moi aussi, je regardais la télé quand j'étais gosse, bordel.

— Ce bon vieux Poe, toujours le même ! s'exclame une voix joviale derrière moi. Ne le laissez pas s'ennuyer, ou il va commencer à transgresser les règles...

Je me retourne, étonné, et j'aperçois le visage de Nat qui se fond entre les étoiles et les galaxies tandis qu'il éclate de rire. L'effet est hyper réussi, on dirait la gueule cosmique d'un dieu bienveillant, même s'il perd un peu de solennité quand le logo-comète d'une marque de tampons, qui a la forme dudit produit, s'incrute dans sa bouche.

— Pour le coup tu dois pas t'ennuyer avec tous ces joujoux, que je lui fais. Tu viens me voir ou il faut que je me téléporte ?

Nouvel éclat de rire, suivi d'un léger sifflement d'air en fuite. Le panneau d'acier commence à glisser et voilà que Nat apparaît, à la même hauteur que sur l'écran de tout à l'heure. Son accolade est sincère. Il s'écarte de cinquante centimètres pour m'observer :

— T'as pas changé, vieil enculé. Qu'est-ce que je peux faire pour toi, Poe ? Il me fait signe de m'arrêter. Si c'est du boulot que tu cherches, tu peux compter sur moi, malgré cette foutue crise. Je crois me rappeler que tu étais très brillant... quand tu n'étais pas complètement bourré.

— Je ne suis pas venu pour ça, Nat. Ni pour le boulot, ni pour la beauté légendaire du personnel féminin de ton agence...

— T'as vu ce laideron. Elle est au top ! Et encore, tu n'as pas vu les autres !

— J'imagine que tu les as choisies pour leurs compétences...

— Pas du tout : elles sont laides, désagréables et complètement connes ! Qu'est-ce que tu veux, c'est la politique de la boîte...

— Mais l'agence, elle est bien à toi ?

— Techniquement, oui. Mais tu sais ce que c'est, il y a toujours des actionnaires à contenter, tout un tas de contraintes qui... Mais assieds-toi, je t'en prie, qu'on discute tranquille, Poe.

Je parcours l'enceinte d'acier, mais mes yeux ne voient que du métal lisse, rien qui puisse s'apparenter à un siège :

— Tant que tu ne seras pas équipé de canapés invisibles je vois mal comment...

Il m'adresse un large sourire et pose la main sur un pan d'acier semblable en tout point au reste. Un infime sifflement se fait sentir et la partie inférieure du mur se déploie vers l'extérieur. Cette espèce de canapé n'a pas l'air confortable, mais je vais m'asseoir.

Et je me retrouve en apesanteur.

Nat s'esclaffe encore une fois :

— C'est pas génial ? En fait à la base c'est un coussin d'air comprimé, je sais pas exactement comment ça marche, je sais seulement que ça coûte la peau du cul et que ça la vaut bien ! Tu verrais la gueule des invités quand ils flottent !

J'écrase ma clope par terre et en allume une autre.

— Je cherche Dieu Jr, Nat.

J'ai jamais pris au sérieux cette connerie qu'on voit dans les films ou dans les romans, selon laquelle on peut savoir si une personne nous ment en la regardant droit dans les yeux. J'ai trop menti, on m'a menti trop souvent pour pouvoir avaler ça. Et pourtant, je jurerais que Nat dit la vérité quand il m'explique :

— Ça fait plus de trois ans que je ne l'ai pas vu. Il baisse la tête, l'air désolé. Moi, j'aurais bien aimé le revoir, Poe, mais mes actionnaires n'étaient pas d'accord, selon eux c'était pas bon pour l'agence. Après tout son tapage à la télé, Dieu Jr était "cramé" et moi, je commençais tout juste à réunir les fonds pour monter ma boîte...

— Pas besoin de te justifier, Nat. On en avait tous marre de Dieu Jr à l'époque. Tous, sauf Madeleine...

— Une sacrée nana, celle-là ! dit-il d'un air rêveur, mais au fait tu ne m'as toujours pas dit pourquoi tu le cherches ?

— Il est en danger, Nat. En danger de mort.

Il a l'air profondément surpris et ça, ça ne s'invente pas. Quand on fait semblant de s'étonner, on ne le fait pas du tout comme ça. D'un geste, il me demande une clope que j'allume avant de lui passer.

— Il fallait s'y attendre. Un jour ou l'autre, ça devait arriver, dit-il à voix basse. Dieu Jr était le meilleur produit qu'on puisse imaginer, mais tu le sais aussi bien que moi, Poe, le pire ennemi de Dieu Jr, c'est lui-même.

— Je vois ce que tu veux dire. Tu as raison : cette folie impérieuse d'être célèbre à tout prix...

Nat me regarde comme si j'étais complètement fou :

— Mais tu n'y es pas du tout. Ça, c'était son meilleur atout ! Mais il était mal conseillé... Il s'entourait de gens qui n'y pigeaient rien, ce prétentieux d'André, cette feignasse de Matthieu...

— Mais d'ailleurs, en parlant de ça, monter une agence de pub, c'était plus le créneau de Matthieu que le tien à la base...

— N'importe quoi ! Il organisait la promo des tournées, mais c'était juste une façade, le vrai boulot c'est moi qui me le tapais. Le comble,

c'est que je ratais tous les concerts, avec ce connard d'André qui m'obligeait à faire le coursier pour envoyer du fric aux familles des autres. Dieu Jr m'ignorait royalement... alors que c'était moi le cerveau de toute sa com. Et il avait tout pour triompher, Poe. La seule chose qui lui manquait, c'était d'adopter une perspective moderne, savoir se positionner sur les réseaux sociaux, tirer parti des nouvelles technologies... J'ai l'impression que tu es imperméable à ce que je dis, Poe, je vais donc t'expliquer un peu mieux. Si le frère de Dieu Jr descendait sur terre ces jours-ci, il n'épaterait personne avec ses miracles de pauvre mage. Quoi, multiplier des poissons et des petits pains ? Remplir à ras bord des amphores de pinard ? Sans déconner, Poe, si ce ringard de David Copperfield arrivait déjà à faire disparaître la statue de la Liberté en 1983 !

— Oui mais ça, c'était truqué. Alors que...

— Mais c'est toujours truqué ! Même quand c'est vrai ! Et le téléspectateur, tu crois pas qu'il s'en tape de savoir si c'est truqué ou non ? Ce qu'il achète, lui, c'est du rêve. Et Dieu Jr savait faire rêver les gens. C'était un mec de son temps, le type même du jeune qui n'a pas fini ses études, qui a changé plusieurs fois de filière et qui avance sans but précis dans la vie. Il ne savait rien faire de spécial, il était pas doué avec les filles, enfin avant de connaître Madeleine, je veux dire. Et il puait des pieds. C'était tout le contraire d'une figure de mode stylisée toujours au bord de la sainteté, comme l'était son frère. Lui, c'était un mec normal, qui avait du mal à communiquer avec ses vieux, qui fumait des joints et s'envoyait des bières pour se défoncer... Un paumé ? Évidemment, Poe, qui ne l'est pas aujourd'hui ?

Nat ouvre la bouche pour continuer à parler mais je le vois retenir son souffle. Je tourne la tête et aperçois la secrétaire klingon qui nous observe d'un air autoritaire :

— Je vous rappelle que vous avez une réunion, monsieur...

— J'arrive dans cinq minutes, se justifie Nat.

— Dans quatre minutes ça vaudrait mieux... monsieur.

Et elle tourne les talons. Nat cherche en vain son sourire perdu, mais il ne le retrouve pas.

— Tu disais qu'il est en danger, pourquoi ?

— Il vaut mieux que tu en saches le moins possible. Question de sécurité. Si tu le vois, demande-lui de me contacter le plus vite possible. Bon, je vais te laisser, là, j'ai pas envie que tu aies des problèmes avec ton chef à cause de moi... Qui que soit ton boss.

— Mais puisque je te dis que... – il laisse sa phrase inachevée.

Je me lève et prends le chemin de la sortie. Quelque part je me sens coupable : Nat est un brave type et je viens peut-être de lui causer des ennuis. Je lève la main la paume en avant, l'index et l'annulaire collés, et je dis :

— À bientôt Nat. Fais gaffe à toi. Et que la force soit avec toi.

— Tu me déçois, Poe. Le salut vulcain est pas mal, mais cette phrase vient d'une autre saga.

— Parfois j'ai l'impression que toutes ces histoires ne sont qu'un seul et même mensonge, au fond, sous leurs différents noms, lui dis-je en guise de réponse.

Et je cherche la sortie, pour passer à la prochaine étape de mon plan.

LES PAUMÉS, C'EST COMPLÈTEMENT OUT

Parce que j'ai un plan. Rien de totalement cosmique, mais un plan tout de même. Tant que la relation supposée entre Dieu Jr et les crimes ne fera pas la une des journaux, je compte rendre visite à ses ex-associés et aux "camarades" des journalistes assassinés. Je poserai des questions qui dérangent, j'occuperai les sbires du Roquet, qu'il a lâchés à mes trousses.

Je ne pense pas que ce sera utile à l'enquête, mais je sais d'expérience que quelqu'un finit toujours par perdre son sang-froid, dire un mot de trop ou faire une connerie, une personne qui a peur de se sentir impliquée, une personne qui peut chercher à me buter...

Décidément c'est un plan foireux. Mais je n'en ai pas d'autre.

Et puis, à traverser la ville d'un bout à l'autre comme ça, je n'aurai pas le temps de penser à Angélique. À son silence soudain. Chaque fois que je l'appelle, une voix indifférente m'informe que son portable est éteint ou bien qu'il se trouve dans une zone non couverte par le réseau.

Arregui pense que mon plan est "une connerie monumentale mais qui te ressemble tellement que c'est foutu de marcher", et il m'offre l'aide de Némó. Le gamin est un as dans son domaine : en moins de deux heures j'ai reçu deux fichiers sur mon ordinateur, que je me suis empressé d'imprimer. Le premier contient toutes les adresses dont j'ai besoin pour localiser les personnes de la liste que je lui ai envoyée. L'autre, bien plus volumineux, rend compte des activités auxquelles se sont livrées ces mêmes personnes ces dernières années. Il contient tous les détails, y compris leurs revenus.

Pour l'instant je n'ai lu que le résumé, trop pressé d'entamer enfin un périple dont l'agence "spatiale" de Nat n'était que la première étape. La deuxième phase commence maintenant, mais j'hésite à franchir le pas. Je hèle un taxi et, à la question du chauffeur qui me demande où nous allons, j'hésite encore une fois. Dois-je poursuivre avec la liste des anciens "apôtres" ou bien alterner avec l'interview d'un chroniqueur de la presse people, ex-compagnon de charogne des défunts ?

Je parierais que Nat disait la vérité.

Mais il doit déjà être en train de prévenir les autres, de leur raconter que je suis à la recherche de Dieu Jr et que ce dernier est en danger.

De sorte que si c'est l'un d'entre eux qui le cache, il risque d'être averti quand je débarquerai avec mes questions. Ils ne le seront pas tous, bien sûr. Le groupe d'origine avait lui aussi ses hiérarchies sociales.

Je sors une poignée d'allumettes et je commence à les compter.

Le chauffeur de taxi baisse le volume de la radio furieusement réac qu'il est en train d'écouter. Il se retourne pour me regarder.

Quatorze allumettes. C'est oui. Je lui donne l'adresse de la chaîne de télévision.

Le chauffeur hoche la tête et démarre, tout en m'expliquant qu'il est bien d'accord, que la télé aujourd'hui est parasitée par des gauchos de merde, mais que si je compte y foutre le feu il va me falloir un peu plus qu'une poignée d'allumettes. Et qu'il connaît un militaire à la retraite qui peut m'avoir un lance-flammes d'occasion pour pas cher, au cas où.

Je lui réponds que je vais y réfléchir.

Joachim Chorizo avait tout pour devenir une vedette du petit écran. Il n'y avait aucun doute là-dessus : j'imagine qu'il l'avait décidé quand il était petit, à l'âge où des filles aux tresses dorées soupiraient sur son passage. Il avait tout ce qu'il faut pour devenir un journaliste sérieux, l'un de ces présentateurs importants qui finissent par modérer des débats électoraux en faisant des têtes dignes de figurer sur les billets de banque.

Mais il en était resté là. À modérer des gens qui manquaient de modération, qui hurlaient pour vitupérer l'actrice qui avait sucé je ne sais plus quel acteur, ou pour dénoncer le vieil humoriste machin qui frappait son épouse avant de se jeter, comble de la débauche, dans les bras d'une autre femme.

Je ne sais pas comment il en était arrivé là car je n'ai pas suivi sa piste. Je me rappelle seulement qu'il y a quelques années il présentait des émissions qui avaient certaines prétentions, tandis qu'aujourd'hui il se vautre dans la fange des misères d'autrui. Au début, il le faisait avec une grimace de dégoût, un air de "je ne suis pas à ma place ici" et de "tout cela est passager, je reviendrai bientôt à des préoccupations plus profondes". Maintenant il y a pris goût et ça se sent.

Enfin, ça se sentait.

Parce que là, je le sens très mal à l'aise. On dirait qu'il cherche une fenêtre inexistante le long des miroirs qui tapissent tous les murs de la loge afin de pouvoir s'échapper en cas de danger. Mais il fait des efforts pour paraître serein. Le Greffier a passé un coup de fil tout à l'heure pour le prévenir que je bossais pour la police et qu'il comptait sur son entière coopération.

— N'hésitez pas à me dire en quoi je peux vous être utile, me dit

Chorizo en composant l'un de ces sourires capables d'éblouir des ménagères frustrées au derrière charnu. Mais il ferait bien de le peaufiner encore un peu, car il laisse filtrer l'inquiétude.

— Vous n'êtes pas sans savoir que nous enquêtons sur les meurtres de vos compagnons de... "métier". Avaient-ils des ennemis ? Auriez-vous eu connaissance de quelqu'un qui pourrait leur en vouloir ?

Son sourire cette fois-ci n'a rien d'un sourire de composition, et il en devient presque sympathique. Mais le presque est important.

— Vous avez une calculette sous la main ? Une qui opère avec des décimales, s'il vous plaît ? Il change aussitôt de ton, devient plus sérieux, pédagogique. Je pourrais vous en citer des dizaines, des centaines même. Des tas de gens pourraient en vouloir à ces trois-là. N'oubliez pas que dans ce business la monnaie d'échange est la morale, ou plutôt son absence. La starlette qui vous offre des faveurs sexuelles pour obtenir un plan com est capable de vous arracher les yeux quelques mois plus tard si les choses n'ont pas tourné à son avantage. Et ces trois-là étaient tout sauf des saints, vous pouvez me croire.

— Alors que vous, vous en êtes un ?

Il dodeline légèrement de la tête, mais encaisse le coup bas.

— Non, pas du tout. Mais mon rôle se limite à organiser le chaos, je suis le M. Loyal de tout ce cirque, celui qui arrive à imposer un peu de sérieux au milieu des clowns qui s'échangent des baffes.

— Ne soyez pas modeste. Vos émissions à vous, c'est presque du service public...

Nouvel hochement de tête, presque imperceptible cette fois.

— Que les choses soient claires, monsieur... Il attend que je lui donne mon nom, en vain. Vous n'avez pas l'air de m'apprécier et ça tombe bien, c'est réciproque. J'en ai plus qu'assez des moralistes faux culs qui passent leur temps à nous juger mais qui ne ratent pas une seule de nos émissions. Ou alors les autres, encore pire, qui clament aux quatre vents qu'on fait de la télé-poubelle, alors qu'ils seraient les premiers à en faire s'ils avaient la moindre possibilité de devenir riches et célèbres...

Je pense aux romans de Queca et décide de me montrer moins belliqueux.

— Et si nous reprenions tout du début, lui dis-je en faisant mine de vérifier quelques points dans l'épais rapport de Némio. Toute information susceptible de nous permettre d'éliminer des suspects fera avancer l'enquête. Vous souvenez-vous de Dieu Jr ?

Chorizo fait un bond dans son fauteuil capitoné :

— Pourquoi cette question, est-ce qu'on le soupçonne ?

— Bien sûr que non. Je vous le répète, nous cherchons seulement à éliminer des suspects...

— Alors vous pouvez éliminer Dieu Jr d'office. C'était un tocard, un modèle complètement has been. Ça ne marche plus les paumés de nos jours, c'est complètement out. D'ailleurs, je me demande encore comment...

— Comment quoi, Chorizo ?

— Eh bien je veux dire, ce mec n'avait jamais mis les pieds sur un plateau de télévision de sa vie, quand cette émission a été réalisée en direct sur toutes les chaînes il y a trois ans...

— Vous devriez le savoir mieux que personne, puisque c'était vous le présentateur de l'émission.

— Le plus curieux, c'est que même moi j'ignore comment ça a pu arriver. Là nous sommes dans une mauvaise passe, mais à l'époque la concurrence était féroce, il paraît inconcevable que toutes les chaînes aient pu se mettre d'accord pour réaliser un talk-show ensemble. Et encore moins avec un parfait inconnu comme seul invité...

— Si c'était si curieux, des rumeurs ont dû circuler...

— Certains collègues racontaient qu'il avait fait des miracles en privé devant certains grands chefs, vous savez ce que c'est, des rumeurs. Je sais seulement que l'émission a pu avoir lieu grâce à un accord entre les présidents des chaînes. C'est tout ce que je peux vous dire sur le sujet. Si vous le souhaitez, je peux vous préparer une liste des personnes qui nous ont déjà menacés et vous la faire parvenir, monsieur...

— C'est une excellente idée, lui dis-je de façon à l'interrompre, tandis que je me lève pour souligner sur la carte du Greffier son adresse mail. Je vous prie de l'envoyer à cette adresse. Elle pourra nous être utile. Et merci pour votre précieuse collaboration.

Alors que je m'apprête à sortir de la loge, Chorizo me demande, avec le visage d'un petit garçon effrayé, ou de futur vieillard :

— Vous pensez que les crimes peuvent être liés à l'émission ? Je ferais peut-être bien de prendre des vacances, je ne sais pas moi, d'aller à l'étranger...

— C'est impossible, lui dis-je d'une voix officielle. Vous l'avez dit vous-même tout à l'heure : vous êtes le M. Loyal de tout ce cirque. Et le spectacle doit continuer.

En sortant, je referme la porte en douceur.

Le chauffeur de taxi me lance un regard déçu en me voyant revenir sans être poursuivi par les alarmes ni les coups de feu. Il reste quelques instants à regarder la masse du bâtiment au cas où il pourrait s'en échapper des flammes. Puis il hausse les épaules, jette un œil sur le compteur qui n'a pas cessé de tourner et lâche dans un soupir :

— Où est-ce que je vous conduis maintenant ?

Je mets la main dans la poche pour attraper des allumettes, puis

change d'avis. Pas besoin d'elles pour décider quelle sera la prochaine étape. Je sais déjà où je vais aller. Là où personne ne m'attend.

Je cherche l'adresse des frères Alphée, la lis à haute voix et m'enfonce dans le siège de la voiture. Il va falloir réfléchir à tous ces nouveaux éléments. Totalement étranger aux intrigues télévisuelles, je n'avais pas pensé une seconde que l'apparition cathodique de Dieu Jr pouvait avoir un caractère exceptionnel. Et pourtant ça n'était pas banal : sa seule apparition à la télé, retransmise par toutes les chaînes d'Espagne comme s'il s'agissait des vœux de Noël du roi. Madeleine se vantait d'avoir des contacts dans ce petit monde, mais ça ne suffisait pas à expliquer l'ampleur de l'événement. Chorizo avait parlé de miracles qui auraient eu lieu en privé, et ça, c'était plus logique : Dieu Jr avait dû réussir l'un de ses tours de passe-passe devant les patrons des chaînes, pour une fois. Et il avait dû les éblouir suffisamment pour qu'ils lui consacrent une émission.

Je dois mener l'enquête là où personne ne s'attend à me trouver.

Les frères Alphée, J. et J. (je n'ai jamais réussi à me souvenir de leurs prénoms en entier, ni à les distinguer l'un de l'autre), tenaient lieu de prolétariat dans la pyramide des disciples de Dieu Jr. C'est aussi pour ça que j'aimais bien ces deux gars. Solides, un peu rustres sur les bords, ils s'occupaient de la sécurité des shows et de tous les événements qui gravitaient autour. Ce n'était pas rare qu'ils en viennent à réclamer à coups de poing les cachets qu'un imprésario pharisien refusait de nous payer. Ces mecs-là ne faisaient pas de manières et picolaient pas mal. Pas du tout le genre à participer aux réunions de l'élite, mais dès qu'il y avait du grabuge, on pouvait compter sur eux. André ou un autre de la même clique, je ne sais plus exactement qui, les avaient recrutés dans une boîte de nuit minable où ils bossaient comme videurs.

Voilà pourquoi j'ai du mal à cacher ma surprise quand le taxi s'arrête et que le chauffeur me dit, en montrant du doigt cet immeuble, que nous sommes arrivés.

C'est un bunker moderne haut comme une tour, situé dans la banlieue de Madrid, près d'une bretelle d'autoroute. Ne me demandez pas laquelle, je me goure toujours avec leurs numéros. Sur le bâtiment, des lettres en acier noir proclament : *J & J Alphée, Security*.

Je demande au taxi de bien vouloir m'attendre là et il se frotte les mains à l'idée du montant de la course. Pour une fois, l'argent de Queca me sert à quelque chose.

À peine entré, je me sens sur mes gardes. J'ignore quelle est la nature du danger, mais je suis sur mes gardes.

À la réception, je suis accueilli par une femme tout en courbes qui prononce soigneusement les s, ce qui ne suffit pas à estomper la sensation qu'il y a peu elle devait travailler derrière le comptoir d'un

de ces bordels du bord de la route. Je me présente et demande à parler à J. Ou bien à J. Elle bat des paupières, mais finit par appeler dans l'interphone une autre stripteaseuse recyclée, qui prend note et me demande, avec le ton de celle qui me proposerait de commander deux quarts de champagne :

— Et ton nom de famille, beau brun ?

— Il n'y en a pas. Dites-leur seulement que Poe les attend. Et qu'ils se magnent le cul s'ils ne veulent pas d'une émeute digne de celle de Ruissel-les-Ruisseaux chez eux.

Elle évalue du regard mes possibilités de faire un esclandre puis s'en va transmettre le message, pendant que je me concentre pour mieux étudier le bâtiment.

Du fric.

Beaucoup de fric.

Quand j'interroge la réceptionniste sur les activités de la boîte, elle récite avec la gravité d'une écolière qu'elle offre des services de sécurité personnalisée, de surveillance électronique, de sécurisation d'événements officiels et, pour finir, "s'il faut casser la gueule à une personne qui vous cause des ennuis, nous sommes aussi en mesure de le faire, tant que cela reste dans le cadre légal et tout, pas de souci".

Une division de chars d'assaut est en approche du côté de l'ascenseur privé, dans un tonnerre parfaitement adéquat. En fait, c'est J. et J. qui viennent à ma rencontre.

— Poète de mes couilles, ça fait combien de temps, dis-moi, ça alors mon vieux ! s'écrient-ils en chœur en m'écrasant entre leurs bras, tandis que l'un d'eux ordonne à la stripteaseuse : Toi ma jolie, fais-nous monter un pack de bière dans mon bureau, et va chercher deux bouteilles de bourbon !

— Je ne vais pas rester, J.

— Mon cul, ouais, que tu vas pas rester ! répond l'un ou l'autre des J. en me soulevant à bout de bras jusqu'à l'ascenseur.

Quand nous arrivons dans le bureau, excessif mais non dénué d'une forme d'élégance brutale, les boissons sont déjà là. On trinque au bon vieux temps, et on fait honneur aux bouteilles en énumérant chacun notre tour des anecdotes :

— Tu te rappelles la fois où on avait joué dans ce village paumé de Murcia, le jour de l'élection de Miss Tomate ? évoque l'un des deux J., quand le jury avait prononcé le nom de la gagnante, et que personne ne savait où était passée la meuf parce que tu étais en train de te la faire dans le bus ?

— Putain ouais, on avait dû se friter avec la moitié du village pendant que ce salaud de Poe finissait son affaire, approche un peu que je t'explose : tiens, prends ça, et bam, encore celle-là dans ta face, ajoute l'autre J. en jouant la scène.

On se poile et on continue à boire.

Ma visite n'a pas l'air de les déranger. C'est pas eux qui planquent Dieu Jr. Pourtant je peine à imaginer un endroit plus sûr pour se cacher.

— Je lève mon verre à Dieu Jr, fais-je emporté par l'ivresse, le messie le plus dément qui ait jamais mis les pieds sur cette putain de planète !

Ils lèvent leur verre pour trinquer, non sans une certaine hésitation.

— Y a un problème ? que je leur demande.

— Non, rien de grave, Poe, s'excuse l'un des deux J., c'est juste que...

— C'est les actionnaires. Quand on a monté cette boîte, ils nous ont pris la tête sur un truc : on devait plus revoir Dieu Jr. Plus aucun contact, qu'ils disaient, complète l'autre J.

— On n'est pas des ingrats, mais... tu vois ce que je veux dire ?

— Très précisément, t'en fais pas. Et d'un côté je vous comprends. Mais c'est pas pour ça que je suis venu vous voir, il faut que vous me rendiez un service, les gars.

— On casse la gueule au premier qui t'emmerde, Poe. Suffit que tu nous dises son nom.

— Je ne préfère pas. Pas pour le moment. Mais ce ne serait pas une mauvaise idée que vous me laissiez une carte avec votre numéro personnel, au cas où. Ce que je suis venu vous demander, c'est de faire passer un message à Dieu Jr s'il réapparaît. Il faudra lui dire de me contacter. Juste lui dire ça : qu'il vienne me trouver, que je serai là pour l'aider.

Je sens qu'ils sont troublés. On trinque une dernière fois et je repars.

Dans le taxi, sur le chemin du retour, je lutte contre le mal au cœur et les vertiges de l'alcool pour étudier de près le rapport détaillé de Némio sur les frères Alphée.

Parmi les principaux clients de leur agence de sécurité, on compte les sociétés de Peter, Simon et les Zébédées, l'agence de Nat, le bureau d'expertise financière de Matthieu, et même la chaîne de télévision où je suis passé il y a quelques heures.

J'étudie l'information disponible concernant l'ensemble des ex-"apôtres" et j'en arrive à la seule conclusion possible : ils ont tous eu un cul monstre depuis la dissolution du groupe.

Ils ont prospéré. Ils vivent tous une vie de rêve.

Tous, à l'exception de Dieu Jr.

LA MULTIPLICATION DES DVD

L'évangile de bière-fiction a cet avantage, par rapport à un évangile traditionnel, qu'il n'est pas nécessaire de virer tous les gros mots. Sans eux, raconter l'histoire de Dieu Jr tiendrait de l'impossible. Je crois bien n'avoir jamais entendu, de tout le temps que dura mon amitié avec Dieu Jr, une seule phrase sortir de sa bouche qui ne comportât au moins une grossièreté, de celles qu'il ne risquait pas d'avoir apprises au Ciel.

Un autre avantage et non des moindres, c'est que je peux vous raconter la vérité. Sachez seulement que mes souvenirs ne sont pas très fiables puisque Dieu Jr et moi, nous vivions complètement perchés.

La première fois qu'il passa la nuit chez moi, Dieu Jr trouva sur le canapé une boulette de shit oubliée par une nana facile à oublier. Il la multipliait plusieurs fois par jour, de sorte que je ne saurai jamais si ses miracles étaient de vrais prodiges ou seulement les fruits imaginaires de cette fumée épaisse, quasiment solide, qui occupait tout l'espace.

— Il est mortel ce teushi, Poe, on se croirait au paradis ! s'exclama-t-il cette nuit-là. Je crois que mon père a inventé la fumette pour que les hommes puissent capter l'essence de la divinité...

— Ce que tu fumes, là, un Maure l'a transporté au fond de son cul, lui répondis-je.

— Les voies du Seigneur, tu sais bien... dit-il.

Et il entra en lévitation. Ou alors c'était moi, qui sait, qui commençais à planer.

Mes relations avec le père de Dieu Jr : une indifférence réciproque et largement justifiée.

Je ne crois pas en Lui, comme il ne croit pas en moi. Et que chacun veille à ses propres intérêts.

Moi, je picole, je supporte des mecs totalement cinglés, et jusqu'à ces derniers jours je vivotais grâce à des jobs de merde qui ne me prenaient pas la tête. Lui, qu'il fasse ce qu'un Être Suprême est censé faire : c'est-à-dire rien.

Je me suis souvent demandé pourquoi je prêtais main-forte à Dieu Jr alors que je savais qu'il était complètement cinglé, ce que je continue à penser d'ailleurs. Un cinglé exceptionnel, mais un cinglé tout de même. Ce qui me poussait à le supporter, je pense, c'est cet enthousiasme désespéré qu'il savait transmettre, ce besoin enfantin de revendiquer son origine tout

en tentant désespérément de la nier.

Un jour ou l'autre, nous passons tous par cette étape de remise en cause de notre père. Peu importe qu'il soit un plombier occupé à trafiquer des canalisations, ou bien une immense divinité pleine aux as, ce qui revient au même finalement. Ils n'ont pas leur pareil pour nous faire trébucher d'un croche-patte bien placé, avant de nous aider à nous relever en lâchant un majestueux "je te l'avais bien dit" qui nous fait bien plus mal que l'hématome et le genou réunis.

Si vous ne me croyez pas, demandez donc au Frérissime de Dieu Jr.

Tout le monde sait que le père de Dieu Jr était la Toute-Puissance incarnée. Et pourtant, c'était sa mère que Dieu Jr craignait par-dessus tout. C'est seulement le jour où je l'ai rencontrée que j'ai compris.

Quant à son beau-père, il n'en parlait jamais, à part cette nuit où nous étions passablement bourrés, pour changer, et où il m'a avoué avoir été fasciné par l'irrésistible personnalité de George S. Atan durant sa prime adolescence, avant de s'apercevoir qu'il avait les mêmes intérêts commerciaux que son père et qu'ils étaient même associés dans plusieurs secteurs d'activité, derrière des prête-noms auxquels ils avaient recours pour conserver leur image de marque.

— C'est la même chose au final, il n'y a que les attachés de presse qui changent, m'expliqua Dieu Jr cette fois-là.

C'était un cinglé de première, aucun doute là-dessus. Mais il n'était pas sot.

Je n'ai pas eu avec mon père les problèmes que Dieu Jr avait avec le sien. Nous avons vite compris qu'entre lui et moi il n'y avait pas de conflit possible. Ou plus exactement je crois l'avoir compris avant lui. Il ne lui restait plus qu'à s'y faire.

Parfois je me demande ce qu'il attendait de moi, mais comme il ne me l'a jamais dit, un jour j'ai cessé d'y penser. Il m'a toujours considéré comme un étranger familial, comme l'anomalie d'un calcul réputé infaillible mais qui refusait de tomber juste. Pour mon père, la vie était un bilan comptable dans lequel je représentais une dépense dépourvue du reçu qui pourrait lui permettre de dégrever la perplexité dans laquelle je le plongeais. Je suppose qu'il s'agissait de la fameuse projection sur la descendance, sur son aptitude à réaliser tout ce qui n'a pas été possible ou tout ce que lui-même n'a pas osé désirer, toute cette vaste question à laquelle Abraham avait voulu mettre un terme avec le meilleur alibi de l'histoire, et que d'autres que lui ont réussi à arrêter à temps.

Alors que Dieu Jr se plaignait facilement après un certain nombre de verres ou de bière, la seule chose qui me faisait réellement pitié chez lui était un manque dont il ne semblait pas se rendre compte.

Tous ses démêlés avec son père, avec son Frérisissime, auxquels je prêtais ma complicité paresseuse bien plus parce qu'ils étaient ceux qu'ils étaient que par intérêt pour leur rôle familial trop prévisible, me semblaient une plainte de petit-bourgeois, de fils à papa.

Ai-je déjà dit que Dieu Jr était assez bobo ?

Plus que ses lamentations sur le manque d'affection paternelle, plus que le désintérêt fraternel d'un aîné habitué à être adoré depuis des siècles sans avoir à prouver qu'il mérite encore sa place dans le top ten, plus que sa terreur révérencielle envers son ex-hippie de mère, car ce sont les pires, et plus encore que le poids d'avoir le Diable en personne comme beau-père, ce qui m'affligeait chez Dieu Jr, c'est qu'il n'avait jamais eu un grand-père charpentier comme le mien.

Son grand-père maternel était un avocat juif prestigieux de Boston. Plus redoutable encore, d'après lui, que George S. Atan.

Et du côté des grands-parents paternels, il n'y avait pas vraiment le choix.

Ils n'existaient pas.

Sa capacité à se foutre et à me foutre dans la merde était proportionnelle à son appétit de gloire.

Dès notre retour de la tournée des macaronis, il plongeait dans une fièvre obsédante de réussir son pari d'accéder à la célébrité, comme s'il lui restait très peu de temps à vivre.

Et tandis qu'il formait de nouveaux groupes, toujours à partir des mêmes membres, il cherchait à surpasser son frère de coups d'éclat en performances désespérées.

Je dois dire pour sa défense qu'au moins les premiers temps il était soucieux de trouver une nouvelle façon de faire le Bien.

Une façon postmoderne.

Comme cette fois au Flash Tapas, un bar de la rue Doctor Piga où nous nous trouvions un dimanche midi, alors que Miguel Pérez Pardo, le patron, préparait avec la paresse d'un photographe reconverti en aubergiste des tapas aux pois chiches tout fumants spécialement mijotés pour soulager les gueules de bois.

Dieu Jr était déprimé, alors qu'une petite brune qui raffolait des paumés dans son genre priait nue, à genoux dans mon salon, depuis qu'elle avait vu la lumière céleste jaillir de son entrejambe au cours de la nuit.

— Si ça continue tout ce bordel, c'est moi qui vais pouvoir ravir à ma reum son titre de vierge, se lamentait mon pauvre ami.

Et c'est là qu'est entrée la Chinoise, de son petit pas rapide, en jetant des rétro-coups d'œil de contrôle vers l'autre côté du comptoir au cas où un barman prêt à la foutre dehors s'annoncerait.

— DVD, séries américaines, musique, Stlomaé, dit-elle à Dieu Jr.

Le fils cadet de Dieu étudia quelques instants les DVD de films pornos que

la Chinoise avait apportés, mais il les avait tous vus.

— C'est tout ce que tu as ? Mais c'est trop de la daube ! s'exclama-t-il.

— Pas argent pou acheté lien, lien d'autle, lui dit-elle.

— C'est dingue ça, frangine. Et c'est en vendant ces merdes que tu vis ou j'hallucine ?

— Vivle, oui, si toi penses ça c'est vivle...

Avant qu'elle ne puisse l'en empêcher, il lui piqua tous ses disques et courut s'enfermer dans les toilettes du bar.

La Chinoise voulut protester mais elle s'immobilisa, un étrange sourire aux lèvres. J'imaginai que Dieu Jr lui avait fait le coup de son regard unique.

Deux minutes plus tard, il revenait les bras chargés de centaines de disques. Il les offrit à la Chinoise.

— Voilà, tu auras plus de merde à vendre, frangine. Adieu ma sœur, va en paix ou va te faire foutre, comme tu préfères.

La Chinoise déguerpit sur-le-champ, en liesse, et je me fis la réflexion que ce ne serait pas une mauvaise idée de l'imiter.

Mais Dieu Jr rayonnait de joie. Et les allumettes m'ordonnaient de rester.

Pour finir de me convaincre, Miguel venait juste de nous servir l'un de ces plats de pois chiches capables de me redonner foi en l'homme.

Je pensai qu'on n'était pas à quelques minutes près.

Hélas, si.

Avant qu'on n'ait pu avaler la troisième bouchée, une foule de Chinois et de Chinoises avait envahi le local, les bras chargés de disques :

— Ici legalde, moi avoil les disques, bon polno, bon polno !

— Multiplical Avatal, Avatal bendle beaucoup !

— Locco Sifléddi, Locco Sifléddi, s'il bou plaît !

Dieu Jr lévita jusqu'aux toilettes, à moins qu'il n'y ait été porté en triomphe, tandis que le patron du Flash Tapas tentait d'éviter la catastrophe et que de nouveaux Chinois arrivaient de toutes parts en brandissant des CD, prêts pour assister au miracle. Dieu Jr multipliait, multipliait, et lorsque je pus enfin l'approcher, je lui dis qu'il fallait se magner de partir. Il me répondit que ces Chinois étaient pareils à des pêcheurs qui revenaient d'une mer mesquine sans poissons dans leurs rets. Et que des poissons, il allait leur en filer.

À peine se rendit-il compte qu'il était entouré d'un public qu'il perdit la faculté de multiplier. J'ai pensé que tout allait s'arrêter à ce moment-là. Mais il n'en fut pas ainsi.

Parce qu'une minimanifestation de Blacks fit irruption dans le bar, portant leurs propres DVD à Dieu Jr et demandant à bénéficier du miracle. Quand ce dernier leur dit qu'il n'y arrivait plus, ils le traitèrent de raciste. Les Chinois volèrent au secours de leur champion ("pas laciste, pas laciste dou tout, mossieu moultiplie DVD chinois : Stlomaé") et la situation semblait sur le point de dégénérer en un film de Spike Lee envahi par le casting

d'une superproduction de Jackie Chan, quand les sirènes de la police se mirent à résonner sur les pavés de la rue.

Comme s'ils avaient répété pendant des mois une comédie musicale de mauvais goût, les Chinois et les Blacks jetèrent par terre des milliers et des milliers de DVD, levèrent les yeux au ciel et se mirent à siffloter la même chanson pour faire croire qu'il ne se passait rien. Si mes souvenirs sont bons, c'était un tube de Stromae.

Les flics embarquèrent tout le monde, mais dans un geste de pitié ils me laissèrent emporter mes tapas aux pois chiches tandis que les Blacks et les Chinois continuaient de siffler en chœur. Je parie que de toute l'histoire des arrestations de masse à Madrid ils n'avaient jamais vu un groupe de prévenus si bien accordés.

Finalement aucune charge ne fut retenue contre nous. La police avait passé mon appart au peigne fin mais elle n'y avait pas trouvé la moindre trace d'un graveur de DVD. Juste cette nana à poil qui priait au beau milieu du salon.

Quand les flics nous ont libérés, Dieu Jr avait du mal à comprendre pourquoi je lui faisais la gueule.

— Multiplier des pains et des poissons, n'importe qui peut le faire, Poe. C'est juste un catering hyper rodé. Tu crois que mon Frérissime sait faire dix mille copies de Rocco le perforateur, lui ? C'est trop de la balle. Pas la peine de râler, ça aurait pu trop mal se passer. T'imagines si la SACEM avait envoyé son GIPN ou un bataillon de snipers du style ? On aurait halluciné...

— Je t'arrête tout de suite, Dieu Jr. La SACEM n'a pas de groupes armés.

— Pour l'instant. Mais ça ne va pas tarder, me répondit le plus jeune fils de Dieu.

ÉCRIRE FAIT MOINS MAL

Angélique est partie pour un mystérieux voyage afin de poursuivre ses recherches sur la véritable identité de Queca Osmán Dendeiro. C'est un message qu'elle a laissé sur le répondeur de mon fixe qui vient de m'en informer, en me rappelant au passage la raison pour laquelle j'ai toujours eu horreur de ces machines.

J'entends au ton de sa voix qu'elle n'est pas fâchée de mon manque absolu de collaboration.

Juste un peu déçue.

Une déception légère, comparée à celle qu'elle sentira quand elle découvrira que Queca, c'est moi.

Qu'est-ce qui risque de la mettre plus en colère : que je lui aie fait perdre son temps ou que je ne lui aie pas fait suffisamment confiance pour lui dire la vérité ?

Pour le coup, l'amour, c'est vraiment un truc de malade.

J'ai recommencé à picoler comme à l'époque de Dieu Jr. Ou plus encore.

Le plus absurde dans tout ça, c'est que dans son message Angélique me promet une sorte de marathon de la baise à son retour.

Ça devrait me rendre heureux.

Mais en fait, pas tellement.

Pas autant que je le voudrais.

J'ai écouté le message cinq fois, en quête du moindre indice qui pourrait laisser penser qu'elle est folle de moi comme je suis fou d'elle, aussi foutrement accro que je suis raide dingue, d'un amour fou et irrémédiable. Mais elle me promet seulement de la baise. Entretemps, quelqu'un a choisi la date de la mort de mon ami, à moins qu'il ne s'agisse d'une blague macabre et que Dieu Jr ne soit déjà plus qu'un cadavre un peu replet dont la perruque serait tombée par terre. Et moi, je ne peux rien faire d'autre que de tendre mes filets, aller voir les anciens potes de Dieu Jr et m'envoyer des bières qui se répètent comme le message d'Angélique sur le répondeur.

J'aurais dû m'y attendre. Comme disait souvent Harold, "toutes ces conneries sur le karma, ça marche, Poe. Ça marche pour mieux nous faire chier, mais ça marche."

Oh que oui, ça marche.

Je ne me suis pas senti dans cet état depuis l'époque de Lucy. Vulnérable et heureux par moments de me sentir à ce point démun.

Mais ce n'est pas ça le problème. Le problème, c'est qu'Angélique est une

filles à chat.

Et ça, ça complique tout.

Tout à l'heure j'ai réussi à allumer le vieil ordinateur portable Toshiba que j'avais acheté il y a des années à un autre imbécile fou amoureux, un certain Daniel Almagro, magicien au chômage parce qu'il ne réussissait jamais ses tours en public. Comme Dieu Jr. En fait, j'avais arrêté de me servir de cet ordinateur le jour où j'ai commencé l'imposture, quand je me suis mis à écrire les romans à l'eau de rose de Queca.

Là, je viens de passer des heures, et autant de bières, à écrire tout ce que je sais des filles à chat.

C'est pas grand-chose pourtant.

Par exemple, je sais que Lucy, ma pauvre Lucy, n'avait pas de chat. Et pourtant c'était une fille à chat. Je sais quelque chose de l'impatience qu'on dissimule quand le chat d'une fille à chat nous étudie comme un bourreau qui réfléchirait au meilleur endroit pour nous trancher la tête. Je sais quelque chose de la majesté asiatique avec laquelle ils observent nos efforts pour ressembler à des types plus chouettes que ce que nous sommes en réalité.

Le nom japonais du chat d'Angélique me revient en mémoire et je me demande à qui elle a bien pu le confier et, surtout, pourquoi ce n'est pas à moi qu'elle a demandé de le garder. Ça, à la rigueur, je peux comprendre : je dois être le type le moins fiable qu'elle a croisé dans sa vie de mains couvertes de griffures minuscules. Mais malgré tout ça me travaille qu'elle n'ait pas pensé à me le demander.

Le message d'Angélique sur le répondeur, terminant avec un simple "baisers".

Y aurait-il des baisers simples ?

Ce qui me fascine chez elle, en plus de ce que je peux toucher, est de l'ordre de l'intangible : comme un chagrin venu de loin dont je me sens exclu parce qu'il a commencé bien avant moi, une élaboration des douleurs passées qui jaillit en chacun de ses sourires et cette faculté si caractéristique des filles à chat à aller de l'avant sans penser à ce qu'elles laissent derrière elle.

Je viens de m'apercevoir que j'ai passé une bonne partie de l'après-midi à écrire un manuel insuffisant d'instructions pour comprendre une fille à chat. Ce n'est rien d'autre qu'un nouvel acte d'orgueil. Ce qui compte, c'est qu'avec elle il n'y a pas de boussole qui vaille, ne parlons même pas de la vulgarité d'un GPS. Rien de ce que je pourrai écrire ne changera le destin d'Angélique, de la même façon que l'évangile de bière-fiction que j'écris sur Dieu Jr ne le ressuscitera pas si quelqu'un l'a tué.

Nous, les écrivains, nous confondons l'acte d'écrire avec l'acte de faire. Et nous le confondons à dessein, pour mieux ne rien faire.

Parce que écrire, ça fait moins mal.

Voilà pourquoi je vais continuer à écrire ce manuel, comme je vais

continuer à égrener mes expériences aux côtés de Dieu Jr dans cet évangile mécréant de bière-fiction : parce que la seule chose que je sais faire plus ou moins bien, c'est d'écrire, une chose qu'on fait mieux quand on est seul. Parce que je ne peux le protéger de rien, parce que je ne peux pas le sauver, et que ce don pour résoudre des mystères absurdes que des professionnels comme Arregui ou le Greffier avaient cru déceler chez moi s'est dilué dans une chose aussi banale que l'amour ou la peur.

Le téléphone sonne.

Est-ce que ça pourrait être elle ?

Ou Dieu Jr ?

Aucun des deux, à moins que quelqu'un ne les ait obligés à prendre une voix d'imbécile qui aurait vu des dizaines de films sur la mafia, mais jamais les bons.

— Ta copine est mignonne, vraiment très mignonne. Trop jolie pour un loser dans ton genre, Poe, dit la voix sans doute déformée par un mouchoir, qui essaie de paraître menaçante. Ce serait dommage qu'il lui arrive des bricoles, maintenant qu'elle est en voyage...

J'inspire à fond et garde le silence. La voix continue à réciter son message :

— J'ai du mal à comprendre pourquoi tu perds ton temps à chercher ce prophète débile qui est peut-être un assassin dangereux. Moi, si j'avais une femme pareille dans mon pieu...

— Si tu avais une femme comme Angélique dans ton pieu, la seule chose que tu serais capable de lui faire, c'est de lui faire pitié, lui dis-je pour qu'il arrête de parler. À moins qu'elle ne soit spécialement branchée miniatures. Et je te jure que si quelqu'un touche à un seul de ses cheveux, à un seul, tu m'entends, je te coupe les couilles, même s'il faut pour cela que j'aille les chercher à la loupe. Compris ?

Il lâche une bordée d'injures qui lui fait oublier sa précaution du mouchoir sur le téléphone.

Il raccroche.

C'était le Roquet.

Ce connard sait qu'Angélique est en voyage.

Mais il doit être passablement désespéré pour recourir à une ruse si grossière.

J'intitule Filles à chat. Manuel d'instructions insuffisantes ce que je viens d'écrire, je l'enregistre dans la mémoire de mon portable puis éteins l'ordinateur.

La seule chose que je sais faire en tant qu'écrivain, c'est d'imaginer des romans frauduleux ou des manuels incomplets.

En tant qu'amoureux, je ne vaux pas mieux.

Reste à savoir ce que je vaux comme détective.

Maintenant je sais par où commencer.

Je n'avais aucun ami à qui demander conseil dans ma recherche sans

cartes. Heureusement, mon ennemi s'est chargé de me rappeler ce que je dois faire.

C'était si évident que je ne le voyais pas.

C'est un proverbe français que le Roquet ne doit même pas connaître.

Parfois, on tombe juste sans le faire exprès.

Cherchez la femme.

Un truc dans ce goût-là.

C'EST LOIN D'ÊTRE AUSSI ROMANTIQUE QU'ON POURRAIT LE CROIRE

La poissonnerie n'a rien perdu de son allure de bijouterie et d'ici quelques heures elle fermera ses portes chromées. J'hésite et m'arrête un moment au coin de la rue, le temps de retrouver les idées claires après mes excès de bière et d'autocompassion. J'en viens à penser que plus j'absorbe de bière, moins il reste de place pour l'autocompassion. Je remonte la rue Olivar, une rue tellement en pente qu'elle vaut au moins une demi-heure de musculation, et j'arrive à Olmo quelques instants après l'ouverture du Malatesta.

Il n'y a qu'un seul client au bar. Et je vous le donne en mille : ce client, c'est Luis B. Je ne l'avais pas revu depuis l'époque du John Lennon Catch Attack Band. C'est un brave type à sa manière. Enfin c'est comme ça que je le vois. Il m'invite à boire un coup et je me fais la réflexion que dans les polars ces rencontres de hasard livrent très souvent la clé de l'énigme.

Hélas ce n'est pas le cas. Luis B. me raconte que cela fait des années qu'il a complètement perdu de vue Dieu Jr.

— Tu sais, j'ai laissé tomber la musique depuis une éternité, Poe, m'explique-t-il.

— Et du coup tu as fait quoi de tes journées, de la lutte libre ?

— Pas du tout. Je suis un mec sensible, moi, tu sais bien. Non, j'ai choisi de me forger un avenir. Tu vois ce que je veux dire ? Me tourner vers un métier prometteur, qui me permette d'aller de l'avant, pour ne pas voir défiler les années comme ça sans évoluer. En fait, jusqu'à il y a deux semaines, j'ai été videur dans des boîtes à putes.

— Dame, voilà un métier qui ne manque pas de perspectives.

— C'est bien ce que je me disais. Mais je vais t'avouer quelque chose...

— Oui ?

— Bah finalement, videur dans une boîte à putes, c'est loin d'être aussi romantique qu'on pourrait le croire.

— Si tu le dis...

Il me raconte qu'il est revenu à la musique. Il vient de former un nouveau groupe qui a un énorme potentiel, même si "le batteur est un gros con à qui je vais démonter la gueule à la prochaine répète, s'il continue à me prendre la tête". Je pars en lui offrant une bière

d'avance et je redescends vers la poissonnerie de Peter Simon and Co.

Les portes du Rocker Fish glissent silencieusement au passage d'un homme en costard-cravate. Dans ses mains, un attaché-case. Il ressemble plus à un trafiquant de diamants qu'au directeur des achats d'une chaîne de poissonnerie de Getafe. Une voiture à chauffeur l'attend dehors pour le conduire vers de plus nobles quartiers. À l'intérieur de la poissonnerie, tout est exactement comme la dernière fois. Les docteurs poissonniers examinent leurs patients sans prêter attention au reste du monde, mis à part le petit Chinois qui me salue d'un geste cordial avant de se replonger dans l'étude d'un anatife qu'il tient au bout d'une pince, comme s'il se demandait pourquoi la nature avait doté ce mollusque d'un pénis démesuré alors qu'il passe sa vie accroché à un rocher sans sortir faire la fête ni la moindre orgie.

Est-ce la faute de la bière ou de l'idiotie de l'amour qui rend la vue, le fait est que maintenant je perçois de subtiles différences entre les trois clones de jeunes femmes qui sourient en chœur. La numéro deux me reconnaît comme un ami de don Simon et lui annonce ma visite dans son oreillette. Elle reçoit la réponse et me demande de la suivre à l'étage. Cette fois-ci, elle laisse assez de distance pour m'offrir une vue plus complète de ce que la brièveté de sa robe ne suffit pas à cacher. Moi, je regarde ailleurs comme un imbécile en me rappelant le titre d'un bouquin de Bukowski, un recueil de poèmes, qui nous prévenait que l'amour est un chien de l'enfer. Ce vieil ivrogne avait raison.

Dans son bureau, Peter m'accueille avec un sourire tendu.

Ça n'a pas l'air de le faire marrer que je revienne à la charge.

Et encore moins ce regard complice que m'adresse la jeune femme, un peu moins clonée chaque seconde, avant de s'en aller. Quand nous étions disciples de Dieu Jr, Peter et moi, il nous arrivait d'en venir aux mains à cause de sa manie de considérer toute femme qui lui plaisait comme sa propriété exclusive.

Il m'invite à m'asseoir mais, cette fois, il ne m'offre rien à boire.

— Encore toi, Poe. À ce train-là je vais devoir te trouver un taf dans la boîte...

— Justement, je suis venu pour ça, Peter, lui dis-je dans une improvisation totale.

— Sérieux ? Toi, bosser, respecter des horaires ? C'est vrai que tu as l'air d'avoir changé, au moins niveau fringues. T'es devenu riche ou quoi ?

— J'ai eu un gros coup de pot. Mais c'est fini, enfin si tu vois ce que je veux dire. Et puis tous ces tafs de merde, j'ai fini par en avoir marre.

Il y réfléchit. Au fond, Peter est un brave type. Et je sais qu'il m'apprécie.

— Écoute, il faut que je voie ça avec les autres, mais putain ! Après

tout ce qu'on a vécu ! Le bon vieux temps... C'est toujours intéressant de pouvoir compter sur quelqu'un de confiance. Nous venons de réinventer le concept de la poissonnerie, Poe.

— Intéressant. Tu peux m'en dire plus ?

— En fait c'est très simple : qu'est-ce que les gens veulent, de nos jours ? Se sentir différents des autres, même s'il faut dépenser quatre fois plus pour avoir le modèle d'ordinateur que TOUT LE MONDE rêve d'avoir, ou foutre la moitié de son salaire dans un portable, de telle marque et pas un autre. Nous, ce qu'on fait, c'est qu'on achète le meilleur poisson aux bateaux de pêche de la côte. Et on leur en offre plus que les autres.

— Où est le bénéf alors ?

— C'est qu'on prête aussi du fric aux pêcheurs pour équiper leurs bateaux. Comme ils n'arrivent jamais à rembourser, on le récupère à tous les coups. Sur les registres, nous figurons comme une coopérative, mais en réalité nous vendons la marchandise à prix d'or dans des boutiques de luxe et dans de grands restaurants de toute l'Europe. Tu as dû croiser un type très classe en costume gris en entrant, non ? C'est l'un de nos négociants en produits artistiques marins. Tu pourrais faire ça, par exemple.

— Et t'as jamais eu l'idée de faire monter les prix, par exemple de faire en sorte que les pêcheurs signent les langoustines comme des pièces uniques, comme on le fait avec les tableaux ?

— Excellent. Tu vois bien que tu pourrais nous être utile, Poe. Mais... attends une minute... Tu serais pas en train de te foutre de moi, là ? OK, en fait tu t'en tapes complètement de bosser ici, tu es juste revenu pour en savoir plus sur Dieu Jr. Je t'ai déjà dit l'autre fois que je ne l'ai pas revu. Et tu sais quoi, j'en ai marre de ce pauvre mec, il n'a fait que me pourrir la vie depuis que je l'ai rencontré !

Je prends note mentalement : Peter Simon, disciple préféré entre tous les disciples, vient de renier pour la deuxième fois celui qu'il appelait il y a peu son maître.

Il y a des histoires qui ne cessent de se répéter.

— Non, Peter, c'est pas pour lui que je suis venu te voir. C'est pour elle. Pour Madeleine. Je veux bien croire que tu en aies ras le bol de Dieu Jr, mais pas de Mado. Tu étais fou d'elle à l'époque, et à mon avis t'es pas le genre de mec à oublier. Surtout ne réponds rien, tu risquerais de me raconter des conneries et c'est vraiment pas la peine. Dis-lui seulement que je veux la voir, que Dieu Jr n'est pas le seul à être en danger et que moi, je pense pouvoir l'aider. Tu peux faire ça pour moi ?

— Je vais essayer, Poe. Je te promets d'essayer. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi tu fous ton nez dans tout ce merdier, mais je sens bien que tu fais ça pour lui, même s'il est loin de le mériter. Peut-

être que je t'avais mal jugé. En tout cas, tu as drôlement changé. Quand les choses se seront un peu tassées, si jamais tu veux un poste de cadre dans notre boîte, n'hésite pas à me faire signe. Tu pourras compter sur moi.

Une fois debout, je palpe le verre opaque jusqu'à ce que l'un des panneaux coulisse sur le côté.

— C'est sympa de ta part mais ma réponse est non, Peter. J'ai bien peur que le métier de poissonnier soit loin d'être aussi romantique qu'on pourrait le croire.

Puis je descends l'escalier.

Je salue le Chinois et les nanas clonées. La numéro deux a un petit grain de beauté à la commissure des lèvres qui la rend différente des autres.

Elle me raconte qu'elle s'appelle Jasmín, qu'elle vit dans le quartier et qu'elle va tous les jeudis soir au Travelling, un bar où j'ai perdu des illusions les unes après les autres comme s'il s'agissait de simples vestes, et qu'elle compte y aller aussi ce jeudi... toute seule.

Une information qui, comme la sagesse, arrive au moment où tu n'en as plus besoin, ou pis, quand tu ne sais plus quoi en faire.

ROCK & CATCH ATTACK

Après plusieurs tentatives infructueuses pour devenir célèbre, Dieu Jr resta plusieurs semaines sans parler, à part les fois où je le surprénais devant la télé, en pleine pub pour un laxatif quelconque, en train de répéter son fameux “Mon père, pourquoi m’as-tu abandonné ?”

Et comme souvent chez lui, un jour il revint à la charge avec une telle énergie qu’il nous persuada de le suivre.

Il avait décidé de refonder le groupe sous un autre nom, Les Beaux-fils du Diable, à partir d’un concept révolutionnaire qui allait changer à jamais l’industrie de la musique :

— Jusqu’à présent, les groupes étaient ordonnés, symétriques, mécaniques, vous voyez ce que je veux dire ? Chacun faisait ce qu’il savait faire de mieux, et ça ronronne... Les Beaux-fils du Diable vont faire péter tout ça ! On changera d’instrument à chaque chanson, on laissera la musique jaillir de la spontanéité, on improvisera les paroles, on jouera là où on voudra, quand on voudra, avec ou sans public, on s’en tape ! Vous en dites quoi ?

Il exultait de joie, au point que personne n’osa lui dire que c’était peut-être une énormité historique.

C’était un suicide programmé, mais la diplomatie vénitienne d’André réussit à convaincre Dieu Jr de la nécessité d’embaucher au moins un musicien professionnel, histoire de garder une base rythmique pendant que les membres du groupe torturaient des instruments dont ils ignoraient tout.

Voilà comment Luis B. entra dans le groupe en qualité de musicien invité.

Je le connaissais depuis des années. On fréquentait les mêmes bars atroces et les mêmes nanas canons. Ou l’inverse.

C’était un géant à la gueule d’assassin qui planquait sous ses airs de dur un cœur immense.

Personne ne savait où il le planquait au juste.

Les gars prétendaient que son cœur était si grand qu’il le laissait à Madrid quand on partait en tournée, de peur qu’il ne prenne trop de place dans le bus.

Luis B. aimait le rock par-dessus tout. Il avait déjà fondé deux douzaines de groupes, qui tournaient bien et jouaient avec passion. Une telle passion que la formation durait rarement plus d’un concert, et qu’à la répétition suivante les musiciens se tapaient dessus.

Fasciné par la grâce de Dieu Jr qui savait se rendre irrésistible chaque fois qu'il lançait un nouveau projet, Luis B. accepta de remettre à plus tard sa vocation de leader pour travailler comme musicien sous contrat. Contre toute attente, cette idée de jouer en totale impro était loin de lui déplaire. Nous partîmes en tournée sans avoir répété une seule fois.

Notre premier concert, à Peuplière-des-Peupliers, fut à marquer d'une pierre blanche.

Luis B. demeura impassible toute la première chanson, qui sonnait un peu comme un groupe de moines tibétains saoulés au vin de messe espagnol dans un bordel brésilien.

À la basse, il apportait un rythme à peu près repérable.

Il avait l'air grave et concentré, face à un public qui ramassait des pierres au sol sans nous lâcher des yeux.

Le deuxième morceau fut un mix de douze morceaux différents, car chaque musicien jouait la chanson qui lui passait par la tête, quand il n'en improvisait pas une sur-le-champ. Luis B. suivait à la basse sans se rendre compte que sa taille, car il était aussi grand que Peter, en faisait une cible idéale pour les autochtones qui le prenaient déjà en ligne de mire.

Ce fut alors que Simon, qui s'était endormi à la suite d'une de ses attaques de narcolepsie, se réveilla en sursaut et fit claquer ses cymbales avec une force tellurique.

Le groupe se tut. Sauf lui, qui continuait à frapper sur ses disques métalliques en chantant les yeux fermés :

— "All we are saying is give peace chance, All we are saying is give peace chance, All we are saying is give peace chance..."

Luis B. se mit à sourire et dit à haute voix :

— Ah non, c'est pas croyable ça, pas du Lennon, pitié.

Et il bondit sur un Simon en pleine extase qui l'esquiva sans même le voir, de sorte que Luis tomba près de Jean et lui brisa la basse sur la tête.

Le public applaudit, et les applaudissements redoublèrent quand Jacques attrapa un pied de micro et l'éclata contre la tête de Luis B.

Les Alphée se jetèrent sans réfléchir dans la mêlée avec une agilité inattendue : l'un des deux J. croisa les doigts de ses mains à la hauteur du genou pour que l'autre puisse monter sur cette courte échelle et, de là, prendre son élan pour voler vers l'aîné des Zébédée, lequel l'ayant vu venir se décala de côté et étira un bras que l'Alphée volant se prit de plein fouet.

J'en profitai pour asséner un coup de bouteille sur la tête de Jean qui tentait de se remettre debout sous les huées du public. Peter m'appliqua une double Nelson qui m'immobilisa par terre et tenta de me plaquer l'épaule sur la scène. Alors que je résistai au sol, je vis d'en bas que Dieu Jr me tendait une main ouverte, depuis l'endroit où il avait atterri après avoir été propulsé par un coup de pied aérien de Nat.

Je pigeai tout de suite et frappai la paume de sa main de toutes mes forces.

Il se mit à léviter et flanqua à Peter un coup de nos deux mains unies comme une masse. Puis je sortis de scène, moins par peur que par souci de respecter les règles, mais j'y retournai aussitôt car je m'aperçus que Matthieu était en train d'escalader les baffles pour mieux se laisser tomber sur Jacques, dans ce qui s'appelait, comme je l'appris ensuite, un reverse jumping cutter. Ou quelque chose dans ce goût-là. J'attaquai le Zébédée d'une poussée et, dès que l'homme aux euros fut tombé sur le dos, je me lançai sur lui en le plaquant au sol pendant qu'une partie du public comptait :

— Un ! Deux ! Trois !...

Et l'autre moitié accompagnait Simon qui chantait au micro :

— "All we are saying is give peace chance, All we are saying is give peace chance..."

Quand le public arriva à dix, les applaudissements éclatèrent de toutes parts et je dus faire plusieurs révérences. Thomas en profita pour me flanquer un coup de pied au cul qui me fit dégager de la scène. Le public freina ma chute et me fit remonter sur scène avec une telle force que mon genou heurta le visage de Philippe, qui tomba à la renverse, et moi sur lui.

Le décompte reprit alors que des cris d'encouragement montaient du public :

— L'ivrogne, l'ivrogne !

Maintenant que j'y pense, j'avais pas mal picolé ce jour-là.

Nous tombions les uns après les autres. Il arriva un moment où seul Dieu Jr tenait debout, en lévitation au-dessus de nos têtes, du moins c'est ce que j'imaginai depuis le sol.

Il tira sa révérence dans l'hystérie générale et nous repartîmes en portant les plus esquintés jusqu'au bus, sous les hurras des villageois de Peuplière-des-Peupliers.

Il nous fallu plusieurs heures avant de réaliser ce qui venait de se passer.

Et c'est Matthieu, évidemment, qui eut l'idée de génie d'en tirer parti.

Ce fut le premier et le dernier concert des Beaux-Fils du Diable.

Ce jour-là, nous étions devenus le John Lennon Catch Attack Band. Et c'est depuis ce soir-là que nous avons commencé à gagner un max de thunes. Le fabricant de macaronis n'était pas franchement convaincu, mais Matthieu dégota un autre sponsor bien plus généreux : une marque de liniment.

Pour les costumes, nous avons bataillé sévère parce que personne ne voulait endosser celui du méchant catcheur, vous savez, celui qui se fait constamment siffler par le public.

Philippe accepta de se faire appeler Lord Macaroni, le cuisinier mortel. Avant chaque combat, il brûlait au centre du ring une photo de Ferran Adrià.

Jean Zébédée insista pour se déguiser en Machiavel. On le laissa faire parce qu'il était toujours le premier à quitter le combat.

Peter et André devinrent les Calamars tueurs, puisque cette tenue leur permettait de faire de la pub pour la poissonnerie de Lavapiés que leurs femmes géraient à leur place. Nathanaël réclama le rôle du Joker, qui semblait taillé sur mesure pour lui, tandis que Matthieu luttait en costard-cravate et haut-de-forme sous le nom d'Oncle Sam.

Thomas était le Fou du volant et les frères Alphée devinrent les Troglodytes, ce qui nous permit d'économiser pas mal sur le budget des costumes : ils se laissèrent pousser les cheveux et quand ils entraient sur scène, c'était vêtus d'un simple pagne.

Le surnom qui échut à Simon fut Morphée le rêveur, et il refaisait chaque fois son numéro sur la chanson de Lennon, même s'il fallait quelquefois lui donner un bon coup sur la tête pour le réveiller à temps.

Contre toute attente, Luis B. avait choisi un costume de scène qui le faisait passer pour un sosie d'Elvis au gros cul. Peut-être pensait-il que sa passion pour les Beatles risquait de foutre en l'air sa réputation de dur à cuire.

Quant à moi, je refusais catégoriquement de me déguiser. Du moins tant que Matthieu, à la ruse légendaire, n'eut pas signé de contrat de partenariat selon lequel je devais revêtir un justaucorps, dans l'esprit de Superman mais de couleur dorée, une ceinture spéciale composée de bouteilles de bière et une broderie qui marquait la légende sur mon torse : UltraKro. Ce costume me donnait le droit de boire de la bière à volonté. Mais j'en eus vite assez, faut le dire. C'est pas du tout la même chose de picoler quand on est payé pour le faire.

En plus, porter un justaucorps, c'est pas une sinécure : quand on a une érection, ça se voit tout de suite. Et le pire c'est quand on n'en a pas, parce que ça se voit.

À mon avis le rôle le plus dur était celui du pauvre Jacques. En effet Dieu Jr, qui avait exigé d'apparaître déguisé en lui-même, l'obligea à lutter sous l'apparence de Jésus, avec une lourde croix en bois attachée à l'épaule. Au lieu des prises fictives que nous apprîmes très vite à exécuter, il le frappait pour de vrai. Rares étaient les concerts qui ne finissaient pas à l'hosto pour l'aîné des frères Zébédée.

Au bout de quelques mois, tout ce cirque finit par nous lasser. Tous, sauf Simon que nous dûmes bâillonner parce qu'il chantait l'hymne de Lennon même quand il roupillait.

— Tout ce bordel ne ressemble plus à rien, les gars, dit Dieu Jr dans la réunion où nous devions voter la dissolution du groupe, et ça n'a plus rien à voir avec du rock-and-roll. On a pas fait une seule télé locale de toute cette foutue tournée, c'est hallucinant. À ce rythme il va me falloir mille ans pour devenir une star.

Et Luis B. dans son costume d'Elvis immaculé à la braguette rembourrée de deux paires de chaussettes résuma notre pensée à tous quand il prononça ces mots :

— Je vais vous dire un truc : le *Catch Attack*, c'est loin d'être aussi romantique qu'on pourrait le croire.

Et voilà comment nous revînmes à Madrid, après avoir pris soin de perdre les cymbales de Simon en chemin.

C'était ça, ou les lui faire bouffer.

TU N'ÉPIERAS POINT

Voilà, j'ai un nouveau portable. Je l'ai acheté ce matin entre deux interviews. C'est un appareil jetable mais il m'a fallu donner autant d'informations, signer autant de paperasse que si j'avais voulu me procurer un bazooka. Grâce à ce téléphone je viens d'appeler trente-deux fois le numéro d'Angélique, en lui laissant le même nombre de messages, sur sa messagerie ou par textos, pour être certain qu'elle sache que ce numéro est bien mon numéro.

Le proverbe dit vrai : jamais trente-deux sans trente-trois.

Donc je rappelle. Toujours rien. Téléphone éteint ou hors de portée du réseau.

Une bière de plus ne va pas me tuer. Deux bières non plus. Je les décapsule et les emporte au salon où flotte encore son parfum. Je cherche du regard un objet qui ne me ramène pas à son souvenir et découvre la télévision. Je l'allume, un peu surpris qu'elle marche encore. Cela fait plus de trois ans que je ne m'en suis pas servi. Du temps où Dieu Jr vivait ici, il y avait des téléviseurs partout, de toutes les tailles. Quand nous nous sommes fâchés, je les ai distribués dans le quartier, en les déposant sur le pas de la porte de mes voisins ou en les filant directement aux mendiants de Lucy qui tournaient encore autour de mon immeuble, malgré le passage des ans, avec la vaine illusion qu'elle pourrait revenir. Personne ne revient de la mort. Je n'avais conservé que ce petit appareil, une façon de signifier au père de Dieu Jr que je me fichais pas mal qu'il m'espionne par l'écran de la télé, sans doute, ou qu'il oblige les plus délirants de ses scénaristes à bosser sur le pitch de ma vie : je n'avais besoin de personne pour la foutre en l'air moi-même, et sans coupures publicitaires s'il vous plaît.

Mais je n'avais jamais allumé cette putain de télé. Enfin, jusqu'à maintenant.

Alors que l'écran se met à clignoter, je réalise que je ne vais pas pouvoir regarder grand-chose : à l'époque de Dieu Jr on parlait de l'extinction imminente de la télévision analogique et de l'avènement de la télévision numérique terrestre, mais je n'avais pas pris la peine d'acheter d'adaptateur ni de modifier mon antenne. À ma grande surprise, une image parfaitement nette apparaît. En appuyant sur le bouton de la télécommande, je découvre des chaînes que je ne connaissais pas, même si toutes se ressemblent un peu. Et c'est

seulement quand je m'approche du meuble TV que je remarque les voyants allumés d'un minuscule décodeur. Ce n'est pas moi qui l'ai installé.

Je vide ma bière d'un trait et décide qu'il n'y a rien de surnaturel dans tout ça. C'est sûrement à Angélique, elle est journaliste après tout, son métier l'oblige à croire que la télé est faite pour informer. Elle a voulu me faire une surprise avant de partir pour son voyage insensé vers le silence et des zones non couvertes par le réseau.

Le son coupé, je fais défiler les chaînes une à une. Mais je sens monter une inquiétude, comme si quelque chose que je n'arrive pas à identifier manquait à l'appel ou, au contraire, était trop évident. Je monte le volume. Sur l'écran, Luis Javier Sánchez parle d'un ton grave. Il en oublierait presque ses manières habituelles :

— Moi, ce que j'en dis, Jessica Vanessa, c'est qu'il s'agit d'accusations graves et que la calomnie ne mène à rien, dit-il d'un ton clérical à une jeune fille aux allures de pute sur le retour qui mâche un chewing-gum.

— Des calomnies, Luis Javier ? explose littéralement la gracile jeune fille. N'importe quoi. Vous avez pas vu les photos que je vous ai montrées il y a un mois, où j'étais en train de sucer... ?

— Pas de noms à l'antenne, demoiselle, je vous prie, l'interrompt le présentateur, qui vient de se rappeler son erreur et secoue la main comme s'il avait une bague à chaque doigt. L'homme dont vous parlez est un sportif de haut niveau, qui joue dans un club que tout le monde admire. Il est marié et père de famille...

— À moi aussi il aurait pu me faire un mioche, s'il n'avait pas préféré me la mettre au... !

— Ne soyez pas grossière, jeune fille, la coupe une femme sobre qui ressemble si peu à Tapéla Cessez que je peine à la reconnaître. C'est très mal de parler des autres de cette façon, de dévoiler publiquement leur intimité, vous savez ? Affreux, ça ne se fait pas, et encore moins d'accuser sans preuves...

— Tu serais pas en train de me traiter de mytho, vieille rascasse ? Retourne sur ton trottoir, sale pute ! crie Jessica Vanessa.

Cessez a l'air effrayée :

— Non, pas du tout, ma chérie, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Je t'apprécie tu sais. Et pour mieux te le prouver, je t'offre en direct sur le plateau ce magnifique sac Buitton, cent pour cent authentique, pour que tu sois la plus belle samedi soir à la discothèque du centre commercial...

La caméra fait un gros plan sur Sánchez, qui commente, sans aucune trace d'exaltation :

— Vous voyez, chers téléspectateurs, tout est bien qui finit bien. Il suffit d'un peu de bonne volonté de la part de chacun. Et maintenant,

nous vous laissons avec le sociologue Armand de Manuel pour une toute nouvelle rubrique, qui va traiter d'un sujet essentiel à mes yeux : "Le respect de l'intimité de l'autre et le caractère sacré de la vie privée."

Je change de chaîne et de bière. C'est à n'y rien comprendre. Joachim Chorizo apparaît à l'écran, maquillé et sérieux. À côté de lui se trouvent deux jeunes filles qui risquent à tout moment de basculer en avant à cause du volume excessif de leurs implants mammaires :

— Voyons chère Pola, modère le modérateur, car les nymphes sont prêtes à s'arracher les cheveux, pourquoi faites-vous courir de si vilaines rumeurs sur Mafalda, alors que vous avez toujours été unies comme les deux doigts de la main ?

— De la main ? Vous feriez mieux de dire de la silicone ou du botox, chez cette pétasse c'est du cent pour cent plastoc ! attaque la dénommée Mafalda.

— Tu peux parler, toi, on t'a carrément ouvert le crâne pour te liposucer la matière grise, à l'intérieur c'était rien que de la cellulite ! lui répond Pola.

— Du calme mes enfants ! Vous êtes ici pour vous réconcilier face aux téléspectateurs, l'Espagne tout entière vous regarde.

Les deux mamelues semblent faire une trêve et viennent se placer au centre du plateau. On les voit hésiter, mais sous le regard insistant de Chorizo, les deux filles finissent par se prendre dans les bras, non sans une mimique de dégoût. Sous un tonnerre d'applaudissements enregistrés, on entend une voix qui demande à l'autre :

— On t'a payé combien, toi, pour faire tout ce cirque ?

L'autre lui répond dans un murmure certainement amorti par la masse pectorale des deux bimbos. Et l'on entend la première s'écrier, en se jetant toutes griffes dehors sur Mafalda :

— Quoi ? On t'a filé deux fois plus qu'à moi ? C'est quoi ce délire, là, je rêve ou quoi ? T'es déjà périmée, toi, et y a tellement de mains qui t'ont passé sur le corps que t'as battu le record d'une porte de wc, non mais, allô quoi !

La caméra revient sur Chorizo au moment où il fait signe de couper les micros des filles. Le plan se resserre sur lui, sans réussir à cacher les bimbos qui sont maintenant à moitié nues dans le studio, après s'être arraché le peu de vêtements qu'elles portaient :

— Voilà la morale de l'histoire, chers téléspectateurs : il reste quelques différends à régler entre nos deux amies, mais je vous donne ma parole que Pola Durail et Mafalda Padrôle sont aujourd'hui réconciliées et que, cette fois-ci, c'est pour la vie. Et cette belle image sera la conclusion d'un cycle dans lequel, j'en ai bien peur, chacun d'entre nous a commis des erreurs. Un cycle qui s'achève aujourd'hui, parce que notre émission *Le Cœur sur la braise* laissera sa place à un

nouveau programme intitulé : *C'est fou ce qu'on s'entend bien !* Je vous dis à demain, et n'oubliez pas : au lieu d'espionner vos voisins, demandez-leur ce que vous pouvez faire pour leur rendre service !

Je profite de la page de pub pour aller me chercher une autre bière à la cuisine. Ou plutôt je rapporte toutes celles que je peux trouver. Je me remets à zapper de chaîne en chaîne. Partout, les talk-shows semblent pensés pour diffuser au grand public les bonnes manières, la solidarité et le respect de l'intimité du prochain. Les rôles principaux n'ont pas changé, pourtant, ce sont toujours les mêmes têtes. Des gens qui vivaient jusque-là grâce à la misère réelle ou supposée des histoires qu'ils racontaient.

Je viens de comprendre. J'ai mis le temps, mais j'y suis arrivé. Ils doivent être morts de trouille. Tous ces gens savent qu'un tueur en série les guette, et qu'ils méritent cent fois ce qui leur arrive. Ils l'ont bien cherché. Comme ils ignorent qui les assassine, qu'il y a plus de mille candidats au poste de tueur, ils filent droit, font profil bas au cas où cela pourrait les sauver. Les champions de la rumeur misérable, les ressorts d'une société qui se roule dans sa propre fange morale jouent aujourd'hui les maîtres à penser de la bonne entente et du respect de soi. C'est presque dommage que Dieu Jr n'ait pas été l'auteur des crimes. Cela aurait été son miracle le plus grandiose.

Mais je ne dois pas m'y tromper. Ça ne va pas durer. Dès qu'ils auront un nom, un présumé coupable, ces nuisibles concentreront sur cette personne toute leur hargne de bêtes traquées. Dès qu'une fuite les lancera sur la piste de Dieu Jr, la chasse à l'homme pourra commencer. Une chasse qui ne prendra fin qu'à sa mort.

— Si vous n'arrêtez pas de remuer comme ça, le portrait va être flou, monsieur Poe.

— Pardonnez-moi, Fleur. Je suis un peu sur les nerfs aujourd'hui. Là, c'est mieux ?

— C'est parfait.

Je viens de vivre un après-midi de merde. Mon plan fait eau de toute part. J'ai pu interviewer Tapéla Cessez, la journaliste people, mais elle n'a répondu qu'à deux ou trois questions, occupée qu'elle était à prier le Rosaire. Elle m'a fait penser aux maîtresses ratées de Dieu Jr qui tombaient dans une extase religieuse après l'avoir vu à poil. Dans le cas de Coco, il n'y avait pas de miracle. Juste une bonne dose de peur et de mauvaise conscience.

J'ai réussi à voir Matthieu, l'ex-inspecteur des finances, devenu responsable des comptes du groupe de rock. Il ne sait rien ou alors il ment à merveille. Quand j'ai mentionné Dieu Jr il s'est montré mal à l'aise, mais pas le moins du monde inquiet. Pour Matthieu aussi les choses ont bien tourné.

Ensuite, j'ai parlé avec Thomas, celui qui était chargé de planifier les itinéraires de nos tournées dans des villages perdus. Il possède maintenant sa propre agence de voyages, Didyme Travels. Il m'a reçu avec une certaine distance, mais ça ne veut rien dire : Thomas a toujours été de nature méfiante.

Simon dirige maintenant une entreprise prospère qui organise le temps libre de ceux qui gagnent tellement d'argent qu'ils ont besoin d'acheter leurs loisirs.

— J'ai pas été trop emmerdé par la crise, Poe, me raconta-t-il, parce que les cadres qui ne sont pas encore fauchés sont devenus encore plus cons. Ils paient pour organiser des anniversaires absurdes dans des endroits débiles pourvu qu'ils soient lointains, pour se déguiser en femme de chambre lubrique et se faire fouetter, ce genre de conneries. Une fois par mois, je fais venir une coach directement de New York pour les managers les plus stressés de Madrid. Je leur prends la peau du cul pour une heure passée avec elle. Eux, ils allongent la thune, trop heureux de sortir s'entre-dévorer après la séance, sans savoir que la femme en question est l'une des plus vieilles roulures du Bronx. J'ai eu un mal fou à lui faire comprendre qu'elle n'avait pas besoin de sucer mes clients.

Quand j'ai mentionné Dieu Jr, il eut une attaque de narcolepsie très opportune.

Pour finir, Philippe a monté sa propre chaîne de fast-food avec une carte de cent quarante plats, tous élaborés à base de macaronis. Il a insisté pour que j'en goûte au moins un, mais mes questions sur Dieu Jr ont suffi à lui faire oublier son invitation. Il a réagi exactement comme les autres. Le même regard de bovin qui regarde passer les trains quand je lui demandais s'il savait où se trouvait Dieu Jr. La même explication plausible : il n'avait pas tenté de le joindre parce que ce n'était pas bon pour le business.

Le pire, c'est que quand j'ai eu Peter au téléphone, il m'a dit que Madeleine n'avait pas répondu à ses mails.

Accablé, j'ai couru me réfugier près de Fleur, dans cet hôpital psychiatrique paisible et luxueux où l'artiste démente en robe blanche peint un nouveau portrait de moi dans différentes nuances du même blanc. Cela a son charme. Cinquante ans que je clame haut et fort que je ne supporte plus les cinglés, et pourtant c'est là, auprès d'elle, que je me sens dans l'état le plus proche de la paix.

— Je vous sens inquiet, monsieur Poe. Quelque chose vous tracasse ? demande Fleur.

Je lui raconte ce qui m'arrive, je lui parle de mon ami perdu qui est en danger, de mon amour absente, des erreurs passées que je rumine encore. Je lui raconte tout, en fait, sauf l'imposture de Queca. Fleur est la première de mes fans, mine de rien.

— Ce qui stresse les gens, à mon avis, c'est qu'ils refusent d'assumer les choses telles qu'elles sont, m'informe-t-elle d'un ton de thérapeute. Il y a des années, quand le Faucon est parti faire fortune, j'ai senti que je devenais folle, vous savez ? Le comble, c'est que les gens me rapportaient des rumeurs : il vivait dans la ville d'à côté, il avait épousé une autre fille... Même son frère le Greffier me racontait des histoires complètement insensées. Eh bien, vous savez ce que j'ai fait ? J'ai parlé à Dieu. Puisque je ne pouvais plus me fier aux hommes, j'ai décidé de viser plus haut, un dialogue au sommet en quelque sorte, vous voyez ce que je veux dire ?

— Et que vous a-t-il dit ?

— C'est très mal de votre part de vous moquer comme ça, monsieur Poe. Ce que je voulais dire, c'est qu'après des années à demander à tout le monde des nouvelles du Faucon j'ai compris un jour que je connaissais déjà la réponse : il suffisait de poser la question à celui qui sait vraiment, à celui qui est censé tout savoir...

Je chancelle un peu parce qu'elle a raison. Ça crevait tellement les yeux que je n'y avais pas pensé, aveuglé par l'orgueil de ma propre astuce.

— Donc vous dites qu'il faut...

— Bien sûr ! Il faut poser la question à Queca Osmán Dendeiro, monsieur Poe. Elle est la sagesse même et connaît le genre humain mieux que personne. En plus vous travaillez pour elle...

Je donne à Fleur deux bises sonores sur le front et une plus légère sur la bouche.

Et je me rue vers la sortie de la résidence, débordant de gratitude.

Sans le vouloir, Fleur m'a montré le chemin. Et surtout, pendant qu'elle proférait son discours ridicule, mon téléphone portable flambant neuf m'a indiqué par un bip qu'un SMS était arrivé. Un texto d'Angélique qui disait : *Je rentre ce soir. Pardonne mon silence. Je t'aime, espèce de salaud. Baisers.*

Dans la rue, le taxi fasciste m'attend patiemment. Le compteur n'a pas cessé de tourner et nous sommes aussi heureux l'un que l'autre. Pendant qu'il me ramène chez moi, je me répète tout bas la phrase de Tanguito, un rocker mythique des années 1960 en Argentine, qui selon la légende terminait tous ses concerts par cette phrase :

L'homme finit toujours par vaincre la machine.

Et je fais en sorte de ne pas me rappeler qu'il est mort écrasé par une locomotive.

Je me suis rasé soigneusement le visage et le crâne. J'ai mis de l'ordre dans la maison et j'ai changé les draps. Maintenant je vais prendre une douche, un peu engourdi par une érection qui ne veut pas céder.

En l'absence d'Angélique je me suis éloigné de mon désir au point de le renier. Je lui reprochais de se manifester comme j'accusais mon esprit de virer monomaniac. Mais maintenant que je sais qu'elle arrive, qu'elle revient à moi, le désir grandit et durcit, il me confirme que je suis bien en vie ; je me fiche pas mal d'être immortel, car je me sens si vivant que j'en viens à chanter sous la douche et qu'au lieu de pester contre cette chose érigée qui se coince dans la pomme de douche ou dans le porte-savon je me marre, surtout quand je tente de me sécher et qu'elle forme une protubérance grotesque dans ma grande serviette.

La sonnette retentit selon le signal convenu.

Après l'épisode du Roquet et de son homme de main, Angélique et moi avons pensé à inventer un code : deux coups de sonnette brefs suivis de deux plus longs, pour que je sache que c'est elle qui se trouve à la porte. Elle est sur le point d'entrer, elle a sa propre clé.

Je me sèche en vitesse et compte mentalement les pas qui approchent.

Je laisse tomber ma serviette, ouvre la porte et bondis dans le salon, les yeux fermés pour ne pas froisser ma pudeur, le sexe pointé en avant, triomphal.

— On dirait que ça te fait plaisir de me voir, mais tu pourrais pas dire à ton gland d'arrêter de me viser comme ça, espèce de branleur ? Je crois que je vais m'évanouir, putain, dit une voix pâteuse et presque inaudible.

Ce n'est pas la voix d'Angélique.

J'ouvre les yeux.

C'est Dieu Jr, qui tend vers moi des mains maculées de sang, un sang qui couvre également sa tunique.

Et il tombe à la renverse dans mon salon.

SOUVENIRS DE POE : HAROLD

J'avais une dette envers Harold. C'est pour ça que je l'ai fait.
T'es pas sérieux là, si ?



Si.

Je ne peux pas blairer les souvenirs, ces espèces d'oiseaux noirs qui t'observent. Ce ne sont pas des vautours, parce que les vautours, finalement, donnent un sens à ta mort, une forme d'utilité. Non, les souvenirs sont des corbeaux. Ça sonne pas si mal : Poe et les corbeaux. Encore un coup d'Harold, ce surnom qui me colle aux basques comme un chien qui ne demanderait jamais à bouffer ni la moindre caresse. Mais c'était il y a si longtemps. J'étais déjà cynique et alcool, mais je n'avais pas perdu toute capacité à l'émerveillement au comptoir d'un bar minable.

Ils sont cons, les gens. Ils croient qu'on tombe d'un coup. Ce serait trop facile. On serait là et, d'un coup, on y serait plus ? On se trouverait tout en bas, écrasé sous son propre poids ?

Pas du tout.

Quand tu tombes, si tu as ne serait-ce qu'un brin de lucidité, tu te rends compte que tu tombes petit à petit, que tu roules plus exactement de saillie en saillie, toujours plus bas, et que chaque fois, chaque fois que s'annonce une nouvelle chute, il y a cet arbuste rachitique qui te nargue avec son bouquet de branches, sa main végétale aux doigts cassants qui t'offre l'illusion d'un salut. Tu t'y accroches au début car cet arbuste que tu sais pourtant incapable de supporter ton poids a l'apparence d'une promesse. À quoi servirait-il s'il n'était pas là pour arrêter ta chute ? Et tu t'accroches à ses branches qui finissent par casser, après cet instant éternel où tu penses qu'elles vont résister. Mais les branches cassent et c'est pire encore, car tu tombes avec la gueule hébétée jusqu'à la prochaine saillie, jusqu'à la prochaine chute.

Harold le savait parfaitement parce qu'il avait passé sa vie à

observer du bord de l'une de ces saillies. Il n'en avait rien à foutre, lui, des arbustes.

Il n'était pas tombé trop bas, ou pas encore, mais il avait vu tomber beaucoup de gens.

Après l'histoire de Marceau, il revint me voir de temps en temps à l'appart, où nous buvions en silence. Il lui arrivait de me raconter une intrigue journalistique qui avait toutes les apparences d'une histoire de fou, en guettant ma réaction comme le fait aujourd'hui le Greffier. Il disait que j'avais un instinct hors du commun pour l'étrange, les choses extravagantes. De temps en temps, il me filait un article à écrire sous un pseudonyme, histoire de me faire gagner un peu de fric et de raccourcir mes longues nuits. Il n'oubliait jamais de m'encourager à écrire, en me disant qu'il fallait que je fasse la peau à mes démons et que c'était la seule façon efficace de le faire.

Quand les cinq ans de silence imposés par l'éditeur arrivèrent à leur terme, il me passa un coup de fil pour me demander d'aller l'attendre le lendemain à la rédaction. Grâce à l'une de ces vagues de décapitation de masse qui secouent souvent la presse, il était devenu directeur du journal. Et il voulait que je devienne son bras droit. Je l'ai envoyé chier. Mais le jour suivant je me suis présenté, prêt à bosser. Il dut user de toute son influence parce que les journalistes connaissaient ma réputation et ne voulaient rien savoir de moi.

— Ce Poe est un génie, disait-il à ses collaborateurs, mais jamais devant moi. Il peut nous chier de gros tas de merde, mais s'il doit pondre une perle dans sa vie, il le fera ici.

Je lui devais le journalisme, et aussi cette maudite vanité qui me poussait à écrire à nouveau. Je lui devais ces deux choses-là. Il fallait que je fasse quelque chose pour lui.

Durant toutes ces années, Harold s'est très peu confié. Mais les rares fois où il a laissé paraître ses propres démons, c'était en ma présence.

— Tu sais ce qui me pourrit la vie ? me dit-il une nuit. C'est qu'après tout ce temps passé dans des rédactions, après avoir appris tout ce qu'on ne trouve pas dans les livres, Poe, je continue à ne pas me sentir journaliste. Pas un vrai journaliste, en tout cas.

Moi ça m'a fait rire parce que Harold, qui portait des années après notre première rencontre la même chemise et la même cravate, je suis prêt à le jurer, était une légende vivante. C'est ce que je lui dis.

— Et qu'est-ce que ça peut bien me foutre ? protesta-t-il. Les légendes sont faites pour être racontées, mais personne n'est dupe. Tu sais combien de temps ça fait que je n'ai pas enquêté sur un grand sujet ? Moi, mon boulot maintenant, c'est de descendre dans la fosse aux lions, de repérer les erreurs, d'éviter les arnaques. On ne me demande jamais de faire un scoop. Ça n'intéresse plus personne.

Je comprenais, ou du moins je croyais comprendre. Mais Harold

avait aussi d'autres soucis :

— Et toute cette vie de reclus dans les rédactions, pour quoi faire ? Finir marié à ces foutus journaux, baiser des putes qui ne te reprocheront pas d'arriver bourré à trois heures du mat, s'endormir en rêvant des scoops des autres... bien sûr qu'ils me consultent, bien sûr qu'ils prennent mon avis, mais comme si j'étais un putain de dictionnaire !

Je ne me rappelle pas vraiment ce que j'ai pu dire ou faire pour le consoler. On a dû aller aux putes. Ou picoler jusqu'à tomber raides. Il m'arrivait de passer des nuits entières à la rédaction. Je prenais soin de ne rien toucher, de ne pas me faire remarquer, de ne rien faire qui puisse convoquer la célébrité et son inséparable compagnon, le désastre.

Tout le monde guettait mes perles. Mais je ne chiais que des tas de merde.

Et pour tout le monde, à l'exception d'Harold, mes merdes étaient des perles.

— Laisse-les dans l'erreur, me disait-il, mais ne te laisse pas avoir non plus, tu es capable de beaucoup mieux. Il faut que tu continues à écrire, Poe, ou tes démons vont t'emporter.

C'est parce que j'avais une dette envers lui, j'imagine, que je lui ai présenté Colombe.

Colombe possédait une sorte d'innocence blindée qui lui aurait permis de traverser une léproserie en laissant des roses sur son sillage. Elle était loin d'être idiote, et son attention avait la faculté de transformer tout ce qu'elle regardait. Tout s'en trouvait changé en mieux. C'est sans doute pour cela que dès que je l'ai rencontrée j'ai renoncé à la toucher avec autre chose que mon amitié discrète. Colombe avait un cœur en or, j'avais trop peur de le transformer en merde.

Je sentais que son énergie pouvait être contagieuse et je me suis dit que cela ferait du bien à Harold de rencontrer quelqu'un comme Colombe. Ça pourrait lui rappeler qu'il avait été comme elle un jour et qu'il ne tenait qu'à lui de le redevenir, même s'il n'y arrivait pas totalement.

Colombe débutait dans le journalisme, sa foi dans le métier était encore intacte et elle connaissait la légende d'Harold depuis les bancs de la fac. La nuit où je les ai présentés, elle semblait très émue. Sous mes yeux Harold était méconnaissable. Il nous offrait une conversation brillante, émaillée de traits d'esprits, son cynisme proverbial touchait au génie, adouci par une intelligence que Colombe savait apprécier.

Je sus qu'ils avaient continué à se voir ensuite. Harold jouait le maître à penser indiscipliné lors de rendez-vous qui pouvaient aussi bien avoir lieu autour d'un café, pour débattre de l'actualité pendant

des heures, qu'après une séance de cinéma quand ils s'attardaient à discuter du film qu'ils venaient de voir ensemble.

Tout se passa comme je l'avais imaginé. Au contact de Colombe, Harold rajeunissait. Il se montrait plus gai, se laissait même aller à faire des blagues. C'était le Harold que je connaissais bien, mais avec la joie de vivre en plus. Mon plan marchait exactement comme prévu.

À un détail près. Parce que je n'avais pas pensé qu'Harold pourrait tomber fou amoureux de Colombe.

Quand je la voyais, elle parlait de lui avec chaleur et admiration, comme elle parlerait de n'importe lequel de ses amis. Un ami très proche, qu'elle admirait et qui lui était cher. Mais qu'elle ne semblait pas désirer le moins du monde.

Harold s'en trouva définitivement changé, même si les gens étaient loin de s'en douter. Il prenait soin de son apparence, se dépêchait de finir les corvées les soirs où il devait sortir avec elle, et frappait d'impatience les murs de son bureau quand nous restions seuls et qu'il me confiait son impuissance :

— Qu'est-ce que j'ai à lui offrir ? me disait-il. Moi, je ne suis qu'un vieux loup aux dents gâtées. Paloma, ce qu'elle veut, c'est voler, Poe, secouer le monde et en faire le tour. Elle est tout ce que je n'ai pas réussi à être pendant toutes ces années.

Je souffrais pour Harold. Et j'avais une dette envers lui. C'est pourquoi j'ai décidé de le faire.

Pas vrai ?



Si.

Comme d'habitude c'est arrivé sur un gros coup de pot. C'est toujours comme ça que les choses arrivent, et je pense que celui qui prétend le contraire n'est rien d'autre qu'un enfoiré de bonimenteur. Je connaissais le Greffier depuis mes tout débuts dans le journalisme. Il avait décidé d'emblée que nous serions amis. Je n'ai pas eu vraiment le choix. Il me soufflait des infos pour débusquer les scoops, il venait me présenter ses affaires les plus sombres pour avoir mon avis, bref, il me protégeait à sa manière. Comme le faisait Harold. À la différence que le Greffier, par sa condition même de flic nocturne et noctambule, possédait un côté obscur difficile à interpréter. Il n'avait aucun

scrupule à rafler le misérable butin d'un trafiquant de seconde zone, comme il pouvait mettre sa vie en péril et même son métier pour mieux lutter contre les pouvoirs occultes qui gouvernaient la capitale. Attention, il le faisait de façon à ne pas se compromettre. À mon avis il avait maté trop de films américains. Il se prenait pour le flic héroïque traqué par le mal, mais n'allait pas pour autant risquer de foutre en l'air sa retraite.

Cette nuit-là, au lieu de venir à la rédaction ou de me retrouver dans un bar du quartier, il me donna rendez-vous dans un troquet au fin fond de nulle part.

— C'est pour toi, Poe, me dit-il en me tendant une enveloppe épaisse remplie de documents. Prends-en soin. Avec ça tu vas redevenir célèbre et on sera quitte, tous les deux.

Le Greffier disait toujours qu'il avait une dette envers moi. C'est sûr que je n'avais pas hésité à lui donner un coup de main dans des affaires qui avaient fait du bruit, comme le cas du Coupeur d'oreille symphonique, entre autres. Mais il savait aussi bien que moi que je le faisais surtout pour le plaisir de me sentir plus malin que les autres.

Quoi qu'il en soit, le dossier qu'il venait de me donner était une bombe. Cette enveloppe contenait des éléments, des dates, des photographies et des documents qui permettaient de mettre hors d'état de nuire la mafia policière dont tout le monde soupçonnait l'existence mais dont personne n'osait jamais parler.

— Pourquoi moi ? lui demandai-je.

— Pour que tu leur troues la peau des couilles. Ils sont déjà foutus en réalité, mais ces enculés ne le savent pas encore. On est lundi, pas vrai ? Bon alors je t'annonce le plan : mardi soir, le chef de la police recevra à son domicile un dossier semblable à celui-ci. Anonyme bien sûr. Et mercredi matin, les têtes vont tomber. En même temps que sortira ton papier, pure coïncidence.

— Mais c'est bourré de noms importants, là-dedans, Greffier. La corruption a gagné les plus hautes sphères. Comment peux-tu être certain que ton chef n'en est pas ?

— Pas mon chef, non. Lui, c'est un flic à l'ancienne, personne ne peut l'acheter. Tu sais qu'il en reste, des gens comme ça ?

— J'en ai entendu parler. Mais c'est pas pour autant que je crois aux licornes.

— Je te dis qu'il y en a, point barre. S'ils te posent des questions, c'est pas moi qui t'ai filé le matos, bien entendu.

— Pourquoi ne pas le dire ? Ce serait la consécration pour le coup, Greffier...

Il se pinça la bouche à la façon de John Wayne quand il dit :

— Il y a des trucs qu'on fait parce qu'on doit les faire, par pure décence. Je ne veux aucune récompense.

Et après avoir hésité une seconde, il ajouta :

— Bon, par contre si tu en fais un bouquin et que tu deviens millionnaire, je te réclamerai ma part, Poe.

Je n'appelai pas Harold cette nuit-là, parce que l'idée de crâner avec mon scoop me faisait horreur. Le lendemain, je me pointai à la rédaction prêt à cracher le morceau. Mais il ne me laissa pas en placer une. Il était euphorique. Et il portait un nouveau costume.

— Poe, mon vieux Poe, je ne t'ai jamais demandé de me rendre service jusqu'à présent, mais là j'ai besoin de toi. Tu vas prendre ma place au journal cet après-midi, j'ai rendez-vous avec Colombe.

— Bon, pas de problème. Mais il faut que je te parle d'une info...

— Écoute, je te fais confiance. Fais ton programme, on peaufinera les détails à mon retour – il tenta un sourire stressé. Ce midi, je vais demander à Colombe si elle veut bien m'épouser. Si jamais elle est prête à commencer quelque chose avec un journaliste au bout du rouleau, définitivement éloigné des feux de la rampe... tu crois que tu pourrais être mon témoin de mariage ? dit-il dans un grand effort pour chasser ses idées noires.

— Putain. Évidemment.

Ému, méconnaissable, il scella notre pacte en me serrant la main.

Je n'eus pas le temps de l'en empêcher.

Il s'en alla en sifflotant un air de Vinícius de Moraes, une chanson du vieux disque dédicacé qu'il avait offert à Colombe après s'être rappelé une interview de ses débuts et surtout l'extravagante humanité du poète-chanteur.

J'avais envie de chialer. J'avais été incapable de le freiner, de l'empêcher de se précipiter comme un amoureux prépubère. Colombe n'allait pas accepter de l'épouser. Impossible. Il allait en avoir le cœur brisé. Et c'était ma faute, c'était moi qui lui avais présenté cette fille.

J'avais une putain de dette envers Harold. C'est pour ça que je l'ai fait. Je le répète comme un mantra mais la phrase reste là, vaguement accrochée à une branche, à m'observer comme un corbeau. Un de plus. Je m'enfermai dans le bureau, où j'écrivis pendant des heures. Je ne parlai à personne de la bombe journalistique que j'avais entre les mains. Il prendrait lui-même la décision à son retour. Mais je savais déjà ce qu'il allait dire : balance tout, Poe, c'est l'info la plus importante qui ait jamais fait les gros titres de toute la ville. Et il retournerait un peu plus amer encore à sa tristesse.

Les heures défilaient et je ne voyais pas Harold revenir. Il devait être en train de noyer son chagrin dans un fond de verre. Dans un élan d'autocompassion alcoolique, il avait dû froisser son costard flambant neuf pour mieux se conformer à l'image de journaliste au destin tragique à laquelle il tenait tant. Le soir tombait, l'imminence du bouclage secouait la rédaction de vagues d'impatience quand le

téléphone sonna. C'était lui au bout du fil, qui parlait entre deux murmures. Des murmures de joie :

— Tu vas rester pour le bouclage, Poe. Cette nuit, je ne fous pas les pieds à la rédac.

— OK, mais... il faut que je te parle... mais t'es où là, bordel ?

— Je suis chez Colombe. Elle est sous la douche. Elle a dit oui, Poe, elle m'a dit qu'elle avait des sentiments pour moi depuis notre première rencontre, quand tu nous as présentés, mais qu'elle pensait que je ne voudrais jamais d'elle ! Tu te rends compte ?

— Tu es chez elle ou dans son pieu ?

— Dans son lit, murmura-t-il en extase. Mais ne va pas me sortir une saloperie, je te connais. Elle m'aime, tu piges ? Elle m'aime, Poe ! Là je vais devoir te laisser parce qu'elle arrive. Fais le bouclage comme tu peux, je te laisse gérer. J'ai confiance en toi.

Et il se dépêcha de raccrocher. Harold était heureux. Jamais il n'avait été heureux à ce point. Mais je savais que les doutes sur sa carrière n'étaient pas loin et qu'un jour ou l'autre ils reviendraient à la charge.

Pour qu'il soit pleinement heureux, il lui manquait une seule chose.

Et j'avais une dette envers Harold. C'est pour ça que je l'ai fait.

Pas vrai ?



Si.

J'écrivis comme un forcené. Enfermé dans son bureau, presque seul à la rédaction, mes doigts volaient sur le clavier. Je refis la une avec un titre impressionnant. Ce reportage était un passeport pour la gloire. Je signai tous les articles du nom d'Harold. Je lui devais bien ça.

Les licornes n'existent pas. Les directeurs de police incorruptibles non plus, de toute évidence. Personne n'entendit jamais parler de l'enveloppe anonyme déposée au domicile de son chef. Et pourtant le Greffier jurait l'avoir bien envoyée.

Cette nuit-là, personne n'arrêta les coupables.

Ce qui s'arrêta en revanche, le matin suivant, ce fut le cœur de l'auteur du reportage qui avait fait tomber tant de têtes dans la hiérarchie policière. Trois coups eurent raison d'un Harold aux yeux cernés, heureux comme il ne l'avait jamais été, qui arrivait à pied à la

rédaction dans son nouveau costume froissé mais impeccable. Je suppose qu'il avait dans la tête un air de Vinicius.

Il reçut un prix *post mortem*. Aujourd'hui encore, les journalistes parlent de lui avec le plus grand respect. Colombe a créé une fondation qui porte son nom et qui récompense les reporters qui défendent la vérité au péril de leur vie. Elle veilla sur sa mémoire pendant des années, jusqu'au jour où elle s'éprit d'un journaliste jeune et idéaliste. Ils se marièrent et appelèrent leur premier enfant Harold.

J'avais une dette envers lui. C'est pour ça que je l'ai fait.

Je me le répète chaque nuit quand j'ai trop picolé. Et même quand je suis sobre, rien n'y fait. Quand on m'a appris la nouvelle, j'ai senti que quelque chose en moi se brisait. L'avant-dernière branche qui me retenait venait de craquer. J'ai commencé la chute libre, lentement, traqué par des souvenirs qui tournoyaient comme des corbeaux.

LA FACE DE DIEU

Quand nous avons abandonné définitivement la lutte libre, Dieu Jr commença à souffrir de troubles bipolaires. Il passait plusieurs fois par jour de l'anxiété à la dépression, se calmait avec des anxiolytiques, se ranimait avec des antidépresseurs et absorbait des litres d'infusion de fenouil. Le fenouil, c'était pour combattre les gaz intestinaux, il avait entendu quelqu'un en parler à la télé.

Quand il était sur ON, il convoquait les gars et parvenait à leur insuffler tout son enthousiasme à l'idée de monter un nouveau groupe. Hélas, chaque fois qu'un projet se mettait en marche, lui se mettait sur OFF et ne foutait plus les pieds aux répétitions. Je pense qu'il sortait cette carte de sa manche pour garder le moral des troupes. Mais moi, on ne pouvait pas m'avoir avec un nouveau groupe. Il vivait chez moi, je voyais bien qu'il réservait sa vitalité cyclique à d'autres projets plus délirants les uns que les autres, censés lui permettre de faire de l'ombre à son demi-frère en un temps record.

Comme cet après-midi, par exemple, où il m'avait donné rendez-vous d'un air mystérieux à la terrasse d'un café de la rue Argumosa, là où l'aristocratie progressiste du quartier de Lavapiés aime promener ses dreadlocks. Il avait apporté un dossier gigantesque qu'il avait posé sur une chaise près de lui, comme s'il s'agissait d'un invité-surprise.

J'ai eu l'illumination, Poe, enfin ! J'avais la solution sous les yeux depuis un temps fou, mais moi comme un con j'avais pas su la voir. À ton avis : quel métier peut te rendre encore plus célèbre, encore plus envié à l'échelle du globe qu'une rock star ?

— Acteur porno ?

— Bon OK, ça aussi. Mais pour des raisons évidentes et comment dire, brillantes, c'est pas à ma portée. Non, ce à quoi je pense par contre pourrait me donner une influence universelle... Tu me suis ? Je crois que tu ne vois pas où je veux en venir... c'est évident, la haute couture ! Pas besoin de cogner, tu dessines une connerie, tu imposes ton design au monde entier, et en un rien de temps tous les gros cons portent ton nom brodé sur un jean ou imprimé sur leur poitrine.

— Vu comme ça... mais c'est pas si simple, il faut de l'expérience, c'est un métier...

— Putain, j'ai pas fait deux ans de design là-haut pour rien, il argumente en montrant les nuages du doigt, c'est pas pour me vanter mais

j'étais assez doué. J'ai eu ma licence avec mention...

— Mais ça ne compte pas : tu ne m'as pas dit que ton père était le recteur de la fac ?

— C'est vrai mais je te jure, ce qui compte, c'est d'avoir l'idée. Le concept. Je veux pas dessiner des collections pour les vieilles millionnaires, moi. Je vais faire des tee-shirts. Comme Custo, Ágata Ruiz de la Prada et tous les autres...

— T'as peut-être pas tort. Si tu fais des tee-shirts sympas à des prix accessibles, ça peut marcher... On te les achèterait, nous, au début, et puis...

— Mais t'as rien compris, mec, c'est l'inverse qu'il faut faire ! Je m'y vois déjà : je loue des locaux dans les quartiers les plus hype de quatre capitales européennes, plus un à New York, of course. Je fais trois modèles de tee-shirt en série limitée, et je les vends 300 ou 400 dollars pièce. Tu me suis ?

— Mais qui va acheter un tee-shirt à ce prix-là ?

— T'imagines même pas le nombre de gens qui seront prêts à le faire, Poe. Sans compter l'emballement médiatique : quand la presse verra que je vends mes fringues à des prix impossibles, elle crierà au génie. Et elle aura raison. J'organiserai des ventes aux enchères réservées aux stars de ciné et à tous ces connards qui se prennent pour des philanthropes, dont les bénéfices seront reversés à l'orphelinat d'un pays pouilleux, et dès que Brad Pitt et son Angelina Jolie les auront achetés, le succès viendra de lui-même...

— Fais péter une autre bière. Ça me donne soif, moi, le marketing.

Il toucha la canette de la main et quand je reposai les yeux dessus, je m'aperçus qu'elle était pleine. À moins que ce ne soit le serveur qui en ait déposé une nouvelle en passant, allez savoir. Ce type traînait toute la fatigue du monde à ses pieds, tandis que des jeunes et des moins jeunes répartis sur les tables qui essaimaient la chaussée, vêtus de guenilles hors de prix, parlaient de leur prochaine pièce de théâtre, de leur nouveau roman, du court-métrage ou de l'ultime performance qui ferait trembler les fondations de l'art officiel, tout en glissant l'air de rien qu'un coup de pouce d'une connaissance au ministère de la Culture pourrait leur être utile.

Dieu Jr continuait sur sa lancée :

— Et ça, mon pote, ce n'est que la phase 1 du plan. La phase 2, c'est énorme. Tu verras qu'elle se mettra en place toute seule, moi, j'aurai plus qu'à me gratter les couilles...

— Là je ne te suis pas du tout...

— C'est parce que tu n'as pas suivi un semestre d'économie comme moi. Je vais pas te mentir, mon vieux était aussi le doyen de cette fac, mais j'ai quand même appris des trucs. Par exemple, je sais que plus je ferai de séries limitées avec mes tee-shirts, plus je serai piraté. Ce qui signifie qu'en

moins de six mois des contrefaçons de mes logos se vendront sur tous les marchés de la planète pour quelques centimes, de Tokyo à la Terre de Feu. Et ne compte pas sur moi pour leur foutre des procès au cul !

— Je crois que je commence à piger. Y a de l'idée en tout cas. Mais ce que je ne comprends pas, c'est à quoi je peux te servir, moi...

Il rougit et ouvrit alors l'épais dossier noir. À l'intérieur se trouvaient des feuilles de papier Canson chargées de croquis.

— Bon alors... en fait j'ai créé deux concepts différents, et je veux avoir ton avis sur celui qui serait au top pour commencer... Mate un peu ça : celui-là, c'est le premier, on va l'appeler le concept A.

Il me tendit trois feuilles cartonnées où il avait dessiné, grandeur nature ou presque, trois tee-shirts aux motifs différents. Je les regardai un bon moment.

— Qu'est-ce que t'en penses, eh ? Qu'est-ce que t'en dis ?

— Que ça ne va pas marcher. Tu parlais tout à l'heure de messages universels, mais tout cela n'intéresse que toi. Ce dessin-là, par exemple :



— Qu'est-ce que tu lui reproches ? Moi, je le trouve excellent !

— OK, je te l'accorde, c'est pas mal. Tu dois avoir raison sur le fond, je veux dire par rapport à ton demi-frère. Mais tu te plantes complètement parce que ici, sur terre, même les athées l'aiment bien. Et je suis sûr que personne n'ira claquer quatre cents euros dans un tee-shirt pour avoir la tronche de ton frangin imprimée dans le viseur. Tu vois ce que je veux dire ? C'est comme celle-là : la légende est marrante, mais qui pourrait bien se balader dans les rues avec ce genre de slogan "Judas For President" ? Tout le monde s'en tape, Dieu Jr.



La troisième, c'est le comble, la pire de toutes à mon avis : Dieu est partout (sauf au spectacle de théâtre de ton école)

— Tout ça ne reflète que tes propres traumatismes d'enfance, Dieu Jr, en aucun cas ceux de l'humanité.

Il resta un moment sans rien dire, comme s'il réfléchissait. Puis il déclara :

— Tu as sans doute raison. Le concept est trop pointu. Je le ressortirai quand je serai célèbre et que la planète entière connaîtra ma biographie par cœur. Mais j'ai un concept B ! À ton avis, qu'est-ce qui inquiète le plus l'homme à l'heure actuelle ? Qu'est-ce qui l'empêche de dormir ?

— Au choix : le sexe ou le prix de la bière ?

— Mais non. T'es vraiment qu'un bouffon. Je veux parler de la question essentielle, la toute première, qui est aussi l'ultime question : d'où venons-nous, où allons-nous ? Je te parle du sens de la vie là, Poe. Eh bien, figure-toi que j'ai réussi à le dessiner. Je te préviens, c'est un truc de ouf. Les croyants de toutes les religions confondues et les athées, quel que soit leur degré d'incrédulité, rêvent tous de connaître la réponse. Les évolutionnistes peuvent discuter pendant des siècles avec les créationnistes, écrire des tonnes et des tonnes de livres, mais ces mecs sont incapables de faire ce que moi j'ai fait : résumer dans un design universel le créateur de l'univers, figurer enfin la face de Dieu...

J'étais impressionné. Au point que je dérobaï une canette sur le plateau du serveur qui passait près de moi pour la siffler cul sec. Je l'implorai alors d'une voix tremblante :

— Fais voir ? S'il te plaît.

— Ah tu vois ? Même un sceptique de la pire espèce comme toi... Tout le monde y pense. Toi, vu que t'es mon pote, tu vas avoir l'honneur d'être le premier à contempler la véritable face de Dieu. Ta-tata ! La voilà !

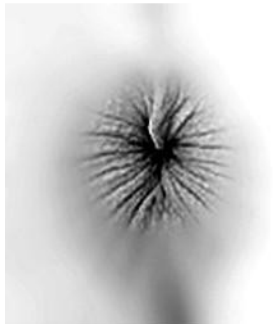
Il me tendit une autre feuille cartonnée qu'il avait sortie du dossier. Sur le papier Canson figurait le croquis d'un autre tee-shirt :



D'ici à l'éternité.

— Alors ? C'est pas trop d'la balle ?

Je m'approchai pour observer le dessin de plus près.



Je ne savais plus quoi dire. Il en profita pour parler, d'un air de plus en plus exalté :

— Tu as vu, ça en jette, hein ? Le début et la fin, un soleil à l'envers, le big bang originel et l'apocalypse now, l'alpha et l'oméga...

— Euh... Dieu Jr.

— Quoi ?

— Écoute, t'es pas sérieux là ? Pour toi la face de Dieu ressemble à un trou du cul ?

— Comment ça un trou du cul, t'hallucines ou quoi ?

— Ce que tu as dessiné là, c'est la tronche de ton vieux ?

— Bah disons plutôt que c'est un concept, pour que les mortels comme toi puissent le comprendre... bref, oui quoi.

— Alors c'est que ton vieux a une tronche de cul, mon pote.

— Poe tu m'emmerdes là. Toujours à me vanner. Comment ça une tronche de cul ?

Il héla le serveur qui passait avec une parcimonie tout estivale. Après lui avoir montré le dessin, il lui demanda :

— Pourriez-vous me dire à quoi ça vous fait penser ?

Le garçon de café étudia longuement le dessin, puis il fit ce commentaire :

— Ça me rappelle ma cousine Carmen, celle qui vit au village. Mais si mes souvenirs sont bons, le sien était moins serré. Tiens d'ailleurs, tant que j'y pense, ça fait des années que je ne l'ai pas vue. Je dois bien avoir son numéro quelque part...

Et il repartit vers le bar. Dieu Jr secoua la tête, visiblement énervé :

— J'hallucine là. Ce serveur est aussi obtus que toi, c'est tout ce que ça veut dire. Mon concept est fait pour les gens qui ont de la culture, une putain d'ouverture d'esprit. L'étudiant là-bas, par exemple, il a l'air lettré, lui. Je suis sûr qu'il va comprendre.

Il bondit sur un jeune éphèbe un peu maniéré, l'obligea à regarder son dessin et lui demanda :

— Dis-moi ce que ça t'évoque.

L'éphèbe regarda le dessin puis Dieu Jr et répondit, en lui envoyant un baiser de la main :

— Si c'est pour un plan cul, je pourrais bien être intéressé. L'été, Madrid manque un peu de beaux gosses, si tu vois ce que je veux dire ? Mais d'abord tu te laves les pieds, hein ? Parce qu'ils sentent drôlement fort...

Mon ami commençait à bouillir de rage. Il ne tenait pas en place, tournait sur lui-même en brandissant son papier Canson, au point de gêner le passage d'une jeune mère qui tenait par la main son fils de quatre ou cinq ans. Je l'attrapai par le coude pour leur permettre de passer, et le petit garçon demanda à sa mère :

— Maman, pourquoi le monsieur a dessiné un cucul sur sa feuille ?

Une vieille dame qui semblait jusque-là embaumée au soleil bondit de sa chaise en alu et se mit à frapper Dieu Jr à l'aide de son sac à main. Elle visait la tête en l'accusant de montrer des dessins obscènes à des enfants innocents. L'agitation était à son comble. Mon ami commençait à avoir la perruque de traviole. Je me démerdai pour emmener Dieu Jr loin du bar. Mon pote ne supportait pas l'idée que les gens découvrent qu'il était chauve. Et quand il sortait de la douche avec sa perruque à l'envers, chez moi, je faisais mine de ne rien remarquer.

En arrivant sur la place juste avant d'atteindre la station de métro, Dieu Jr se dirigea vers une poubelle et commença à froisser grossièrement les dessins entre ses mains pour les faire entrer dans la corbeille en lâchant force jurons en araméen. Il ne manquait plus que celui qui représentait la face de Dieu. Mais alors qu'il s'apprêtait à jeter le dessin, l'un de ces ivrognes professionnels qui traînent souvent du côté de la place l'en empêcha :

— Halte-là, jeune homme, t'es malade ou bien ? Ce que je vois sur la feuille est un miracle ! C'est Dieu lui-même qui me l'envoie...

— J'y crois pas, vous l'avez reconnu ? demanda Dieu Jr plein d'espoir.

— Si je le reconnais ! Ça fait quinze ans que j'ai pas été aussi près d'un trou d'balle !

Il plia la feuille cartonnée en quatre, la fourra dans la braguette de son pantalon et courut se perdre dans les ruelles. Sur le chemin du retour, on n'échangea pas un mot. Il manqua de me frapper quand je lui dis, sans mesurer mes propos, qu'il valait peut-être mieux en rire, qu'il réussirait bientôt par un autre moyen et qu'il ne pouvait pas continuer à faire cette tronche de cul tout le reste de la journée.

Le lendemain, sa colère était passée. Il recommença à imaginer des projets délirants, mais avec beaucoup moins d'enthousiasme.

Je n'ai pas été le seul à le remarquer.

Même les frères Alphée s'en rendirent compte. De braves gars, à la mémoire de poisson rouge mais que la rue avait doté d'un instinct infailible pour se simplifier l'existence là où elle semblait compliquée pour la plupart des gens. Un samedi, ils se pointèrent chez moi dans des fringues qui devaient être pour eux le summum de l'élégance. Ils avaient l'air mystérieux. C'était pas courant qu'ils viennent à la maison sans les autres.

Ils assumaient toujours leurs rôles d'éternels seconds dans le groupe des disciples de Dieu Jr.

Mais cette nuit-là, ils étaient décidés à "le soigner", m'avouèrent-ils quelques semaines plus tard. Toute l'angoisse vitale de Dieu Jr, ses contradictions de classe et ses conflits avec son origine pouvaient se résumer en une seule phrase :

— Il faut qu'il tire un coup ou il va nous claquer dans les doigts, déclara l'un des deux J. d'un ton grave. Près de notre village, là-bas en Murcie, il existe un bordel où les filles sont si dures qu'au moment où tu les payes elles te balancent un coup de pied dans les couilles au lieu de te dire merci. T'as entendu parler de ces cargos de haute mer, qui croisent au large avec des centaines de marins à bord, sans jamais toucher terre ? Bah, une fois par an, on les transporte en hélico jusqu'au bordel que je te dis, et deux heures après les marins complètement rincés supplient le pilote de les ramener au bateau... C'est là qu'on va emmener le chef, Poe.

— Tu es sûr que c'est une bonne idée ? Et si les putes le dévalisent ou je ne sais pas moi, un truc encore pire ?

— T'es en train de traiter nos sœurs de voleuses ? s'énerva le deuxième J.

Je me confondis en excuses et ils partirent en week-end. Ils revinrent le lundi suivant. Sans faire aucun commentaire.

Quelques jours plus tard, je lus dans un journal un fait divers étonnant : un bordel de la région de Murcie s'était transformé en couvent d'une nouvelle congrégation religieuse, les carmélites nues.

Dieu Jr passa la semaine à déprimer.

Il ne pouvait pas savoir que quelques jours seulement le séparaient de celui où il rencontrerait Madeleine. Et que tous ses problèmes affectifs et sexuels allaient s'en trouver résolus à jamais.

Enfin, presque.

LE JEU DU PENDU

Dieu Jr ouvre les yeux. Il cherche à parler mais seul un gémissement s'échappe de sa bouche défoncée.

— Bouge pas, mon pote, lui dis-je d'un air faussement insouciant. On crève de chaud mais t'es pas encore en enfer, t'inquiète. Juste dans mon appart à Madrid. Bon je te l'accorde, la différence est pas toujours évidente. Quelque chose me dit que c'était plutôt des paradis éthyliques que tu cherchais, vu ton haleine, pas vrai ?

Tout à l'heure, quand il s'est écroulé dans le salon, Dieu Jr empestait le gin. J'ai trouvé ça étrange. Il ne boit jamais de gin. Ça lui file des gaz.

Sa figure est couverte d'hématomes, il a la gorge meurtrie, la lèvre fendue et une dent en moins. Par contre, aucune trace de blessure quand j'ai soulevé sa tunique.

Il était couvert de sang, mais ce sang n'était pas le sien.

Il tremblait de fièvre.

Mon premier réflexe fut de le porter jusqu'à ma baignoire et d'ouvrir le robinet. J'avais lu quelque part que l'eau aidait à faire tomber la fièvre, mais comme je ne me rappelais pas s'il fallait de l'eau chaude ou de l'eau froide, je décidai de lui donner une douche tiède pour être sûr de ne me tromper qu'à moitié.

Je le séchai aussi bien que possible puis le ramenai dans le salon. Au moment de le soulever, il me parut incroyablement léger. Totalement inerte, il se laissa habiller d'un de mes vieux jeans qui lui allait trop grand et d'une chemise noire usée jusqu'à la corde.

Je le laissai ronfler tranquille pendant trois quarts d'heure. Là il vient de se réveiller et je sens qu'il veut me parler. Le problème, c'est que quand il s'exprime on n'entend pas toutes les lettres. Seulement des bribes de voyelles.

— Qu'est-ce qui t'es arrivé Dieu Jr ? Qui t'a fait ça ?

— E-I-E-U-E ! voilà à peu près ce que je réussis à comprendre.

— Qui ça ?

— I-E-U-E !

Je tends l'oreille, mais ne comprends pas mieux. Il mime avec ses lèvres fendues les syllabes qui manquent :

— I-E-U-E !

— Ah j'ai saisi : c'est un fils-de-pu-te, c'est ça ?

Il hoche la tête.

— J'aurais parié que celui qui t'avait mis dans cet état ne devait pas être le président de ton fan-club. Mais tu me raconteras tout ça plus tard. J'ai pas l'impression que tu sois blessé mais tu as l'air sonné, on a dû te frapper à la tête, vaudrait peut-être mieux passer par l'hosto pour examiner tout ça...

Il secoue la tête, l'air alarmé :

— É-A-É-É ! É-A-É-É !

Pas besoin de jouer au "pendu" cette fois-ci parce que sa main montre la télévision, frénétique. Mets-la-té-lé.

J'allume le poste et, bien avant les images, c'est la voix de la speakerine qui nous parvient, sur un ton exagérément dramatique :

— ... *a confirmé que c'est bien l'œuvre d'un tueur en série, responsable de la mort de plusieurs grands noms de la presse people.*

À l'écran, on distingue ce qui ressemble à une conférence de presse improvisée sur le perron d'un ministère. Un amas de journalistes visent un type en costard avec leurs micros, leurs magnétos et leurs téléphones portables. Je reconnais le Maxi, un haut fonctionnaire de police dont Arregui et le Greffier me parlaient souvent sans une once de sympathie. Derrière son épaule, comme un perroquet renfrogné, dépasse la petite tête du Roquet. Malgré l'air grave de son visage, on voit bien qu'il savoure. Le salopard.

La speakerine vient d'arrêter de parler et c'est au tour du Maxi de s'exprimer :

— ... *transmettre un message important à la population : vous pouvez dormir sur vos deux oreilles. Grâce à un travail d'enquête minutieux qui n'a rien à envier à celui des forces policières de nos voisins européens, nous avons réussi à identifier le coupable, et nous serons en mesure de le remettre entre les mains de la justice dans les plus brefs délais.*

— *Pourriez-vous révéler l'identité du suspect ?* demande une journaliste aux cheveux courts.

— *Pas encore, eu égard au secret de l'instruction. Mais nous donnerons une conférence de presse demain au cours de laquelle nous répondrons à toutes vos questions...*

Je coupe le son de la télé :

— Tu vois que tu te fais des films, Dieu Jr ? Tu n'as rien à craindre puisqu'ils tiennent l'assassin. Ce n'est pas toi qu'on soupçonne...

— É-É-ON-OU-WA ?

— Si je suis con ou quoi ? Mais qu'est-ce qui te prend, bordel ?

Il m'arrache la télécommande des mains et fait défiler les chaînes jusqu'à tomber en arrêt sur une image tout droit sortie d'un film d'horreur. Ça ressemble à une bête dépecée par un éventreur atteint de Parkinson. Il remet le volume :

— ... *l'élément déclencheur a été la découverte, cet après-midi, du corps*

sans vie de George Trotard, qui s'était illustré dans le journalisme people. Le cadavre a été trouvé dans un entrepôt désaffecté d'un pôle industriel de la banlieue de Madrid, dit la voix off tandis que l'écran montre un macabre avant-après du visage de l'homme mort... dans la même zone d'activité où a été découverte la dépouille de l'homme qui avait partagé un jour le même plateau de télévision, le célèbre père Aurapel. Selon les dernières informations dont nous disposons, Trotard, qui a été longtemps paparazzi avant de passer de l'autre côté de l'objectif, aurait été horriblement torturé...

Dieu Jr change de chaîne. Toutes diffusent les mêmes images, mais sur celle-ci la voix off est truculente :

— ... Une fois immobilisé, Trotard aurait été déshabillé et soumis à de graves brûlures. Des milliers d'ampoules-flashes inflammables auraient été lancées contre son corps. Il s'agit d'un modèle de flash très répandu que les photographes utilisaient dans leurs appareils avant l'apparition du numérique...

De gros plans à l'affût finissent par trouver les ampoules et les brûlures qu'ils montrent sous toutes les coutures :

— ... toujours selon des sources proches de l'enquête, l'assassin et ses éventuels complices ont ensuite cherché à causer au journaliste mort prématurément des centaines de coupures sur les zones de peau brûlées. Ils auraient utilisé le côté tranchant d'une pellicule photographique pour parvenir à leurs fins, jusqu'à ce que Trotard meure d'une hémorragie...

Je me tourne vers Dieu Jr en le regardant droit dans les yeux :

— C'est toi qui as fait ça ?

Il nie avec tant de véhémence qu'il fait une grimace de douleur. Il essaie de dire quelque chose, porte la main à la gorge.

— C'est bon, je te crois. Mais apparemment rien ne permet d'établir un lien quelconque entre toi et ce crime abominable, rien du tout. J'espère que...

Il remonte le volume de la télé. À l'écran défilent les images en noir et blanc d'une grande porte métallique ouverte. La voix off poursuit sur un ton qui laisse planer le mystère :

— L'assassin aurait tenté de mettre les caméras de surveillance de l'entrepôt hors service, à l'exception de l'une d'entre elles qu'il n'a pas su détecter, et qui a enregistré ces images d'une qualité médiocre. Les techniciens de la police scientifique travaillent en ce moment sur ces images pour tenter de les rendre un peu plus nettes.

Une silhouette floue mais parfaitement reconnaissable, vêtue d'une tunique et chaussée d'une paire de sandales, entre par la porte ouverte. Il est impossible de distinguer les traits du visage de l'homme mais cela ne fait aucun doute : c'est Dieu Jr.

— Mais qu'est-ce que tu foutais là, putain ? Non ne dis rien, ton petit jeu des voyelles commence à me gonfler, tiens, prends plutôt un

stylo...

Il écrit avec une telle force qu'il en déchire le papier. Quand il me tend la feuille, je réussis à lire : "Ils m'ont tendu un piège et comme un con je me suis fait avoir."

J'éteins cette putain de télé et me laisse tomber à l'autre bout du canapé, complètement abattu :

— Et la suite, tu la vois comment ?

Il bondit sur ses pieds, cherche le stylo sans le trouver et me regarde fixement en criant, tous les sens en alerte :

— E-I-E-U ! E-I-E-U !

Un peu sonné, mon esprit ne répond plus. Impossible de compléter les consonnes qui manquent. Mais c'est mon flair qui me renseigne, alors que Dieu Jr court comme un canard vers la salle de bains en tenant le fond de son froc dans les mains.

Si j'étais à sa place, moi aussi, je me chierais dessus.

Je profite de son absence pour appeler le Greffier. Il saura peut-être ce qu'il faut faire.

— C'est moi, dis-je dès que je l'entends décrocher.

— Ah OK. Tu m'appelles d'où, je connais pas ce numéro ?

— C'est un téléphone jetable que je viens d'acheter.

— Parfait. Ils n'ont pas dû avoir le temps de l'identifier. Tu ne dois pas être encore sur écoute.

— Et toi ?

— Je suis "vacciné" contre ce genre de choses. Tu sais la dernière ?

— Je viens de l'apprendre, oui. Mais il y a un truc que je pige pas. S'ils ont décidé de le traquer comme une bête, pourquoi est-ce qu'ils attendent jusqu'à demain pour ouvrir la chasse ?

— Je me suis posé la même question. Et j'ai réussi à trouver quelques réponses de choix. Figure-toi qu'ils attendent le feu vert de l'ambassade.

— Celle du Vatican ?

— Mais non, ducon. L'ambassade américaine. Dieu Jr est un citoyen des États-Unis, n'oublie pas. Personne ne bougera le petit doigt tant qu'ils n'auront pas reçu l'autorisation de la Maison Blanche. Mais ce n'est plus qu'une question d'heures.

— On est dans la merde. Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Ce que je vais faire ? Rester les bras croisés à mon bureau et me descendre gorgée par gorgée une bouteille de pastis que je viens d'acheter, en attendant que le Roquet vienne me cracher son triomphe à la gueule et m'informer de ma mutation d'office dans le bled le plus nationaliste du Pays basque. Quant à toi, Poe, je te conseille de continuer à faire ce que tu es censé faire : picoler, te plaindre, ce genre de trucs...

— Greffier, il faut que je te raconte...

— Pas la peine, Poe. Vraiment pas la peine de me raconter quoi que ce soit, tu m'as compris ?

— Oui mais...

— C'est une chance que tu n'aies pas réussi à retrouver Dieu Jr et qu'il n'ait pas cherché de son côté à se mettre en lien avec toi, déclare-t-il d'un ton si artificiel que je commence à comprendre.

— Une chance ? Pourquoi ?

— Parce que t'es si con parfois que... Dans le genre sous-doué...

— Si tu continues à me flatter comme ça je vais finir par croire que tu me fais des avances...

— Et comment veux-tu que j'appelle un couillon qui ne dit même pas à son meilleur pote que le Roquet et son acolyte se sont incrustés dans sa chambre ? Explode-t-il.

— Mais comment tu sais... ? Ah mais oui, bien sûr, Arregui...

— Il faut bien que quelqu'un pense à ta place, vu que tu penses avec ta bite. En fait, je te disais que tu es tellement con que si Dieu Jr s'était pointé chez toi en appelant au secours, tu aurais été capable de le faire monter dans ta vieille bagnole et de le conduire loin de tout ce bordel...

— Tu parles sérieusement ?

— Te connaissant, à coup sûr, répond-il, mais sa colère est passée. Le problème, Poe, c'est que le Roquet risque d'y penser aussi. Et que toi, ça ne te traversera pas l'esprit.

— Il me connaît bien, ce salopard. Et il a la plaque d'immatriculation de ma vieille Alfa Romeo...

— C'est bien ce que je dis. Parce que tu ne penserais certainement pas à te servir de la Volvo noire garée au coin de ta rue, j'ignore par qui, mais qui a par un sacré hasard le réservoir plein, un portefeuille bourré de fric sous le siège et les clés sur le démarreur. Pas vrai ?

— Jamais de la vie, suis-je obligé d'admettre.

— Au mieux, tu aurais pensé à voler une voiture pour conduire Dieu Jr hors de Madrid, sans anticiper que son proprio allait porter plainte et qu'on te retrouverait à tous les coups.

— Ou-Oui. Ce serait trop con.

— Et comme tes neurones sont faiblards en ce moment, tu n'auras jamais l'idée d'emprunter une voiture dans le garage d'une personne qui se trouve en voyage toute la semaine, et qui pourrait bien la retrouver à sa place à son retour sans se douter de rien...

— Je n'aurais pas ce génie même en y réfléchissant mille ans, dois-je reconnaître, sidéré.

— C'est bien pour ça que je te dis que tu as de la chance de ne pas avoir revu Dieu Jr depuis trois ans.

— Tu as raison, Greffier. J'ai du pot. On se voit un de ces soirs pour boire un coup ?

— Compte sur moi. À bientôt, Poe. Ciao.

Et il raccroche. Mille questions se bousculent dans ma tête, mais j'ai au moins une réponse. Dieu Jr revient des wc avec un air soulagé.

— On se casse, mon pote. Immédiatement, lui dis-je. Est-ce que tu as un plan pour te cacher ?

Il me fait signe que oui.

— Et elle est loin, ta planque ?

— A-OU-U-U-ON-E, m'informe Dieu Jr.

Et moi, qui arrive de nouveau à décoder sa façon de parler, je me lance dans les préparatifs d'un long voyage. L'endroit où je vais pouvoir le mettre en lieu sûr, comme il vient de le préciser, se trouve très loin d'ici.

A-OU-U-U-ON-E.

Ce qui revient à dire : au trou du cul du monde.

UN SPORT CURIEUX

Dieu Jr n'avait pas exagéré. Sa planque est vraiment à l'autre bout du monde. Après une nuit entière passée au volant, je roule depuis une bonne partie de la matinée et nous ne sommes toujours pas arrivés. Ça m'a laissé le temps de réfléchir, pour le coup. Depuis combien de temps le Greffier préparait-il ce satané plan de fuite ? Comment s'est-il démerdé pour savoir que le plus jeune fils de Dieu était entré en contact avec moi justement cette nuit-là ? Le connaissant, je ne serais pas étonné d'apprendre que le flic insomniaque, prévenu de l'intrusion du Roquet chez moi, ait tout planifié et qu'il ait passé toutes ses nuits à guetter près de l'entrée de l'immeuble pour pouvoir intervenir au bon moment. Si ça se trouve, pendant tout le temps qu'a duré notre extravagante conversation téléphonique, il était sur le trottoir d'en face en train de fumer l'un de ses fameux cigares aromatisés.

Ce qui compte, c'est que son plan ait bien fonctionné. Je me suis permis de le renforcer d'un détail. La Volvo était bien garée là où il me l'avait indiqué. Après avoir vérifié qu'il disait vrai, j'ai continué à pied jusqu'à l'endroit où j'ai l'habitude de garer ma vieille Alfa. À chaque entrée d'immeuble, à chaque coin de rue, je redoutais une embuscade. Vue de l'extérieur, ma caisse déglinguée fait un peu pitié. Mais elle a un bon moteur et m'a déjà sorti d'affaire à plusieurs reprises. J'ai pris ma voiture pour descendre jusqu'à la rue Cava Baja en roulant au pas. Là, j'ai garé la caisse en double file près de l'entrée du restaurant Lucio, les feux allumés, en faisant en sorte de gêner le passage de deux cabriolets de luxe. J'ai fermé ma bagnole à clé et je suis rentré à pied en sifflotant une chanson de La Cabra Mecánica qui dit que *l'amour est un sport curieux et si c'est un vice, on a trouvé mieux*. En moins de vingt minutes, ma voiture serait repérée par les flics et elle passerait la nuit à l'abri, car le Roquet ne penserait jamais à aller la chercher à la fourrière.

Le plus compliqué dans tous ces préparatifs, ça a été de choisir les termes du message que j'allais laisser à Angélique. Je ne voulais pas la compromettre. J'ai fini par écrire un laconique *Pardonne-moi. Je dois partir mais je vais revenir. Ne t'en va plus jamais*. Pas certain que ça puisse servir à grand-chose, mais il aura le mérite d'éveiller sa curiosité. Enfin, je l'espère.

Le plus simple en revanche fut de porter Dieu Jr sur mon dos dans

les escaliers et, une fois en bas de l'immeuble, jusqu'à la Volvo. Ce n'était pas difficile de jouer la vieille comédie de l'ami solidaire portant à contrecœur son meilleur pote qui a bu un coup de trop, vu que Dieu Jr était ivre mort d'un excès de gin et de trouille. Et même s'il était à peine vingt-trois heures, nous n'étions pas les seuls dans ce cas-là. À Madrid, l'été, les alcooliques se lèvent tôt. Il se mit à ronfler dès que j'eus fini de lui attacher sa ceinture. Arrivé sur le périphérique, j'ai garé la voiture sur une voie de garage, j'ai trouvé un papier et un stylo dans la boîte à gants et je l'ai secoué jusqu'à ce qu'il ouvre les yeux.

— Ton lieu sûr est au trou du cul du monde, OK, mais où exactement ?

Il loucha un peu sur le papier et écrivit un mot d'une main tremblante.

Il me tendit la feuille et se rendormit illico.

Je lus la destination de ce voyage improvisé.

Toulouse.

Nous voilà presque arrivés à Toulouse, après avoir bu des litres de café et roulé pendant des heures en observant tous les panneaux et en respectant toutes les limitations de vitesse. Il n'y avait pas de contrôle à la sortie de Madrid, mais il m'a semblé voir plus de bagnoles de flics que d'habitude sur les routes. À la radio, les flashes info parlaient de la série d'assassinats qui venait d'endeuiller la sphère de la presse people, mais l'identité du meurtrier restait une énigme. Dieu Jr ronflait toujours. Dans ses rêves, il maudissait ses agresseurs, quoiqu'une injure sans consonnes insulte un peu moins. À quelques dizaines de kilomètres de Madrid, j'ai acheté dans l'une de ces stations-services qui ressemblent à un supermarché miniature un thermos Bugs Bunny pour moi, et un autre thermos à l'effigie de Titi pour Dieu Jr.

Cela m'apprit une chose : j'en voulais encore à mon pote.

Je hais Titi. Foutu Titi. Je ne supporte pas sa grosse tête disproportionnée.

J'ai rempli les deux récipients de café grâce à une machine qui n'a pas daigné me remercier d'avoir laissé toute ma monnaie dans sa fente. Le distributeur de paquets de cigarettes s'est montré plus poli. Les gens traqués ont tendance à être plus aimables.

Comme je n'avais pas dîné, j'ai acheté trois sandwichs triangulaires aux ingrédients différents d'après les étiquettes, mais qui avaient tous le même arrière-goût de plastique. J'ai pris aussi des bonbons pour la gorge et un petit pot de miel que j'ai versé tout entier dans le thermos de Dieu Jr. Après quoi je suis reparti.

Au petit jour, au cours de l'une de ces émissions destinées à des

gens qui passent la nuit à écouter la radio sur leur lit parce qu'ils sont seuls depuis trop longtemps, une auditrice dit à l'antenne :

— L'homme que l'on soupçonne est quelqu'un qui a beaucoup souffert, j'en suis certaine. Il doit se sentir très seul, le pauvre, sans plus personne pour croire en lui. S'il a besoin de parler, donnez-lui mon numéro et dites-lui qu'il peut m'appeler, je vous prie... C'est important.

Allez savoir si c'est le manque de sommeil ou l'excès de café, mais il me sembla reconnaître une voix familière. Cela faisait des années que je ne l'avais pas entendue.

Madeleine.

Pendant que l'animatrice lui expliquait qu'elle n'avait pas le droit de communiquer ses coordonnées à l'antenne, je cherchai d'une main le stylo et le papier dans la boîte à gants. La femme était sur le point de raccrocher quand l'animatrice de l'émission, sermonnée entre-temps par un producteur réveillé par le pressentiment d'un bon score d'audience, relaya son idée en déclarant que si le suspect anonyme voulait parler à quelqu'un, il ne devait pas hésiter à contacter la radio. Et elle répéta le numéro de l'antenne à trois reprises. La troisième fois je réussis à le noter sur la feuille, même si je faillis rentrer dans un camion qui essayait de nous dépasser.

J'avoue qu'en passant la frontière, quand l'agent de police nous ordonna d'arrêter la voiture en se plantant au milieu de la route et qu'il se mit à nous observer de loin sans faire le moindre geste, je sentis monter un soulagement coupable : on allait nous arrêter et toute cette folie allait prendre fin.

L'agent pencha la tête et, sans y réfléchir, je l'imitai.

Il répéta son geste de l'autre côté et je le suivis.

Puis il fit un pas en arrière et nous donna l'ordre d'avancer d'un geste de la main, tandis qu'il expliquait à l'un de ses collègues que la Volvo était "une sacrée bagnole quand même, tant que tu croises pas une Mercedes"...

Dieu Jr a ronflé tout le voyage, et il continue de ronfler avec l'accent français. Je fais une pause avant de traverser la Garonne et je l'oblige à boire tellement de café que je ne suis pas sûr qu'il pourra fermer l'œil des six prochains mois. Il n'arrive toujours pas à bien articuler, mais quand je lui demande à quel endroit je dois le déposer, il écrit "place du Capitole". On redémarre.

Ça fait des années que je rêve de revenir à Toulouse. Mais pas dans ce contexte. Je pense à Angélique et je nous imagine main dans la main sur la grande esplanade du Capitole, avant de nous perdre dans les ruelles alentour qui pourraient aussi bien être les rues de Barcelone, de Madrid ou de certains quartiers de Buenos Aires, mais

où seule la Ville rose conserve la mémoire du temps incrustée dans ses pavés.

Dieu Jr se réveille seulement quand nous remontons lentement la rue Pargaminières, qui nous conduit au Capitole. Quand je lui demande s'il a besoin d'argent il s'étonne, comme s'il n'y avait pas pensé. Je tâte sous le siège, trouve le portefeuille que le Greffier y a caché et compte les billets. Il y a de quoi voir venir. Je lui demande s'il sait ce qu'il va faire. Il hausse les épaules alors qu'il répond oui de la tête. Quand j'arrête la voiture, il me serre dans ses bras. Je me sens coupable de le laisser seul, si petit au milieu d'une si grande place. Il se penche vers mon oreille et, dans un filet de voix, il parvient à me dire :

— Merci Poe, t'es un sacré pote. Sans toi, bordel, j'aurais jamais réussi.

Il descend de la voiture et se perd entre des touristes qui font une tête de plus que lui et des habitants de Toulouse tellement habitués à voir passer des gens bizarres qu'ils ne lui jettent pas un regard. Je l'aperçois fugitivement, les instants où la foule s'éclaircit un peu. Il marche comme un somnambule, son thermos de Titi à la main.

Ça ne va pas le faire.

Pas avec Titi comme allié. J'aurais dû lui filer mon thermos Bugs Bunny.

Je redémarre la Volvo et m'apprête à quitter la ville.

Je viens de passer la frontière et, comme si les ondes de la radio respectaient scrupuleusement les limites internationales, je capte soudain parfaitement les informations de la Radio nationale d'Espagne. La nouvelle du jour, qui occupe presque tout le journal, est l'identité de l'assassin. Dieu Jr est accusé de meurtres en série. Une opération internationale est déployée afin de le capturer au plus vite. Il aurait quitté Madrid dans une Alfa Romeo de couleur indéterminée, à la carrosserie cabossée mais au moteur puissant, immatriculée...

Ces cons-là cherchent ma voiture. Elle doit être à la fourrière depuis un petit bout de temps maintenant. Cela signifie deux choses. Une bonne et une mauvaise.

La bonne, c'est qu'ils ne savent pas comment Dieu Jr a réussi à s'enfuir.

La mauvaise, c'est que le Roquet sait que je suis complice de sa cavale.

Il aurait été prudent de laisser passer quelques jours. De rester à Saint-Sébastien le temps que la tempête se calme. Je m'y suis arrêté pour retirer de l'argent, et une succursale de ma banque m'a confirmé

que mes comptes (les comptes de Queca à vrai dire) se portaient très bien. Tout ça peut changer d'une minute à l'autre. J'ai retiré de quoi prendre de longues, de très longues vacances. Mais au lieu de me balader sur la plage de la Moule j'ai repris le volant jusqu'à Madrid, et j'ai lutté contre les assauts du sommeil en fredonnant encore et toujours la même chanson.

Elle dit vrai, *l'amour est un sport curieux et si c'est un vice, on a trouvé mieux*. Sur la route, j'ai appelé chez moi. Pas de réponse. Angélique ne répondait pas sur son portable non plus. Je crevais d'envie d'arriver. C'était la dernière étape de mon plan, rentrer chez moi. La retrouver, lui dire enfin toute la vérité sur Queca et Dieu Jr, la serrer contre moi pour sentir qu'elle m'était revenue.

Mais quand je suis arrivé chez moi, il n'y avait personne à serrer dans mes bras.

Tout était exactement comme à notre départ. Le mot pour Angélique était toujours à sa place. J'avais conduit pendant près de vingt heures, mais c'est la tristesse et non pas la fatigue qui eut raison de moi. Je m'étais déshabillé pour prendre une douche. Je me rappelle avoir cligné des yeux à un moment donné et c'est tout.

Je suis allongé sur mon lit. J'ai ouvert les yeux il y a quelques instants à peine, persuadé que plusieurs heures s'étaient écoulées, mais l'heure affichée sur mon portable me confirme que je n'ai dormi qu'un quart d'heure.

La sonnette me fait sursauter comme s'il s'agissait d'un coup de feu. J'avance vers la porte, résolu à encaisser tous les coups et toutes les accusations que le Roquet jugera bon de m'infliger tant qu'il me laisse dormir un peu, histoire de gagner du temps pour que la piste de Dieu Jr refroidisse.

Mais lorsque j'ouvre la porte, point de cris policiers, Angélique m'attire contre elle les yeux brûlants de désir, sans une ombre de question.

— J'aime bien cette façon que tu as de me recevoir nu, me reproche-t-elle entre deux baisers. Mais tant qu'à faire, tu aurais pu prendre une douche. Tu pues...

Sans cesser de parler et de m'embrasser, elle ôte un à un ses vêtements.

— Remarque, je dois pas sentir très bon non plus après toutes ces heures de voyage. Ça te dit qu'on prenne une douche ensemble ? Tu sais qu'il faut économiser l'eau...

— Si c'est pour la bonne cause... Je ferais n'importe quoi pour sauver la planète, lui dis-je à l'oreille, résigné.

Ce qui devait arriver arriva. Pendant un long moment, les paroles furent en trop, à l'exception des petits mots doux ou des expressions

crues, séminales, que seuls des amants qui tentent de regagner le temps perdu peuvent arriver à se dire. À chaque trêve, le temps d'une cigarette partagée avant de retourner à notre tendre guerre, je redoutais que la réalité ne nous saute à la figure. Mais elle ne l'a pas fait. Le manque de sommeil me pesait comme un manteau de plomb, mais je refusai de dormir par crainte de ne pas la trouver près de moi au réveil. Je ne posai aucune question sur son voyage, en vertu d'un pacte tacite qui nous permettait de tout recommencer, sans les silences ni les mensonges.

Et il y a quelques instants, alors que le plaisir venait de nous laisser enlacés et immobiles, alors que j'allais fermer les paupières, elle a dit d'un air détaché :

— J'ai hyper faim, je crois que je pourrais avaler un mammoth, pas toi ? Tiens, au fait, je sais que tu m'as menti sur Queca. La copine d'une copine à moi de la maison d'édition, qu'ils viennent de mettre à la porte pour une connerie et qui te connaît de la belle époque, lui a raconté que c'est toi qui as négocié les droits de *La Macédoine de nos passions*...

— Ben en fait je... Angélique, il faut que je te parle sérieusement...

— Je ne veux plus rien entendre, Poe. Fini les mensonges. Je sais que tu te fais du souci pour ton copain, et tu as raison d'ailleurs, avec ce qui lui tombe dessus. Mais tu m'as fait passer pour une conne, tu m'as laissée enquêter sur Queca toute seule alors que tu es son secrétaire particulier ! Je veux bien croire que tu es tenu au secret professionnel mais quand même...

— Tu me détestes et tu veux qu'on en reste là. Dans un sens je te comprends.

— Mais non, je n'ai pas envie de te quitter, imbécile. En fait, là, je ne sais plus très bien ce que je veux. Si : je veux manger un truc et rentrer chez moi, voilà ce que je veux. Je te donne une semaine. Tu auras largement le temps de te demander si ça vaut la peine d'arrêter de me raconter des salades. Moi aussi j'ai besoin de réfléchir, Poe.

Je ne perds pas mon temps à inspecter le frigo à la recherche de quelque chose de comestible. Je m'habille le plus vite possible et file chercher un truc à manger au bar du coin de la rue. Je sors de la chambre en titubant, sans la regarder.

C'est mal barré. Si elle s'est vexée comme ça en apprenant que je suis l'ex-secrétaire de Queca, j'ose pas imaginer l'état dans lequel elle va se mettre quand je lui avouerai que *Queca, c'est moi*.

Dehors, la rue est pleine d'ombres brûlantes. Mes yeux se ferment malgré moi.

Angélique m'a donné une semaine.

Je viens de réaliser que c'est aussi le temps qu'il reste à vivre à Dieu Jr, si la nécro trouvée sur Internet avant de s'évanouir sous nos yeux

dit vrai.

La fourgonnette freine en passant près de moi dans un crissement de pneus échauffés, une portière s'ouvre en silence et au moins deux paires de bras m'entraînent à l'intérieur, pendant qu'une autre m'enfile une capuche sur la tête et me menotte les mains sur la poitrine. La fourgonnette démarre à toute allure mais la voix de Cepero donne l'ordre au conducteur de ralentir :

— T'es pas au courant, la plupart des accidents qui arrivent en ville sont causés par des excès de vitesse qui au final ne servent à rien ?

— Tu l'as ça lu dans *Cosmopolitan* ? se moque l'autre flic.

— Non, gros malin : dans *Marie Claire*...

C'est peut-être une chance finalement que l'auteur de mon kidnapping soit un intellectuel de l'envergure du sbire du Roquet. Je me dis aussi que, quel que soit le sort que me réserve ce nabot revanchard, rien de ce qu'il va me faire ne pourra rivaliser avec la colère d'Angélique. La chanson dit vrai : *l'amour est un sport curieux*.

— Tu le crois, ça, Cepero ? Cette tête de nœud a le cœur à chanter !

— C'est connu. Dans un contexte de stress, le cerveau cherche une échappatoire dans la répétition des gestes quotidiens... Je l'ai lu dans *Ça m'intéresse*.

C'est le dernier mot que j'entends car je m'endors enfin.

III

AU CIEL, POINT DE BIÈRE

*Il paraît qu'un ange l'a chopé dans son bain,
l'a crucifié, lui a arraché les yeux,
s'est servi de son sang comme rouge à lèvres
et a découpé ses jambes avant de les manger.
Dieu n'est qu'un fumigène.
Dieu n'est qu'un fumigène.*

FITO PÁEZ, *Un fou dans le manège.*

BOUILLON DE VIEILLE POULE

Tapéla Cessez se compose un air surpris avant d'entrer dans la salle de réception. C'est le mieux à faire quand on organise un dîner-surprise en ton honneur et que tu le sais, se dit-elle.

Ils n'ont pas lésiné.

À première vue, il n'y a pas grand monde dans l'enceinte de luxe un peu décrépie par l'intensité de la crise économique de ces derniers mois.

Mais tout est fin prêt pour la fête, et une fête haut de gamme, s'il vous plaît, se dit-elle alors que son regard évalue l'agencement, la décoration florale de chaque table sans oublier les couverts disposés pour un dîner d'exception avec, calcule-t-elle de tête en comptant le nombre de tables, pas moins de trois cents convives.

Elle saisit une fourchette en passant.

De l'argent, se dit-elle.

Tapéla sait distinguer les métaux précieux au toucher.

Où sont passés tous les invités ? Ils doivent être cachés derrière les portes coulissantes des salons adjacents, en train de compter les secondes à rebours avant de débouler comme une foule joyeuse en criant en chœur : surpriiise !

Elle décide de jouer le jeu, de faire semblant d'avoir reçu seulement le premier des messages, celui qui donnait rendez-vous dans cette salle de réception où quelqu'un se tenait prêt à lui révéler un scoop. Elle erre entre les tables en faisant mine de ne pas comprendre la situation, tandis que les phrases de la conversation téléphonique qu'elle a reçue quelques minutes plus tôt repassent en boucle dans sa tête.

“J’ai voulu te prévenir pour que tu aies le temps de t’habiller pour l’occasion, je veux dire pour que tu sois au top du sublime, comme toujours”, avait dit la voix sur le ton de la conspiration. “L’histoire du scoop n’est qu’un prétexte, en réalité on te prépare une fête-surprise en compagnie de tous les directeurs de la chaîne. Ils ont voulu récompenser le travail que tu as accompli à la rédaction et, surtout, ils en profiteront pour t’annoncer que c’est toi qui présenteras l’émission *Personne n’est parfait* à partir de la semaine prochaine. Ne raconte à personne que je te l’ai dit ou je perds ma place.”

La voix semblait familière, mais Tapéla connaissait tellement de monde...

Au centre d'une table se trouve un seau à glace en acier inoxydable qui contient une bouteille de champagne frappé.

Elle l'approche de ses yeux pour mieux lire l'étiquette et sourit.

Ils ne se sont pas fichus de moi, se dit-elle.

Il s'agit d'un belle époque by & for, de la maison Perrier-Jouët.

Le champagne le plus cher du monde, à 4 000 euros la bouteille.

Tapéla, qui n'ignore pas ce genre de choses, apprécie l'attention. Elle comprend aussi que les directeurs de la chaîne cherchent à l'impressionner, puisqu'elle a lu dernièrement que le meilleur champagne du monde était l'armand de brignac brut gold, dont la bouteille valait "à peine" 400 dollars.

Elle se sert une coupe et trinque seule avec la pénombre.

Elle a décidé de ne plus s'éloigner de cette table.

S'ils veulent me voir, c'est à eux de venir me trouver, se dit-elle.

Et elle savoure, en plus du goût raffiné du champagne, l'échec qu'elle ne va pas manquer de lire sur le visage de ses concurrents, Joachim Chorizo, Luis Javier Sánchez ou Coco Bieber, qui vont se retrouver évincés du jour au lendemain. Une réception de cette classe-là, ils ne peuvent pas se permettre de ne pas en être, même si le buffet risque d'avoir un goût amer. Ils devront mâcher leur ressentiment, la couvrir d'éloges et se frotter à ce métier difficile qui consiste à l'aduler en permanence, puisque c'est d'elle que dépendra désormais leurs perspectives de carrière.

Le champagne est brut mais la vengeance est toujours si douce au palais.

Elle se sert une autre coupe et attend.

Elle se sait épiée. C'est pourquoi elle doit rester parfaitement calme, dissimuler le mieux possible sa joie et son soulagement, parce que au vu de la tournure qu'avait prise sa carrière ces dernières années la seule solution qui lui restait pour attirer l'attention était de changer de sexe au bloc opératoire. Et rien ne faisait plus peur à Tapéla Cessez que les bistouris.

Elle prend une autre gorgée et pense que tant d'émotions contenues lui ont ouvert l'appétit. Dans l'obscurité à peine troublée par quelques bougies ici et là, elle aperçoit la carte au liseré d'or sur laquelle figure le menu.

Un bon caviar, sans aucun doute, se dit-elle. *Mais ensuite ?*

Elle se penche en avant pour lire le menu. Elle doit s'approcher si près qu'elle finit par loucher sur la carte.

Ce champagne a beau être le plus cher du monde, il monte vite à la tête. Un peu trop vite, je trouve, réussit-elle à articuler en s'écroulant sur le sol.

La faim la réveille. Elle n'a jamais eu aussi faim de sa vie.

Elle sent confusément qu'il se passe quelque chose d'étrange, sans arriver à mettre le doigt dessus.

Elle a encore le tournis et, quand elle tente de vérifier sa coiffure, elle réalise qu'elle ne peut pas bouger les bras. Pis : elle ne les sent plus du tout. Elle ne sent pas non plus ses jambes ni le reste de son corps.

Tapéla Cessez ne sent plus rien.

Elle ne voit pas grand-chose non plus, même si quelque chose lui dit qu'elle doit se trouver dans un bain turc ou un hammam.

Il y a de la vapeur partout. *La vapeur c'est bon pour les bronches*, se dit-elle avant de comprendre qu'elle est encore sous l'emprise dévastatrice du champagne.

Elle venait assister à une fête-surprise organisée en son honneur, à sa consécration en tant que vedette de la presse people, pas à une séance de soins esthétiques. Soudain le sort de Lidia María Loziño lui revient à l'esprit. Elle commence à avoir peur.

Une lumière indirecte vient de s'allumer. Elle entend des pas qui approchent.

Elle sent un instrument pointu s'enfoncer dans son dos, mais elle n'a pas mal.

Elle tente de se retourner. Impossible. Une autre lumière indirecte s'allume, et Tapéla fait des efforts pour distinguer quelque chose au milieu de l'épaisse vapeur.

Une nouvelle piquûre. Cette fois-ci, elle perçoit une sensation lointaine qui se rapproche en tournant, comme si elle venait de très loin lui effleurer les sens. Où peut-elle bien être ? Que se passe-t-il au juste ?

Elle vient de sentir la piquûre, encore un peu lointaine mais suffisamment nette pour qu'un léger *Aïe !* s'échappe de sa bouche, plus par réflexe qu'à cause de la douleur.

Derrière elle, une voix approuve d'un "mmmmmm" satisfait.

— Mais où suis-je ? C'est tout ce que Tapéla réussit à articuler.

— C'est bien, c'est bien... dit la voix. L'invitée d'honneur vient de se réveiller. Je n'avais pas encore eu l'occasion de vous présenter le menu de ce soir, milady...

Une lumière zénithale illumine le plafond, et Tapéla comprend enfin où elle se trouve. Même si elle n'arrive pas à comprendre ce qu'elle fait là. Elle vient de récupérer ses sensations et la chaleur, la douleur et l'humidité l'accablent. Ce n'est pas un bain turc. C'est une cuisine. Elle se trouve dans une immense cuisine professionnelle. Et plus précisément dans une grande casserole. À l'intérieur d'une casserole d'eau bouillante où flottent des légumes. Face à ses yeux, la carte au liseré d'or. Malgré le tremblement de ses paupières elle réussit à lire. *Menu : bouillon de vieille poule.*

— Un plat modeste mais qui exige un bon tour de main, dit la voix. Une fois la vieille poule pochée à la perfection, le plus délicat est de retirer la peau...

C'est la dernière parole que Tapéla arrive à entendre.

Elle sent des ongles lui arracher la peau. Elle ne sent plus rien.

DEUX ALBANO-KOSOVARS

J'entends une voix qui semble venir de très loin. C'est une voix aiguë, chargée de mauvaise humeur.

— À ronfler ? Vous dites qu'il vient de passer six heures à ronfler ? Je vous ai donné l'ordre de le ramener ici pour lui foutre les jetons, pas pour qu'il fasse la sieste !

— Techniquement il n'a pas fait la sieste, chef : il a dormi toute la nuit...

— Vous êtes con ou vous faites semblant, Cepero ?

— Comme il vous plaira, chef.

Je suis toujours aveuglé par la capuche. Mais je jurerais que les voix ne viennent pas de l'intérieur de la pièce. La conversation doit avoir lieu près de la porte. Et j'ai bien deviné, parce qu'elle s'ouvre dans un grincement digne d'un film d'horreur, une seconde avant que le torrent d'insultes que le Roquet balance à Cepero ne s'interrompe enfin. Je ne bouge pas. Je fais semblant de dormir. Je les entends parler à voix basse. C'était prévisible. Je parie que je vais avoir droit au seau d'eau et au petit numéro de la menace de torture. Je marmonne quelque chose comme si je parlais en rêve. Le Roquet peste tout bas.

— Qu'est-ce qu'il grommelle, Cepero ? dit-il à voix basse.

— Nous tenons peut-être une piste sur l'endroit où se cache son complice. J'ai lu dans un magazine que...

— Si je vous entends encore une fois mentionner vos lectures, je vous fais passer toute la Bibliothèque nationale par le trou du cul, abruti ! Vous avez compris, Cepero ? Et baissez d'un ton, il faudrait pas foutre en l'air l'effet de surprise...

— Oui chef. M'autorisez-vous à m'approcher pour voir si je peux comprendre ce que dit le prisonnier ?

— Enfin une idée décente. Attendez juste que je trouve un papier et un stylo, au cas où il s'agirait d'un numéro de téléphone ou d'une adresse que je peux noter. Répétez ce que vous entendrez à voix haute, Cepero, je suis prêt...

Cepero s'approche si près de moi que malgré la capuche je suis en mesure d'affirmer qu'il s'avale du cognac au petit-déjeuner. Je baisse le volume de mes murmures.

— Ça n'a pas l'air d'être des numéros, chef. Des phrases plutôt. Vous

notez ? demande le flic : “Oh-oui-oh-oui-clo-til-de-su-ce-moi-vas-y-plus-fort.” Je répète ?

C'est un mugissement qui lui répond, suivi de l'inévitable coup de pied qui ne pouvait pas viser ma tête parce que Cepero se trouvait en plein milieu de la trajectoire. Je me balance sur le côté et le coup m'atteint dans les jambes.

— Le fils de pute ! Quel fils de pute ! glapit le Roquet.

— D'après moi cette Clotilde est sa complice, chef, s'aventure à penser Cepero dans l'espoir de le calmer.

— Clotilde est le prénom de ma femme, abruti ! Et ce petit malin se paie notre tête ! Enlevez-lui cette capuche immédiatement !

Lumière. Il y en a juste assez pour m'éblouir. Les deux flics se découpent devant mes yeux en silhouettes menaçantes. Je n'ai plus envie de plaisanter, mais je dois continuer coûte que coûte pour qu'ils ne puissent pas flairer la peur qui m'envahit :

— Salut Roquet. Si tu comptes m'apporter le petit-déjeuner au lit, surtout fais gaffe à ne pas cramer mes tartines, j'ai horreur des toasts brûlés.

Il se prépare à me flanquer un nouveau coup de pied, mais un coup d'œil à Cepero suffit à l'arrêter. Le policier fondu de magazines tire une tronche de trois pieds de long. Il y a des limites que le Roquet n'est pas prêt à franchir face à son adjudant. Je prends note de ce détail, parce qu'il pourra peut-être me sauver la vie.

— Je sais où tu prendras ton petit-déj', Poe. Tous les matins et pendant des tas, des taaaaaaaas d'années. En prison. Il faut que je vérifie dans le code pénal, mais pour complicité d'assassinat en série, avec tentative de fuite, ça peut monter jusqu'à... Il compte sur ses doigts : des tas d'années.

— Tu n'y crois pas toi-même. Tu n'as aucune preuve contre moi, Roquet, et tu le sais.

— Oh que si, Poe. J'en ai. J'ai par exemple le témoignage d'un dealer posté au coin de ta rue qui t'a vu avant-hier porter ton pote sur le dos comme s'il était complètement bourré. ok, j'avoue, comme témoin c'est pas le mec qui présente bien devant un juge, mais pour moi ça suffit à démontrer que tu étais dans le coup. Ce n'est plus qu'une question de temps, maintenant que je sais que tu l'as aidé à s'enfuir... Bon je te laisse, moi non plus, je n'ai pas pris mon petit-déjeuner. Toi, tu bouges pas d'ici, hein ?

Et ils tournent les talons. Le Roquet savoure déjà sa victoire, alors que des doutes se lisent sur le visage de Cepero.

Je passe la pièce au peigne fin. Ici, pas de meubles. Aucune fenêtre non plus. Juste cette lampe d'architecte braquée sur moi. Je réussis à me lever et à la pousser de côté. Mes muscles sont engourdis après tant d'heures passées à dormir par terre, mais je parviens quand même

à m'approcher de la porte. Elle est fermée à clé. Ce n'est pas une porte blindée, la serrure n'est pas des plus complexes, mais MacGyver en personne serait incapable de l'ouvrir les poings liés. Remarque, peut-être qu'il y arriverait, lui : il inventerait une bombe atomique avec l'ampoule de la lampe et les pellicules de Cepero lui serviraient de combustible radioactif. Mais je ne suis pas MacGyver.

Assis contre le mur, je réfléchis. Il y a un truc qui ne colle pas. S'il sait que j'ai aidé Dieu Jr, pourquoi cette détention illégale alors qu'il aurait été si facile de m'embarquer triomphalement au commissariat ? J'ai l'impression qu'il n'a pas encore été perquisitionner chez moi. Sinon, il m'aurait forcément parlé de la seule preuve qui permette d'impliquer formellement Dieu Jr dans tous ces crimes : la tunique imprégnée du sang de George Trotard. On dirait que le Roquet attend de trouver quelque chose avant de refermer la ratière sur moi.

Ma bagnole ! C'est ma bagnole qu'ils cherchent à tous les coups. Comme ils n'ont pas pu l'arrêter sur la route, ils pensent que je l'ai planquée quelque part. Et tous les sbires du Roquet doivent ratisser la ville à l'heure qu'il est pour la retrouver. Ils ne vont pas tarder à penser à la fourrière. Ensuite, il suffira de quelques billets glissés dans les poches du gardien de la fourrière pour mettre en scène ma capture en flagrant délit, à l'intérieur du véhicule utilisé pour la cavale. Quoique je n' imagine pas Cepero se prêter à ce genre de manège. C'est un type docile, mais il a l'air honnête. Aussi honnête que puisse l'être un policier.

La porte de l'appartement s'est ouverte, ou c'est seulement mon imagination qui me joue des tours ?

Le claquement de porte ne laisse pas de place au doute. Des voix s'élèvent, l'une d'un ton faible et geignard, l'autre énergique et en colère. Une dispute. Mon duo comique favori est de retour, et ils n'ont pas l'air ravis. Quelqu'un ouvre la porte et je sens s'approcher, plus que je ne vois réellement, le renflement court sur pattes qui sert de corps au Roquet :

— Très maligne, ta journaliste, Poe, très maligne. La garce. Je te fiche mon billet que c'est ce connard d'Arregui qui lui a soufflé l'idée. C'est lui le cerveau, pas vrai ? T'as une idée de ce qu'on vient de voir à la télé ? On était au bar de la station-service, en train de prendre un café. On commençait à peine notre petit-déjeuner. Et là on apprend que des appels anonymes ont informé toutes les rédactions de Madrid que la voiture recherchée, ta bagnole, était à la fourrière depuis deux jours, et qu'elle n'a donc pas pu servir à aider Dieu Jr à s'échapper ! Il y avait des tas de journalistes, presque une manifestation de micros et de caméras devant les portes de la fourrière, ils ont fait le siège jusqu'à ce que le responsable sorte reconnaître publiquement que la rumeur disait vrai. Bien joué, Poe...

— Chef, je pense qu'il faudrait le relâcher...

— Vous ne pensez rien du tout, Cepero ! rugit le Roquet. Il fait mine de se calmer, Je vous l'ai déjà dit, cette opération est on ne peut plus légale. Vous n'avez rien à craindre.

Le visage de Cepero se découpe dans le champ de la lampe. À la gueule qu'il tire, je devine qu'il n'est pas convaincu. Vraiment pas. Le Roquet qui s'est approché lui aussi le fixe avec une amabilité parfaitement inhabituelle chez lui :

— Je vous demande pardon, Cepero. Je suis sous pression, vous n'y êtes pour rien. Les ordres viennent d'en haut, vous comprenez ? Quand cette triste histoire sera terminée, je vous recommanderai à quelqu'un de la direction, qui donnera certainement un coup de pouce à votre carrière. Et rien ne vous oblige à travailler sans avoir déjeuné. Allez donc manger quelque chose, je m'occupe du prisonnier. Et laissez-moi votre arme, s'il vous plaît, je crois que j'ai oublié la mienne à la préfecture.

Cepero obéit et s'en va, dérouté par cette douceur inédite.

Le Roquet garde le silence jusqu'à ce qu'il entende la porte de l'appartement s'ouvrir puis se refermer. C'est seulement là qu'il s'approche et se met à parler :

— Poe, Poe, Poe. Tu dois te sentir tiré d'affaire, là, je me trompe ? Tu es tellement malin que t'en deviens con, parfois. Tu pensais que je cherchais ta caisse pour pouvoir t'accuser d'être un complice du meurtrier ? C'était pas faux dans un sens. Mais mon plan allait plus loin. J'allais pas me contenter de te coffrer alors que je tenais enfin l'occasion de me débarrasser définitivement de toi...

— Personne ne va te couvrir si tu fais un truc pareil, ni ton chef le Maxi, ni Cepero, ni tes collègues flics. Même si le mec qui tire les fils est d'accord.

— Tu as parfaitement raison, comme toujours, Poe – il jette un œil sur sa montre, une montre si petite qu'elle semble être piquée à une femme, et qui pourtant tombe sur son maigre poignet. Il sort un portable de sa poche et le regarde –, dans quelques secondes je vais recevoir deux textos. Et j'en enverrai deux autres. C'est simple, tu vois. Deux fois deux. Deux Albano-Kosovars. Des monstres à côté de qui le Greffier pourrait passer pour un ours en peluche. Des gars endurcis. Entraînés. Tu l'as dit toi-même : je ne peux pas compter sur le Maxi ni sur Cepero sur ce coup-là. Mais celui qui allonge le fric m'a fourni ces Albano-Kosovars en prime. Tu vas voir : on dirait des jumeaux.

La sonnerie du portable le fait sursauter. Il appuie sur une touche, lit le SMS qui vient d'apparaître et me montre l'écran, où "Arregui HS" est affiché.

— Trop facile. Tu as vu ça, Poe ? Maintenant je n'ai plus qu'à répondre : "étape 3" – il tape sur les touches de son clavier pendant

qu'il parle, puis appuie sur *envoyer*. C'est fait. Ton ami le détective ne risque plus de venir nous emmerder.

— "Étape 3", ça veut dire quoi ?

Le portable sonne de nouveau. Il lit le SMS qui vient de s'afficher avant de me tendre son portable pour me le montrer : "Greffier HS".

Un sourire satisfait se dessine sur le visage du Roquet. Il tape quelque chose sur son clavier :

— "Étape 4". Parfait.

— Tu ne m'as pas dit ce que voulait dire "étape 3", Roquet.

— Tu ne devines pas ? Arregui était la première étape. Il est mort. Le Greffier était l'étape numéro deux, le voilà réduit à l'état de cadavre. L'étape trois c'est ta fiancée. La quatrième, c'est toi. Tous victimes de la folie meurtrière de Dieu Jr. Ah ! mais quel con... j'ai failli oublier...

Il enlève le chargeur du revolver de Cepero et remplace toutes les balles par de nouveaux projectiles qu'il sort de sa poche. Il démonte le barillet et place les nouvelles balles l'une après l'autre dans les chambres.

— L'Albano-Kosovar qui vient d'envoyer un SMS est en route. Je suis vraiment désolé pour Cepero, mais je ne peux pas me permettre de laisser de témoins. Le plus drôle, entre nous, c'est que je suis pas convaincu que Dieu Jr soit l'assassin moi non plus. Mais dès qu'on l'aura chopé, je te raconte pas. Pour peu qu'il résiste un peu, qu'il meure, tout ça n'aura plus d'importance. Ça sera moi le héros. Peut-être qu'on me filera le poste du Maxi, va savoir...

Je lui balance un coup de pied dans les mollets mais, comme il s'y attend, il esquive. J'incline la tête juste à temps pour recevoir son pied de plein fouet dans l'épaule. Je ne sens pas la douleur, ou alors je n'y fais pas gaffe, absorbé par mon propre cri de rage. Sans savoir comment j'ai réussi à me mettre debout, je me lance contre lui. Il esquive de plus belle et me donne un coup de flingue sur le bras. Je ne sens rien, je sais seulement qu'il en va de ma vie de le détruire, de le tuer avant qu'il ne me tue, d'en finir avec cette série sanglante de gens qui meurent de près ou de loin par ma faute. Il me flanque un coup de pied à l'intérieur des cuisses et ma jambe d'appui se plie en deux, mais je profite d'être à sa hauteur pour lui foutre un coup de boule en plein visage. Il tombe à son tour, et sort un autre pistolet de sa veste, chargé de vraies balles cette fois. Je n'ai plus rien à perdre et il le sait :

— Némou, dit-il malgré sa lèvre fendue. C'est bien comme ça qu'il s'appelle le gamin de Vallecass, non ? Et sa mère, bien sûr. Et l'associé d'Arregui. Et cette putain folle à lier en robe de mariée, dont le Greffier s'occupe depuis des années. Tu veux qu'ils meurent eux aussi ? Toi, t'es déjà mort, Poe. Mais eux, ils ont encore une chance de ne pas crever...

Je me laisse tomber sur le sol et je me mets à chialer. Je me fous totalement du regard des autres, j'ai juste envie de pleurer.

La porte de l'appartement grince. Quelqu'un est en train d'ouvrir. J'entends qu'elle se referme ensuite.

Les pas de Cepero résonnent. Le Roquet le reçoit, de nouveau affable :

— Vous avez bien déjeuné ? Vous avez fait vite. C'est parfait.

— Que s'est-il passé, chef ?

— Rien de grave. Il a voulu jouer les durs. Bon, Cepero, c'est pas le tout mais je dois vous laisser. J'ai reçu un coup de fil de la préfecture qui me demande de passer le relais. Un homme de confiance va arriver, c'est lui qui prendra la relève. Vous, vous lui livrez le détenu et vous rentrez tranquillement chez vous, vous avez bien mérité un peu de repos. Tenez, voici votre arme. Ce Poe est plus dangereux que ce que qu'on croyait, dit-il en essuyant sa lèvre qui saigne encore.

Le Roquet s'en va. Cepero le raccompagne jusqu'à la porte.

Mes larmes coulent encore tandis que je me tortille jusqu'à réussir à glisser mes mains menottées dans la poche de mon jean. Je sors une poignée d'allumettes. Pas pour décider quoi que ce soit, ce foutu Roquet l'a déjà fait à ma place. Pour mettre le feu à cette baraque, à cette ville et à cette planète si nécessaire : je suis prêt à tout pour l'arrêter. Je frotte une première allumette sur le sol. Rien à faire. Je tente le coup avec une autre, toujours sans résultat. Je comprends enfin : les allumettes dont je me sers depuis des années pour prendre des décisions à ma place sont juste des morceaux de bois. Elles s'enflamment seulement si on les gratte contre le côté de leur boîte. Et je n'ai pas de boîte d'allumettes sous la main.

La porte s'ouvre. Cepero entre dans la pièce. Il allume une cigarette et me la passe.

C'est là que je vois son visage.

— Vous n'étiez pas parti déjeuner, lui dis-je. Vous avez fait semblant de partir, mais en fait vous êtes resté là et vous avez tout entendu depuis le couloir, pas vrai ?

Il acquiesce en s'allumant une autre cigarette. Il lui jette un regard de dégoût :

— Je devrais arrêter la clope. C'est une saloperie le tabac, vous savez ? J'ai lu dans un magazine qu'on constate une amélioration de notre état général moins de vingt-quatre heures après avoir arrêté de fumer. À condition de jamais plus y toucher...

— Nous n'avons pas vingt-quatre heures devant nous, Cepero ! Un tueur à gages va arriver d'une minute à l'autre et le Roquet a remplacé les balles de votre flingue par des balles à blanc...

— C'est bien ce que je pensais, fait-il en me détachant les menottes. Mais ces Albano-Kosovars, vous croyez qu'ils sont aussi redoutables

que ce qu'on dit ?

— S'ils ont réussi à descendre Arregui et le Greffier, c'est pas que je le crois, c'est que je peux vous l'affirmer. Notre seule possibilité d'en réchapper est de filer d'ici avant de croiser le chemin de ces brutes.

La sonnette de l'entrée retentit. Elle résonne dans tout l'appartement.

— Vous n'auriez pas un plan B ? demande Cepero. Si nous n'ouvrons pas tout de suite, ils comprendront qu'on est prévenus. Et ils ne manqueront pas de défoncer la porte...

— J'ai une idée ! Pas sûr que ça marche, mais qui sait, ça peut nous faire gagner quelques minutes, le temps de trouver une meilleure solution : moi, j'ouvre la porte et vous, vous tirez...

— Avec des balles à blanc ?!

— ...vous visez la tête, les yeux. À une si courte distance, les brûlures vont les étourdir un peu, le temps qu'on se tire...

La sonnette retentit de nouveau. Nous avançons vers la porte en parlant à voix basse. Cepero n'a pas l'air très convaincu de mon plan :

— Pour les brûlures, vous êtes sûr ?... Parce que j'ai lu un article dans un magazine d'armes à feu qui...

Je lui prends l'arme des mains et désigne le loquet de la porte. Nous échangeons un regard.

Il ouvre et je tire. Je tire sans compter les balles, je tire pour Angélique, pour Arregui, pour le Greffier, pour Lucy, pour Harold, pour tous les morts à qui je tiens encore. La masse de l'Albano-Kosovar est si impressionnante que j'ai le réflexe de me jeter en arrière, pendant que je vide le chargeur à coups d'éclairs qui n'atteignent pas son visage.

Le plan n'a pas marché.

La masse se déplace. Elle se déplace et s'écroule par terre.

Et derrière apparaît le sourire ironique d'un Philip Marlowe né à Saint-Sébastien. Un type nostalgique qui raffole des déguisements en tout genre, un certain José María Arregui, détective privé, qui me regarde en brandissant son flingue :

— Bordel, mon vieux, si c'est comme ça que tu reçois les copains, j'ose pas imaginer ce qui va se passer le jour où des témoins de Jéhovah viendront sonner à ta porte.

LE CHEF-D'ŒUVRE DE DIEU, C'EST LE CŒUR D'UNE MÈRE

J'ai lu quelque part que les grands hommes sont capables de deviner quelques heures à l'avance le moment où leur vie va basculer pour toujours.

Dieu Jr et moi, on s'en est rendu compte des mois plus tard.

Il était allongé par terre, en train de comater devant un énorme écran plasma. J'ai jamais compris d'où il l'avait sorti. Comme il traversait une phase de rébellion contre son père, la télé était éteinte. Mais quand bien même, il fixait l'écran et faisait régulièrement un bras d'honneur au rectangle noir.

Pendant ce temps-là, j'observais la lampe en bronze anachronique suspendue au plafond, en essayant de percevoir par son intermédiaire des oscillations qui me donneraient la preuve définitive que cette théorie selon laquelle la Terre tourne n'est pas qu'une vaste arnaque. Parfois, j'aime m'adonner à la science empirique.

D'un seul coup Dieu jr se leva, complètement affolé :

— Poe, mon pote, on a moins d'une demi-heure pour cleaner cette porcherie dégueu et nous rendre présentables !

— Du calme, qu'est-ce qui te prend ? L'apocalypse arrive et tu tiens à te faire beau pour l'occasion ?

— Si seulement c'était ça. Non, on est dans la merde totale. Dans vingt-sept minutes exactement, mon beau-père débarque ici avec ma reum.

J'avoue avoir ressenti un enthousiasme de gosse à l'idée de rencontrer enfin George S. Atan. J'ai filé à la salle de bains pour me raser soigneusement, avec les quatre coupures de rigueur. Puis j'ai pris une douche. J'ai mis un jean et un tee-shirt propres.

Quand je suis retourné dans le salon, il resplendissait.

Un bataillon de femmes de chambre expérimentées du plus grand palace de Las Vegas aurait mis plusieurs jours à décrasser mon living. J'en conclus que Dieu Jr, qui était si peu habile de ses doigts qu'il portait des sandales été comme hiver parce qu'il n'arrivait pas à lacer ses chaussures, avait dû réaliser l'un de ses miracles solitaires.

Il y avait de nouveaux meubles. Des meubles design qui devaient valoir à eux seuls le prix de mon appartement. Et d'autres complètement déglingués, qui semblaient tout droit sortis d'une poubelle. Je choisis de ne pas poser de questions.

J'avais jamais vu mon pote aussi stressé. J'allumai la chaîne hi-fi, puis après être allé chercher quelques bières à la cuisine je l'emmenai prendre l'air sur la terrasse.

Quelques minutes plus tard, l'interminable limousine blanche tourna au coin de la rue, quoiqu'on eût juré que c'était le coin de la rue qui s'était écarté pour lui faciliter le passage.

— Vas-y toi, file ouvrir cette putain de porte, me demanda Dieu Jr en tremblant.

J'ai failli lui répondre qu'ils n'étaient pas encore descendus de la limousine, mais il me faisait pitié et je retournai dans le salon. Je pris le temps de mettre un CD dans la chaîne avec le morceau que j'avais sélectionné tout à l'heure (Sympathy For The Devil, des Stones), puis j'ouvris grand la porte.

Mariah se tenait là, dédaigneuse et imposante. Elle portait du Chanel, semble-t-il, mais on avait l'impression qu'elle aurait pu mettre une robe trouvée sur un étal de marché sans cesser d'être reine en sa demeure, même dans des demeures qui n'étaient pas la sienne.

— Soyez les bienvenus, dis-je en m'écartant sur leur passage, je suis...

— Je sais parfaitement qui tu es, sale vermisseau, dit-elle en entrant sans me regarder. Mon Dieu, pourquoi faut-il que les amis du petit soient toujours des paumés affreusement décadents ? Délicate attention, cette chanson...

C'est là que je réalisai que ce que l'on entendait n'était pas la musique que j'avais choisie mais God Save the Queen, des Ramones. C'est drôle, j'étais pourtant certain de ne pas avoir ce disque.

Je la suivis des yeux tandis qu'elle avançait vers son fils. Un silence poli sur le perron me fit tourner la tête.

George S. Atan attendait qu'on l'invite à entrer.

C'était un mec plutôt grand et discret, qui ressemblait de façon étonnante à Michael Caine dans Le Plus Escroc des deux. Il avait la même moustache soignée, les mêmes cheveux plaqués en arrière. Il lui manquait juste cet éclat lascif dans les yeux qui, je le découvris plus tard, n'apparaissait qu'en l'absence de sa femme. Il me tendit la main :

— Ravi de faire votre connaissance, Poe. On m'a beaucoup parlé de vous.

— J'allais vous dire la même chose.

— George ! Espèce de bon à rien ! glapit Mariah. Regarde dans quelle situation lamentable vit le gosse ! Tu ne peux pas tolérer ça, imbécile !

— J'arrive, chérie, dit-il d'une voix douce en prenant congé de moi.

— Non, reste où tu es. Je préfère que tu tiennes compagnie à cet attardé mental. Moi, j'ai des choses à dire à mon fils.

Nous la vîmes déployer toutes les facettes imaginables de la persuasion, de la tendresse aux menaces patientes, face à un Dieu Jr qui semblait redevenu d'un seul coup un gosse de six ans au bord de la crise de nerfs.

C'était parti pour durer un moment, aussi je me rendis à la cuisine, ouvris deux bières et revins au salon pour en offrir une à George. À son geste de terreur, je compris. Je retournai à la cuisine les deux bières à la main. Les maîtresses ratées de Dieu Jr, en plus de récupérer un hymen intact et de tomber dans un mysticisme asexué, prenaient soin de leur ligne. À cause d'elles le frigo était rempli de sodas light. Je vidai une canette de Coca zéro dans l'évier, la rinçai soigneusement, et dans une ruse digne de mon invité la remplis avec le contenu d'une bouteille de bière. Quand je revins au salon, je lui tendis la canette. George comprit l'astuce et m'en remercia plutôt timidement.

— Comment vous remercier de tout ce que vous avez fait pour le gamin, Poe ? Ma femme et moi vous sommes extrêmement reconnaissants...

— Je vois cela, surtout votre femme...

Il se racla la gorge, mal à l'aise, et me dit à voix basse :

— Essayez de la comprendre : c'est une mère avant tout. Je sais qu'elle a tendance à se montrer impulsive de temps en temps, mais...

— George, espèce d'impuissant, cesse donc de te justifier comme ça ! Te voir t'excuser devant cette loque humaine, c'est tout simplement intolérable. Tu crois m'abuser en buvant une bière dans une canette de Coca ? Mais bois, bois donc, imbécile. Tu ne viendras pas pleurer ensuite, quand tu auras tellement de ventre qu'il te faudra un miroir pour contempler ton sexe.

Elle se désintéressa complètement de nous et reprit son roucoulement maternel.

— Un sacré caractère, votre femme, dis-je à voix basse.

— Vous ne croyez pas si bien dire. Vous vous souvenez, il y a quelques années, quand il y eut cette trêve entre Arabes et Palestiniens ? Je commençais à me lasser de cette guerre, j'avais décidé qu'il était temps de leur donner une chance de se réconcilier. Il baissa encore un peu plus la voix. Quand Mariah a appris la nouvelle, elle s'est déclarée en grève du sexe. Elle a gardé les cuisses serrées jusqu'à ce que je fasse en sorte que les hostilités reprennent.

Je sentis le regard de Mariah nous brûler depuis le canapé. Il était plus prudent de changer de sujet. Nous avons continué à discuter du seul sujet que deux types qui viennent de se rencontrer, qui s'entendent plutôt bien, qui ont une bière à la main et l'interdiction totale de se confier des anecdotes sur des femmes légendaires parce que la redoutable épouse de l'un d'entre eux n'est pas loin, peuvent bien causer en Espagne.

Nous avons parlé de football. C'est pas que le sujet m'intéresse prodigieusement, mais le pauvre George était mal barré : ses équipes favorites étaient totalement inconnues du grand public et ne gagnaient jamais un match. De son côté, il en parlait comme s'il s'agissait des dieux du stade :

— Je sais bien que d'après les statistiques le ss San Giovanni est la pire

équipe de la ligue de San Marino, qui est aussi considérée comme la pire du monde, dit-il comme pour s'excuser, mais pour moi, c'est une question de sentiments, vous comprenez ? C'est comme pour les Carpet Masters de Guam, qui l'année dernière ont pris cinquante-cinq buts en dix matchs et n'ont marqué que deux fois. Mais quels buts, Poe, quels buts extraordinaires !

J'avais envie de lui demander dans quel coin du monde pouvait bien se trouver Guam, mais je suis resté sur ma faim car un tourbillon plus ou moins net passa près de nous en hurlant.

C'était Dieu Jr qui courait s'enfermer dans sa chambre en criant que sa mère ne l'avait jamais compris. Sur le canapé, Mariah pleurait à chaudes larmes. George n'avait pas tort, elle était avant tout une mère qui se faisait un sang d'encre pour son enfant.

Elle releva la tête. Je me sentis désintégré en une seconde par ses yeux qui lançaient des flammes :

— Toi ! gronda-t-elle. Espèce de spermatozoïde mal fécondé, déchet lamentable de la société, c'est toi qui as bourré le crâne de mon enfant de tes idées imbéciles, c'est ta faute s'il refuse d'accepter le travail que j'ai trouvé pour lui !

C'était plus que je ne pouvais en supporter.

J'avoue que j'avais passé la journée à picoler sans prendre le temps de manger, ça ne devait pas aider à être aimable, mais vraiment cette Mariah ne me revenait pas. Et la haine qu'elle éveillait chez moi était à la hauteur des sentiments que je lui inspirais.

— Écoutez-moi bien, ma chère. C'est la dernière fois que vous me parlez sur ce ton. Ici, c'est chez moi jusqu'à preuve du contraire, et si ça ne vous plaît pas, vous avez l'autorisation de vous tirer immédiatement et de foutre la paix à tout le monde, c'est clair ? Et cessez de me menacer avec ce doigt en l'air, je me fiche éperdument d'être transformé en chien ou en n'importe quoi d'autre...

— Te transformer en chien ? Dans tes rêves, cher ami. J'aurais du mal à te changer en autre chose que ce que tu es, pauvre limace !

— Tais-toi enfin, dit George, sans hausser la voix mais avec une telle autorité que Mariah se figea sur place.

Ce fut son tour de se figer d'effroi quand il réalisa ce qu'il venait de faire. Il se mit à bégayer :

— Ma-ma-ma chérie, ré-ré-fléchis un peu. Poe est un am-ami du go-go-gosse, il le co-co-connaît bien, peu-peut-être même mieux que nous...

Elle sembla comprendre tout à coup.

— Parfois tu es si intelligent que ça me sidère, George. Si ce que tu as entre les jambes fonctionnait aussi bien que ta matière grise, les choses iraient mieux entre nous... Quant à toi, Poe, je t'ai peut-être jugé un peu vite. Tu es une épave, mais une épave plutôt sexy...

Elle s'approcha d'un roulement de hanches. C'était l'ondulation la plus

sensuelle que j'avais jamais eu l'occasion de voir. Je sentis que je commençai à avoir une érection. Mais c'était une érection de limace.

— Tentative inutile. On ne m'embobine pas comme ça...

— Mon pauvre Poe. Si pur, si innocent au bout du compte, dit-elle en posant son index sur mon front. Chaque homme a un prix, tu le savais ? Et toi, tu as l'air d'avoir passé la moitié de ta vie en solde. Voyons voir... oh mais c'est fantastique ! George, écoute ça ! Cet idiot veut triompher en tant qu'écrivain, mais sans le faire exprès, comme si ça lui arrivait par hasard. Accordé, Poe. Je te laisse te débrouiller avec mon mari pour la paperasse.

— Comment ça ? Mais je n'ai rien signé, moi !

— Ça ne fait rien. Ne me remercie pas. Maintenant passons aux choses sérieuses, voyons ce que tu sais de mon fils qui pourrait m'aider à le convaincre d'accepter le poste...

Elle posa sa main sur ma poitrine. De toutes mes forces, je me concentrai pour tâcher de lui dissimuler mes pensées. J'avais pas mal d'expérience dans ce domaine, finalement. Il me suffisait de penser que Dieu Jr rêvait de mesurer deux mètres vingt pour jouer dans la NBA, ou alors qu'il voulait à tout prix devenir le meilleur danseur de salsa de Madrid. Tout était bon pour éviter de penser à sa bite miniature et phosphorescente qui restaurait la virginité des femmes en inhibant leur désir sexuel.

— C'était donc ça ! s'exclama Mariah d'un air triomphal, mon pauvre petit garçon... Je me doutais que son père était un peu psychopathe, mais je ne le croyais pas fou à ce point. Merci, pauvre loque. Grâce à toi j'ai toutes les cartes en main. Je vais pouvoir négocier. Donne-lui quelque chose pour la peine, George.

Elle alla toquer à la porte de Dieu Jr en l'appelant d'une voix douce.

La porte s'ouvrit. Elle entra dans la chambre.

— Écoutez, George. Vous ne me devez absolument rien, votre femme m'a extorqué l'information de force. Je ne veux rien en échange.

— Comme vous voudrez, Poe. Mais prenez ma carte au cas où vous changeriez d'avis.

Je savais bien que rien ne me ferait jamais changer d'avis, mais j'acceptai la carte par courtoisie.

Il me tendit un rectangle de bristol blanc où étaient écrits son nom et son numéro de téléphone. La carte était si fine qu'elle semblait transparente. Le bord était coupant, il fit poindre une goutte de sang au bout de mon index quand je rangeai la carte dans ma poche, mais je n'y prêtai aucune espèce d'importance.

Quelques minutes plus tard, Dieu Jr et Mariah sortaient de la chambre, dans un tableau qui aurait pu inspirer La Pietà de Michel-Ange, à un détail près : cette Madone-là ignorait totalement le sens du mot pitié.

— Tu penses pas que c'est un peu trop, trente centimètres, mamoune ? demanda mon pote d'une voix câline.

— Rien n'est trop grand quand il s'agit de mon fils, répondit sa mère.

— Et t'oublies pas, hein ? Plus de brillance ni de délires dans le style...

À ce qu'il semblait, nous étions tous conviés à une fête somptueuse où Dieu Jr allait rencontrer ses futurs collaborateurs en grande pompe. Il venait d'accepter le poste.

Je n'y étais pas invité à proprement parler. C'est lui qui avait insisté jusqu'à ce que Mariah finisse par céder.

Ils s'engouffrèrent tous les deux dans l'ascenseur, nous obligeant George et moi à prendre les escaliers. George déployait des efforts louables pour me rassurer :

— Vous n'y êtes pour rien, Poe. Cessez de vous sentir coupable. C'est ce qui pouvait lui arriver de mieux, vous savez. C'est un travail extrêmement bien payé. J'ai dû actionner quelques leviers, tirer quelques ficelles, mais l'essentiel c'est d'y être arrivé. Vous savez, ce poste est taillé sur mesure pour Dieu Jr.

— Et c'est quoi comme poste au juste ?

— Il vient d'accepter de devenir le nouvel Antéchrist, me répondit George S. Atan.

ÇA SERA SANS MOI

Nous tirons tant bien que mal la masse inerte à l'intérieur de l'appartement puis nous refermons la porte. Le colosse a les mains menottées dans le dos. Les questions se bousculent dans ma tête :

— Mais alors, Angélique, le Greffier et toi, vous n'êtes pas... ?

— Tout le monde est ok, t'en fais pas, répond Arregui, l'arme toujours braquée sur Cepero.

— Il est avec nous, dis-je pour le calmer.

— Ben tiens. Un ami du Roquet, d'après ce que j'ai compris...

— Ce balèze avait l'ordre de le descendre lui aussi, Arregui.

Cepero nous regarde l'un après l'autre, en attente du verdict.

Arregui baisse son flingue :

— Bon. J'imagine qu'il pourra nous filer un coup de main.

— Je ferai ce que vous me direz, commandant, dit Cepero en se mettant au garde à vous, trop heureux d'avoir quelqu'un pour penser à sa place et, surtout, de se ranger du bon côté de la loi. Vous ne vous rappelez certainement pas de moi, mais j'ai servi sous vos ordres à Barcelone, il y a quelques années...

— Ah c'est ça... Il me semblait bien que votre tête me disait quelque chose. Arregui se plonge dans ses pensées : Barcelone... quelle ville !

— Et quelles femmes !

— Désolé d'interrompre de si doux souvenirs, dis-je en fixant le détective, mais il vaudrait mieux foutre le camp d'ici, et fissa. C'était des balles à blanc mais les coups de feu ont dû s'entendre jusqu'à Marrakech. La police ne va pas tarder à débarquer.

Les gars me regardent comme si j'étais un gamin pas très futé :

— Qui ça ? me demande Arregui. Tu déconnes, Poe ? Tu sais où on est ?

Cepero baisse la tête, pas très à l'aise.

— Ben, c'est-à-dire... les ordres étaient de l'amener ici sous une capuche.

— Je comprends mieux. En fait tu es dans l'appartement-témoin d'un de ces complexes immobiliers gigantesques que la crise a laissés en friche. Pour trouver la moindre trace de vie dans le coin, Poe, il faut faire des kilomètres. Et encore, seulement si tu renonces à trouver une trace de vie intelligente...

J'ai d'autres questions à lui poser mais je vois bien qu'il n'en dira

pas plus devant l'agent de police.

— OK. Mais le Russe...

— L'Albano-Kosovar, corrige Cepero.

— Comme si j'en avais quelque chose à foutre, bref. Ce type, il est... ?

— Non, Poe, il n'est pas mort. Juste assommé. Je l'ai conduit ici le flingue sur la tempe, et dès qu'il a sonné je me le suis fait à coups de crosse... Mais t'as pas tort sur un point : il est temps de se barrer d'ici. Quant à vous...

— Agent Cepero, *à-vos-ordres*, commandant !

— Je suppose que vous n'étiez pas au courant des manœuvres du Roquet. Néanmoins j'ai constaté que vous avez commis un certain nombre d'irrégularités, comme cette participation à l'enlèvement de cet homme. Si vous nous prêtez main-forte, je plaiderai votre cause auprès du ministre...

— Je vous en serais reconnaissant, commandant !

— Arrêtez ça, Cepero. On dirait une caricature de marine américain dans un film anglais, ordonne Arregui avec douceur. Je suis surpris de la force qui émane de sa voix quand il parle sur ce ton de commandement. Quand nous serons partis, je veux que vous appeliez le numéro qui figure sur cette carte. Vous demanderez à parler au commissaire Bermúdez. Dès qu'il sera sur place, vous lui livrez le Russe, oui je sais, l'Albano-Kosovar, inutile de me le rappeler, et vous rentrerez chez vous. Compris ? Ne répondez plus au téléphone jusqu'à demain matin : nous voulons éviter que le Roquet se doute que son plan a été contrarié. Je peux compter sur vous ?

— Je suis un professionnel, répond Cepero, légèrement froissé.

— C'est tout ce que j'attends de vous. Bien, il est temps pour nous de partir.

— Au fait... commandant Arregui, se risque à demander Cepero, pourriez-vous me laisser un pistolet ? Le mien est chargé de balles à blanc...

Arregui conduit sans mot dire. Je n'ai aucune idée de l'endroit où nous allons, mais c'est le cadet de mes soucis. Ce qui compte pour l'instant, c'est de comprendre ce qui vient de se produire. Il fouille dans la boîte à gants et me tend mon portable. La nuit dernière, quand je suis descendu ouvrir la porte à mes agresseurs, je l'ai laissé sur ma table de nuit. De nouveau, les questions m'assaillent :

— Comment ça se fait... ? à peine ai-je commencé qu'il m'interrompt :

— Le Greffier et moi, on savait que le Roquet chercherait à te foutre la pression. Par chance le ministre nous a donné le feu vert pour que Némó place le portable du Roquet sur écoute. C'est comme ça que...

— Tu veux dire que c'était pas une connerie, cette histoire de ministre ? J'ai cru que tu racontais ça à Cepero seulement pour qu'il nous file un coup de main.

— Pas du tout. On a fait nos études ensemble. Je me demande bien comment il a pu être au courant de ce qui se tramait, c'est sûrement un type haut placé qui l'a prévenu. En fait c'est lui qui m'a contacté, je pense qu'il savait que l'histoire nous échappait largement. Quand j'ai appelé chez toi hier pour te mettre au courant des dernières nouvelles, c'est ta nana qui m'a répondu. Elle avait l'air très en colère, je crois qu'elle t'avait attendu pendant des plombes. C'est là que j'ai pensé qu'il avait dû t'arriver quelque chose. Je lui ai demandé de m'attendre au pied de l'immeuble, en lui disant que je passerais la chercher d'ici un quart d'heure...

— Et elle l'a fait ? Arregui, si t'as réussi à faire en sorte qu'elle t'obéisse, file-moi la recette je t'en supplie...

— Je ne préfère pas. Elle a suivi mes instructions, ça oui, mais dès qu'elle est entrée dans la bagnole elle m'a planté un mini-pistolet dans les reins, un objet ravissant mais qui à cette distance impose le respect. Ensuite, elle m'a dit que si je ne la conduisais pas immédiatement là où tu te trouvais, elle n'hésiterait pas à me trouer la peau. J'ai dû appeler le Greffier en urgence et attendre, le temps qu'il lui explique tous les détails, avec le flingue de ta copine collé dans le dos.

Le reste allait de soi. Le Greffier se renseigna un peu partout et personne n'avait entendu parler de moi dans les hôpitaux ni dans les commissariats. En interceptant les conversations téléphoniques entre le Roquet et les Albano-Kosovars, ils comprirent que j'avais été kidnappé et qu'un plan d'extermination se dessinait pour nous supprimer tous les quatre. Ce qu'ils ne savaient pas encore, c'est dans quel coin ils me retenaient prisonnier. Ils décidèrent de ne rien faire tant qu'ils ne connaîtraient pas l'endroit exact de ma planque. Et quand les malabars se pointèrent pour les buter, c'est eux qui les attendaient.

— Vous avez pris des risques pour rien. Ces gars-là sont des dangereux.

— N'exagérons rien. Il doit bien y en avoir un ou deux à la hauteur de la légende, des baraqués cruels et tout, mais les autres sont des parasites qui vivent de leur mauvaise réputation. Comme ces deux gus. Le mien, dès qu'il a perdu son arme, c'est-à-dire à la première paire de baffes, il s'est mis à chanter plus fort que Susan Boyle. En moins bien. Et même scénario pour celui du Greffier à deux ou trois détails près. On a fait durer la comédie le temps que le Roquet appelle mon Kosovar pour lui dire où tu étais. Parce qu'il venait te buter, tu as pigé ?

Oui. Évidemment que je comprends. Ils viennent de me sauver la vie, mais avant cela ils se sont servis de moi comme appât.

— Le Roquet ! Je bondis sur mon siège. Il faut le...

— Tout est sous contrôle. Le Greffier et ses hommes le suivent discrètement, au cas où il entrerait en contact avec son chef. Toute cette histoire ne vient pas du Maxi, on a affaire à quelqu'un de plus haut placé...

— La seule consolation, c'est que là au moins on ne pourra pas soupçonner Dieu Jr...

Arregui me regarde avec compassion :

— Pas si sûr, Poe. Je t'ai dit tout à l'heure que nous avons écouté un bon moment les conversations du Roquet, et je peux t'assurer que ce rat n'a rien à voir avec les assassinats.

— Mais alors, les Albano-Kosovars ? Il n'y a que des brutes comme ces mecs pour avoir pu...

— Ils sont arrivés en Espagne hier après-midi. Et c'est la première fois qu'ils foutaient les pieds sur le territoire. Je suis profondément désolé, je sais que tu tiens à ton ami et que les preuves qu'on a contre lui sont encore circonstancielles. Mais quelque chose me dit qu'on ne va pas tarder à en trouver de solides...

Je repense à la tunique ensanglantée qui se trouve toujours chez moi au fond du panier à linge, et au piège machiavélique qu'on a tendu à Dieu Jr, qui doit être en train de se perdre en France, un thermos de Titi en guise d'arme de poing. Le téléphone qui vibre dans ma poche me fait sursauter. Je réponds :

— Salut Greffier. Oui, ça va. De grands moments de trouille, je te laisse imaginer. Quoi ? Comment ça ? OK, je vais lui dire. À plus, je te laisse, ciao.

— Un problème ? me demande Arregui dès que je raccroche.

— À peine. Le Roquet vient de mettre les voiles. Il vient de me dire que ses hommes ne l'ont pas perdu de vue une seconde, mais qu'à un feu rouge sa voiture s'est arrêtée. Sauf que quand le feu est passé au vert, la caisse n'a pas démarré. Ils ont laissé passer deux ou trois feux au cas où ce serait une ruse. Mais quand ils ont fini par aller voir, il n'y avait plus personne dans la bagnole.

Je n'avais jamais vu Arregui dans une telle rage. Le coup qu'il balance au plafond de la voiture déchire le revêtement. À mon avis, il vient de faire une sacrée bosse dans la carrosserie. Il arrête le véhicule, allume une clope. Nous fumons jusqu'à ce qu'il retrouve son calme. Et c'est l'Arregui que je connais bien qui dit :

— Je te ramène à l'agence, Poe. Angélique est là-bas et ce sera plus simple pour moi de vous protéger si vous restez tous les deux.

— Si ça ne t'emmerde pas je préfère que tu me ramènes chez moi. Je ne pense pas que le Roquet va retenter quelque chose. Il a des

problèmes plus graves à l'heure qu'il est. Si tu peux me rendre un service, fais en sorte qu'Angélique reste tranquille à l'agence jusqu'à deux heures et demie. Ensuite, dis-lui que tout est réglé et raccompagne-la chez elle. Et si tu ne vois rien de louche là-bas, tu repars. Fais ça pour moi, s'il te plaît. Je te raconte le reste plus tard.

— Tu es en train de tramer quelque chose, Poe, je te connais. Une nouvelle piste dont tu ne m'as pas parlé ?

— S'il n'y en avait qu'une. Je dois prendre le temps d'étudier toutes les possibilités, même celles qui me foutent les boules. Et dis-moi, tant qu'on y est, en plus de ta passion délirante pour les déguisements, tu avais un genre de don pour imiter les voix dans le temps, non ?

— Ça fait un bon bout de temps que je ne me suis plus essayé à l'exercice. Tu vas finir par me dire ce que tu as dans la tronche ?

Je lui explique mon plan. À quelques détails près.

Que je prends soin d'omettre.

Pourtant, il comprend.

— C'est tellement ridicule que c'est foutu de marcher. Donne-moi vingt-quatre heures. On se fait ça demain soir ?

Nous mettons au point tous les détails, comme le matériel dont nous aurons besoin pour les imitations, que Némoto trouvera sans problème, les démarches que son ami le ministre réglera en un coup de fil ou le texte de son sketch que je devrai lui envoyer par e-mail.

Il freine devant l'entrée de mon immeuble et sort un flingue de sa boîte à gants.

— Prends ça. C'était au Kosovar qui devait te faire la peau. D'après ce que j'ai vu tout à l'heure, tu sais t'en servir. Le poids de l'arme dans ma main me rappelle une chose morte et pétrifiée depuis des siècles. Moi non plus, je ne pense pas que le Roquet ait des velléités de vengeance, mais on ne sait jamais...

Je range l'arme automatique entre mon pantalon et ma chemise. Au moment de le saluer, une question importante que je devais lui poser me revient en mémoire :

— Hier soir, quand Angélique t'a parlé de notre dispute, elle t'a dit pourquoi on s'était engueulés ?

— Ouais. Elle était angoissée, je crois qu'elle se sentait coupable. À ce moment-là, l'histoire de Queca n'avait plus aucune importance pour elle.

— Est-ce qu'elle sait la vérité ? Tu lui as dit que c'était moi, Queca ? Le détective me fixe d'un air goguenard. Il répond :

— Moi, parler à cette nénéte ? Avec l'esprit qu'elle a ? S'il faut te sauver la vie ou assommer des balèzes du Kosovo, pas de problème, tu peux compter sur moi. Mais pas question de me risquer dans des plans dangereux. Tu te démerdes avec ta copine, j'aimerais bien t'aider, mais là je regrette, ce sera sans moi.

Il redémarre. Les clés de chez moi tintent au fond de ma poche. Étonnant. Mes kidnappeurs ne se sont même pas donné la peine de me fouiller, l'agent Cepero par maladresse et le Roquet parce qu'il se doutait que je n'en aurais plus jamais besoin. Tant mieux. Je peux ouvrir la porte avec mes propres clés, sans avoir à déranger cette voisine à la retraite et lectrice compulsive qui garde toujours un double chez elle en cas de besoin. Je vais de toute façon devoir déranger une autre voisine, dans un autre immeuble, très bientôt. En attendant, je prends le temps de savourer ce délice quotidien : ouvrir la porte d'entrée de son propre immeuble. Sentir qu'on est en mesure de le faire parce qu'on est encore en vie.

Puis je me rue dans l'ascenseur.

J'entre chez moi et fonce directement dans la salle de bains. Je retourne toute la pièce : elle n'y est plus.

Je la cherche dans la chambre, dans la cuisine, sur la terrasse, et elle n'y est pas.

La tunique de Dieu Jr, imprégnée du sang de George Trotard, a disparu.

GOOD MORNING MISS ZARZUELA

Contrairement à ce qu'ils avaient raconté, je n'avais pas passé la nuit à dormir, prisonnier de cette pièce sans fenêtres. Je m'étais assoupi deux heures tout au plus. Trois peut-être. Le reste du temps, je l'avais consacré à un exercice qui me réussit plutôt bien d'ordinaire. Penser. Laisser mon attention se perdre, faire en sorte que ce fameux "sens d'arachnide" légèrement défectueux que je me vante de posséder travaille sans entrave, et capte dans sa libre dispersion les fragments d'une mosaïque incomplète, les mélange librement, les déplace au hasard.

Bien sûr, il n'y a pas de hasard.

Et comme le répète souvent Arregui, pas de coïncidences non plus.

Ce n'est pas une piste que je dois explorer, mais trois.

Trois pistes très différentes.

Probablement fausses, du moins je l'espère. Et au moins pour l'une d'entre elles, je prie pour qu'il en soit ainsi.

Mais l'heure n'est pas aux prières : le temps est compté. C'est aujourd'hui ou jamais. J'écris le texte pour Arregui, je répète les instructions dans les moindres détails puis j'envoie l'e-mail.

Le Greffier m'appelle sur mon portable pour m'informer que la planque du Roquet n'a toujours pas été identifiée et qu'un nouveau chroniqueur people vient de se faire tuer. Tapéla Cessez. On l'a retrouvée morte dans la cuisine d'une salle de réception, à l'intérieur d'une casserole gigantesque. Elle avait été cuite comme une poule au pot mais avant on lui avait arraché tout ce que son corps comptait de peau. Le message habituel avait été trouvé près du corps.

J'appelle Némó au téléphone. Une démarche pas franchement agréable. Je lui explique ce dont j'ai besoin et lui fait miroiter un joli paquet de fric. Il me répond qu'il a des devoirs à faire pour le bahut et que je ferais mieux d'aller me faire foutre. Je double mon offre. Il refuse aussi sec. Je lui dis qu'on en reparlera plus tard, les yeux dans les yeux, quand je passerai chez lui car, de toute façon, je compte inviter sa mère à dîner un de ces jours. Je sais qu'elle adore danser. Il capitule.

— OK je vais le faire, sale bouffon. Mais si tu commences à serrer ma daronne, je te découpe le zob en rondelles tellement fines que tu pourras les conserver dans une tirelire, tu captas ce que je te dis, une

toute petite tirelire.

— Et moi, si tu me jures de faire tout ce que je dis, je t'offrirai en plus de l'argent que je t'ai promis une poupée gonflable haut de gamme. Comme ça, tu auras une fiancée. Dépêche-toi de prendre de quoi écrire, je vais te dicter tout ce que je veux que tu fasses. Et rappelle-toi : d'abord tu recoupes les informations, ensuite tu m'envoies un e-mail...

Il prend des notes, grogne et raccroche. Ça va marcher. Il faut que ça marche.

Ce qu'on fera demain soir en profitant du talent d'Arregui ne mènera sans doute nulle part.

En revanche la troisième piste, que je vais commencer à suivre dans quelques instants, pourrait bien me conduire droit à l'abîme.

Avant d'appuyer sur la sonnette, je me compose un visage d'amoureux transi. J'attends. Le judas en forme d'hélice de la vieille porte tourne au ralenti. Un œil m'observe. L'œil disparaît et je ne vois plus que du vide. J'attends. L'œil revient, cette fois-ci derrière des lunettes.

— Salut ma belle, dis-je. C'est moi hum... l'ami d'Angélique...

Trois tours de clé se font entendre, suivis d'un quatrième. Un son numérique assourdi venant du clavier d'une alarme ébauche une mélodie fugace à quatre notes. La porte s'ouvre. Dans l'entrée se tient une femme, pomponnée comme si elle s'apprêtait à aller boire un Martini à la terrasse la plus coquette du quartier de Chamberi, bien que je sois prêt à parier qu'elle ne comptait pas sortir de toute la journée.

— Clarita, c'est ça ?

Elle frôle les soixante-dix ans mais les gens l'appellent encore Clarita. C'est la voisine préférée d'Angélique, par cette curieuse fraternité qui naît entre les femmes seules et qui se rit des barrières de l'âge, des cultures et même des idéologies. Ce sont des femmes dans un monde d'homme, et cela suffit. Elle m'examine des pieds à la tête, en faisant mine de ne pas m'avoir reconnu. Ces dernières semaines pourtant, Angélique nous a présentés trois fois. Je sais aussi que chaque fois que je repars de chez elle la voisine vient taper à sa porte pour exiger qu'elle lui raconte ma visite dans les moindres détails.

— Pardonne-moi, mon petit. Je ne t'avais pas reconnu. Qu'est-ce que c'est que tout ça, tu as fait un hold-up à la supérette ? me demande-t-elle en faisant un geste du menton en direction des sacs de courses que je porte dans les mains. Elle parle avec un accent madrilène des années 1940 si prononcé que chaque fois que je la vois je m'attends à ce qu'elle se mette à chanter un de ces couplets à la Sara Montiel de la grande époque, c'est-à-dire il y a déjà deux bons

siècles. Angélique adore Clarita, elle l'appelle en secret "Miss Zarzuela".

— Pas le moins du monde, lui dis-je, en prenant malgré moi cet accent contagieux. Les supérettes, ça ne rapporte pas assez. En ce moment je dévalise les stations-services. Et vous, alors ? Vous voilà prête à dérober des cœurs dans la rue d'Alcalá... à moins que vous n'ayez rendez-vous avec un prétendant en particulier ?

— Veux-tu cesser. Dans la rue d'Alcalá, de nos jours, il n'y a plus personne de valable, mon petit. Seulement des Arabes et des touristes par milliers. Et sache que je n'ai aucun prétendant. Vous les hommes, vous n'êtes que des cochons, vous ne pensez qu'à faire gna-ka-gna-ka.

— À quoi d'autre voudriez-vous qu'on pense quand on croise des beautés comme vous dans la rue ?

Miss Zarzuela n'y croit pas une seconde mais elle rit de bon cœur. C'est seulement ensuite qu'elle me précise :

— Angélique n'est pas là.

Je prends l'air chagriné.

— En fait elle n'est pas rentrée hier soir. Elle n'a pas dormi là, ajoute-t-elle après avoir perdu un duel intérieur entre sa fidélité à sa jeune amie d'un côté et sa vieille coutume d'espionner ses voisines de l'autre.

— Je m'en doutais. Elle est très prise par son travail. Elle n'arrête jamais, la pauvre.

— Elle est si maigre que bientôt il ne lui restera plus que la peau sur les os, argumente-t-elle : elle ne mange presque rien, et elle passe ses journées avec toi à faire gna-ka-gna-ka...

— Exactement. C'est même pour cela que je suis venu sans prévenir. J'avais envie de lui préparer un bon plat pour une fois. Mais si elle n'est pas là...

— Pas si vite mon mignon, attends voir, me dit Miss Zarzuela en disparaissant dans un couloir surchargé de bibelots et de petits tableaux.

Elle revient quelques secondes plus tard, un trousseau de clés à la main.

— Tiens, ce sont les clés qu'elle m'a laissées en cas d'urgence. Je sais qu'elle ne se formalisera pas. Tant que c'est pour lui faire une surprise... Prépare-lui un repas digne de ce nom, mon petit, et n'oublie pas le dessert.

— Merci beaucoup, Clarita. Je vais faire de mon mieux.

Je lui souffle deux baisers en l'air et repars dans l'escalier en chantant une chanson romantique qui meurt à la seconde où j'ouvre la porte de l'appartement d'Angélique.

Plus besoin de faire semblant.

Je suis venu là dans un but précis. J'ai des choses à faire. Et il y a

aussi des choses que je voudrais faire.

D'abord, ce que je dois faire.

L'amour n'est pas aveugle. En fait, on ressent à tel point sa fragilité qu'on n'ose pas battre des paupières quand on le regarde en face.

Je bats des paupières plusieurs fois de suite.

Depuis quelques jours je m'interroge : à qui profite la mort de Lidia María Loziño et de ses collègues ? J'ai refusé jusqu'à présent de penser à Angélique. Pourtant, elle disparaît dans de mystérieux voyages, et elle est injoignable au moment où quelqu'un meurt de façon brutale. Elle possède une arme, d'après ce que m'a dit Arregui. Elle m'envoie lui chercher des croissants au moment où des ravisseurs m'attendent en bas de chez moi.

Cela fait trop de coïncidences.

Ce que je dois faire : chercher, maintenant que j'ai réussi à entrer chez elle, une preuve qui confirme ces foutus soupçons.

Ce que je voudrais faire : ne rien trouver, oublier ma méfiance dans un éclat de rire, lui préparer un poulet sauté aux trois moutardes et, à son retour, lui dire toute la vérité sur Queca.

Contrairement à ce qu'affirme la mythologie du ciné et du roman noir, trouver ce qu'une autre personne planque chez elle est extrêmement difficile.

Et la difficulté s'accroît quand tu ne sais pas ce que tu cherches.

Et c'est encore plus terrible si tu n'as pas la moindre envie de tomber dessus.

J'ai été plusieurs fois dans l'appartement d'Angélique et je n'ai jamais perçu chez elle le moindre geste d'inquiétude quand je m'approchais d'un meuble ou d'une zone de la maison en particulier. Bien sûr, le soupçon qu'elle pourrait avoir un rapport insolite avec les meurtres dont on tente d'accuser Dieu Jr ne m'a jamais traversé.

Le chat au nom japonais m'observe avec son ironie millénaire. Je ne sais pas par où commencer. Je dépose les sacs de courses dans la cuisine, et laisse tomber dans un coin du salon la besace bourrée de papiers que je porte à l'épaule, un peu déséquilibré par le poids du flingue que m'a refilé Arregui.

Que suis-je en train de chercher au juste, une confession, des reliques dérobées sur les corps des journalistes assassinés ? Moi-même je n'y crois pas. Comme je refuse de croire qu'Angélique, malgré son étrange apparition dans ma vie et ses disparitions qui le sont encore davantage, ait quoi que ce soit à voir avec ces actes criminels.

Le chat s'enroule sur mes jambes et commence à se promener dans la maison. Je me mets à le suivre comme un con, en décidant de m'en remettre au hasard et à la délation animale. Il me conduit dans la cuisine, me montre ses gamelles vides. Je lui remplis son bol d'eau et retourne au salon. Rien d'anormal jusque-là. Je pourrais passer un

coup de fil à Némio pour lui demander de forcer, en bon génie de quartier, le mot de passe de l'ordinateur d'Angélique, mais j'ai peur de ne pas avoir le temps. Dans la chambre à coucher, je perds un long moment à fouiller soigneusement ses placards, même si je ne suis pas certain qu'une piste capable de l'inculper puisse se cacher au milieu de ses sous-vêtements. Dans le tiroir de sa table de nuit, la réserve de préservatifs me rappelle des moments de délices pas si lointains, et un minuscule agenda téléphonique m'inocule le virus de la jalousie avec ses noms masculins, peut-être d'anciens amants, ou encore des amants récents dont j'ignorais tout.

Je suis trop con. Et je le resterai toujours.

Dans le tiroir de l'autre table de nuit, un passeport à son nom, dans lequel figurent les informations que je connais, un extrait de compte bancaire, une boîte de petites balles calibre 22. Et un sex-toy élégant et moderne qui doit accompagner ses nuits solitaires avec plus d'efficacité et moins de doutes que je ne pourrai jamais le faire.

Dans l'espace vide sous le tiroir trône l'un de mes vieux livres, au sommet d'une pile babélique d'œuvres diverses dont les auteurs sont certainement plus dignes d'éloges que moi. Plus sûr de leur talent, en tout cas. Je me sens terriblement ému qu'elle ait écumé les rayons des bouquinistes pour trouver ce bouquin, à moins qu'elle ne l'ait tout simplement conservé depuis l'époque nébuleuse des ateliers littéraires que j'organisais dans les bars, là où elle jure m'avoir connu sans que je réussisse à m'en souvenir. À moins qu'elle ne l'ait tout simplement acheté quand elle a su que je me trouvais mêlé à l'enquête, juste avant de me séduire pour avoir un accès plus direct à l'information.

C'est marrant : j'ai pensé "me séduire" comme si j'étais une damoiselle d'un autre siècle et non pas une canaille en train de violer l'intimité de la femme que je prétends aimer.

Je soulève le livre et, en dessous, j'aperçois un carnet à la couverture noire fermée par un élastique de la même couleur. Je l'ouvre par réflexe et me plonge dans une Angélique dont j'ignorais tout, mais que j'aurais dû savoir deviner : des fragments de poèmes brefs et déroutants, des pensées aiguisées par les peines et les verres d'alcool, des rancœurs qui n'atteignent plus des absents qui ne les méritent pas, et moi. Moi dans de fins paragraphes qui décrivent des gestes que je ne me rappelle pas avoir eus, moi entièrement nu, dépouillé de mes habits comme de mes carapaces, moi l'objet de sentiments si profonds et si secrets que la honte m'envahit comme une sueur malodorante et me force à reposer le carnet à sa place. Je le reprends seulement pour lire la dernière page :

Il m'a menti. Je devrais le haïr, et pourtant il n'en est rien. C'est à moi que j'en veux, parce que je sens que je vais lui pardonner.

J'enrage mais je n'ai aucune envie de perdre ce tendre imposteur qui n'est même pas capable de se tromper lui-même.

Je range soigneusement la pièce et m'en retourne à la cuisine. J'ai le sentiment d'être le plus abject de tous les misérables. Angélique n'a rien à voir avec toute cette histoire, j'ai dû me laisser gagner par la méfiance pathologique d'Arregui qui a tendance à confondre la protection avec le contrôle. Je me sors une bière du frigo et commence à réaliser avec un lent bonheur le deuxième objectif de ma visite furtive : lui préparer un bon dîner, avant de lui dire toute la vérité.

Enfin, à un détail près. Je ne suis pas prêt à avouer que j'ai douté d'elle.

Le chat me complique la tâche en s'enroulant autour de mes jambes, et il accompagne la chanson que je fredonne gaiement avec des miaulements complètement hors du tempo. Mais je suis si heureux que je lui pardonne. Je me sens capable de pardonner au monde entier, parce que j'ai besoin de me pardonner à moi-même. Voilà comment fonctionne l'amour, la famille, la planète. C'est pas une si mauvaise formule après tout.

D'après l'horloge de la cuisine, Angélique ne doit plus tarder à rentrer. J'éteins les plaques de cuisson. J'ai déjà mis la table et j'ai bien mérité un petit verre de ce vin frais de Galice que j'ai acheté pour accompagner mon plat. Le chat est insupportable, il gratte la porte du placard qui se trouve sous l'évier, certainement pour réclamer à manger. Moi qui ai passé ma vie à dissimuler ma maladresse, je suis incapable de faire les choses simples autrement que de façon compliquée. C'est pourquoi au lieu d'ouvrir le grand sac de croquettes et de remplir le bol du chat à l'aide d'une tasse, je préfère l'incliner vers la gamelle, et ce faisant le renverser tout entier. En moins d'une seconde une montagne de petits grains colorés s'est formée sur le sol de la cuisine. Et c'est seulement maintenant que j'attrape une tasse pour commencer à les ramasser. Quand je secoue le sac pour aplatir son contenu, je m'aperçois que le fond n'a pas la même consistance que le reste. Je plonge la main dans le sac de croquettes et réussis à sentir quelque chose de saillant. J'en sors un sac plastique saupoudré de croquettes pour chat.

Un sac plastique transparent qui contient la tunique de Dieu Jr imprégnée du sang de George Trotard.

Je descends d'un trait le premier tiers de la bouteille. Vite, compter les allumettes.

Neuf.

C'est impair.

Je vide la tasse et ramasse les croquettes tombées par terre. Je remets le sac plastique à sa place comme si je n'y avais pas touché.

Elle doit avoir ses raisons. Des raisons valables. Des raisons qui la mettent hors de cause. Elle va arriver d'un instant à l'autre. Je me demande quelle tête je vais bien pouvoir faire quand je la verrai.

La sonnette retentit. Je vais ouvrir, l'arme cachée dans la poche arrière de mon jean. Le judas est un petit morceau d'obscurité car quelqu'un le recouvre de sa main. J'ouvre la porte : c'est Angélique, un ouragan de baisers et de soulagement qui m'entraîne vers le salon, commence à se déshabiller et à me déshabiller sans prendre la peine de vérifier si la porte est bien fermée. Quand ses doigts rencontrent mon pistolet, elle me dit :

— Ne t'inquiète pas, mon chéri, je ne laisserai plus personne te faire de mal.

Elle sort de son sac à main un pistolet si minuscule qu'il ressemble à un jouet. À courte distance, il est pourtant capable de tuer quelqu'un.

— Et je sais m'en servir, je t'assure. Si le Roquet veut s'en prendre à toi, il aura affaire à moi.

Le reste, ce sont les retrouvailles de nos deux corps, j'essaie de parler, de poser des questions même, mais impossible, elle est tout entière à célébrer la vie au centre du salon, à quelques mètres du canapé, dans une cérémonie qui baptise un nouveau Poe, presque heureux de devoir apprendre à vivre sans connaître toutes les vérités.

Quand tout s'apaise enfin mais que quelque chose brûle encore à l'intérieur de nous-mêmes, Angélique se lève pour se rendre à la salle de bains. Elle marche sur la pointe des pieds, comme l'autre nuit, et chasse le félin voyeur qui n'a sans doute pas l'âge requis pour assister à la scène qu'il vient de voir. Je l'observe s'en aller et revenir quelques instants plus tard, avec la sensation d'avoir mille choses à lui demander. Impossible de me rappeler lesquelles au juste. Elle me raconte que Miss Zarzuela l'attendait dans l'escalier pour l'avertir de ma visite. Puis elle me déclare que, quel que soit le plat que j'ai préparé, ça sent incroyablement bon à la cuisine et qu'elle s'occupe de nous servir.

Elle repart, entièrement nue et sur la pointe des pieds, et je ferme les yeux.

Je les ouvre seulement quand sa main frôle mon sexe qui tente de s'endormir sans se décider :

— Tiens, me dit-elle. Je sais que tu comptes sur son innocence, mais je ne pense pas que Dieu Jr puisse s'en sortir si la police trouve ça chez toi.

Et elle me tend le sac plastique qui contient la tunique ensanglantée.

UN PORTABLE SWAROVSKI

La première fois que tu montes dans une limousine t'as du mal à t'empêcher d'appuyer sur tous les boutons. Du moins, c'est ce qui m'est arrivé ce soir-là, alors que j'accompagnais Dieu Jr à la fête organisée en l'honneur du nouvel Antéchrist. Je le faisais aussi pour emmerder Mariah, et ça marchait bien :

— George, dis au crétin qui te sert de meilleur ami d'arrêter de tripoter les boutons s'il ne veut pas qu'on meure tous dans une explosion, tu seras gentil ?

— Ne l'écoutez pas. Moi aussi, j'aime bien tripoter les boutons, me glissa-t-il dans un aparté complice. En revanche si j'étais vous, j'évitais de toucher au dernier bouton à gauche...

— Celui-là ? Pourquoi, il déclenche un mécanisme d'autodestruction ?

— En quelque sorte, oui. C'est un lance-missile, répondit-il. Il m'était impossible de deviner s'il se foutait de moi. Mais dans le doute, je m'éloignai du bouton en question. En guise de récompense il fit apparaître le bar le plus complet qui puisse exister sur quatre roues. Je m'employai aussitôt à préparer des cocktails pendant que Dieu Jr cabotinait pour persuader sa mère de remplacer définitivement sa petite lanterne génitale par un pénis opérationnel.

— Pas tout de suite, mon poussin, dit Mariah avec tendresse. Tu l'auras demain au lever du jour, dès que je serai sûre que tu as l'intention d'accepter le poste. Nous avons dû remuer ciel et terre pour te trouver ce travail, mon garçon. Et dans cette fête, je vais te présenter toutes les personnes qui vont travailler à tes côtés...

— Vous voulez dire que vous avez organisé la fête avant de savoir qu'il accepterait ? ne pus-je m'empêcher de persifler.

Mariah tourna la tête, me regarda comme si j'étais transparent et s'adressa à son mari :

— George, mon chéri, veux-tu dire à ce petit monsieur assis près de toi que s'il continue à me chercher des noises de cette manière, je vais être obligée de le confier à Klaus...

Le dénommé Klaus était le chauffeur de la limousine, un titan aux airs de cousin éloigné de Robocop qui se serait fait recalier à l'examen d'entrée pour devenir gardien assermenté au camp d'Auschwitz à cause de son tempérament sanguinaire. Je choisis d'arrêter de chercher des noises à Mariah.

À la sortie de l'autoroute, nous nous engageâmes dans une voie privée goudronnée à la perfection et bordée d'une haie d'arbustes. Je commençai à les compter. Arrivé à cent, je demandai :

— On arrive bientôt chez votre ami ?

— Nous sommes dans son jardin depuis près d'une demi-heure, imbécile, me répondit Mariah.

Plus qu'une maison, c'était un patchwork de palais unis, la preuve qu'il est possible d'assembler tous les styles architecturaux sans se soucier d'avoir bon goût. Mais même ainsi, elle avait quelque chose d'imposant. Des projecteurs oscillants éclairaient le ciel, et lorsqu'ils passaient sur un étage de la maison, ils illuminaient la façade de toutes les couleurs. Alors que nous descendions de la limousine, un voiturier bac plus cinq qui devait parler au moins six langues s'inclina profondément devant Mariah :

— Vous pouvez me confier votre voiture, milady.

— Un pas de plus et mon chauffeur vous écartèle. Disparaissez, soyez mignon, dit la douce Mariah.

Une fois entré, je distinguai immédiatement deux groupes d'invités : ceux qui étaient venus parce qu'ils savaient ce qui se décidait cette nuit-là, et ceux qui étaient passés parce qu'il ne fallait rater ce genre de fête sous aucun prétexte. Les deux groupes d'invités étaient composés d'acteurs de cinéma, d'hommes politiques, de chefs d'entreprise, d'un ou deux syndicalistes en smoking, de mannequins, de stars du football et même d'un groupe de curés VIP qui se frottaient les mains sans arrêt. Ceux qui étaient dans le secret se pressèrent à notre rencontre. Je crus apercevoir Jean Zébédée au milieu de la foule, mais quand je le cherchai des yeux, il avait déjà disparu.

Les membres de l'autre groupe faisaient semblant de nous connaître pour avoir une contenance.

— J'adooore votre musique ! me dit d'un ton qui manquait d'assurance une brune gracieuse aux courbes si vertigineuses qu'on ne savait où poser les yeux.

— Vous étiez à mon dernier concert ? lui demandai-je.

— Eu-euh, pas vraiment. Le souci, c'est que c'était complet quand je suis arrivée. Mais j'ai tous vos disques, par contre.

Je la regardai droit dans les yeux, seulement dans les yeux, en résistant à la tentation de descendre plus bas :

— Vous n'avez pas la moindre idée de la personne à qui vous parlez, je me trompe ?

Elle se mit à rougir et son corps se rapprocha du mien :

— S'il vous plaît, ne le dites à personne, je ne veux pas qu'ils l'apprennent à l'agence...

Elle me raconta que la plupart des filles qui étaient là ce soir venaient d'agences de mannequins. Cela rendait la fête plus glamour et, en même temps, ça leur permettait de rencontrer des personnes peut-être décisives

pour leur carrière. Je n'étais pas surpris. Je promis de n'en piper mot et m'engouffrai dans le sillage de Dieu Jr and Co. Mais je ne trouvai que Mariah, entourée de femmes sans âge grâce aux prodiges de saint Bistouri. Quand je lui demandai où était passé son fils, elle répondit que George l'avait emmené se changer, pour l'habiller comme il convenait à son rang. Une des matrones transformées en éternelle jeune fille en fleur demanda qui j'étais, et Mariah lui répondit que j'étais le domestique de Dieu Jr, "mais plus pour longtemps, vous savez ce que c'est avec ces gens, le service laisse à désirer".

Mon pote fit son entrée. J'avais du mal à le reconnaître. On lui avait mis un costume noir hors de prix (qui lui allait comme un sac à patates, soit dit en passant) assorti à une chemise de la même couleur. On lui avait tiré les cheveux en arrière et il ne restait plus de sa barbe qu'une ligne fine qui lui décorait la bouche et le menton. La pâleur habituelle de son visage, fruit d'une constante masturbation, était cachée par une couche épaisse de maquillage. Il ressemblait plus à un danseur de flamenco en surpoids qu'à un millionnaire agressif, ce qui était pourtant l'effet voulu. Il se sentait heureux et mourait de trac :

— Comment tu me trouves, Poe ? demanda-t-il. Ça le fait ? J'en jette, non ?

— Plutôt. Si tu passes près d'une chèvre embaumée, je te fiche mon billet qu'elle se met à danser direct, sans tambour ni trompette...

Chaque fois que des filles informées qu'il était le roi de la fête s'approchaient de nous, elles me touchaient légèrement l'épaule pour me faire comprendre que moi aussi, je comptais pour elles.

— Tu es sûr d'avoir fait le bon choix, Dieu Jr ?

— Bah... pas franchement, quoi. Ce que je sais, Poe, c'est que j'en ai ras le cul d'essayer tout seul comme ça... J'y ai gagné quoi pour l'instant ? Rien, que tchi, nada. Alors que là, avec le taf que maman m'a trouvé, en deux-deux je vais être célèbre. L'humanité tout entière va me connaître, Poe, ça va être énorme. Ils vont m'adorer. Et sur la tête de ma mère, ils vont m'aimer plus que mon frère.

— À ta place je réfléchirais. Si j'ai bien compris, à partir du moment où tu vas accepter le poste, l'humanité risque de ne pas faire long feu. En gros il n'y aura pas foule pour t'adorer...

— C'est pas faux, quelqu'un m'a parlé de ça, l'histoire des dommages collatéraux... Mais c'est bon, faut arrêter le délire aussi... Regarde plutôt : on est là depuis une demi-heure grand maximum, et tout le monde me connaît déjà. Un truc de ouf ! Que des gens importants en plus. Le monde tourne autour de moi.

Une blonde sexy aux muscles saillants s'approcha de Dieu Jr. Elle l'embrassa sur les deux joues en frottant ses seins durs contre sa poitrine. J'en avais mal pour lui.

— J'ai vu votre spectacle. Vous êtes juste un génie de la danse ! s'écria

la fille au bord de l'orgasme.

— Je crois que vous faites erreur, lui dis-je. Mon ami est guitariste. Il joue avec Paco de Lucía...

— Ah mais oui bien sûr ! Je le savais ! J'entends souvent dire que vous êtes un musicien incroyable, mais surtout – elle s'approcha de son oreille pour compléter la phrase – on dit que vous les gitans, vous êtes de vraies bêtes de sexe...

Puis elle s'éloigna. Je me retenais de rire pour ne pas vexer Dieu Jr, mais quand je croisai son regard, il n'avait pas l'air furieux. Il était en extase. Je suivis son regard, et c'est alors que je la vis.

Madeleine.

Sauf qu'à ce moment-là je ne connaissais pas encore son nom.

Elle faisait trois têtes de plus que lui et débordait en courbes exactes, comme pour proposer une nouvelle définition du mot "exubérante". Elle portait une robe moulante rouge qu'on aurait cru peinte à même la peau, tandis qu'un délicat foulard entièrement fait de brumes avait l'audace d'étreindre son cou interminable. Avant que j'aie pu faire le moindre geste pour l'en empêcher, Dieu Jr était près d'elle. Et il ne l'a pas quittée de la nuit. Je les observais quelques instants, le temps de découvrir qu'elle aussi était émerveillée. Elle ne faisait pas semblant. Elle n'entrait pas dans le manège autour de l'invité d'honneur, personne ne l'avait payée pour être aimable avec lui. Il y a des regards qui n'ont pas de prix, et cette nuit-là j'ai pensé que cela faisait peut-être vingt ans que personne ne m'avait regardé comme Madeleine regardait Dieu Jr.

Et même l'impérieuse présence de Mariah, qui ne cessait de tourner autour des amoureux, ne suffit pas à les séparer plus de quelques minutes. Lors d'une de ces absences où Dieu Jr se dépêchait d'aller saluer un roitelet quelconque pour revenir le plus tôt possible auprès d'elle, je m'avançai vers Madeleine. J'avais l'intention de flirter un peu pour voir de quel bois elle était faite. Elle me plut immédiatement. Et plus encore quand je compris que Dieu Jr m'avait présenté comme son meilleur ami et qu'elle cherchait à en savoir plus sur lui. Elle se fichait royalement de sa famille, de sa supposée fortune et du pouvoir qu'il aurait bientôt. C'était lui, seulement lui qui l'intéressait.

— Il fait tout son possible pour le cacher, mais je sens qu'il a beaucoup souffert, me dit-elle. Il émane de lui cette douceur incroyable, et en même temps c'est comme s'il brûlait de passion, une sorte de passion lumineuse...

Si tu savais, ai-je pensé quand le trouble mystico-sexuel de mon pote me revint à l'esprit.

Dieu Jr était déjà de retour, heureux de voir que nous nous entendions bien. Après avoir trinqué ensemble je fis en sorte de m'éclipser : j'étais vraiment de trop dans la bulle tendre qui naissait autour d'eux. Nous étions tous de trop. Les heures passaient sans réussir à les séparer. Mariah voulut intervenir mais, pour une fois, George se montra catégorique. Il lui dit

quelque chose à l'oreille d'un ton sec et cassant. Les lumières de la maison s'éteignirent d'un seul coup et elle baissa la tête avec une humilité inattendue.

Dieu Jr profita de l'instant où il partait aux toilettes pour me demander de l'accompagner.

— Comme je la kiffe, c'est pas une merveille cette meuf ? me demanda-t-il.

— Elle a l'air réglo, admis-je, en plus d'être roulée comme une déesse. Ne te prends pas la tête ! Demain au lever du jour, tu auras tout ce que tu voudras, plus cette fille impressionnante dans tes bras... à qui tu pourras offrir une bite humaine. De taille surhumaine, d'ailleurs, si j'ai bien compris ce que t'a dit ta mère...

— Je ne sais pas si je vais accepter ce poste, Poe. Quand je suis avec Madeleine je me sens si fort que j'en ai plus rien à foutre de la célébrité, de mon demi-frère ni de ma reum, putain. Tu vois ce que je veux dire ? Je ne lui en ai pas parlé, mais elle est tellement futée qu'elle a compris que cette nuit ma vie peut basculer définitivement. Et tu sais ce qu'elle me dit ? Que c'est moi seul qui compte. À ses yeux l'essentiel n'est pas d'avoir mais d'être qui je suis. Elle m'a dit que je le valais bien. Putain, elle m'a troublé, là. T'en penses quoi ?

— On dirait une pub pour une Rolex. Mais dans le fond elle n'a pas tort. Le seul truc, sans vouloir te stresser, c'est que si tu ne signes pas ce soir, tu oublies aussi le changement entre tes jambes, mon pote. Et tu sais mieux que moi ce qui se passe quand...

— Tu vas trouver ça con, mais je suis sûr que Madeleine sera insensible à cette lumière de merde. J'ai l'impression qu'elle, elle pourra baiser sans passer par tous ces trucs qui arrivent aux autres...

De retour à la fête, j'assistai à la métamorphose d'un enfant gâté en homme amoureux. Je l'enviais un peu, gagné par une jalousie saine qui me faisait changer de verre et de mannequin toutes les dix minutes. Tout le monde semblait me connaître et face à l'afflux de questions Mariah fut obligée de me promouvoir coach personnel de Dieu Jr.

Dans un salon rococo aux murs pleins de dorures, un type sec, un peu speed, qui aurait pu avoir n'importe quel âge entre vingt-sept et soixante ans, vint me saluer en pleurnichant. À son grand désespoir tout cela allait à la catastrophe. Je réussis à l'apaiser en lui faisant boire six verres de vodka sans respirer. Je devrais déposer un brevet pour ce traitement : il marche toujours, si le patient ne tombe pas dans un coma éthylique. Mais ce flippé-là était du genre résistant. D'une maigreur extrême, il flottait dans un costume extravagant et les dessins de sa cravate à hologramme changeaient à chacun de ses mouvements. Il me raconta qu'il était l'amphitryon. Plus tard j'appris qu'il était l'un de ces PDG espagnols qui auront toujours l'air d'être de nouveaux riches même si leur famille a fait fortune au temps des Rois Catholiques. Il était au comble de la désolation :

— Jalil, pauvre Jalil, disait-il entre deux sanglots. Quel triste sort t'attendait, quel accident affreux, comment as-tu pu passer sous un camion sur le chemin de ma maison... !

— Vous étiez très proches ? Vous semblez tenir beaucoup à lui...

— Plus qu'à mon propre frère. C'était le meilleur. On ne trouvera plus un dealer comme lui à Madrid. Il venait m'apporter le demi-kilo de coke que je lui avais commandé... Comment vais-je me débrouiller maintenant pour satisfaire trois cents invités ? Tenez, regardez, voilà tout ce qu'il me reste !

Il me tendit un sachet qui contenait un fond de poudre blanche. Il me supplia de l'accompagner parce qu'il n'osait pas expliquer à Dieu Jr ce qui venait de se produire. J'acceptai. Je le trouvai en compagnie de Madeleine dans un petit salon, à l'écart de la fête pour plus d'intimité. Il écouta les attermoissements du maître de céans et lui demanda combien il lui en restait. Le maigre amphitryon lui donna son sachet.

— Qu'on m'apporte un plateau, ordonna Dieu Jr. Un max de plateaux. Et file-moi ta Visa Gold aussi.

Quelques secondes plus tard, les serveurs affluaient les bras chargés de plateaux empilés, suivis de près par des curieux qui se massaient à l'entrée. Imperturbable, Dieu Jr n'avait d'yeux que pour Madeleine. Il versa la poudre blanche sur le premier plateau et l'étira à l'aide de la carte dorée. Une ligne généreuse se forma aussitôt. Il découpa cette ligne en plusieurs autres qui formèrent à leur tour des lignes généreuses. Il recommença jusqu'à en avoir trente-trois.

Il ramassa la ligne impaire, tendit le plateau au serveur et lui dit :

— Tenez les gars. Le premier plateau c'est pour vous, les rupins n'ont qu'à attendre un peu. Et ne vous avisez pas d'éternuer, petits branleurs.

À partir de la ligne qui restait, il répéta son manège un nombre incalculable de fois, sous les applaudissements de ceux qui avaient réussi à se glisser dans la pièce et à la grande fierté de Mariah qui grimaçait seulement à la vue de Madeleine. Toutes les dix minutes, l'amphitryon entrait dans la salle, se jetait aux pieds de Dieu Jr et les baisait avec ferveur, ce qui compte tenu de leur fameuse odeur relevait d'une authentique dévotion. Lors d'une escapade pour aller chercher de quoi boire, je vis que l'ambiance de la fête avait pas mal changé. Des invités se baladaient nus dans tous les coins de la baraque, certains parlaient tout seuls et d'autres se trouvaient rassemblés en groupes compacts. Il y avait des plateaux chargés de lignes de coke partout. En revenant, je glissai à Dieu Jr qu'il pouvait s'arrêter maintenant, mais un gémissement du maître de maison l'attendrit et il se mit à lui préparer un plateau exceptionnel de soixante et une lignes. Il garda la dernière pour nous et tendit le chargement vers les bras chétifs de notre hôte, qui s'en fut courbé sur son plateau comme pour le protéger d'un ravisseur imaginaire.

Je ne me rappelle plus exactement de quoi nous avons continué à parler

tous les trois, mais nous avons passé un bon moment à rigoler avant que des cris d'alarme ne nous fassent sursauter. Je me ruai hors de la pièce pour aller voir ce qu'il se passait quand le maître d'hôtel, qui avait repéré que j'étais un proche du roi de la fête, me dit à grands cris :

— Lazare, Lazare est mort !

Il me conduisit dans un vaste bureau où se trouvaient très peu de livres mais des centaines de bouteilles et des sex-toys en tout genre. Le corps malingre du maître de céans gisait sans vie sur un canapé. Près du plateau de cocaïne où ne restaient plus que sept ou huit lignes.

— En fait c'est ici qu'il vivait, me dit le maître d'hôtel. Il sortait rarement de cette pièce, à moins qu'il ne reçoive du monde. C'était son lieu, son sanctuaire, un endroit exceptionnel où...

— Sa garçonnière, quoi. Savez-vous s'il était seul ou avec une femme ? Est-ce qu'il a pu sniffer tout ça à lui seul ?

Un silence soudain derrière moi m'indiqua que Dieu Jr avait fait son entrée. Je lui dis qu'on ferait mieux de partir, mais il me répondit seulement par son regard singulier, investi d'une solennité inédite. Sous l'emprise de son regard, je lui racontai tout ce que m'avait dit le serveur. Dieu Jr se retourna vers les curieux pour les prier de sortir. Il en fit autant pour moi et Madeleine. Il ferma la porte. Nous attendions. Je retenais mon souffle, de peur que l'amour ne lui soit monté à la tête et qu'il ne se mette à faire des conneries.

Au bout de cinq minutes, la porte s'ouvrit. Nous vîmes apparaître Dieu Jr flanqué d'un Lazare titubant :

— J'imagine qu'il doit y avoir un putain de doc dans la salle, qui serait foutu de prendre le relais ? dit mon ami juste avant que n'éclate un tonnerre d'applaudissements. Le maigre Lazare fut porté à bout de bras pour être soigné tandis que Dieu Jr, après avoir envoyé un baiser à Madeleine du creux de la main, me fit signe d'entrer avec lui dans le bureau. Une fois la porte renfermée, il me prit dans ses bras en tremblant. Je tentai de le calmer :

— Relax mon pote. T'as vraiment assuré. À côté de ce que tu viens de faire, l'histoire de ton demi-frangin et de son Lazare à lui, c'est un truc de tapette...

Mais il avait les nerfs qui lâchaient et ne pouvait se retenir de chialer.

— Putain, mec, tu devrais être fier, insistai-je. Tu viens d'accomplir un miracle énorme, et sous pression. Tu as réussi, bordel !

Il fit un pas en arrière et désigna une armoire en bois précieux qui avait une porte cassée. Puis il se dirigea vers le canapé où Lazare s'était effondré. Je le suivis. Il se baissa pour ramasser quelque chose par terre et me le tendit. C'était une grande seringue avec une ampoule de solution injectable usagée. De l'adrénaline.

— Pas de miracle pour le coup, man. Juste un peu de culture ! J'ai pas maté Pulp Fiction douze fois pour rien ! D'ailleurs ce con de Lazare a l'air

de connaître le film aussi bien que moi.

Puis il s'évanouit.

Il suffit pourtant d'une heure en tête à tête avec Madeleine dans ce bureau luxueux pour que Dieu Jr s'en retourne à la fête en souriant jusqu'aux oreilles, fort d'une confiance en lui totalement inhabituelle. Il prit à part George et Mariah et ce qu'il leur dit n'eut pas l'air de leur faire plaisir. Surtout à sa mère d'ailleurs. Mais Dieu Jr fit preuve de fermeté et son beau-père l'embrassa avec émotion avant de s'en aller suivre les cris de sa femme. Il ne fallait pas être un génie pour en conclure qu'il venait de refuser le poste.

La fête et ses invités s'évanouirent en quelques secondes. Le temps d'arriver au parking, il ne restait plus qu'une seule voiture, la décapotable pourpre de Madeleine. Avant de démarrer, cette dernière lui lança un baiser.

Nous prîmes le chemin de la route à pied.

— Tu aurais pu demander à ta meuf de nous déposer quelque part, bordel !

— Madeleine n'est pas ma meuf. Enfin pas encore.

— Alors qu'est-ce que vous foutiez tout seuls dans ce bureau ? En une heure, vous avez largement eu le temps de vous tripoter !... Enfin moi à ta place...

Dieu Jr bondissait comme un cabri, et multipliait les bras d'honneur en direction des nuages :

— Ça a marché, Poe, ça l'a fait ! Rien à foutre de sa putain de lumière ! Maudit sois-tu mon père, tiens papa ! Prends ça ! Et ça, et encore ça !

Quand il fut un peu calmé, nous recommençâmes à marcher. Il nous restait un sacré bout de chemin jusqu'à Madrid.

— T'as pris son numéro, j'espère ?

— Non, elle m'a dit qu'elle allait m'appeler...

— Putain merde... c'est toujours ce qu'elles disent quand elles ont pas envie d'appeler. Ça fait chier.

La sonnerie d'un téléphone portable retentit dans le petit jour. Je sentis quelque chose vibrer dans la poche de ma veste en cuir. Ma main en sortit un portable entièrement recouvert de cristaux Swarovski placé sur le mode vibreur. Je l'ouvris, écoutai un instant puis le tendis à Dieu Jr :

— C'est pour toi. Madeleine.

Et je sus que le retour au centre-ville allait être long, près de ces amoureux qui se chuchotaient leur tendresse au téléphone sans voir passer les heures.

Pour Dieu Jr, le voyage ne dura qu'un instant.

Il faut dire qu'il avait passé une bonne partie de la route à léviter. Forcément.

UNE BALADE INSTRUCTIVE

— Reste ici, Poe. Près de moi. Aujourd'hui tu n'es pas en état de sauver quiconque.

— Impossible, Angélique. Je dois suivre mon plan. Il le faut.

Ma main s'attarde sur les courbes de son corps qu'elle tient serré contre le mien comme pour défier la chaleur. Nous avons mangé à la romaine, allongés sur des oreillers, comme dans les péplums des années 1950. Nous nous sommes dévorés entre chaque plat.

— Non, je te jure que je ne peux pas rester. Je dois suivre ce putain de plan.

J'appuie légèrement sur ses hanches et je la sens bouger contre moi. Je suis sur le point de céder.

— Je comprends. Et puis les choses n'ont pas l'air de s'arranger pour Dieu Jr. Si tu savais ce qui se trame du côté de la presse people : ils préparent un lynchage médiatique dans les règles de l'art.

J'ai l'habitude que mes joies soient assombries par la culpabilité. Je la connais bien, je me la traîne depuis toujours. Mais cette joie-là est particulièrement entachée de cette sensation horrible de ne pas avoir fait tout ce qui était en mon pouvoir pour sauver mon ami. Presque malgré moi, j'avais contribué à freiner le complot qui cherchait à l'accuser, mais cela n'avait été qu'une pause. La roue recommençait à tourner, implacable, et cette fois elle ne manquerait pas de le réduire en miettes.

La main d'Angélique joue avec les poils de mon torse. Dans un autre contexte, je me serais fait un plaisir de lui faire remarquer qu'au cours de notre première nuit elle m'avait dit détester les hommes à la poitrine velue. Malgré mon désir qui recommence à poindre vers elle, je garde l'esprit concentré sur ce qu'il me reste à faire, sur les deux derniers moyens qui sont à ma portée pour découvrir enfin qui a tué, pourquoi, et pour quelles raisons cette personne cherche à accuser Dieu Jr de ses propres crimes.

Je lui dévoile le fond de ma pensée, puis lui demande si elle veut bien me prêter main-forte pour mon plan numéro un.

Le deuxième plan, je le garde pour moi. Elle accepte sans hésiter. Et elle me regarde droit dans les yeux.

D'une main, j'attire son visage vers moi et lui rends son regard :

— Angélique... J'ai quelque chose à te dire au sujet de Queca.

Elle glisse son index au creux de son sexe, le mouille dans son désir et le porte à mes lèvres :

— Pas maintenant, Poe. Je t'ai donné un délai de réflexion, il te reste encore quelques jours. Tu dois d'abord t'occuper de ce plan tellement dingue qu'il est capable de marcher... Enfin c'est tout ce que je souhaite à Dieu Jr. Parce que si jamais la police le retrouve avant toi, les flics sont capables de le descendre avant de lui demander quoi que ce soit.

Elle n'a pas tort. Nous restons quelques instants encore à nous embrasser, à nous caresser, puis elle s'échappe dans un éclat de rire en direction de la douche.

Une fois levé, je réussis à me hisser sur le toit en passant par le vasistas. Je me balade entre les tuiles comme un chat. De là-haut, je réfléchis aux mécanismes qui manipulent l'opinion publique : si je venais à tomber du toit par exemple, à poil tel que je me trouve en ce moment, les gens accuseraient Dieu Jr de m'avoir tué. Je me penche pour mieux voir la rue, et je reste là un moment, l'œil aux aguets. Pendant ce laps de temps, je finis de mettre au point les phases de mon second plan dans ma tête, celui de demain soir. C'est le seul qui m'apparaisse à peu près clairement. Contrairement à ce que je suis en train de faire, qui ressemble à un tir à l'aveuglette. Une possibilité entre mille d'en savoir plus, qui ne servira sans doute à rien.

— Si tu ne voulais plus de moi, fallait me le dire. Tu n'avais pas besoin de te cacher sur le toit... La voix d'Angélique s'esclaffe derrière moi. Tu sais, t'as quand même un joli cul pour ton âge. On te l'a déjà dit ?

Elle s'approche de moi, féline, mais je lui fais signe de s'arrêter.

Je me penche une nouvelle fois vers la rue. Enfin, je l'aperçois. Il est au rendez-vous.

Je pensais qu'Angélique me chercherait dans l'appartement et non pas ici, sur le toit. D'un autre côté, je ne suis pas surpris qu'elle devine mes moindres gestes. La limousine blanche, interminable, part se perdre au coin de la rue. Mais maintenant je suis certain qu'elle va revenir.

Je reviens vers le vasistas. Tant pis pour le jeu qu'Angélique était en train d'inventer. Quand toute cette histoire sera finie, nous fêterons l'événement en faisant l'amour sur le toit comme dans ce roman que j'ai lu il y a quelques années. Mais il est l'heure de me mettre en route.

Je redescends dans l'appartement avant elle, et lorsqu'elle se suspend au vasistas je lui donne ce qu'elle attend, un baiser profond dans son autre bouche. Il est temps que je parte. Je la prends par la taille, prolonge un instant le baiser alors qu'elle glisse le long de mon corps, avant de lui dire que je dois aller m'habiller.

Pendant que défilent les marches d'escalier qui conduisent à la rue,

poursuivi par les baisers qu'elle me lance et qui s'écrasent autour de moi sans bruit, je fais de même en lui soufflant les miens qui s'envolent à sa recherche. En passant près de la porte de Miss Zarzuela, j'envoie une bise à travers le judas qui fait cligner l'œil de la vigie. Je passe le reste de la descente à siffloter une chanson que j'entends pour la première fois et passe enfin la porte. Le soleil de l'après-midi refuse d'émousser les lames de ses rayons. Ça cogne à en devenir presque tranchant. Et pourtant je persiste à marcher le long des trottoirs à pas lents.

Je n'ai pas entendu la voiture s'arrêter derrière moi, mais le bruit d'une porte qui s'ouvre me met sur mes gardes. Des bras de fer ne vont pas tarder à m'entraîner en arrière. Puis ce sera le tour de la capuche. La suite, je la connais, je commence à avoir une belle expérience en la matière.

Mais au lieu de cela je perçois une musique ténue, du jazz, le solo mélancolique de Chet Baker dans *Alone Together*, et une voix affable qui me dit :

— Vous souhaitiez me parler, m'a-t-on dit. Voulez-vous vous donner la peine d'entrer, Poe ? Je peux vous offrir un verre de bourbon dont vous me direz des nouvelles...

Le kidnapping n'aura pas lieu. Enfin, pas pour l'instant. J'aurais dû le deviner. On pourra dire ce qu'on voudra sur George S. Atan, le beau-père de Dieu Jr, mais il ne manque pas de classe.

Je monte dans la limousine et il me reçoit chaleureusement.

— Nous pouvons repartir, Klaus. Vous souvenez-vous de mon ami Poe ?

Le mastodonte grogne aimablement et démarre le véhicule. C'est la même limousine qu'il y a trois ans, j'en mettrais ma main au feu. Quoique non : il y a des chances que George en possède une douzaine de modèles en tout point identiques. Il me tend un verre de ce bourbon qui, versé entre les glaçons, les transforme en autant de joyaux.

— Poe, Poe, Poe... Le temps passe mais vous, vous ne changez pas. Si vous vouliez me rencontrer, pourquoi ne pas me l'avoir dit ? Je vous ai donné ma carte, pourtant. Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé, tout simplement ?

— Disons que je trouvais ça plus drôle.

J'avais totalement oublié cette histoire de carte. Peut-être avais-je fait en sorte de l'oublier ? C'est après m'être coupé sur un bord de la carte que cette folie autour de Queca Osmán Dendeiro avait commencé.

— Ainsi vous trouvez ça... drôle, ajoute George. Impossible de dissimuler le frisson qui me glace en entendant ces mots.

J'avale une gorgée en silence. Il y a quelques heures à peine, sur

mes instructions, Némo a envoyé le même e-mail à une dizaine d'adresses différentes. Toutes liées aux entreprises que possède George S. Atan, filiales comprises.

Le texte de l'e-mail était très simple :

Si vous n'accordez pas un entretien à Poe avant la tombée de la nuit, il ira parler directement à votre femme.

Venu des limbes ou de l'enfer, George était au rendez-vous. Comme dit le proverbe, la peur n'est pas mauvaise conseillère. Et Mariah file vraiment les jetons.

— Vous me cherchiez, me voilà Poe. Que puis-je faire pour vous ?

— M'expliquer pourquoi tous les anciens disciples de Dieu Jr, qui formaient une bande de parfaits losers, nagent maintenant dans le fric.

— Vous y compris, si je ne m'abuse. Vos livres se vendent comme des petits pains, même si vous les signez sous un pseudo de bonne femme...

— Cessez votre petit jeu, George, lui dis-je en ouvrant ma besace.

— J'espère que vous ne comptez pas vous servir de l'arme qui se trouve à l'intérieur pour me menacer, dit-il la mine réjouie, au cas où je n'aurais pas remarqué le bruit sec d'une arme que l'on charge en provenance du siège du conducteur. Je sors la liasse de papiers de ma besace et l'agite sous son nez :

— Vous savez parfaitement que ce n'est pas mon genre. Regardez ces documents, George, ces documents et toutes les questions qu'ils posent. Tenez, celui-là : il apporte la preuve que la chaîne de télévision qui a organisé l'émission où Dieu Jr s'est ridiculisé devant des millions de téléspectateurs vous appartient. Comme vous possédez, toujours d'après ce document, la majorité des actions de toutes les chaînes de télé qui ont retransmis en direct l'humiliation de votre fils adoptif. Bref : sans vous, cette émission n'aurait jamais pu avoir lieu. Mais ce n'est pas tout : à la suite de ce scandale, tous les anciens comparses de Dieu Jr ont reçu un appui financier de la part de compagnies que vous possédez ou que vous contrôlez, pour monter des business faramineux... à condition de ne plus jamais le revoir. Je poursuis ?

— Poursuivez, Poe. Mais laissez-moi vous servir un autre verre, vous n'allez pas tarder à avoir la gorge sèche.

— Merci. Dieu Jr disparaît de la circulation, mais trois ans plus tard ceux qui l'ont humilié publiquement commencent à mourir. Près des cadavres, on retrouve un message qui incrimine Dieu Jr. Ce qui devient très intéressant, c'est le lieu où les victimes trouvent la mort : le spa où Lidia María Loziño meurt noyée dans la merde, même s'il possède à première vue son propre directeur, appartient en fait à l'un de vos holdings financiers. La voiture qui s'est fracassée contre un pont avec le corps de Christian Maliñas empalé à l'intérieur a été

achetée chez l'un de vos concessionnaires. Enfin, les deux derniers cadavres ont été découverts dans les entrepôts d'une zone industrielle dont le chantier a été attribué à l'une de vos grandes entreprises du bâtiment. Je n'ai pas eu le temps de vérifier si l'appartement-témoin dans lequel j'ai été séquestré a été construit par la même entreprise, mais ça ne m'étonnerait qu'à moitié...

— Vous n'allez pas tarder à le savoir, Poe, dit George S. Atan sans perdre son sourire. Si vous voulez mon avis, ce jeune Némó, votre hacker, est un génie.

C'est à mon tour de frémir pour de vrai. Mais je ne suis pas arrivé jusqu'ici pour faire machine arrière :

— OK, match nul. Vous et moi, nous sommes très malins, nous savons un tas de choses, c'est parfait. Mais il reste une chose que j'ai du mal à comprendre : pourquoi cherchez-vous à faire tomber Dieu Jr ?

— Moi ? Mais vous plaisantez ? Je l'ai toujours considéré comme mon propre fils. En fait, vous n'êtes pas mauvais détective mais vos interprétations laissent à désirer. Vous dites qu'on vous a séquestré, mais d'après ce que j'ai vu tout à l'heure, vous sortiez tranquillement faire un tour dans la rue. Comment vous en êtes-vous tiré ?

Je sirote mon bourbon en silence. Arregui a pu me sauver parce que "quelqu'un" avait mis le ministre au courant de ce que le Roquet tramait. Mais si George était le commanditaire secret, celui qui avait fourni la cachette et les tueurs à gages albano-kosovars, pourquoi aurait-il foutu en l'air lui-même son propre plan ? À moins que...

— Mariah ! mon cri et le geste qui l'accompagne tachent le costume blanc de George S. Atan de bourbon ambré. C'est elle qui a soufflé à Dieu Jr l'idée de participer à une émission de télévision pour le voir se planter en direct. C'est elle qui a fait en sorte d'éloigner ses amis pour qu'il se sente seul et retourne vivre dans son giron. Mais c'était sans compter sur l'orgueil de Dieu Jr, qui a préféré disparaître plutôt que d'admettre sa défaite. C'est alors que la mère aimante s'est vengée des journalistes qui avaient humilié son rejeton. Tout concorde, même les messages à présent. J'imagine qu'au début elle n'a pas réalisé que cela finirait par impliquer son fils. Mais dès qu'elle a compris que cela ne lui laisserait d'autre choix que de revenir vers elle...

— Sauf... qu'il n'est jamais revenu, Poe. Tout cela est bien beau, probable même. Mais ce n'est qu'une partie de la vérité. Ma femme a un sacré caractère, je suis prêt à l'admettre, mais je peux vous affirmer qu'elle n'a rien à voir avec ces crimes. Moi non plus, d'ailleurs. Et je ne prendrai pas la peine de vous en convaincre.

Je le regarde droit dans les yeux. Il soutient mon regard sans ciller. Je lève mon verre pour trinquer :

— Je vous crois sur parole, George. Mais je pense aussi que vous ne

me dites pas toute la vérité. Je crois que vous savez qui a commis ces crimes, mais comme ni vous, ni Mariah, malgré votre pouvoir immense, ne daignez lever le petit doigt pour sauver Dieu Jr, je pense qu'il est de mon devoir de le faire. Personne ne m'empêchera de sauver mon pote.

— Je n'en attendais pas moins de vous, Poe. Je ne vous retiens pas plus longtemps. Je ne voudrais pas abuser de votre temps et il me semble que c'est la porte de chez vous que je vois là-bas. N'est-ce pas ? Ce fut un plaisir d'échanger avec vous.

— Je ne saurais en dire autant, George. Mais cette conversation a permis d'éclaircir quelques doutes. C'est déjà ça et je vous en remercie.

Je descends de la limousine et il me retient d'un geste. Le contact de sa peau contre mon poignet me glace. La mélodie de *Sympathy For The Devil* fait vibrer l'atmosphère avec trois ans de retard, d'un son si net que je ne serais pas étonné d'apprendre que Mick Jagger en personne vit enfermé dans son téléphone portable. George prend l'appel sans lâcher mon poignet. Il fait un geste affirmatif de la tête, raccroche et me fait signe d'approcher.

Il me murmure quelque chose à l'oreille.

Quand il me lâche enfin, la limousine s'éloigne sur les chapeaux de roue.

Mes mains tremblent encore quand je me mets à compter les allumettes, mais je fais gaffe à ne pas en laisser tomber par terre. Il y en a vingt. C'est oui.

Je compose sur le clavier de mon portable le numéro d'Arregui, mais je raccroche aussitôt. Cette fois-ci c'est à moi de le faire. Je hèle un taxi et lui donne l'adresse d'Angélique. Les informations que George vient de me donner tournent en boucle dans ma tête. Elles m'obsèdent.

Je règle la course, ouvre la porte de l'immeuble avec les clés de Miss Zarzuela que j'ai oublié de rendre à ma fille à chat, et je pénètre chez elle comme un voleur. Je ne m'étais pas trompé : après une nuit passée à m'attendre en tremblant, elle dort comme un bébé à présent. Je fouille son sac à main jusqu'à trouver les clés de sa voiture. La mienne est toujours à la fourrière et le voyage que je m'apprête à faire n'est pas de ceux qu'on peut faire en taxi.

Je descends quatre à quatre les escaliers, sans même un regard pour le judas de Miss Zarzuela, et une fois dans la rue je repère immédiatement la voiture d'Angélique.

C'est une petite Smart rouge.

J'hésite quelques instants. Puis je monte dans la voiture et je démarre le moteur.

Je sais exactement ce qu'il me reste à faire.

Mais je ne sais pas si traverser Madrid dans une Smart rouge est le meilleur moyen d'y arriver.

Parce que George a découvert où se trouvait le Roquet.

Et que j'ai décidé de le tuer.

SOUVENIRS DE POE : LUCY

Les gens ne savent pas ce que veut dire tomber. Ils n'en ont pas la moindre idée. La plupart du temps ils confondent tomber avec trébucher, ce qui n'est pas la même chose. Quand tu avances dans la vie, tu sais que tu peux te casser la gueule à tout moment, que cette allumette-là est dans la boîte. Mais tu avances quand même. Parce que tu as le sentiment que rien ne peut t'arriver. Et tu finis par trébucher. Tu butes contre une femme, contre un rêve trop escarpé, tu te prends les pieds dans tes propres pas. C'est là que tu te casses la gueule. Alors tu prends un air surpris. C'est ça, trébucher.

Tomber, c'est tout autre chose, c'est revêtir la peau du personnage, mimer ses gestes, boire dans son verre tout en ayant la certitude que ça ne va pas marcher. Une intuition que tu as depuis toujours. C'est aussi jouer à croire que tu l'as oubliée. Et quand tu tombes, tu prends un air débile. Un air indélébile car il reste à jamais gravé à l'intérieur de toi. Les miroirs que tu regardes en savent quelque chose.

Pas vrai ?



Si.

Combien de temps avait pu s'écouler depuis le décès d'Harold, je l'ignore. Des années sans doute, depuis ce jour où j'avais abandonné définitivement le journalisme parce que je ne supportais plus de sentir son regretté fantôme épier par-dessus mon épaule chaque fois que j'écrivais. Je revins à mes boulots de merde comme tant d'hommes reviennent à une épouse qu'ils n'aiment pas mais qui les attend encore. Quatre ans peut-être, ou bien sept, claqués dans cette vie-là. Le temps, ça n'arrive qu'aux autres. Moi, il me file mal au cœur certains jours, mais comme je vis le cœur retourné je ne le remarque même pas.

Ce fut une idée du Greffier. Il s'était mis en tête de m'aider, comme toujours. Il avait insisté : si je ne revenais pas au journalisme ni à l'écriture, je pouvais au moins me démerder pour gagner trois ronds avec mon expérience.

— Pas question de diriger un atelier d'écriture. À moins qu'il n'ait lieu dans un bar, lui répondis-je.

Mon ami prit ma réponse au pied de la lettre. Il faut se méfier des flics qui écrivent des vers en cachette : tu ne sais jamais quand ils s'apprêtent à assommer un malfrat ou à matraquer la littérature. Il sut faire usage de quelques menaces convaincantes pour que le patron du rade nous laisse faire, mais ce dernier ne le regretta pas car les gens se bousculaient aux ateliers. De toute façon il ouvrait rarement son bar l'après-midi. Faire ça ou autre chose, ça m'était parfaitement égal. Je gagnais plus que dans tous mes boulots de merde réunis et je pouvais boire à l'œil.

Il m'arrivait de donner jusqu'à quatre ateliers d'écriture par jour, même si je les confondais tous. Mes élèves étaient surtout des femmes et j'en fus vraiment surpris, parce qu'à l'époque personne n'avait entendu parler de ma couille gauche. La légende n'existait pas encore. Car ce fut au cours de l'un de ces ateliers, précisément, que je rencontrai celle que j'allais baptiser ma petite couille gauche du génie.

Pas vrai ?



Si.

À chaque séance, les élèves se divisaient en trois groupes faciles à identifier. Une poignée d'entre eux, largement minoritaire, venait aux ateliers avec quelque chose à raconter. Une souffrance, une fêlure. Peu importait qu'ils soient hommes ou femmes, peu importait leur âge. Contre la douleur, le temps ne peut rien. L'autre groupe était composé de ceux, bien plus nombreux, qui étaient curieux de ma déchéance. Ils me narguaient les premiers jours puis finissaient par s'en remettre à une attente patiente. J'allais bien finir par m'effondrer tôt ou tard.

Le troisième groupe, majoritaire, était le groupe des Jambes-Ciseaux. Des filles, des jeunes femmes, des femmes mûres. Elles passaient toute la séance, soit près d'une heure et demie, à me baiser du regard en ouvrant et en refermant sans arrêt les jambes.

Clac. Clac. Clac.

Entre deux ateliers, il m'arrivait d'aller aux toilettes avec une Jambes-Ciseaux. Certaines y revenaient. D'autres quittaient le groupe pour grossir les rangs de ceux qui attendaient patiemment que je m'effondre. Elles attendaient alors les jambes serrées.

Et un jour, Lucy s'inscrit à l'atelier.

Elle sortait à peine de l'âge tendre, mais son crâne lisse lui donnait un air hors du temps. Une maladie nerveuse était à l'origine de sa calvitie, mais je n'avais jamais rencontré personne d'aussi sain d'esprit. Pour écrire ses poèmes, elle intercalait des notes de musique, des feuilles mortes ramassées au pied des arbres, des merveilles de dessins miniatures, des mots découpés dans des journaux ou dans le papier glacé des magazines qu'elle rangeait dans un sac à main démesuré. Elle plaçait tous les éléments sur une page blanche avant de te le présenter. Et là, sans cesser de te regarder de ses yeux profonds, elle soufflait sur le papier et tu pouvais voir s'envoler les parties du poème. Elle n'était pas une Jambes-Ciseaux. Cette fille pouvait passer tout l'atelier d'écriture les jambes écartées, qu'elle porte un jean ou l'une de ses petites jupes faites de brise. Souvent elle se recroquevillait sur sa chaise comme un fœtus, comme un jeune faon sauvage. Quand elle me voyait partir aux toilettes avec une Jambes-Ciseaux, elle me suivait du regard en fredonnant une chanson. Je sus plus tard qu'il s'agissait d'un *lamento* de Billie Holliday. Et que Lucy était entièrement glabre.

T'es pas sérieux là ?



Si.

Je commençai à picoler moins. Et à prendre cette histoire d'ateliers au sérieux. Je cessai d'emmener des Jambes-Ciseaux aux toilettes quand Lucy était là. J'en vins à me demander enfin pourquoi je faisais ça. Quand elle changea d'atelier pour s'inscrire à la dernière séance, qui avait lieu en fin d'après-midi, je fis en sorte d'arriver pratiquement sobre à cette heure tardive. Un soir, alors que tous les élèves étaient partis, elle resta recroquevillée sur sa chaise. Quand je m'approchai d'elle, elle me tendit un bout de papier sur lequel elle avait écrit un poème. Une simple question :

“Pas cap ?”

Je ne répondis rien et elle me tendit un autre papier. Sur la page blanche, elle avait dessiné une note de musique.



Je plongeai mon index dans un cendrier et j'écrivis sur la paume de sa main :

“Si.”

Lucy se leva et se dirigea vers les toilettes. Alors je lui pris la main et la conduisis jusqu'à mon loft en ruines. Nous ne mîmes pas le pied dehors pendant cinq jours.

Avec elle tout avait un sens, parce que nous ne faisions que des choses insensées. Elle préparait des marmites entières de soupe qu'elle servait ensuite aux mendiants du quartier. Mais elle ne se contentait pas d'en offrir aux vagabonds, elle poursuivait avec une tasse fumante les gens qui lui semblaient tristes ou gravement éteints. Lucy disait qu'en chacun de nous il y a une musique. Et qu'il faut savoir l'écouter. Elle aimait par-dessus tout la musique et les plantes. Les gens s'en rendaient compte, semble-t-il, parce qu'on sonnait chez moi toute la journée, et que lorsque j'ouvrais la porte je trouvais sur le palier un SDF portant un géranium, une vieille dame qui apportait son rosier à l'agonie ou encore un homme d'affaires terriblement ému qui nous tendait une orchidée pour remercier la “demoiselle chauve” de ses conseils, parce qu'il les avait suivis et qu'elle avait raison. Les plantes étaient malades la plupart du temps, et Lucy les soignait en leur chantant du Bach et du Gershwin. Par moments je me sentais devenir l'une de ces plantes fanées prête à repousser. Mais seulement par moments.

La seule chose qui était capable d'éteindre la mélodie de Lucy, c'était qu'on lui parle de sa mère. Elle entrait instantanément dans une crise de nerfs, elle hurlait en l'appelant “la Sorcière” sans donner ses raisons. J'étais si pressé de la voir retrouver sa sérénité que je ne lui posais jamais de questions.

Un beau jour, l'éditeur réapparut avec sa femme. Ils m'apportaient des chocolats, des victuailles et une caisse entière de bourbon. Ils

dirent que le passé était le passé, qu'il fallait oublier les erreurs de jeunesse et que si je suivais leurs conseils ils feraient décoller ma carrière. Ils voulaient que je me remette à écrire. Ils espéraient que je leur ponde un roman ou quelque chose d'approchant. J'étais sur le point de les foutre dehors, à coups de pied si nécessaire (mais après avoir pris soin de ranger la caisse de bourbon dans la cuisine), quand Lucy leur dit que c'était une idée magnifique et qui tombait à point car j'avais recommencé à écrire. À en juger par les airs que je fredonnais devant mon ordinateur ces dernières semaines, l'œuvre s'annonçait exceptionnelle.

J'acceptai en précisant que j'allais tenter le coup mais que je ne pouvais rien leur promettre. L'éditeur et sa femme, dans leur largesse, nous offrirent un voyage à l'étranger. Je choisis de partir à Vienne en pensant que Lucy allait adorer se retrouver dans un pays qui avait inspiré tant de musique. En réalité, elle passait ses journées à se pencher sur les murets pour mieux écouter les plantes des jardins. Elle passait des heures à discuter avec les musiciens des rues. J'étais très heureux parce qu'elle était heureuse.

À notre retour, elle découvrit le second volet de mon entente préalable avec l'éditeur : la totalité de l'immense terrasse du loft était désormais occupée par une serre gigantesque qui abritait toutes les plantes de Lucy ainsi qu'une bonne centaine de nouvelles. Elle fut émue aux larmes, appuya son front sur ma poitrine et me dit que la serre sonnait comme *Alone Together* joué par Chet Baker.

Je lui répondis qu'elle devait confondre avec les gargouillis de mon ventre.

Nous déménageâmes à l'intérieur de la serre, pour le plus grand plaisir de mes voisins d'en face et au grand dam de certains autres, qui s'en trouvèrent scandalisés. C'est vrai que nous passions nos journées à faire l'amour ou à chanter dans ce jardin transparent, complètement nus. J'écrivais comme jamais pendant qu'elle soignait tout ce qu'elle touchait, comme toujours. Elle aimait me voir écrire, j'aimais me laisser regarder. Quand elle en avait assez de mitonner des plats pour douze personnes ou de chanter ses mélodies aux plantes, elle se recroquevillait à mes pieds, nue comme un faon sauvage, et je passais ma main sur son crâne lisse en lui disant :

— Toi, Lucy, tu es ma couille gauche du génie.

L'éditeur se fendit d'un bon pactole pour que j'abandonne les ateliers littéraires et me consacre entièrement à mon nouveau roman. Il était plutôt méfiant et, avant de signer le moindre contrat, il voulait jeter un œil sur la matière première. Je lui fis lire quelques passages et lui parlai d'un titre auquel j'avais pensé. Il était emballé :

— Ça a de la gueule. Vraiment de la gueule. Et de la force, aussi. Cette gosse sans un poil sur le caillou t'a fait le plus grand bien. Et

laisse-moi te dire une chose, tu en avais besoin.

Lucy n'était plus une gosse. C'était une femme faite de bulles de savon, un baiser de soleil et un sexe chantant. Une fois, alors que nous faisons l'amour, elle se figea et me dit :

— Écoute ma chatte, essaie d'entendre ce qu'elle te chante maintenant.

Après être sorti d'elle, je descendis jusqu'à son sexe et me mis à écouter, entre deux râles de mon propre souffle.

C'était l'*Hymne à la joie* de Beethoven. Elle le savait parfaitement.

T'es pas sérieux là ?



Si.

L'éditeur et sa femme rappliquèrent armés d'un contrat et d'une avance mirobolante. Lucy et moi, nous ne lisions pas les journaux. Nous vivions sans télévision. Mais l'un des mendiants apprit à Lucy que ma photo était dans tous les magazines et que les critiques parlaient déjà de mon nouveau roman. J'étais prêt à signer le contrat quand Lucy demanda à le relire. Après quoi, elle passa un long moment à remplir une page de son écriture de fourmi-ballerine qu'elle présenta à l'éditeur :

— Si vous ajoutez ceci au contrat, il signe. C'est la note qui manque pour que ce contrat sonne bien.

Enfin seuls au milieu de nos plantes, nous passâmes la journée à boire en attendant que l'employé de la maison d'édition nous apporte le nouveau contrat. Quand le type arriva, je signai le contrat sans même le lire.

Le jour où je mis un point final à mon roman, j'étais plutôt content de moi. Lucy fredonna un répertoire qui allait du blues au dixieland pendant les six heures qu'elle passa à le lire d'une traite. Ensuite vinrent les caresses et des jours entiers de baise. Nous faisons l'amour en chantant. L'éditeur aussi était content de moi. Il m'envoya des caisses entières d'exemplaires au bout d'un mois. Elles nous servirent à surélever les pots des plantes pour qu'elles soient plus exposées au soleil.

Un matin, Lucy partit chercher des croissants dans un quartier excentré. C'était loin, mais elle y avait repéré une boulangerie qui

sonnait comme du Chopin.

— Pauvre boulanger. Cet homme est heureux mais il ne le sait pas encore, me glissa-t-elle avant de partir.

Un quart d'heure plus tard, la sonnette retentit. C'était la mère de Lucy. Elle avait la quarantaine resplendissante et le même visage que sa fille, caché sous une cascade rousse interminable. Il émanait d'elle le même air de bonté sans faille. Je lui dis que Lucy était sortie, mais elle le savait déjà. C'était moi qu'elle venait voir. Elle me raconta l'enfance de Lucy, née sans un poil sur le corps, obsédée depuis toujours par la musique alors qu'elle n'en avait jamais fait. Elle me parla de l'aversion qu'elle avait toujours ressentie pour sa mère.

— J'ai seulement voulu prendre soin d'elle. C'est tout, me dit-elle.

Je voulus en savoir plus sur Lucy, comme si notre bonheur ne me suffisait pas. Grave erreur de l'amour. On s'éprend de parfaits inconnus et ensuite on s'obstine à assassiner le mystère. Je raccompagnai la mère de Lucy chez elle. Là, je me plongeai dans les photos d'une petite fille au regard de faon sauvage, dans ses dessins d'enfance qui étaient des répliques exactes des dessins qu'elle faisait encore, dans les anecdotes puériles et parfois lumineuses qui contaient comment, toute petite, Lucy chantait déjà ses mélodies aux chiens errants et aux chats blessés qu'elle trouvait dans les rues. Cette femme vénérat Lucy.

Je ne rentrai que le soir. Lucy n'y était pas. Pourtant, son sac interminable était posé là, rempli de bouts de papier et de feuilles mortes. J'interrogeai les plantes mais elles restèrent muettes. Je revins dans l'appartement à la recherche d'un petit mot et je finis par le trouver. Le message était collé sur la porte d'entrée à l'intérieur de la pièce. Une simple question :

“Pas cap ?”

Sur une vitre de la serre, près de l'entrée, se trouvait un autre message, tout aussi concis. Une note :



Et sur le parapet de la terrasse, le dernier mot :

“Si.”

De l'autre côté du parapet, huit étages plus bas, gisait Lucy.

Je sus plus tard par l'un des mendiants qu'à son retour, chargée de croissants et de Chopin, elle m'avait vu partir avec "la Sorcière". Elle discuta quelques minutes avec le mendiant, s'arrêta comme toujours pour bavarder avec la vieille folle qui adorait les chats avant de monter à l'appartement. Dix minutes plus tard, elle se jetait dans le vide depuis la terrasse.

Le vol fugace de Lucy fit exploser les ventes de mon livre. Appelée à la rescousse, le Greffier dut mobiliser une équipe pour éloigner les journalistes qui faisaient le siège de mon immeuble. L'éditeur lui-même eut un mal fou à se frayer un chemin jusqu'à chez moi. Il venait me demander de signer l'autorisation de rééditer le roman, et je le trouvai au comble du désespoir. Il avait investi tout son capital dans la promotion du livre mais il ne pouvait pas lancer la moindre réimpression sans mon accord. C'était l'une des clauses que Lucy avait fait ajouter au contrat. Elle m'avait offert un contrôle total sur l'exploitation de mon œuvre. L'éditeur gémit, supplia, m'assura que c'était ce que Lucy aurait aimé que je fasse.

Je lui répondis que la seule chose que je savais pour l'heure, c'était ce que Lucy avait fait.

Et je refusai de signer.

Je passai les semaines qui suivirent à boire et à pleurer sous la serre. Je ne mangeais que ce que m'apportaient les mendiants. J'entendais la sonnette et, quand j'allais ouvrir la porte, je trouvais une casserole fumante sur le palier. Ou des plantes, des dizaines de plantes que les gens m'apportaient en hommage à Lucy. Je les empilais sous la serre et, là, je les laissais crever.

Un jour, le Greffier vint me rendre visite avec une glacière pleine de bouteilles de bière. Il s'assit près de moi pour les boire en silence. Au bout de quelques heures, il se mit à parler. Il venait de la part du ministère remplir une sorte de mission officielle indirecte. Connaissant notre amitié, ils lui avaient demandé de servir d'intermédiaire pour m'informer qu'ils allaient décerner le Prix national de littérature à mon roman. Ils voulaient que j'assiste à la cérémonie. Je n'avais pas envie de mêler le Greffier à tout ça, aussi j'acceptai de répondre à l'appel du sous-secrétaire ou d'un gratte-papier de la même espèce sur mon portable :

— Je regrette mais je ne viendrai pas, lui dis-je. C'est impossible, je viens de me couper la couille gauche du génie.

Un peu plus tard, quand le Greffier fut reparti, je m'entaillai les veines. Je fus sauvé par un mendiant qui était venu m'apporter un

palmier en pot. J'ignore comment il avait réussi à entrer chez moi. Et d'ailleurs je ne l'ai jamais remercié.

Ce matin-là, alors que Lucy sautait de la terrasse, j'étais au lit avec "la Sorcière".

Les gens ne savent pas ce que veut dire tomber.

Mais moi, si. Je sais.

Pas vrai ?



Si.

PÉCHÉ DE SINCÉRITÉ

Madeleine était vraiment la femme idéale pour Dieu Jr.

Sensible, ardente, éperdument amoureuse.

Elle croyait dur comme fer à l'origine divine de son amant et, du temps où je les fréquentais, l'appuyait de façon inconditionnelle dans chacune de ses tentatives pour atteindre une gloire universelle qui pût faire oublier celle de son demi-frère.

Elle l'aidait à guérir des blessures de son amour-propre, ce qui n'était pas rien.

Elle était si sublime que lorsqu'ils se tenaient par la main dans la rue les passants se retournaient non pas sur son passage, mais sur celui de Dieu Jr, avec la certitude que ce petit rondouillard devait être quelqu'un d'exceptionnel pour marcher à côté d'une telle femme.

Quand on sortait tous les trois dans les bars, des bimbos qui ne lui auraient jamais adressé le moindre regard, et qui il y a encore quelques semaines n'auraient même pas pris la peine de le gratifier de leur dédain, le poursuivaient maintenant jusqu'aux toilettes. Il dormait souvent chez Madeleine mais vivait encore chez moi, car ils avaient décidé de ne pas précipiter les choses.

Elle m'a plu tout de suite, parce que les sentiments qu'elle avait pour mon pote, aussi dingue que cela puisse paraître, étaient sincères.

Et même si elle vivait dans le monde de la jet-set, de fêtes de milliardaires en robes de luxe qui donnaient le vertige ou carrément l'infarctus, elle avait une soif de culture hors du commun. Elle dévorait tous les livres que je lui prêtais, et quand il lui arrivait de les commenter ses observations toujours justes et sans détour n'avaient rien d'affecté.

Elle comprenait l'urgence du succès qui consumait Dieu Jr, mais sans l'alimenter par ailleurs.

Et quand ses plans échouaient, elle le ranimait sous ses caresses jusqu'à ce qu'il reprenne confiance en lui, puis sortait triomphalement dans la rue à ses côtés, prête à le soutenir dans une nouvelle folie.

Je le répète : Madeleine était vraiment la femme idéale pour Dieu Jr.

Sauf qu'elle n'était pas une femme.

Enfin elle n'en était pas une à la naissance, quelque part entre la Colombie et le Venezuela, vingt-sept ans avant cette fameuse réception chez Lazare où Dieu Jr eut la chance de la rencontrer. À l'heure où j'écris ces lignes, elle doit approcher des trente.

Si je vous disais que je l'avais deviné, je mentirais comme un arracheur de dents.

En dépit de sa haute taille, Madeleine était la personne la plus féminine que j'aie jamais rencontrée. Et pas seulement à cause de son corps voluptueux ou de son visage parfait, c'était surtout par la discrétion avec laquelle elle exerçait sa féminité.

Qui cessait à la seconde où quelqu'un cherchait à s'en prendre à Dieu Jr. C'est grâce à cela d'ailleurs que je m'en rendis compte.

Mon ami avait décidé de gravir un à un les échelons qui conduisaient à la célébrité. Et comme elle lui avait dit que les costumes noirs lui allaient bien, il choisit de devenir magicien.

J'imagine qu'il avait dû accomplir quelques-uns de ses miracles devant le programmateur d'une salle de spectacles, le fait est qu'il obtint très vite un contrat. Jean Zébedée, avec sa méchanceté coutumière, assura que c'étaient certaines "faveurs" prodiguées par Madeleine qui avaient réussi à convaincre le directeur, mais personne ne lui prêta la moindre attention. Tout le monde savait qu'il haïssait Madeleine. Il disait à qui voulait bien l'entendre qu'elle détournait Dieu Jr de sa mission.

À ce propos, je ne manquai pas de lui demander si c'était bien lui que j'avais aperçu à la fête, cette nuit-là chez Lazare. Il nia avec une emphase suspecte.

Malheureusement, la carrière de prestidigitateur de Dieu Jr ne dura qu'un soir. Le trac des débutants eut raison de lui : il ratait ses tours, les trucs ne fonctionnaient plus ou alors la magie n'était pas là où il s'y attendait. La femme qui lui prêta sa montre pour qu'il l'enveloppe dans un mouchoir et la brise à coups de marteau sortit du théâtre avec un mouchoir plein de fragments de montre et une promesse d'indemnisation de la part du responsable de la salle. Mais en allant chercher son manteau à la consigne, elle trouva dans ses poches douze modèles anciens – et très précieux – d'authentiques coucous suisses.

Quand il voulait faire apparaître une fleur, c'étaient des pots de fleurs qui sortaient de sa main et se mettaient à rouler d'un bout à l'autre de la scène, couvrant les spectateurs du premier rang de terreau humide.

Quand il s'essaya au jeu des mouchoirs qui jaillissent du creux de son poing fermé, il commença à en tirer un patchwork de tissus aux couleurs chatoyantes, confectionné avec les petites culottes nouées une à une de toutes les femmes du public.

Et quand il déclara qu'il devait s'enfermer quelques minutes dans les toilettes avant de faire apparaître la colombe qu'il avait annoncée sous son chapeau, un spectateur particulièrement remonté menaça de lui casser la gueule.

En moins de trois secondes, la gracile Madeleine lui brisa la moitié des côtes et ils se retrouvèrent tous au commissariat.

Comme chaque fois que Dieu Jr se foutait dans la merde, je reçus un

coup de fil du Greffier qui me donnait rendez-vous au bar du coin.

Il me tendit les résultats de l'enquête.

Le jour de son baptême, Madeleine s'appelait Madelin-des-Vertus. Cela faisait huit ans qu'elle vivait en Espagne et son casier judiciaire était vierge. Elle possédait un salon de coiffure coquet à Carabanchel, alors qu'elle avait démarré comme shampouineuse à son arrivée sur le territoire. Elle payait ses impôts, présidait l'assemblée des copropriétaires de son immeuble et faisait du bénévolat dans plusieurs ONG.

— C'est marrant comme ils ont l'air de s'aimer fort ces deux-là... Tu sais ce qu'il a osé me demander, ce con ? Que je les enferme dans la même cellule, rien que ça !

— Et tu l'as fait ?

— Évidemment, Poe. De toute façon, légalement parlant, c'est deux mecs, dit le Greffier en s'essuyant une petite larme à l'aide de la nappe.

Puis il reprit son sérieux et posa sur la table un nouveau dossier autrement plus volumineux.

Il contenait des enveloppes bourrées de coupures de presse, de rapports de police et de notes prises à la hâte, où je pouvais reconnaître l'écriture du Greffier.

Il me laissa le temps de prendre connaissance des éléments du dossier. Ma lecture dura au moins cinq bières.

C'était complètement insensé.

Dans l'enveloppe intitulée Fleuristes se trouvaient réunis un ensemble de faits divers mineurs qui avaient parfois dégénéré en actes de violence. En gros, depuis quelques mois, on assistait à une explosion des livraisons de fleurs à domicile. Et des petites cartes débordantes de sincérité accompagnaient les bouquets.

Pour être sincères, elles étaient sincères.

D'une sincérité radicale.

“Ma Juliette : tu es drôle comme une huître et je m'ennuie ferme avec toi, mais tu as les plus beaux nichons du quartier. Sans amour, mais avec tout mon désir, Ferdinand”, disait l'une d'elles, dont l'auteur termina aux urgences après avoir avalé sous la contrainte de Juliette deux douzaines de roses, épines et cellophane comprises.

“J'espère que tu décéderas bientôt, chère tante Eulalie. Comme ça tu ne claqueras pas toute ta fortune à l'hospice et il en restera un peu pour moi. Ton neveu préféré, Marc”, faisait la carte d'un bouquet qu'une vieille matriarche reçut avant de déshériter son neveu et de verser une somme indéterminée à deux Roumains pour qu'ils lui pètent les deux jambes.

Une autre carte, envoyée à la maternité avec un bouquet de fleurs hors de prix, disait ceci : “Chère responsable, tu viens de mettre au monde une affreuse petite fille, on dirait un singe. Pourvu qu'elle te donne du fil à retordre pour que tu ne reviennes pas de sitôt nous faire chier au bureau. Tes employés.”

La dernière carte que je pris le temps de lire avait carrément provoqué une bataille rangée sur le lit de mort d'un vétéran de la politique. Sous l'immense couronne envoyée par les membres de son parti, on pouvait lire : "Nous ne t'oublierons pas", mais sur le petit rectangle de bristol était écrit : "Tu décanes, vieux bouc ? En voilà une idée qu'elle est bonne !"

Dans les autres enveloppes se trouvaient rassemblés une foule de faits divers provoqués par des mémorandums internes aux entreprises, dont les en-têtes étaient formulés à peu près dans ce style : "À notre bon à rien de vice-président, qui mérite d'occuper ce poste parce qu'il se tape la plus moche des filles de notre PDG." Il y avait aussi des étiquettes de blanchisserie qui, grâce à de brèves descriptions probablement exactes, identifiaient les costumes ou les robes de soirée par les termes "imbécile gras du bide" ou "pute à deux balles". Enfin, il s'y trouvait des liasses d'ordonnances où – par miracle – on arrivait à lire l'écriture du médecin, et qui affirmaient : "La patiente est une grosse hystérique mal baisée par le cocu qui lui sert de mari."

Je sentais le Greffier m'observer pendant que je tentais de trouver à quoi rimait tout ce bordel.

Et c'est là que je réalisai.

Le point commun de tous ces messages, c'était qu'ils étaient manuscrits.

Plus précisément, ils avaient été écrits au stylo.

— Eh oui, mon vieux. Ça a l'air délirant dit comme ça mais je peux te l'affirmer : tous les stylos sont de la même marque, la marque pour laquelle tu bosses. Et ils viennent tous de lots qui ont été assemblés chez toi.

Les mots de Dieu Jr me revinrent en tête, des mots qu'il avait prononcés il y a quelques mois quand il avait commencé à faire le boulot à ma place pendant que je finissais de cuver mes cuites :

"Je me suis hyper concentré pour que les stylos s'assemblent tout seuls, c'est vrai, mais je ne me suis pas arrêté là. J'ai essayé d'y mettre de l'amour, quoi. Tout l'amour que j'ai pu, un amour sincère pour la vérité. Je crois que tous ceux qui auront un truc à écrire avec ces stylos sentiront la différence."

Pour le coup, je parie qu'ils l'auront sentie.

À peine avais-je commencé à expliquer ce qui avait dû se passer au Greffier qu'il m'interrompit. Personne n'avait détecté la moindre substance hallucinogène dans les stylos, aussi, aucune enquête officielle n'était ouverte. "Mais je ne veux plus entendre parler de ces conneries."

Je lui donnai ma parole, en l'échange de quoi il relâcha les tourtereaux, qui replongèrent aussitôt dans leur mer de sucre. Je racontai à Dieu Jr que j'avais laissé tomber les stylos parce qu'ils m'avaient arnaqué sur la paie et que désormais on s'occuperait seulement de mettre des capotes en boîte pour des distributeurs de préservatifs.

Et qu'il n'y ajoute rien, surtout, cette fois-ci.

Mais c'est à ce moment-là qu'il commença à désertier l'appart pour aller

dormir chez elle. Il ne foutait les pieds chez moi que pour emballer les préservatifs, ce qui ne lui prenait que quelques minutes par jour. Pendant ce temps-là, moi, je ronflais.

Ils m'invitaient à dîner de temps en temps et je dois avouer que Madeleine était une maîtresse de maison remarquable. Elle aimait sincèrement le fils cadet de Dieu, et l'aurait aimé de la même façon s'il était seulement celui qu'il semblait être : un bobo rondouillard à la calvitie précoce, un ado attardé qui puait des pieds et cherchait désespérément à prouver sa valeur au monde entier comme à lui-même.

Mado ne voulait pas l'accaparer, aussi elle l'encourageait à voir des potes, à sortir le soir dans le quartier. Et tout particulièrement à me voir.

Je suppose qu'il avait compris que j'étais au courant pour Madeleine depuis l'histoire du commissariat, mais on n'aborda jamais le sujet plus d'une ou deux fois. Et encore, en se servant de mots vagues et de phrases inachevées.

Je n'ai jamais su si elle s'était fait opérer, par exemple.

Il y a des questions qu'on ne pose pas à son pote, quel que soit le degré d'amitié qu'on a pour lui. Surtout quand ça touche de si près à sa fiancée.

LE PLOMBIER VENGEUR

Existe-t-il prison plus hermétique que celle qu'on se construit en soi-même ?

J'ai erré dans la vie pendant des années, persuadé que j'étais un roi Midas de l'antimatière dont le destin était de changer en merde tout l'or qu'il pourrait toucher. Les personnes que j'aimais autour de moi, toutes celles qui me faisaient confiance, mouraient les unes après les autres. Et c'était toujours de près ou de loin par ma faute. Mais je poursuivais ma route sans cesser de picoler, je remettais les compteurs à zéro et endossais tant bien que mal l'entière culpabilité.

Et ce matin, quand j'étais prisonnier du Roquet, j'eus la certitude que l'histoire allait se répéter. Et d'un seul coup, je compris la vérité. Je ne suis qu'un imposteur et si je me sens coupable de tout, c'est pour mieux fuir mes responsabilités.

J'ai toujours refusé d'admettre, par exemple, que Lucy pouvait être une fille déséquilibrée. Bien sûr qu'elle était une merveille, mais elle souffrait de troubles psychologiques sérieux ; et elle aurait sans doute fini par se jeter d'un huitième étage même si nos chemins ne s'étaient pas croisés. À moins que... Je ne le saurai jamais.

Mon vieux maître Harold, l'homme qui m'a tout appris du journalisme, avait passé sa vie à chercher une balle de golf gravée de ses initiales. Et il l'a trouvée un jour où j'étais près de lui. Peut-être que s'il m'avait laissé m'enfoncer seul dans mes nuits d'ivrogne, Harold serait encore vivant aujourd'hui. À moins que... Je dois vivre avec cet horrible doute. Assumer une fois pour toutes que ni mes lamentations secrètes ni mes cuites publiques n'y pourront rien changer. Ni de près, ni de loin.

Mais j'ai compris autre chose ce matin.

Qu'il n'existe qu'une seule façon de sortir de la prison hermétique où l'on s'emprisonne soi-même : la démolir de l'intérieur.

Voilà pourquoi j'ai décidé de tuer le Roquet.

Je n'ai pas d'autre chemin. Ni de près, ni de loin.

Tant que ce connard vivra, tous ceux que j'aime ne seront pas en sécurité. Il a beau être court sur pattes, ce chien-là a la rage. Et je ne permettrai pas que l'histoire se répète encore une fois.

Ça ne va pas être facile. Je me paie sa tête depuis des années, mais à

force j'ai appris à le connaître. Et ce mec est vraiment dangereux. Le Greffier ne pouvait pas l'encadrer, mais un jour il l'a pris comme équipier. Il disait qu'un flingue à la main il savait se faire respecter. Et qu'il était sacrément rusé. Si rusé qu'il s'est planqué dans le seul endroit où personne ne penserait à le chercher : dans l'appartement-témoin où il y a quelques heures à peine il m'avait séquestré. Comme je n'ai pas eu le temps de porter plainte, cet endroit n'a encore aucune existence officielle. À l'heure qu'il est, ses hommes ne doivent plus être sur place. Mais ce ne sera pas simple d'arriver jusqu'à lui pour le buter.

C'est tout ce que je sais. Ma seule certitude au milieu d'un essaim de questions.

Mais comment m'approcher de l'immeuble sans me faire repérer ?

Le souvenir d'une baie vitrée dans le salon me traverse l'esprit. De là-haut, on domine toute l'avenue déserte qu'un apôtre du boom de la brique convaincu que la bulle immobilière allait être éternelle avait imaginée pleine de passants et de boutiques. Et si j'arrive à m'approcher, comment vais-je m'y prendre pour ouvrir la porte de l'immeuble ? Là, pour le coup, je ne peux pas me servir de ce truc grossier qui consiste à sonner pour me faire passer pour le facteur. Personne n'habite dans ce monument à l'orgueil du BTP. Je vais devoir faire dans la dentelle, mais même si j'évite ce premier écueil, le plus difficile vient après : comment faire pour que ce connard m'ouvre la porte pour se laisser buter ?

Non.

Ça ne va pas être facile. Vraiment pas.

Et je n'ai personne à qui demander de l'aide cette fois. Surtout pas. C'est une histoire qui doit se régler entre lui et moi.

Et je compte la régler à ma façon.

Sur la route qui me conduit au lotissement inachevé, un panneau qui signale une déviation en direction de Vallecas me donne une idée. Ou plutôt l'écume d'une idée. Au moindre souffle, si je veux la voir de près, elle risque de se défaire en mille bulles aériennes. Je laisse la voiture d'Angélique me guider vers une grande rue, comme si la petite Smart rouge lisait dans mes pensées. Des pensées que je n'arrive pas encore à interpréter.

C'est là que je le repère. Et l'écume n'a pas l'air de se défaire.

Il trône au coin de la rue. C'est l'un de ces bazars qui s'appelaient au temps de l'agonie de la peseta "Tout à 100", qui furent rebaptisés quelques mois plus tard "Tout à 1 euro" avant que les gens prennent conscience qu'avec un euro ils n'achetaient plus rien. Maintenant, on va chez "le Chinois" tout court, même quand le gérant est un Somalien qui mesure deux mètres. Mais c'est rarement le cas : c'est presque toujours un Chinois.

Je réussis à garer la Smart dans une place qui n'aurait pas convenu même à un tricycle et entre dans le bazar, sans savoir ce que je cherche au juste. Tant pis, je cherche. Je navigue à vue dans une mer de vases ringards, de peluches non identifiées, de tableaux représentant des montagnes, des lacs et des biches craintives qui viennent boire au ruisseau, de cosmétiques bon marché et, en arrivant au fond de la boutique, j'ai enfin la certitude que je l'ai trouvé.

Si ces commerces se divisaient en rayons, ce serait le rayon quincaillerie. L'écume dans ma tête est à présent presque compacte. Je prends les outils les uns après les autres et, lorsqu'ils débordent de mes bras, je déniche une ceinture spécialement conçue pour me permettre de les porter tout autour de la taille. Je complète mon attirail avec une bonne masse, un ciseau à froid et deux modèles différents de scies à métaux, et l'écume devient aussi solide que de la lave refroidie. Je devine à travers ses fines bulles ce qu'il me reste à faire. Je n'ai aucun mal à trouver ce qu'il me faut : un bleu de travail, des lunettes de protection et quelques bricoles qui pourront m'être utiles. Une casquette bleue parachève mon look. Avec tous ces outils, je me sens invincible.

C'est pas MacGyver qui viendrait me contredire.

Le Roquet a choisi de se terrer dans un chantier. Quoi de plus logique, même sur un chantier paralysé, que d'y croiser un ouvrier. Voilà comment je vais m'approcher. Si mes souvenirs sont bons, la porte de l'immeuble n'était pas en verre. Je suis prêt à parier que la serrure n'était pas une serrure définitive, mais plutôt l'une de ces serrures provisoires qu'on installe d'ordinaire dans les immeubles avant d'entamer les finitions. Elle ne résistera pas longtemps à mes outils. Maintenant il ne me reste plus qu'à trouver le moyen de le faire sortir de l'appartement.

J'invite l'esprit de MacGyver à prendre possession de mon corps, je vais même jusqu'à m'imaginer en blond, on ne sait jamais, hélas aucune idée de génie ne vient. Ai-je lu autant de livres pour rien ?

Sur ce, je repère un sac de sport aux couleurs impossibles qui sera parfait pour trimballer tout mon arsenal et je fonce à la caisse. Le Chinois passe les articles d'une main, sans perdre le fil du feuilleton asiatique qu'il regarde sur l'écran de son ordinateur.

Je m'arme de patience et laisse mes yeux s'égarer sur les produits inutiles aux couleurs criardes qui se trouvent en rayon derrière lui. Je manque de crier lorsque je découvre enfin l'objet que MacGyver lui-même n'aurait pas osé utiliser.

Quand le Chinois me communique le montant de mes achats, je fais un geste en direction des réveils. Il y en a de toutes les couleurs et de toutes les tailles. J'essaie le premier qu'il me tend. Ça ne va pas le faire. Il m'en donne un autre qui a la tête de Pikachu imprimée sur son

cadran et une grosse cloche métallique en guise de chapeau.

Je le fais sonner et sa puissance me fait sursauter.

Je dis au Chinois que j'en veux six du même modèle. Il me regarde, un peu intrigué, et je lui avoue que j'ai le sommeil lourd en ce moment. Il hausse les épaules et me vend les six réveils.

Une fois dans la rue, je remplis la Smart d'instruments durs, lourds et d'apparence grossière.

Je cherche un moment ma route et repars traquer le Roquet.

Ça y est, j'ai trouvé comment le faire sortir de sa tanière. Si je réussis à m'approcher de la porte de l'appartement, je ferai sonner tous les réveils en même temps. Personne ne peut s'attendre à une chose pareille, il n'aura pas prévu de parade.

Il sera bien obligé d'ouvrir, poussé par la curiosité. Et c'est là que je l'attendrai.

Je lui laisserai seulement le temps de m'apercevoir avant de lui dire :

— Adieu.

Et POUM.

“La stratégie parfaite cesse de l'être dès l'instant où tu commences à la mettre en œuvre.” C'est Clausewitz qui l'a dit. Ou qui devrait l'avoir dit. Parce que je commence à mettre en œuvre la mienne et qu'à chaque pas elle me semble plus minable. J'ai garé la voiture rouge suffisamment loin pour ne pas être repéré, et me voilà en train d'avancer dans l'allée vide. Le poids du sac de sport bourré d'outils que je porte à l'épaule achève d'ôter tout vestige d'épique à ma démarche. J'aperçois déjà la fenêtre de l'appartement-témoin, signalée par un panneau qui ne craint pas la redondance.

En toute logique, cela veut dire qu'il peut me voir lui aussi.

J'ai bien peur que mon costume de plombier vengeur ne puisse pas tromper deux secondes un type aussi entraîné que le Roquet. Ces mecs-là sont capables de reconnaître quelqu'un à sa façon de marcher. Quoique, de ce côté-là, je suis tranquille. Avec tout ce que je trimalle, je dois être moins facile à identifier. De toute façon, il est trop tard pour reculer : s'il est aux aguets, il risque de tirer au premier mouvement suspect. Le pire, c'est que je réalise à l'instant même que si j'étais venu par l'autre côté, il n'aurait jamais pu me voir arriver à la porte de l'immeuble. Est-ce une ombre que je devine derrière la fenêtre, ou seulement le reflet d'une grue orpheline qui passe sur la vitre ? Un espace entre deux immeubles que je n'avais pas repéré me permet de sortir de la ligne de mire, même s'il m'éloigne de mon objectif. Je fais un long détour au pas de course, pour me retrouver en moins de cinq minutes à l'arrière du bâtiment où j'ai été séquestré. Comment savoir quelle fenêtre correspond à l'appartement-témoin ?

C'est impossible, aussi je bondis d'obstacle en obstacle en brave soldat d'une guerre oubliée jusqu'à parvenir au coin de l'immeuble. Le moment crucial est arrivé, parce que si jamais le Roquet m'a repéré, s'il a le moindre soupçon, il est sûrement sorti me tendre une embuscade. Les portes d'entrée sont peut-être piégées. J'avance ? Je reste là ? Je retourne les poches de mon bleu de travail en vain, point d'allumettes pour décider de mon destin. Bien sûr.

J'avance en rasant les murs, prêt à me servir de mon arme. J'atteins enfin la porte d'entrée. Elle est grande ouverte et je n'arrive pas à me rappeler si elle l'était déjà avant mon long détour. J'entre dans une parfaite imitation de la fameuse scène des séries télévisées et je scrute la cage d'escalier. R.A.S. Je gravis les étages un à un, sans cesser de regarder en l'air. C'est pourquoi je mets du temps à l'apercevoir.

Une goutte. Nette. Rouge. Et une autre goutte. Puis une autre.

Du sang. Du sang qui monte. Qui monte ?

Je descends les escaliers en suivant le filet de sang qui coule jusqu'à la porte et s'échappe en direction du trottoir. Je redoutais tellement qu'il me tende un piège à l'entrée que je n'ai pas remarqué le sang par terre. La trace s'éloigne sur le trottoir jusqu'à se perdre sur un côté de l'immeuble, à l'endroit où commencent les barbelés qui entourent le pâté de maisons. La petite porte grillagée est ouverte. Serait-ce un piège ? Que ferait Clausewitz ? Et MacGyver ? Mais ils ne sont pas là et je n'ai plus qu'à poser mon sac de sport par terre avant de me décider à entrer dans le terrain vague. Là tout n'est que structures à demi-montées, squelettes de futurs garages, montagnes de sable desséché, blocs informes de ciment, et une cabine qui devait être celle du gardien du chantier quand il y avait encore quelque chose à garder.

Ainsi qu'un écriteau délavé.

Et au pied de l'écriteau, le Roquet.

Entièrement nu. Mort. Une courroie passée autour du cou, d'où sort une chaîne accrochée à un large poteau métallique.

Sur le panneau, il est écrit : *Attention au chien.*

Ce lotissement ne reverra pas de sitôt autant de monde dans ses rues. Mais personne ici n'est l'heureux résident de cette "ville du futur". Tous sont flics ou au moins experts auprès des tribunaux. C'est le Greffier qui dirige les opérations. Arregui me passe la main dans le dos en me demandant :

— Le mort, c'est ton premier ?

Je secoue la tête en signe de dénégation. Il allume une cigarette, me la tend et m'entraîne loin de l'enchevêtrement de rubalise qui délimite le lieu du crime.

— Les gars de la scientifique s'en donnent à cœur joie, tu les verrais, on dirait qu'ils ont touché le gros lot, me raconte Arregui. Ils n'ont pas

réussi à déterminer comment l'assassin a réussi à surprendre le roquet là-haut. La porte de l'appartement n'a pas été forcée. Celui qui a fait ça l'a déshabillé pour lui infliger les premières blessures : des coups de fouet. Ensuite, il lui a passé cette chaîne autour du cou et l'a forcé à descendre. Il l'a même fait pisser contre cet arbre rachitique, Poe, à quatre pattes comme un chien. Les gars ne savent pas combien de temps a duré ce petit jeu, mais ils parient sur deux heures au minimum. Après, l'assassin lui a fait bouffer de la viande hachée toute crue, fourrée au verre pilé et aux copeaux métalliques. C'est comme ça qu'on se débarrassait dans le temps des chiens méchants...

Je lutte contre une envie de vomir. Personne ne mérite de mourir de cette façon. Pas même le Roquet.

— Et... et ce n'est pas tout, Poe. Tu n'y as pas fait gaffe parce que tu étais sous le choc, mais près du corps il y avait un message. Toujours le même putain de message. Il vaudrait mieux que ton plan réussisse, parce que tous les indices semblent incriminer Dieu Jr. Et après cette histoire, il aura un mandat d'arrêt international contre lui. Tu piges ?

Je le regarde. Il me regarde.

— Je ne suis pas né de la dernière pluie, Poe. Je me doute bien que tu l'as aidé à s'enfuir. J'imagine qu'il est à l'étranger maintenant. Et malgré les preuves qui s'accumulent contre lui, j'ai respecté ta conviction qu'il était innocent. Enfin jusqu'à présent. Mais je te préviens, si la comédie de ce soir ne suffit pas...

Je lui demande s'il peut me filer une autre cigarette et, d'un geste du menton, lui montre la nuée de policiers et de techniciens qui se trouvent toujours derrière nous. Arregui comprend immédiatement où je veux en venir :

— Ne t'en fais pas pour ça. J'ai parlé au ministre, je lui ai dit qu'on était sur une piste et que tu as seulement pris un peu d'avance sur nous. De peur que le Roquet ne nous file entre les doigts, il détourne les yeux avant d'ajouter : Et ne t'inquiète pas, je me suis bien gardé de lui raconter que tu venais lui régler son compte. Ne fais pas semblant, Poe. Inutile de nier. Je ne te juge pas. Il se pourrait bien que j'aie eu la même idée. Mais j'ai une question à te poser...

— Dis-moi.

— J'arrive pas à comprendre pourquoi il a fallu que tu viennes ici déguisé en Mario Bros. Tu te crois dans un jeu vidéo ?

Je préfère ne rien dire. Je commence à compter mes allumettes.

— Un jour, il faudra que tu me racontes à quoi rime tout ce cirque, me dit Arregui.

— Un jour, entendu.

Il propose de me raccompagner et j'accepte. Si je comptais les allumettes, c'était pour savoir si je devais le lui demander. Tandis que nous nous éloignons, je pense à Angélique. Elle va m'en vouloir de

l'avoir obligée à aller chercher sa voiture ici. Mais même sous la torture, je n'avouerai jamais que je suis venu jusqu'ici dans une petite Smart rouge assortie à ma tenue.

LE CLUB DES INSOMNIAQUES

C'est une chanson très ancienne, qui sait si ce n'est pas au rythme de sa mélodie que les parents de l'animatrice ont osé serrer leurs corps l'un contre l'autre il y a près d'un quart de siècle, quand c'était encore un péché, même si tout le monde le commettait. Mais elle, elle la chante comme s'il s'agissait d'une chanson nouvelle, tandis qu'elle danse sur place et qu'une lumière verte suspendue près de la vitre indique qu'elle n'est pas à l'antenne. Malgré l'heure avancée, et malgré sa certitude qu'elle ne fera cette émission du petit matin que le temps d'un été, l'animatrice radio danse sur sa chaise pivotante. Elle a le trac, elle sent l'excitation la gagner. L'émission de cette nuit pourrait bien être le grand virage de sa carrière.

J'ignore pourquoi les gens rêvent toujours de grands virages au lieu d'incliner les choses au fur et à mesure. Les grands virages sont propices aux accidents, il y a toujours quelqu'un qui en sort blessé.

L'animatrice radio me sourit. Dans un autre contexte, j'aurais flirté avec elle, même si c'était seulement pour dissiper les doutes que je perçois dans ses yeux, qui m'implorant de lui dire si dans quelques années elle écouterait elle aussi des émissions de ce genre, destinées aux gens qui ne dorment pas ou qui n'ont personne qui s'endorme à côté d'eux.

Ce soir pourtant je ne flirte pas. J'ai de bonnes raisons de ne pas le faire. Mais la plus importante d'entre elles a les mains quadrillées de centaines de coups de griffe donnés par un chat madrilène qui porte un nom japonais, et elle est assise dans le studio d'à côté. Le plus étrange, c'est que même si elle ne se trouvait pas aussi près de moi, je n'aurais pas dragué la jeune animatrice qui simule maintenant une douce extase en accompagnant la fin de la chanson qui, à mon avis, est de Bob Dylan. Je me fais souvent la réflexion que toutes les chansons sont de Bob Dylan, ou de quelqu'un qui l'a écouté soit un peu trop tôt, soit un peu trop tard.

Curieux comme quelques heures de sommeil peuvent changer un homme. Malgré tout ce qui se joue ce soir, je me sens très serein. Les lumières triangulaires sur la vitre et sur la table du studio passent du vert au rouge et l'animatrice, d'une voix très différente de celle qu'elle a en dehors du micro, s'approche de ce dernier et lui murmure :

— Les modes passent, mais certaines chansons ne passent jamais de

mode... comme la solitude d'ailleurs... Nous en savons quelque chose au *Club des insomniaques*, où nos auditeurs nous en disent plus jour après jour. Ils nous apprennent, par exemple, à ne jamais oublier que personne n'est coupable jusqu'à preuve du contraire.

Un geste de sa main, et la musique de fond, résiduelle et symbolique, s'éteint. Il ne reste plus que sa voix qui prend des accents dramatiques tandis qu'elle m'interroge du regard pour savoir si elle la place bien. Je hoche la tête et elle poursuit :

— Ces derniers jours, les médias nous ont bombardés d'images, nous ont abreuvés de détails au sujet de crimes abominables qui ont visé les vedettes de la presse people. Et on nous a désigné un assassin, même si pour l'heure il n'existe pas de preuve irréfutable de sa culpabilité. Cette nuit, le monde entier cherche à savoir où il se cache et, qui sait, ce personnage qui a connu la célébrité sous le nom de Dieu Jr écoute peut-être notre émission en cet instant. Nous voulons lui dire qu'il n'est pas seul, que des milliers de personnes doutent encore de sa culpabilité. Chers auditeurs, croyez-vous à son innocence ? Venez nous rejoindre sur les ondes pour nous donner votre avis, ce sera le thème de l'émission de ce soir. N'hésitez pas à appeler le standard pour nous faire part de vos conseils et de vos histoires, elles iront droit au cœur d'un homme traqué. Notre numéro, comme toujours, est le...

Je me lève de ma chaise sans faire de bruit et profite de la pause musicale pour sortir du studio. Le couloir conduit à une terrasse où je pourrais sortir fumer à l'air libre sans craindre de représailles, mais je me contente de tourner à droite pour entrer dans la régie, où un technicien longiligne ignore de toutes ses forces la présence de Némé. Ce dernier occupe une table d'appoint et surveille attentivement les écrans de trois ordinateurs où défilent des graphiques et des symboles auxquels je ne comprends rien. Je crois que je suis définitivement hermétique à ce genre de choses. De l'autre côté du double vitrage, Arregui se prépare à faire son show, les écouteurs déjà sur les oreilles. Angélique est assise à l'autre bout de la table. Quand elle m'aperçoit, elle m'envoie un baiser en douce.

— Celui-là il est pour moi ou pour toi ? me fait le technicien.

— Dans tes rêves peut-être, lui dis-je, mais tout à l'heure, mon vieux. Le spectacle va commencer.

La jeune animatrice fait signe de prendre le premier appel. C'est une dame âgée qui profite du débat autour de Dieu Jr pour parler des tourments de son veuvage et qui finit par conseiller au fugitif de trouver refuge dans la religion. L'appel suivant vient d'un étudiant à la vieillesse précoce qui conseille à Dieu Jr de se rendre et d'avoir foi en la justice de son pays, parce qu'il n'a rien à se reprocher s'il n'est pas coupable. Arregui lève le bras et le technicien, plongé dans l'espionnage des jambes d'Angélique qui tourne sur son siège de

l'autre côté de la vitre, tarde à le voir. Je l'aide à retrouver sa concentration en lui assénant un léger coup sur la nuque, jusqu'à ce qu'il se ressaisisse.

— Nous avons un nouvel auditeur en ligne, prévient l'animatrice. Bonsoir monsieur, quel est votre nom ?

— Gérondif, répond Arregui d'une voix de vieillard, et je me dis qu'il a un peu déconné pour le choix du prénom. Ça ne figurait pas dans le scénario que j'avais préparé.

— Vous êtes le Gérondif qui nous appelle si souvent de Malaga ?

— Ah non, pas du tout, j'habite à Barcelone, répond Arregui en m'adressant un sourire. Apparemment les noms étranges sont plus courants que ce que je pensais. Mon ami détective le savait, lui. Peut-être parce qu'il est un inconditionnel de ce genre d'émissions. J'appelle pour apporter mon soutien à Dieu Jr, où qu'il soit. Pour moi, la chasse à l'homme qui s'organise contre lui est une honte. Où sont les preuves ? On dit l'avoir aperçu sur une image floue de vidéosurveillance, la belle affaire. Mais qu'est-ce qui nous prouve que c'est bien lui ? En plus, moi, ce que je dis, c'est que tous ces journalistes, pour ne pas dire autre chose, l'ont bien cherché finalement...

Gérondif poursuit en énumérant les excès commis par les défunts, jusqu'à ce que l'animatrice l'interrompe avec diplomatie en lui rappelant que rien ne justifie le crime. Mais la boule de neige est lancée et les appels pleuvent, pour s'indigner de la position du vieux Barcelonais ou bien pour le défendre. La majorité penche un moment pour l'innocence de Dieu Jr et grâce à un léger coup de pouce d'Arregui – cette fois métamorphosé en Lauro, un immigrant cubain cultivé à la voix pleine de manières – la théorie de la conspiration contre mon ami gagne des adeptes. Selon les auditeurs, les instigateurs de ce complot sont tantôt le Vatican – un classique –, le gouvernement, les francs-maçons, les multinationales ou les communistes. C'est en tout cas ce que vient d'affirmer une vieille dame qui révèle que *les bolcheviques* sont responsables de cet été infernal, même si le gouvernement est loin d'être blanc blanc puisque "tout le monde sait bien qu'il est infesté de gauchistes".

Angélique s'étire sur sa chaise, plus féline que jamais. Comme pour implorer mon pardon, le technicien s'enfonce dans la sienne. Il doit penser que je lis dans ses pensées et s'attend sans doute à recevoir un nouveau coup sur la nuque.

— Elle est mignonne ta copine, me dit-il pour se justifier. Il y en a qui ont de la chance, franchement...

— Elle a une sœur tellement canon que chaque fois qu'elle traverse la Castellana elle paralyse la circulation. J'invente la première chose qui me vient à l'esprit. Si tu fais bien ton boulot, je lui demanderai de

te la présenter.

Le technicien se redresse, fait craquer ses doigts et étire ses mains, prêt à mériter sa récompense. Le rythme des appels s'accélère. J'écoute attentivement la présentation de chaque auditeur juste avant leur passage à l'antenne. Arregui m'interroge du regard, je lui fais signe que non, pas encore. Il est habillé de façon étrange ce soir. Même s'il n'est pas le genre de mec à aller bosser en costard, il conserve une élégance discrète en toute circonstance. Et la large chemise hawaïenne qu'il porte ce soir, ça ne colle pas au personnage. Le standard reçoit de nouveaux appels. Nouveau regard d'Arregui, nouvelle réponse négative, ce ne sont toujours pas les appels que j'attends. Je lui fais signe de passer à la phase B du plan. Il fait un geste en direction d'Angélique qui place ses écouteurs sur les oreilles, m'envoie un autre baiser qui n'a plus rien de vague et s'approche du micro. Le technicien la met à l'antenne.

— Bonsoir. Quel est votre nom ? demande l'animatrice.

— Je m'appelle Almudena. Et j'appelle pour dire à Dieu Jr qu'il n'est pas tout seul, pour moi c'est juste un héros et, en fait, je le kiffe, répond Angélique qui n'est plus Angélique mais une jeune fille d'à peine vingt ans, un peu vulgaire sur les bords mais terriblement sexy, fascinée par le calvaire du fugitif. Elle parle, parle et, les yeux fermés, il est impossible de ne pas croire à ce rôle que j'ai écrit pour elle sans savoir qu'elle pourrait l'incarner si bien.

— Putain. Elle est bonne, mais en plus elle est futée ta copine, commente le technicien. Je parie que l'histoire de sa sœur c'est un mytho, mais dès qu'elle t'aura plaqué je me mets sur les rangs. Je veux pas que tu le prennes mal, mais tu as l'air d'un mec qui a l'habitude de se faire tej' par les meufs...

— Si tu te déconcentres, je te pète toutes les dents.

Némo, le petit salopard, éclate de rire.

Almudena fait durer son intervention, et l'animatrice ne la coupe pas car elle a reçu l'ordre de ne pas l'interrompre :

— En ce moment tout le monde parle de Dieu Jr, mais je veux dire, moi, je le suis depuis grave de temps, il y a des années qu'il essaie d'apporter une vérité à notre monde, avant il avait un super groupe de rock, et à part moi personne ne le comprend... S'il cherche un endroit où se mettre à l'abri, dites-lui juste de m'appeler, je le cacherais, sérieusement, c'est sans souci. Je suis sûre que je saurai le rendre heureux. Hyper heureux si ça se trouve...

L'animatrice met fin à la conversation et laisse place à la publicité. Le standard explose. Némo fait voler ses doigts au-dessus des claviers, en attendant mes instructions.

Je demande à l'animatrice de laisser parler plus longtemps deux ou trois personnes, jusqu'à en avoir le cœur net : ce ne sont pas celles

qu'il nous faut. Plus que cinq heures avant le lever du jour. C'est notre dernière opportunité. L'aube emportera tous nos espoirs. Arregui le sent bien, je le vois dans ses yeux. De la tête, je lui fais signe de passer à la phase C de notre plan. C'est le moment le plus délicat, le plus risqué. Si le détective rate son coup, nous perdrons notre dernière piste.

— Nous avons un nouvel auditeur en ligne. Bonsoir et bienvenue au *Club des insomniaques*. Quel est votre nom ?

— Moi, je m'appelle Dieu Jr, dit Arregui – j'y croirais si je ne le voyais pas de mes propres yeux –, c'est moi le bouc émissaire de merde du sale plan qu'un enfoiré a monté pour mieux me faire chier. Mais je veux le dire à l'antenne, c'est pas moi l'enculé qui a tué tous ces bouffons...

—... Euh... Dieu Jr, je vous remercie de votre appel, mais je dois vous demander de surveiller votre langage, car ici nous sommes...

— À votre place je ferai gaffe à mon cul, parce qu'ils sont foutus de vous enculer aussi pour m'avoir fait passer à l'antenne. Je suis foutu, j'ai nulle part où aller, et j'en ai plein les couilles de me cacher – je suis fasciné, Arregui a vraiment bossé les vidéos des sermons et des concerts de Dieu Jr que Némó lui a trouvées sur Internet –, je sais pas, si vous pouviez me filer le 06 de la miss là, Almudena...

L'animatrice, qu'on ne reprendra pas à deux fois, se garde bien d'accepter mais cette fois, au lieu de refuser, elle louvoie. Elle lui répond qu'elle va en parler à la direction de la radio. Avant de raccrocher, le faux Dieu Jr déclare qu'il compte beaucoup sur Almudena, qui en plus d'être sincère "a la voix d'une bombasse".

Les auditeurs se succèdent et nombre d'entre eux commentent l'histoire d'amour qui vient de naître sur les ondes. Depuis le studio où l'on filtre les appels téléphoniques, je crois reconnaître une voix et je balance deux coups jumeaux sur la nuque, l'un à Némó et l'autre au type qui est à la technique. La voix polie de Madeleine, avec ses légères intonations centraméricaines, s'élève dans le studio pendant que le hacker fouille les moindres recoins d'Internet pour tenter de localiser l'appel :

— Mon nom n'a aucune importance. J'appelle seulement pour dire à Dieu Jr de se méfier de la fille qui vient d'appeler, Almudena. C'est peut-être un piège, ne te fais pas avoir, mon ange ! Et si tu as besoin d'aide, tu sais que tu peux compter sur moi !

Elle raccroche. Némó laisse échapper un juron et me regarde : il n'a pas eu le temps de localiser l'origine de l'appel. Arregui entre dans la régie :

— C'est elle, tu es sûr ?

— Absolument. Et elle a l'air furieuse. Il faut insister. Elle va finir par mordre à l'hameçon, enfin je l'espère. Et Angélique, ça va ?

— Fraîche comme une rose. Cette nana a de la classe. Elle ne manque pas de caractère non plus, Poe. C'est dommage, avec toutes ces conneries tu vas finir par la laisser s'échapper...

— Ah c'est bien ce que je disais... Aïe !

Le technicien se plaint d'un coup que Némio vient de lui balancer.

— Fous-lui la paix. Poe est un bouffon mais c'est mon pote, dit le hacker d'un ton sentencieux – et je me demande si cette affection soudaine a quelque chose à voir avec sa récente découverte que je suis amoureux d'une autre et que je ne représente plus aucun danger pour sa mère.

Arregui prend les commandes :

— La récré est finie, mesdemoiselles. On reprend.

Il fait un geste en direction d'Angélique. Elle relit une dernière fois les feuilles qui se trouvent placées devant elle et prend une longue inspiration. L'animatrice a été prévenue par la ligne interne.

— Nous avons un nouvel auditeur en ligne... C'est Almudena qui nous rappelle... c'est à vous de parler, Almudena...

— C'est juste pour dire que la fille qui vient d'appeler, à mon avis c'est un trav', elle a trop la voix d'un gay et à mon avis c'est juste un vieux pervers qui veut abuser de la célébrité de Dieu Jr. Je voudrais lui dire, s'il nous écoute en ce moment, que je vais prendre soin de lui. Mieux que personne.

Angélique raccroche. Elle me regarde en quête d'une approbation qu'elle reçoit de ma part, de la part d'Arregui, de Némio et du technicien à qui je file un bon coup préventif. La voix de Madeleine ne se fait pas attendre entre tous les appels qui pleuvent sur le standard. Elle est toujours aussi polie, mais on la sent indignée :

— Cette Almudena n'arrive pas à la cheville de Dieu Jr. C'est juste une petite merdeuse qui...

Les insultes se succèdent et Némio s'active au clavier. Il appuie sur des touches, lâche un juron, pousse un cri de triomphe suivi d'un nouveau juron qui coïncide avec la fin de l'appel :

— Némio, qu'est-ce qui se passe ?

— Je l'avais, Poe, je te jure que je l'avais ! J'avais même réussi à localiser l'appel sur le plan, regarde c'était là, en plein Madrid et...

— Et quoi ?

— Et ben, tout s'est effacé d'un coup, comme pour la nécro ! J'y crois pas !

Arregui tente de calmer le gamin qui semble au bord de la crise de nerfs. Il fouille dans son cartable en cuir et en sort un plan de Madrid :

— Avant que tu n'oublies, Némio : dans quel coin c'était ? Tu peux marquer une zone approximative ? Essaie de te rappeler...

Le gosse respire profondément et, sans hésiter, trace un cercle dans la zone sud de la capitale.

Un large cercle. Trop large.

— C'est bien, jeune homme, ça peut toujours servir. Enfin j'espère. Reste concentré, Angélique va continuer à la provoquer avec d'autres appels. Si jamais tu arrives à la localiser encore une fois, tu mémorises directement ses coordonnées avant qu'elles ne s'effacent, compris ? Et tu m'appelles sur mon portable.

Angélique, qui a assisté à la scène, me promet de continuer à la relancer avant de me demander où nous allons.

— Chercher un sex-shop ouvert à cette heure tardive ! s'écrie Arregui en claquant la porte, sa chemise hawaïenne flambant derrière lui comme un étendard absurde.

Je prends le temps de l'embrasser. Puis je claque la porte à mon tour pour rattraper le détective.

LE SERMON DE LA MONTAGNE RUSSE

Les évidences ne sautent pas aux yeux. C'est sans doute parce qu'elles sont là, sous notre nez, qu'on met tant de temps à les voir.

Dieu Jr passa les premiers mois de sa romance à satisfaire ses hormones. Ensuite, il se mit à douter :

— Qu'est-ce que j'ai à offrir à une nana pareille, Poe ? Je me demande bien ce qu'elle peut me trouver ? Rien, que tchi, nibe, nada, me confiait-il quand il avait trop bu, sans savoir qu'il reprenait avec quelques années d'écart le rôle d'Harold, l'élégance en moins mais le même désespoir au fond du cœur. Je lui expliquais en vain que les femmes sont des êtres étranges, capables d'aimer sincèrement des loques comme nous sans raison apparente.

Il rêvait d'accéder à la gloire pour pouvoir lui offrir son triomphe.

Qui irait reprocher à Madeleine de lui avoir fait prendre le chemin le plus direct vers la célébrité en lui conseillant de reprendre le business familial ?

Elle pensait à l'invention de son père.

La télévision.

Les premières tentatives furent malheureuses. Par chance pour lui peut-être, puisqu'il en sortit si écoeuré qu'il ne retenta pas sa chance avant des lustres. Il n'était pas encore tombé suffisamment bas pour faire de la télé réalité. Il se présenta à des dizaines de castings et réussit à se faire sélectionner dans bon nombre d'entre eux. Sans doute à cause de son regard unique. À moins que les menaces de Mado n'y fussent pour quelque chose.

Il alla même jusqu'à enregistrer des maquettes d'émissions qui ne furent jamais diffusées.

La première fut une prestation sur une scène de stand-up. Ce genre de monologues humoristiques où des types montent sur scène pour parler au micro des gaffes qu'ils ont faites au lit, de leur nana qui vient de les quitter et enchaînent les vannes dans un décor censé imiter un mur de brique. Dieu Jr choisit de parler de sa famille. J'étais là le jour de l'enregistrement, parce que Madeleine m'avait déniché une invitation pour faire partie du public. Elle était convaincue que ma présence l'aiderait à avoir moins le trac. Il apparut vêtu d'une de ses vieilles tuniques qui avaient un crocodile Lacoste brodé sur le côté gauche, et commença à glisser de vieilles blagues entre deux anecdotes de son enfance :

— Avant de connaître mon père, ma mère Mariah était vierge. Tellement vierge qu'il n'y avait pas de place pour le moindre doute.

Roulement de tambour. Pas un rire dans la salle.

— Si vous pensez avoir des problèmes de communication avec votre père, c'est parce que vous ne connaissez pas le mien. C'est un mec distant, tellement distant qu'au lieu de lui fêter son anniv une fois par an on lui fête son anniv toutes les années-lumière. Et quand vient le moment de lui offrir ses cadeaux, c'est juste mortel comme il est chiant. Rien ne lui va : nan cette galaxie est un peu trop juste pour moi, nan je ne foutrais pas les pieds dans ce trou noir, bababam... à dix-huit ans j'ai bossé tout un été pour lui faire un beau cadeau, j'avais pensé qu'il kifferait : des vacances sur terre. Et vous savez ce qu'il m'a sorti ? "Sur terre, t'es malade, jamais de la vie j'y retourne, les humains c'est trop des langues de putes. Il y a deux mille ans, un week-end, je me suis tapé une juive et ces cons-là en parlent encore..."

Nouveau roulement de tambour. Quelques rires timides s'élèvent sous les applaudissements enthousiastes de Madeleine.

— Merci, vous être vraiment trop cool comme public. Mais j'ai un truc hyper drôle à vous raconter, vous voulez l'entendre ? En fait mon père parle dans son sommeil. Je vous jure que c'est vrai. Et quand j'étais petit, je me glissais dans sa chambre pour entendre ce qu'il racontait ; du coup je connais tous ses secrets, même les plus mortels. Par exemple, la date de l'apocalypse. Démente, ma vanne, non ? En fait c'est très bientôt. Vous voulez savoir quand ça va péter ?

Les tambours en oublièrent leur roulement. Le public se garda bien d'applaudir.

Et Dieu Jr nous révéla la date de la fin du monde.

L'émission ne fut jamais diffusée et si les agents de sécurité de la télé ne nous ont pas foutus dehors à coups de pied au cul, c'est parce qu'ils ont préféré consacrer les dernières années de leur existence à réaliser tous leurs rêves.

Je me rappelle encore la date que Dieu Jr annonça au micro.

C'était le...

Je m'arrête là. Il vaut peut-être mieux de ne pas la connaître, pas vrai ?

C'est grâce aux confidences croisées de Madeleine et des autres gars que j'appris que Dieu Jr avait retenté le coup. Il était devenu candidat à des émissions de reality show en quête de nouvelles formules pour mieux vendre leur soupe d'ordures habituelle. Il n'eut aucun mal à passer les premières sélections, car sa dégaine de geek assurait à elle seule le spectacle. Mais on peut dire qu'il n'eut pas de chance. Quand il participa à l'aventure des candidats qu'on enfermait dans une grange, les autres fermiers s'en allèrent dormir dans la porcherie d'en face parce qu'elle puait moins, selon eux, que la chambre où ronflait Dieu Jr. Et dans l'émission

qui abandonne les candidats sur une île déserte sans le moindre vivre, il se fit virer au premier prime parce que chaque matin, au pied de son hamac, apparaissaient des tartes, des sucreries et des plats raffinés.

La dernière émission à laquelle il réussit à participer fut un genre de Loft Story dont on avait changé le nom pour donner une impression de nouveauté. Il entra dans la maison convaincu qu'il allait triompher, mais se fit éliminer le jour suivant. Madeleine ne savait pas pourquoi on l'avait viré, mais Peter, lui, le savait : comme tous les mecs pas très doués avec les filles, maintenant qu'il avait une copine, Dieu Jr se prenait pour un séducteur. La première nuit, il avait tenté de coucher avec toutes les candidates. Elles avaient récupéré leur virginité et se trouvaient toutes prostrées dans la plus totale indifférence sexuelle. L'émission, qualifiée d'"expérience sociologique", fut aussitôt interrompue. Sans sexe sous la couette, plus personne n'avait envie de la regarder.

Aucune de ses émissions ne fut jamais diffusée et, maintenant que j'y pense, George et Mariah n'y étaient peut-être pas étrangers.

Par chance, Dieu Jr renonça à sa lubie de la télévision. Malheureusement pour lui, il n'y renonça pas pour l'éternité.

Il recommença à me passer des coups de fil, où il me parlait d'un nouveau projet sur un ton mystérieux. Je ne pouvais lui arracher aucun détail, il restait volontairement dans le vague.

— En fait je suis trop con, tellement con que j'avais pas capté que la clé, c'est le retour aux sources. Le retour aux racines, man. Du Roots !

Un soir, Madeleine et Dieu Jr m'invitèrent à dîner dans un restaurant du centre-ville. On aurait dit qu'ils avaient quelque chose à fêter. J'avais bu quelques verres et j'étais sur le point de leur demander s'ils attendaient un enfant, mais je fis bien de m'abstenir.

Je n'avais pas la moindre envie de les offenser, mais ils nageaient dans un bonheur insupportable, presque insultant.

— T'as prévu quelque chose demain soir, à part te bourrer la gueule ? me demanda Dieu Jr.

Je répondis par la négative. Il me donna rendez-vous à vingt et une heures, derrière le parking du parc d'attractions, en face du mur qui conduit au Tornado. Et je ne réussis pas à lui soutirer un mot de plus.

Le lendemain soir, j'étais au rendez-vous.

Et il me fallut un moment pour me remettre de ma surprise.

Une foule s'était massée autour d'une scène improvisée faite de tréteaux de bois. Les gens retenaient leur souffle.

Je me frayai un passage en jouant des coudes entre des prostituées venues du monde entier, des junkies tout droit sortis des années 1980, des femmes au foyer de banlieue, des immigrés épuisés par leur journée de travail sans limites légales, des jeunes désorientés et des tribus familiales fraîchement sorties du Parc.

J'atteignis enfin Madeleine, dont la tête dépassait de la foule. Elle était habillée en majorette, comme dans les films américains. Elle me conduisit derrière la scène, là où se tenait Dieu Jr. Il portait l'une de ses plus vieilles tuniques et semblait parfaitement serein.

— C'est ça ta surprise ? Encore un récital d'un groupe éphémère ? Comme d'hab...

— Ton manque de foi est limite inquiétant, Poe. Un nouveau monde commence aujourd'hui...

— Qu'est-ce que t'as inventé cette fois ?

— Tout est déjà inventé, mon frère. Ces gens viennent à moi en quête de lumière, et je compte bien leur donner ma lumière...

— Tu vas pas faire un striptease quand même.

— Fais pas chier, Poe. Je vais leur dire comment ils doivent vivre, qu'est-ce qu'ils doivent bouffer, quand est-ce qu'ils doivent baiser, et en échange ils me voueront un amour éternel, une obéissance totale et me fileront tous leurs biens matériels...

— Mais enfin : t'es en train de virer secte, là ?

— Et le business de mon frère, comment tu crois que ça a commencé ? C'est une secte si tu as des milliers d'adeptes, mais si tu arrives à en avoir des millions, on appelle ça une Église... Mais je dois te laisser, mec, je peux pas me permettre en tant que nouveau pasteur de laisser mes brebis poireauter...

Il monta sur scène et j'en profitai pour me hisser à l'arrière, histoire de repérer à temps les flics qui n'allaient pas manquer d'arriver.

— Mes frères et mes sœurs, vous êtes venus ce soir à l'ombre de la plus grande montagne russe de Madrid, parce que vous cherchez des réponses à vos questions. Posez-les-moi et je vous les apporterai. Faites-moi part de toutes vos inquiétudes...

— Mon mac menace de me fendre la mâchoire si je mets une robe pour aller bosser, dit une métisse seulement vêtue d'un string et de deux autocollants à l'effigie d'Hannah Montana au bout des tétons. Est-ce que je dois lui planter un coup de couteau pendant qu'il dort ?

— Sœur prostituée chère entre toutes, répondit Dieu Jr, n'aie pas peur d'être toi-même et ne crains pas de te montrer nue aux yeux des autres. Mais n'oublie jamais que les hommes doivent se cacher parfois, et que la simplicité n'est que très rarement facile à comprendre. Dans un cœur qui ne fait qu'Un avec la Nature, même si le corps combat, il n'y a pas de violence. Et dans un cœur qui ne fait qu'Un avec la Nature, même si le corps semble reposer, il y a toujours de la violence. As-tu compris, sœur prostituée ?

— Non. Je le plante ou je le plante pas ?

— Le sanglier fuit le tigre parce qu'il sait que la Nature a doté chacun d'armes puissantes capables de tuer. En prenant la fuite il sauve sa propre vie, mais il sauve aussi celle du tigre. Cela n'a rien de lâche : ainsi le veut

la vie.

— Mais je le plante ou pas ?

— Mais oui, bordel, mais tu lui files juste un coup, histoire qu'il retienne la leçon ! Question suivante !

Un homme robuste taillé comme un maçon lève la main :

— Y a un collègue là qui parle mal de moi au chef de chantier. Je fais quoi ?

— Souviens-toi que cacher une vérité la rend plus forte. Il n'existe pas de meilleur moyen pour la défendre.

— Alors je fais comme si je ne voyais rien ? Et je regarde ailleurs pendant qu'il déblatère sur mon compte ?

— L'homme n'est aveugle que parce qu'il a des yeux, dit Dieu Jr d'un ton sentencieux.

— Il voit que dalle, sûr, mais si ce connard est aveugle, c'est plutôt à cause de tout ce vin qu'il s'envoie à la pause.

— L'arbre qui tombe dans le bois sans personne pour y prêter l'oreille ne fait aucun bruit. Et pourtant, il tombe.

— Ah je crois que j'ai compris ! Demain aprem' au chantier, quand mon collègue sera un peu pété, je le pousse du haut de l'échafaudage... Mais si quelqu'un me chope en train de le balancer ?

— Tu dois être comme la proue d'un bateau qui fend les vagues, mais dont le sillage ne brise jamais les eaux, frère costaud.

Et il continua comme ça pendant près d'une heure.

Quand il cessa de parler pour se reposer un peu, Madeleine passa dans le public faire la quête. À mon grand étonnement, le panier qu'elle portait se remplissait de billets.

— Je ne t'ai jamais vu si philosophe, Dieu Jr. Ça t'a pris il y a longtemps ? J'étais en train d'imaginer le pire.

— Depuis que j'ai téléchargé toutes les saisons de Kung Fu sur Internet, mon pote. Ce Chinois-là, le Maître Po, il se gave. Et maintenant je suis en plein M. Miyagi dans Karaté Kid, sans oublier Yoda putain, lui c'était une tronche dans son genre. Te barre pas, putain, on va au restau après, reste plutôt bouffer avec nous.

Je me mêlai à la foule et décidai de rester là quelques heures de plus, au cas où mon ami aurait besoin de mon aide, ou si la police se pointait.

Mais il n'arriva rien de tel.

Les gens racontaient leurs petites misères, point barre.

Une femme à la tête pleine de bigoudis vint se plaindre de sa voisine qui mettait la musique trop fort et l'empêchait de dormir. Que devait-elle faire, l'attraper par les cheveux la prochaine fois qu'elle la croiserait dans l'ascenseur ? Dieu Jr plissa les yeux et dit :

— Peur, Colère, Haine... Tu dois redouter le côté obscur de la force. Car si tu laisses la Peur, la Colère et la Haine guider ton chemin, elles domineront pour toujours ton destin.

Je retins ma respiration, mais personne n'eut l'air de reconnaître la phrase de Yoda ni de se douter de la supercherie.

Pendant que je m'en allais, un homme avoua que son mariage battait de l'aile parce qu'il avait passé vingt ans à éviter de participer aux tâches ménagères de son foyer. Par où fallait-il commencer ?

— Lustrer, frotter, frère flemmard de mes couilles. Lustrer, frotter, lui conseilla Dieu Jr.

La secte gagnait chaque jour de nouveaux adeptes et se développait à une vitesse vertigineuse. Je pensais qu'il n'allait pas tarder à atteindre son objectif, mais comme toujours avec lui, un petit détail suffit à tout foutre en l'air. Un cabinet d'avocats de Hollywood engagea des poursuites en contrefaçon parce qu'il avait fait usage des phrases du personnage de Star Wars sans avoir sollicité d'autorisation préalable.

Tu peux plagier le Vatican tant que tu veux, mais faut pas toucher à George Lucas.

Lors de ce procès, Dieu Jr perdit, en plus de tout l'argent qu'il avait gagné avec sa nouvelle Église, tout espoir de parvenir un jour à ses fins par des moyens à peu près honnêtes.

Quelque temps plus tard, il me confia que Madeleine avait réussi à lui trouver des contacts à la télé pour participer à des talk-shows, et nous nous sommes définitivement fâchés.

J'ai été journaliste et je sais ce que ce métier peut avoir de merdique, mais les émissions people, ça n'a rien à voir avec du journalisme. Ça n'en sera jamais. C'est de la merde pure. Ma morale est élastique mais elle a ses limites.

Il partit de chez moi sans me dire au revoir.

Quelques mois plus tard, il se rendit à cette émission, diffusée en live sur toutes les chaînes, qui marqua le véritable début de sa chute.

Je me lançai à sa recherche, mais il n'y avait personne chez Madeleine.

Ils avaient vendu le salon de coiffure. Je ne les revis jamais.

Un des gars, je crois que c'était Jean Zébédée, me raconta avoir aperçu Madeleine un jour dans le métro. D'après lui elle avait la mine ravagée. Dieu Jr s'était barré avec tout son fric quelques semaines après l'émission.

Et voilà comment s'achève cet évangile de bière-fiction.

Enfin, pour l'instant.

Je ferais peut-être mieux de raconter la fin de mon propre chemin de croix pour qu'il ne sombre pas dans l'oubli.

J'ignore si mon pote est le dernier fils de Dieu ou juste un dingue inoffensif.

Mais je peux vous assurer qu'il n'a rien d'un assassin.

J'espère qu'il saura se mettre à l'abri, avec son thermos à l'effigie de Titi, avant qu'une armée de centurions ne le retrouve et ne le crucifie pour calmer l'ardeur des masses qui pleurent à grands cris la mort de leurs

nouveaux prêtres.

Si seulement j'avais pu faire quelque chose pour lui.

J'espère que Dieu Jr ne mourra pas pour nos péchés.

Comme Lassie.

FAIS PÉTER LE PORNO

Parmi les proches d'Arregui, rares sont ceux qui osent parler ouvertement de sa faiblesse pour les déguisements. Mais ils sont moins nombreux encore ceux qui se risquent à commenter son recours aux sex-shops pour résoudre des énigmes complexes. Il ne m'en a jamais parlé, mais il n'est pas dupe. Le détective sait que le Greffier m'a mis au courant. J'ignore comment il s'y prend, mais c'est infaillible. Il y a des mecs qui ont besoin d'un état de relaxation totale ou d'un exercice physique intense pour assembler des indices épars dans leur tête. Sherlock jouait du violon et s'adonnait aux opiacées, Marlowe était amateur de bourbon et jouait aux échecs, Arregui a besoin de mater des films pornos dans une cabine de sex-shop pour établir les liens manquants entre des éléments significatifs sans relations apparentes. C'est de cette façon qu'il avait bâti son ascension fulgurante lorsqu'il était dans la police, où ce qu'il gagnait en intuition grâce à ce processus inavouable était immédiatement perdu par son manque de tolérance à l'égard des hiérarchies et sa sainte horreur des compromis.

Quoi de plus difficile, dans ce Madrid du ^{xxi}e siècle qui, après avoir dévoré à pleines dents sa première décennie, recrachait un à un ses os, que de trouver un sex-shop ouvert à deux heures du matin ? Nous roulons à tombeau ouvert d'un établissement à l'autre, nous allons voir ceux que connaît Arregui puis nous écumons les établissements dont Némoto nous donne l'adresse au téléphone. Fermés. Tous les sex-shops sont fermés. Je jette un œil sur la carte, et c'est bien ce que je pensais, le cercle tracé par Némoto délimite une zone si grande que nous ne pourrions jamais en faire le tour. À la radio, Angélique continue à provoquer la réaction que nous espérons avec deux nouveaux appels tandis qu'Arregui, depuis son portable, joue encore une fois le faux Dieu Jr :

— Franchement, ça me reconforte de savoir qu'il existe quelqu'un comme Almudena qui capte mon message, récite-t-il en imitant à la perfection la voix du plus jeune fils de Dieu, sans lâcher le volant. Quand les choses seront un peu tassées, j'irai la chercher pour la remercier du fond du cœur et nous commencerons ensemble une nouvelle vie...

Il raccroche. Quelque chose me dérange dans ce que je viens d'entendre mais je n'arrive pas à savoir ce que c'est. En fait si, ça y est.

Mais je me tais, je ne vais pas prendre le risque d'ajouter de la dispersion à son esprit. Ce qui est fait est fait.

— Bon, là on est dans la merde, Poe. Il n'y a pas une minute à perdre, il va falloir improviser. T'es écrivain, pas vrai ? Et tu sais faire des scènes de cul bien crades, d'après ce que j'ai pu lire dans les bouquins de Queca...

— Merci. En revanche je ne vois pas comment ça peut nous être utile...

— Tu peux me raconter une de tes histoires, un passage un peu hot. Fais péter le porno, Poe. Si ça se trouve, ça suffira.

L'idée me semble parfaitement stupide mais je me garde bien de le contredire. Tout le monde le sait : il vaut mieux ne pas chercher Arregui quand il est dans cet état-là. Son allusion à Queca m'a vexé, et au lieu de réciter de mémoire un chapitre érotique de *Ce qu'il y a de meilleur dans la banane*, je lui raconte une partie de baise avec Angélique, en prenant soin de changer les noms et les descriptions, parce que ce nouvel amour m'a rendu pudique. Dès la première phrase, je sens que mon récit prend des accents de roman de Queca. Et je m'en veux terriblement pour ça :

— ... et alors que la langue d'Horace glisse vers le ventre de Pénélope, la jeune fille tressaille et ses hanches commencent à danser au rythme d'une musique sèche et humide à la fois. Lui, plongé dans un monde où les urgences n'existent pas, dessine lentement des éclairs qui s'égarent dans le creux de ses cuisses, et contemple le sexe de Pénélope qui s'ouvre peu à peu, dans l'attente du coup de tonnerre qui ne vient pas...

— Un peu mièvre à mon goût, dit le détective qui roule lentement vers la zone marquée sur le plan.

— Je fais ce que je peux, je suis pas scénariste de films pornos, moi. Ah mais oui, je sais ce qu'on peut faire ! On va trouver un cybercafé, tu vas aller sur Internet et, là, tu auras tout ce que tu veux, des plombiers en train de se taper des blondes...

— Non, désolé, Poe, mais ça ne marchera pas. J'ai besoin de me concentrer, et quand il y a de la lumière, j'y arrive pas. j'ai besoin de me laisser aller, de fermer les yeux...

— Déconne pas, t'es pas en train de conduire les yeux fermés ?

— Tu sais, y a personne sur la route à cette heure-ci. Continue, s'il te plaît...

Je lâche un soupir et reprends mon récit :

— ... il a tant de choses à lui dire, tant à cacher aussi, qu'il laisse sa langue devenue pinceau dessiner les mots qu'il ne peut prononcer. Il descend le long de la jambe, en traçant les nuits perdues à côté de tous les regrets qu'il n'arrive pas à assumer, jusqu'à ce que sa main à elle saisisse sa tête et l'entraîne vers le haut, vers le centre ; il se

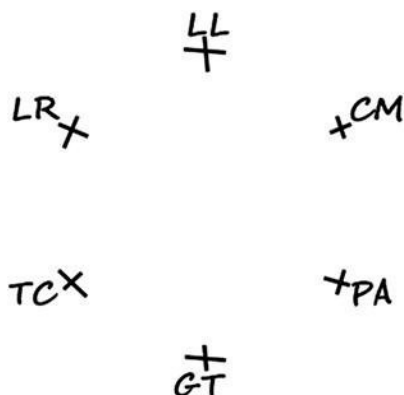
rapproche, esquissant des promesses qu'il ne peut dire à voix haute de peur de les voir s'évaporer, brûlant de mille désirs qui s'accomplissent déjà et la font gémir. Sa langue dessine une parenthèse sur chaque bord de son sexe, sans effleurer les points sensibles qui pourtant s'embrasent dans un frémissement. Du bout de la langue, il dessine de nouvelles lèvres sur ses lèvres comme s'il façonnait une armure capable de la protéger de toutes les peines, et en arrivant au centre il remonte, remonte, jusqu'à ce qu'elle ne puisse retenir un cri bref et secret, et que ses hanches vibrantes réclament un rythme puissant qui l'aide à s'envoler, alors que lui, du bout de sa langue, écrit autour de son clitoris les phrases qu'il n'ose pas lui dire, un "je t'aime" qu'il ne lui a jamais murmuré à l'oreille, dont seule sa chatte connaît le secret, d'une écriture irrégulière mais décidée. Elle tremble maintenant de tout son corps et lui, sans un mot à présent, dessine un soleil, des galaxies, des étoiles qui changent de place car elles gravitent autour de la supernova qui naît de son sexe et...

— Ça y est ! s'exclame Arregui en freinant brusquement. La camionnette d'un livreur couche-tard ou lève-tôt esquivé par miracle la Mégane, puis s'éloigne en maudissant nos arbres généalogiques respectifs.

— Ça y est ! répète-t-il en allumant l'éclairage intérieur de la voiture. Il fouille dans sa sacoche et en sort le plan, puis un stylo.

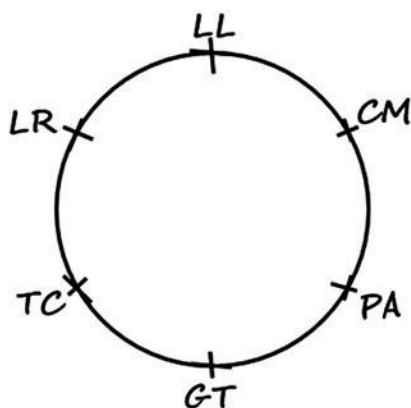
Je le vois chercher un lieu dans la zone signalée par Némoto et écrire quelque chose une fois qu'il l'a trouvé. Il répète l'opération à plusieurs reprises puis me montre le résultat.

— Là, c'est le spa où Lidia Loziño a été tuée. Ici, le pont où la bagnole de Christian Maliñas s'est crashée. Et c'est dans cet entrepôt-là que l'assassin a crucifié le père Aurapel. Ici, sous la croix, c'est l'entrepôt dans lequel est mort George Trotard. Là, c'est la salle de réception où Tapéla Cessez a été écorchée et ici, tu vois, c'est le lotissement où tu as retrouvé le Roquet mort ce matin. Tu saisis ?



— Oui. Tous ces endroits se trouvent dans la même zone, la zone que nous a indiquée le gamin. Mais ça ne nous dit pas où se trouve...

Il m'arrache la carte des mains et trace une ligne courbe qui relie toutes les croix.

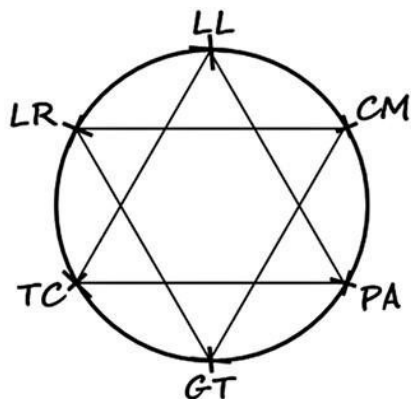


— Cela réduit la zone de recherche, mais c'est encore trop imprécis, Arregui... et puis, je ne vois pas le rapport avec l'histoire que je viens de te raconter...

— Un peu de patience. Tu ne vas pas tarder à comprendre.

Il relie tous les points du cercle par des lignes droites et me montre une nouvelle fois le résultat.

— Une étoile de David ?



— Un hexagramme, Poe. Un symbole courant en sorcellerie. Il représente le pouvoir des ténèbres.

— Tu t'y connais, toi, en sorcellerie ?

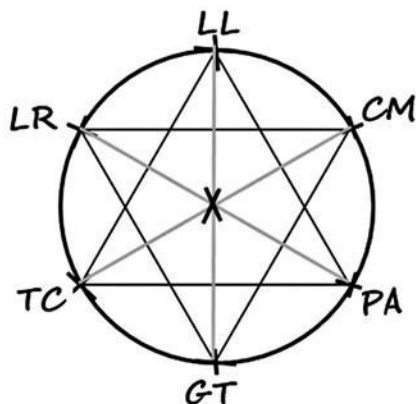
— T'es pas le seul mec sur terre à lire des livres, Poe. Et puis j'ai eu un cas il y a pas longtemps, un mélange de rites sataniques, de vampirisme et de trucs dans le genre, en fait il y avait une jeune fille qui... bref, on s'en tape. Ce qui compte, c'est qu'on sait maintenant

d'où elle a appelé...

— Comment ça ? Je suis pas sûr de...

Arregui me demande de lui passer un stylo d'une autre couleur. Il trace de nouvelles lignes, cette fois en pointillé.

Au point où elles se rejoignent, il marque une croix triomphale :



— C'est là. Elle est là. Elle était là plutôt, parce qu'on a mis tellement de temps...

Il accélère et m'ordonne de lui indiquer la route pour arriver au point central de son dessin. Je suis encore sidéré par ce que je viens de voir, même si je fais tout pour qu'il ne s'en aperçoive pas. En approchant de notre destination, le détective me dit :

— Et au fait... Poe...

— Bien entendu. Je ne dirai rien à personne : cette histoire de porno reste entre toi et moi.

— Ce que tu peux raconter ou non, je m'en tape ! Non, ce que je veux dire, c'est que tu te goures complètement quand tu appelles Angélique Pénélope. Même dans le plus délirant des fantasmes, je ne la vois pas du tout t'attendre en tricotant le restant de ses jours. Et tu sais quoi ? La prochaine fois que tu couches avec elle, au lieu de lui faire des déclarations d'amour avec la langue dans la chatte, dis-lui je t'aime en face, putain, ça vaut mieux pour vous deux.

Et il accélère à fond.

UN AMOUR DE BOLÉRO

À l'évidence, s'il y en a une dans cette histoire, la personne qui a planifié les crimes a un faible pour la décadence prématurée ou annoncée. Le point qu'Arregui a marqué sur la carte correspond à un vaste complexe multisport construit en vue d'un Madrid Olympique qui n'a jamais vu le jour. Il est composé de deux blocs d'installations ultramodernes bordées de hauts murs de couleur brique. Némou nous a expliqué au téléphone que sa construction s'est achevée il y a plus d'un an mais qu'il n'a jamais été inauguré, faute d'un budget suffisant pour embaucher du personnel. Et même au clair de lune (Arregui a éteint les phares de la voiture pour nous éviter d'être immédiatement repérés), il n'est pas difficile de deviner la revanche prochaine de la végétation sur le béton envahisseur, qui reviendra des profondeurs en profitant des moindres lézardes de son ennemi. L'éclairage semble avoir pris acte de cette défaite, car dans les rues adjacentes seul un lampadaire sur trois est allumé.

— Tu restes dans la bagnole ? me demande Arregui en vérifiant son arme d'un geste élégant. Une fois glissé entre ses reins et son pantalon, le pistolet est parfaitement invisible sous sa chemise hawaïenne. Je copie ses gestes à tout hasard. Et comme je porte un tee-shirt un peu serré, je préfère cacher mon arme dans la besace où sont rangés précieusement mon carnet de notes pour écrire l'évangile de Dieu Jr et un petit cahier où je consigne tout ce que j'ignore sur les filles à chat.

— Non, je vais avec toi. Mais j'ai l'impression qu'on arrive trop tard.

— Va savoir. Tu marches derrière moi.

Nous avançons lentement vers la porte, tandis que la terrible sensation d'avoir oublié quelque chose me taraude. Une question que je dois lui poser, peut-être. Mais laquelle ?

Arregui me fait signe de regarder : une lumière ténue vient de la baraque planquée derrière les grilles. Ça doit être la cabine du gardien. Il sonne.

— J'ignore ce que vous foutez dans les parages à cette heure-ci, mais si vous êtes là pour faire du sport, il est un peu tard, messieurs, dit derrière nous un homme à l'accent andalou très prononcé.

Nous nous retournons.

Le gardien nous observe depuis une autre porte qui se trouve sur le côté. Il affiche un air aimable mais sa main n'est pas loin de l'étui à

pistolet qu'il porte à la ceinture. Un type grand, maigre mais très agile. Je me demande si la fameuse lignée espagnole de *seguratas*, ces gardes soûlards et ventripotents, a fini par s'éteindre. Il y a des traditions qui se perdent de nos jours.

Le détective reste impassible et, d'un geste sec, officiel, il montre le portefeuille qu'il tient dans la main. La question que je devais absolument poser avant de descendre de voiture continue de m'échapper.

— Police. On nous a signalé un problème dans le secteur. Avez-vous remarqué quoi que ce soit d'anormal par ici ?

Le gardien se détend un peu et sort de l'ombre. Il porte une barbe très courte. L'intelligence se lit sur son visage. Il sourit :

— Tant que vous n'êtes pas à la recherche de l'esprit olympique, tout va bien, he he he... Remarquer quelque chose ? C'est ça qui serait anormal dans le coin. Moi, je fais partie du décor, on me paie pour que des cons puissent se vanter de protéger les installations, mais vous savez, à part quelques couples qui viennent baiser en voiture, il ne se passe jamais rien... Maintenant que vous me le dites, je me rappelle avoir vu passer une Twingo rose tout à l'heure. Elle a tourné dans la rue là-bas, entre les deux immeubles. Il me semble que le conducteur était seul, mais si ça se trouve, sa copine était occupée à lui faire une "gâterie"...

— Elle donne sur quoi, cette rue ? Il y a une sortie par-derrière ?

— Oui, mais c'est un quartier chaud. Les gens en ressortent un peu décoiffés, en général.

— Nous allons vérifier ça tout de suite. Vous, vous allez rester là, au milieu de la route. Si la Twingo tente de s'enfuir, vous tirez dans les pneus, compris ?

— Excellent. Le grand frisson. Comptez sur moi, inspecteur.

Nous le laissons là. Nous marchons en direction du coin de la rue. Une fois arrivés, nous ralentissons le pas. Le détective passe en premier et me fait signe de le suivre. Au fond de la ruelle déserte qui finit en impasse entre deux murs couleur brique, se découpe la silhouette de la Twingo rose. Ses codes sont allumés. La portière du conducteur est grande ouverte comme l'aile d'un oiseau mort. Nous avançons en rasant les murs, profitant de la politique d'austérité municipale en matière d'éclairage de la voie publique. À l'intérieur de la Twingo, personne. Mais Arregui me signale une petite porte ouverte dans le mur, sur le trottoir d'en face.

— Tu me couvres, ordonne-t-il en avançant vers la porte. J'entre à mon tour.

L'obscurité est totale, sauf dans la partie du terrain où un éclat de lune parvient à se glisser par-dessus les murs.

— N'est-ce pas furieusement romantique... Un gentil petit couple en

quête d'un peu de pénombre pour se cajoler. Quelle merveille ! s'exclame derrière nous une voix que je reconnais sans peine.

Arregui se retourne vers moi pour m'engueuler :

— Je ne t'avais pas dit de me couvrir, putain de merde ?

— Mais c'est ce que j'ai fait !

— Cessez de vous chamailler, mes amours, vous avez des problèmes plus urgents, se moque la voix de femme. Toi, avec ta chemise ridicule, jette ton arme à terre. Et fais attention, je te prie.

Arregui hésite mais une main armée sort de l'ombre, ne lui laissant pas d'autre choix. Il s'exécute.

— Quant à toi, Poe, je sais bien que si tu portais une arme tu serais capable de te tirer une balle dans les testicules, mais au cas où...

Je tourne sur moi-même, le tee-shirt soulevé, pour lui montrer que je ne suis pas armé. Je laisse tomber ma besace par terre, elle s'ouvre et par chance mes cahiers amortissent le poids de l'automatique. Personne ne remarque le pistolet. Mais il est bien là.

— Montre-toi, Madeleine, lui dis-je. C'est bon, tu as gagné.

Elle avance d'un pas et je retiens à grand-peine un cri de surprise.

C'est Madeleine.

Mais aussi le gardien andalou de tout à l'heure.

Il lui a suffi d'enlever sa casquette, de lâcher ses cheveux et de changer de posture pour retrouver cette incroyable féminité qui arrachait des soupirs aux passants quand elle se baladait au bras de Dieu Jr.

— Mais... ça ça ça alors...

— Les mains en l'air, Poe. Et toi aussi, le ripoux de *Deux flics à Miami*... Tu pensais vraiment que j'allais marcher ? La ruse grossière du faux flic, c'est quand même énorme ! C'était quoi la carte que tu m'as montrée, une carte de fidélité ?

— Une carte de membre du Real. C'est un club de foot de...

— Je sais ce que c'est que le Real, ne me prend pas pour une conne. Ça fait plus de dix ans que je vis en Espagne. D'ailleurs je suis pour Bilbao... Mais je ne sais toujours pas à qui je parle. Donne ton portefeuille à Poe. Et sans ruse grossière, tu m'entends ? Voilà, c'est ça. Et toi, approche. Attention de ne pas te mettre dans la ligne de tir... voilà. Maintenant, Poe, un pas en arrière, je te prie.

En passant derrière Arregui, j'ai le temps d'apercevoir qu'il me fait signe de reculer encore d'un mètre. Ce con-là va tenter quelque chose. C'en est fini de nous deux. Je connais bien Madeleine, elle sait ce qu'elle fait. Arregui baisse les bras avec une lenteur désespérante.

— Les mains sur la nuque, *flower power* ! lui ordonne-t-elle. Arregui obéit, visiblement effrayé. Et la frayeur, c'est pas un sentiment courant chez lui. Arregui fait semblant, j'en suis sûr. Il croise les doigts derrière la nuque, ses mains tremblent, et je remarque qu'il cherche à

saisir quelque chose avec les pouces.

— Arregui... ce nom-là me dit quelque chose, dit Madeleine. Ah oui, c'est ça, le détective engagé par le Vatican ! On m'a mise en garde contre toi...

Arregui tremble de tout son corps et je remarque que ses pouces ont réussi à attraper un objet qui se trouvait caché dans le col de sa large chemise hawaïenne. C'était donc ça l'explication.

— Je t'ai pas reconnue tout de suite, Madeleine. Qu'est-ce qui s'est passé ? lui dis-je pour la distraire. En réalité je brûle de connaître la réponse – Toi, avec une barbe ?

— Toujours aussi curieux, Poe. Je me suis injecté des hormones, des litres d'hormones ! Quand Dieu Jr m'a plaquée, par votre faute à tous, j'ai renoncé à être une femme... Mais sèche tes larmes, Poe, les formes qui te faisaient saliver quand nous sortions ensemble sont toujours à leur place : je me mets juste un peu de garniture à certains endroits pour qu'elles ne se voient pas. Le comble, c'est que j'ai été obligée d'envoyer à l'hosto deux ou trois collègues d'ici. Ces cons-là me traitaient de pédé, incroyable, non... ?

Les doigts d'Arregui ont réussi à saisir la crosse du petit revolver et tentent maintenant de la faire pivoter. Madeleine est plongée dans ses souvenirs. Mais elle en ressort plus furieuse que jamais :

— C'était ton idée, pas vrai ? C'est toi qui as monté tous ces sketches à la radio pour mieux me piéger, avoue-le ? J'ai failli y croire. Et cette imitation de Dieu Jr. Qui a bien pu faire ça ?

— J'ai fait appel à un professionnel, lui dis-je pour éviter qu'elle ne reporte son attention sur Arregui.

— Il est bon, très bon. J'ai vraiment cru que c'était Dieu Jr au début. Heureusement pour moi, l'imitateur s'est trahi au dernier appel. Dieu Jr n'aurait jamais dit un truc aussi niais que "ça me réconforte de savoir qu'il existe quelqu'un comme Almudena". Il aurait demandé si elle avait des gros seins et si elle suçait bien. Là, tu as commis une erreur, Poe.

— Je ne suis pas le seul, Madeleine. Tu as fait la même erreur, mais j'ai mis du temps à m'en apercevoir. Les messages qu'on a trouvés à côté des cadavres. Ça ne lui ressemblait pas non plus. Dieu Jr aurait mis plus d'insultes que de gros mots, mais toi, tu es bien trop fine, et tu as préféré préserver sa mémoire avec un message plus élégant : *Maintenant vous allez me croire. Mais il est trop tard.*

Elle me regarde comme si j'étais transparent et secoue la tête.

— Sacré Poe, quand cesseras-tu de jouer au premier de la classe ? Soit, tu es content, tu as gagné ta place sur le tableau d'honneur. Toi et l'homme de main du Vatican. C'est logique finalement : le meilleur ami du maître, qui fut aussi le premier à l'abandonner, à côté du représentant de l'institution qui n'a pas su le reconnaître.

Derrière la nuque d'Arregui, le pistolet a pivoté suffisamment pour qu'il puisse s'en emparer, mais je crains qu'il n'arrive pas à tirer à temps. Madeleine m'aura tué avant :

— Est-ce que tu réalises que les gens risquent d'accuser Dieu Jr de notre crime ? C'est ce que tu veux, Madeleine ? Qu'ils le traquent comme une bête ?

Elle hésite, mais pas Arregui. Son index tente d'appuyer sur la détente mais il rate son coup. Le petit pistolet tombe par terre. Il n'aurait pas fait plus de bruit si c'était un Magnum. Je balance mon sac d'un coup de pied vers la zone obscure et je plonge à mon tour en arrière. Un coup de feu résonne comme un canon, mais je n'entends pas de gémissements. Je ne vois personne. À tâtons, je retrouve ma besace mais pas le pistolet qui n'est plus à l'intérieur. Je passe la main sur le gazon. Madeleine vocifère, et j'entends à sa voix qu'elle se dirige vers moi :

— J'ai récupéré l'arme du détective, et je pense que j'en ai fini avec lui. Tu m'entends, Poe ? Toi, tu n'as rien gagné. C'est le salaire des traîtres. Je défends une cause juste, j'ai un amour à venger, un amour de boléro qui réclame justice. Alors que toi, tu dois te contenter d'aventures sans lendemain. Tu ne sauras jamais si ces femmes de passage couchent avec toi par désir ou par simple compassion. Et tu sais ce que je possède en plus de tout le reste, et que tu n'as pas ? Une lampe de poche !

Un faisceau de lumière illumine soudain la pelouse à deux mètres de moi. Je bondis en arrière et tombe sur un objet dur. Mon pistolet. La lampe de poche me cherche, me trouve et la nuit s'éclaire de deux feux simultanés.

Le premier a jailli du pistolet que je braque sur elle.

Le second, de l'arme du Greffier, dont la silhouette apparaît derrière Madeleine.

Elle tombe.

Elle tombe pendant des heures, elle tombe en arrière, elle paie de sa vie son amour de boléro pour un messie qui pue des pieds.

Elle tombe, elle ne cesse de tomber, et je chute avec elle.

J'ai beau ne pas être un expert dans le domaine, je sais que c'est ma balle et non celle du Greffier qui l'a tuée.

J'ignore si cela fait des heures ou seulement quelques instants que le Greffier me parle. Je viens de me réveiller après avoir perdu connaissance. De ressusciter plus exactement, mais de l'extérieur seulement. À l'intérieur de moi-même je suis mort. Le pire, c'est que je sens que je vais le rester longtemps. Je le sens à la façon dont le policier s'adresse à moi, alors qu'il répète ses instructions pour la troisième ou la quatrième fois :

— S'ils te posent des questions, tu n'étais pas armé, compris ? Tu faisais équipe avec Arregui, tu l'as vu tomber dans une embuscade, tu t'es caché dans le bâtiment d'en face et tu m'as téléphoné, c'est bien clair ?

À quelques mètres de là gît le corps de Madeleine. Ils l'ont recouvert d'un morceau de toile qu'ils ont trouvé je ne sais où.

— Mais... l'arme... Madeleine...

— Arregui ne t'a jamais donné le flingue du Kosovar, jamais, tu m'entends ? Mes collègues ne vont pas tarder à arriver et il faut qu'on raconte tous la même histoire.

— Pourquoi ?

— Parce que même s'ils prennent ça pour de la légitime défense, s'ils apprennent que c'est toi qui as tiré, tu vas te foutre dans une sacrée merde, crois-moi. Alors que moi, si ça se trouve, ils me fileront une médaille pour avoir tué l'assassin en série de leurs connards de journalistes.

— Ces gens-là ne sont pas des journalistes.

— Si tu y tiens. Mais tu pourrais faire un peu moins la gueule, parce que, après ce qui vient de se passer, plus personne n'ira accuser Dieu Jr...

C'est étrange, je n'arrive pas à me réjouir.

Le cri déchirant des sirènes se rapproche. Et soudain, la question que je voulais poser à Arregui sur la route me revient à l'esprit :

— Pourquoi ne pas avoir appelé des renforts, Txema ?

— Et moi, je suis quoi à ton avis, une nonne au couvent ? répond le Greffier.

Je retourne vers la voiture en titubant, suivi du détective. Nous voyons arriver les lumières rouges et bleues qui tournent comme un vieux néon au-dessus d'un rade misérable, et je me demande s'il existe une mort qui ne le soit pas.

Arregui sort de son coffre une petite bouteille de bourbon, avale quelques gorgées et me la passe. Je descends le whisky d'un trait et continue à aspirer l'air qui a un goût de métal et de bois fraîchement coupé.

— Elle a dit quelque chose avant de mourir, me raconte Arregui.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Qu'elle te pardonnait. Qu'elle nous pardonnait à tous. Et qu'avant de l'enterrer il fallait la raser de près, la maquiller et rendre grâce à Dieu.

SOUVENIRS DE POE : LES ALLUMETTES

Dans une nouvelle, j'ai lu que les villes se divisent toujours en deux. Aucune n'échappe à cette démarcation, il y a toujours des quartiers au-dessus et en dessous de la ceinture. Si le livre dit vrai, le gymnase où j'ai connu Musti et Brun il y a des années devait se trouver sur l'aine gauche de Madrid, assez bas, près de la zone brûlante. C'était dans ce bâtiment gigantesque et délabré que le Russe entraînait des jeunes à la boxe, ceux qui avaient un avenir d'athlètes comme ceux qui n'en auraient jamais.

J'y venais souvent parce que j'étais censé entraîner Mendez, un garçon si obstiné qu'on l'appelait la Bourrique.

La Bourrique faisait partie de la seconde catégorie.

C'était un gosse de riche qui avait des melons à la place des mains. Il compensait son absence totale d'habileté motrice par un sens inné de la baston. La Bourrique sortait les poings à la première phrase qu'il avait du mal à piger. Et cela arrivait souvent vu qu'il ne pigeait rien à rien. Son paternel, un type plein aux as, avait décidé qu'il était grand temps que son fils fasse quelque chose de la furie qui l'habitait. Et pourquoi pas une carrière ? Prendre quelques coups sur le crâne ne pouvait pas lui faire de mal de toute façon.

Ce que je n'ai jamais réussi à comprendre dans cette histoire, c'est comment cet homme avait pu se figurer que j'étais la personne la mieux placée pour l'entraîner. Le père de la Bourrique se plaignait de la mauvaise influence que j'avais sur son rejeton, mais il était généreux et réglo avec la paie.

Le Russe observa mon élève croiser les gants avec l'un de ses poulains. Il secoua la tête et me prit à part :

— Ça ne sert à rien. Tu le sais aussi bien que moi. On te paie cher pour l'entraîner celui-là ?

— Plutôt correct. Tu veux ta part, c'est ça ?

— Tu rigoles. Tu règles ta cotisation, point barre. Ça nous sert à entretenir la salle.

Musti fit son entrée dans le gymnase quelques jours plus tard. On lui aurait donné dix-sept ans à tout casser, peut-être à cause de ce sourire qu'il arborait en permanence. J'appris plus tard qu'il en avait dix de plus. Il était venu pour s'entraîner sans un centime en poche. Le Russe,

qui était en réalité de nationalité polonaise mais qui s'était fatigué de le préciser depuis le temps, le plaça face à l'un de ses meilleurs élèves.

On était tous fascinés. Le jeune Arabe avait de la technique et de l'instinct. Il boxait avec une élégance naturelle qui n'enlevait rien à l'efficacité de son jeu : il frappait comme une mule puis se confondait en excuses, comme s'il voulait dire à son adversaire "c'est juste un jeu mon frère, je te promets, j'ai rien contre toi". Et il se remettait à frapper jusqu'à l'envoyer au tapis. C'est ce qui se passa la première fois comme dans tous les combats qu'il fit par la suite.

Le Russe lui donna un peu d'argent et, comme le jeune au chômage n'avait pas de quoi payer son inscription, il lui lâcha quelques billets contre la promesse de venir nettoyer le local tous les soirs après la fermeture.

Ce Musti me plut tout de suite. Il me suivit au bar du coin mais refusa la bière que je voulus lui offrir : il se contenta d'un jus de fruits. Là, il me raconta qu'il avait réussi à se faire connaître dans le milieu amateur de Rabat et me décrivit dans le détail plusieurs de ses combats. Il n'avait pas l'air d'en rajouter et je commençai à penser que pour avoir cette trajectoire derrière lui il devait avoir plus d'années au compteur que ce qu'il voulait bien avouer.

Charles Brun fut tout de suite agacé de l'attention que tout le monde portait à Musti.

Brun était un jeune cogneur baraqué et violent qui portait toujours des fringues de marque. Il servait d'assistant personnel à des hommes très puissants de l'aine gauche de Madrid. Quand il venait s'entraîner au club du Russe, il ne courait pas après le rêve de devenir boxeur professionnel. Brun cherchait avant tout à se faire respecter. Quand il croisait les gants avec un type, il s'acharnait à le démolir. Le pire, c'est qu'il y parvenait à chaque fois. Le jour où le Russe le fit combattre face à Musti fut une exception. Le combat ne dura même pas un round.

L'Arabe l'envoya au tapis, après quoi il lui présenta toutes ses excuses.

Pour ma part, je continuais à me rendre régulièrement au club alors que la carrière de la Bourrique avait pris fin à son premier combat. Je fumais une clope, je regardais Musti s'entraîner et quand il avait fini je lui offrais un kebab et un jus de fruits.

Un jour il me raconta que le Russe allait l'inscrire à la fédération pour qu'il puisse boxer en ligue professionnelle. Il avait l'air triste :

— J'ai pas de papiers, Poe. Sans papiers, rien n'est possible.

Je parlai de son cas au Greffier puis au Russe. Le flic me répondit que si le Russe lui faisait un contrat de travail, il pourrait se démerder avec son réseau pour régulariser la situation de Musti.

La nouvelle se répandit dans le club. Musti savait se faire apprécier,

avec ses bonnes manières et sa droite d'airain. Tout le monde se réjouissait. Tous sauf Brun.

Ce fut ce week-end-là que le Russe eut son accident. Quand je lui rendis visite à l'hôpital, je lui fis savoir qu'il avait trop d'os brisés pour s'être vraiment cassé la gueule dans les douches.

Il ne répondit rien.

C'est seulement quelques semaines plus tard que nous apprîmes qu'il avait vendu le gymnase. Et que c'était le boss de Brun qui l'avait racheté. Le gymnase ferma ses portes pendant un mois pour travaux. Peu de temps avant l'inauguration, je décidai d'aller voir Brun. Il ne pouvait pas me sentir mais il savait que j'étais un ami du Greffier, aussi il accepta de me recevoir. Ils avaient racheté aussi la salle adjacente. L'ancien bureau du Russe était métamorphosé en une garçonnière de luxe.

— Je peux faire quelque chose pour toi, poète ? me demanda-t-il en m'offrant un cigare.

Je lui parlai de l'arrangement que le Russe avait trouvé pour permettre à Musti de s'entraîner et j'ajoutai que s'il voulait faire de ce gymnase un club prestigieux il avait intérêt à s'y tenir. En quelques mois, l'élève allait se transformer en champion et cela pouvait rapporter gros.

— C'est pas si simple, poète. Tout le monde sait que Musti m'a envoyé au tapis. S'il devient mon élève maintenant, j'aurais l'air de quoi... Je perdrais la face... D'un autre côté ça montrerait que je suis au-dessus de ça, que j'ai tellement de pouvoir que je peux me permettre ce luxe. Une décision pas évidente, comme tu vois.

Il sortit une boîte d'allumettes de la poche de sa veste sur laquelle on pouvait voir le logo d'un cabaret sélect :

— Je vais te faire une confidence. T'es un mec cultivé, toi, tu me comprendras. Mon grand-père m'a appris à interroger les allumettes chaque fois que je dois prendre une décision importante. Si le nombre d'allumettes est pair, c'est un oui. Si le chiffre est impair, c'est un non.

Il en renversa quelques-unes sur son bureau design et se mit à les compter :

— Il y en a dix-huit, Brun. Musti reste et boxe pour toi.

Il saisit une allumette qu'il craqua contre sa boîte pour allumer son cigare, puis il la jeta par terre :

— Je crois qu'il va falloir recompter, poète. Dix-sept. C'est *niet*. Mais ne t'en fais pas, je vais donner un coup de pouce à ton protégé.

En guise de "coup de pouce", il en fit son garde du corps attitré. Désormais Musti avait un peu d'argent et des fringues moins élimées, mais il faisait en sorte de m'éviter lorsqu'on se croisait dans les bars.

— J'avais pas le choix, frère, me dit-il un soir où l'on s'était retrouvés par hasard au comptoir face à nos bières respectives – car

Musti picolait à présent. J'ai une femme et deux enfants, tu sais. Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ?

Je cessai de fréquenter le gymnase et les bars de l'aine gauche de Madrid pour explorer ceux de l'aine droite de la ville. Entre nous, ils se ressemblent terriblement. Et un jour, peut-être deux ans plus tard, je revis Musti à Lavapiés. Il déchargeait des caisses d'un camion pour les stocker dans l'entrepôt d'un hypermarché. Il me dit qu'il n'en avait pas pour très longtemps et je zonai un peu en attendant qu'il ait terminé. On alla prendre un pot et il commanda un jus de fruits :

— Je m'entraîne toujours, tu sais ? Au lever du jour je décharge sur le marché central, ensuite je fais des livraisons toute la matinée et puis l'après-midi je travaille pour une boîte de déménagements. Ça maintient la condition physique au top pour le jour où j'aurai des papiers... et où je pourrai reprendre la boxe.

— Et tu ne bosses plus pour Brun ?

— Au début je devais seulement l'accompagner, ça m'allait. S'il se faisait agresser, je devais le défendre, normal c'était mon chef. Il m'avait promis des papiers si je faisais bien le job, Poe. Mais ensuite il m'a demandé de frapper des gens qui lui devaient du fric, de tordre des bras, ce genre de choses... C'était indigne, frère. Personne ne devrait faire ça. Je suis parti.

Au moment de prendre congé je lui demandai des nouvelles de sa famille et son visage s'assombrit.

On ne se recroisa plus pendant six ans. Mais un soir Musti se lança à ma recherche de bar en bar et finit par me retrouver. Il avait beau avoir perdu son air adolescent, il dégageait toujours cette impression de force.

— M. Brun va me donner ma chance, Poe ! Si je combats samedi soir, il me donnera des papiers et beaucoup d'argent !

Il voulait que je lui serve de second. J'acceptai sans hésiter.

Je retrouvai la trace de Brun après toutes ces années. Le cadon avait prospéré. Il était devenu son propre boss, régnait sur toute l'aine gauche de Madrid et projetait de conquérir la droite.

C'est toujours pareil avec l'aine : quand tu goûtes à la première, tu veux à tout prix posséder les deux.

L'ancien gymnase avait été transformé en un night-club très prisé. Il était relativement tôt quand je me présentai à la porte, mais quand je demandai à parler au patron ce dernier me fit entrer. Brun était devenu luisant et gras. Il me reçut dans sa garçonnière, toujours la même, qui me parut encore plus luxueuse que la première fois. Quand je voulus discuter des espoirs de Musti, il éclata de rire.

— Ce taré d'Arabe pense vraiment qu'il va boxer pour le titre ? Soyons sérieux, poète : c'est un combat clandestin, sans règles, le genre de match qui rapporte des millions. Je te rassure tout de suite,

c'est pas la peine de te fatiguer à me dénoncer à ton pote flic. Ses supérieurs ont droit à leur part du gâteau, t'inquiète. Même s'il voulait il ne pourrait pas lever le petit doigt.

— Tu as la rancune tenace. Tu lui fais payer le match où il t'a mis KO, pas vrai ? C'est de la vengeance pure, Brun.

Son visage s'enflamma mais il parvint à garder son calme.

— Appelle-moi Brown. J'ai changé de nom et désormais je m'appelle officiellement Charlie Brown. Et j'aurais intérêt à faire taire ta sale gueule de poète. Mais je te rassure, je vais pas te buter tout de suite. J'ai pas envie de faire trop de bruit avec le combat qui approche. Voyons voir ce que disent les allumettes...

Il sortit une réplique exacte de la boîte d'allumettes d'il y a des années, renversa son contenu sur le bureau et se mit à compter.

Il y avait huit allumettes. C'était un oui.

— Au diable les allumettes ! s'écria-t-il. J'en ai plus besoin de toute façon. Si tu veux voir ton pote combattre, je te file l'adresse et je laisse ton nom à l'entrée. Ça va se passer dans une zone industrielle du côté de Getafe.

J'étais en train de refermer la porte quand d'un sifflement il me somma de m'arrêter. J'eus à peine le temps de me retourner pour choper en vol la boîte d'allumettes qu'il m'avait lancée :

— Qui sait, elles peuvent peut-être te servir. Plus qu'à moi, en tout cas, me dit-il.

Ce n'était pas un match, c'était un carnage. L'adversaire de Musti était un Roumain de vingt-huit ans qui mesurait au moins deux mètres. Il avait l'air drogué et mon ami avait beau enchaîner les frappes parfaites, l'autre encaissait sans vaciller. Quand l'Arabe commença à fatiguer, la foule à la mise élégante entra en transe, hurlant à son rival de l'achever. Musti profita d'une pause pour reprendre son souffle et se désaltérer.

— Là, il faut abandonner, lui dis-je.

— Impossible, frère. Je peux pas me le permettre. Tu sais combien ils me filent si je gagne ? J'ai besoin de ce fric pour retrouver ma famille et repartir de zéro.

Il retourna se placer au centre du ring et, cette fois, je crus qu'il allait gagner. À chaque coup illégal du Roumain, Musti contre-attaquait par des cross ou des directs impeccables qui minaient lentement mais sûrement la confiance du colosse. Mais le rival de Musti était plus jeune. Et surtout, il n'avait aucune règle à respecter. Il lui porta un coup bas qui l'atteignit de plein fouet et se jeta sur lui pour finir le travail à coups de griffe. Musti vacilla, groggy, et l'espace d'une seconde faillit aller au tapis. L'autre frappait avec acharnement mais l'Arabe résistait sans tomber. Je jetai la serviette sur le ring mais

personne n'arrêta le combat. Il n'y avait pas d'arbitre, pas de règles du jeu, juste Brun qui souriait tel un César rubicond et rancunier depuis sa tribune improvisée. Le Roumain cognait sans arrêt et Musti lui rendait un coup sur quatre. Les frappes de Musti étaient précises, accumulatives, elles semblaient suivre l'itinéraire déterminé au millimètre des points faibles de son adversaire.

À la pause suivante, Musti ne dit pas un mot. Il était hors d'haleine. Il revint se placer sur le ring en chancelant comme un ivrogne qui n'aurait plus soif. Il encaissait les coups et réussissait encore à placer les siens.

Et puis le miracle arriva.

Le Roumain baissa les bras et l'Arabe lui envoya un crochet précis au menton. Il mit toutes les forces qui lui restaient dans son poing.

Et le Roumain s'effondra.

Une seconde plus tard, Musti s'effondra à son tour. Il ne se releva pas.

L'assemblée se dispersa rapidement et je me retrouvai embarqué dans la voiture de l'un des hommes de Brun, près d'un Musti inconscient rhabillé à la va-vite. Ils nous déposèrent devant l'hôpital et me glissèrent une liasse de billets dans les mains. Si je fermais ma gueule, me dirent-ils, ils se montreraient plus généreux, je n'avais qu'à passer le lendemain à la boîte de nuit. Mais si je m'avisais de moufter, ils sauraient me le faire regretter.

Aux urgences, je racontai que j'étais son cousin et que je l'avais trouvé dans cet état sur le pas de ma porte. Ils l'installèrent dans un box et je restai seul avec sa veste sur les bras. Quand je fouillai ses poches à la recherche d'informations, je ne trouvai qu'un petit carnet rempli de noms et de numéros de téléphone. Il me fallait à tout prix retrouver la trace de sa famille.

Musti mourut au petit matin. Quand le Greffier m'interrogea sur ce qui s'était passé, je restai fidèle à ma version de l'histoire. Il fit mine de me croire sur parole.

Le lendemain soir, je passai au night-club en compagnie d'une brune aux cils aussi longs que sa jupe était courte. Après le verre de rigueur, je demandai à parler à M. Charlie Brown. Au lieu de me recevoir dans la garçonnière qui lui servait de bureau, il vint me retrouver directement au comptoir. Il scrutait mon visage. Je lui fis part du décès de Musti et lui dis que la police le croyait victime d'une agression. Brun écoutait attentivement mais ses yeux s'échappaient déjà le long des jambes de la jolie brune.

— T'as assuré, poète, dit-il en me tendant une liasse de billets avec ostentation – elle était encore plus épaisse que la première. Mon organisation a besoin de mecs futés comme toi. Qu'est-ce que tu en

dis ?

— Pas grand-chose. Je ferai peut-être bien d'interroger les allumettes... Et au fait, Brown, il y a un détail dont je voudrais te parler. Musti a gagné le match hier soir. L'autre est tombé en premier, tu le sais aussi bien que moi. Je dis ça par rapport à sa famille, c'est à elle qu'il faut filer le pactole...

— Tu recommences à me faire chier, là, poète. On dirait que tu peux pas t'en empêcher. Tu sais aussi bien que moi qu'il s'agit de combats à mort. Et le Roumain n'a pas clamsé. Il est dans un sale état parce que ton pote lui a filé une dérouillée, mais il est encore vivant. Tu piges ? Et si tu piges pas je m'en bats les couilles. Bonne soirée, tâche de profiter de l'ambiance et de cette bombasse que tu t'es dénichée... À moins qu'elle ne s'ennuie trop avec toi.

Je me tournai vers la brune :

— Je me casse d'ici. Tu viens ?

— Je crois que je vais rester, répondit-elle d'un air agacé en croisant plus haut les jambes.

De sa main gauche, Brun brandit son poing droit en l'air comme pour se proclamer champion. J'avais à peine les talons tournés qu'il lui susurrerait déjà des conneries à l'oreille.

Je partis faire quelques emplettes avant la fermeture des magasins chinois puis je rentrai chez moi. Le lendemain à l'aube, j'étais de retour devant la porte de la boîte de nuit. Aux aguets.

À sept heures la porte s'entrouvrit et je vis apparaître la jeune femme brune. Elle m'indiqua par des gestes que Brun cuvait ses excès de sexe, d'alcool et de drogue du sommeil du juste. Je lui tendis les deux liasses de billets et elle fixa le sac plastique que j'avais dans les mains d'un air interrogateur. Je lus dans ses pensées et lui fis non de la tête. Quand elle disparut, j'entrai dans la boîte de nuit vide et me dirigeai vers la porte de la garçonnière de Brun. Ma mémoire ne m'avait pas trahi : la porte s'ouvrait bien vers l'extérieur. Je l'entendis ronfler. Il dormait bien à l'abri dans son bunker. Personne n'oserait s'en prendre à Charlie Brown. Je fermai la porte à clé depuis l'extérieur et passai un bon moment à empiler de lourds fauteuils contre la porte. Ensuite j'ouvris mon sac plastique pour en sortir douze flacons d'essence à briquet. J'escaladai la montagne de fauteuils et, de là-haut, je vidai l'un après l'autre les flacons contre la porte. Je sortis de ma poche la boîte d'allumettes que m'avait lancée Brun.

Je n'avais pas l'intention de les compter.

J'en craquai plusieurs à la chaîne pour les jeter vers la porte. Quand le feu prit enfin, je fonçai vers la sortie.

Au coin de la rue, Fatima m'attendait près de ma voiture.

— Je t'avais dit de rentrer chez toi.

— Merci, Poe. Quand j'étais petite et que papa vivait encore avec

nous, il nous parlait souvent de toi. Il disait que tu étais quelqu'un de bien. Et il n'avait pas tort.

Elle héla un taxi et s'en alla.

J'étais déjà loin quand les sirènes des pompiers retentirent. Tout compte fait, Brun aurait mieux fait de respecter le verdict des allumettes quand elles lui conseillaient de m'éliminer.

Il faut pas déconner avec les superstitions, jamais. Enfin c'est ce que je me suis toujours dit.

Pas vrai ?



Si.

DE LA CENDRE SUR LES DOIGTS

Un jour j'ai entendu un écrivain, pas un imposteur de mon espèce, dire qu'il n'arrivait pas à comprendre pourquoi le monde ne s'arrêtait pas de tourner au moins une seconde lorsque quelqu'un mourait. Mon monde à moi s'est arrêté il y a quelques heures à peine, même s'il continue de tourner. Je suis enfermé chez moi entre de hautes murailles de bière. Même Angélique n'a pas le droit de les franchir. Je n'ai laissé qu'une seule personne approcher, le Greffier, parce qu'il m'apportait des nouvelles. Comme toujours, ce ne sont pas celles que j'attendais. Pas non plus celles que je redoute. Dieu Jr reste introuvable. À son retour, je vais pourtant devoir lui avouer qu'en dépit des versions officielles c'est moi qui ai tué Madeleine.

Mon ami a peut-être appris la nouvelle en France. Si ça se trouve, il s'est déjà suicidé. Peut-être qu'il l'a fait le jour où je l'ai abandonné à son triste sort sur la place du Capitole.

Le Greffier m'informe qu'on a trouvé sous les ongles de Madeleine des traces de peau. Les analyses sont formelles, c'est la peau de Tapéla Cessez. Dans l'appartement qu'elle possède en banlieue, qui a été particulièrement difficile à localiser, elle avait caché des *souvenir*s des journalistes assassinés. Cela signifie que Dieu Jr peut revenir : personne ne risque plus de l'accuser. Le Greffier sait que je l'ai conduit à Toulouse, mais pour m'éviter de m'embrouiller dans des déclarations pénibles, puisque j'ai aidé un fugitif recherché par la justice à passer les frontières, le Greffier a déclaré qu'il avait reçu un appel anonyme qui signalait sa présence dans la ville française. Malgré toutes les recherches mises en œuvre, personne ne sait où se cache Dieu Jr.

Je fume cigarette sur cigarette, mais la fumée ne contient pas de réponse. Ce n'est qu'un peu de goudron déguisé en nuage. Partout les cendriers débordent, ils empestent l'appartement, mais lorsque le Greffier fait un geste pour les vider je l'en empêche.

Quand il me laisse enfin seul, j'écris sur le sol l'histoire de ma vie. Je l'écris avec de la cendre sur les doigts.

Après quoi j'ouvre grand la porte-fenêtre de la terrasse pour laisser le vent s'engouffrer. Je veux que tout soit effacé, que tout soit emporté.

Et puis je recommence.

Pour tuer le temps, j'organise les documents liés à l'affaire. C'est le

Greffier qui me les a apportés, mais je ne suis pas dupe : il n'a pas besoin de moi pour écrire un rapport capable de relier l'ensemble des faits. Il cherche à me distraire, à m'éviter de penser à la mort d'une jeune femme qui est née dans la peau d'un homme, mais qui a aimé comme seule une femme peut le faire.

Je fais semblant de ne pas avoir compris son manège. Par moments, la ruse fonctionne : je me prends à vérifier des détails sur les assassinats, je l'aide à trouver des interprétations logiques à propos de certains crimes qui paraissent surnaturels à première vue. Tout s'explique, il suffit de savoir où chercher la vérité. Mais plus j'en apprend sur chaque crime, plus j'ai de compassion pour la meurtrière : seule une immense douleur peut générer assez de haine pour accomplir cette vengeance sanglante qui ne profite à personne.

Il y a des visites auxquelles on ne s'attend pas. Et qui arrivent au moment où tu t'y attends le moins.

Celle de Luis Javier Sánchez, par exemple.

— Je n'avais pas l'intention de venir vous déranger chez vous, mais je n'ai pas trouvé d'autre moyen de régler cette affaire, lâche-t-il quand je lui ouvre la porte. Je lui fais signe d'entrer. Il semble terriblement mal à l'aise.

— Quelle affaire ?

Il fait un pas, sort un gant de sa poche et me gifle au visage.

Je lui rends illico un direct qui le balance par terre. Ça faisait longtemps que je n'avais pas réussi un coup pareil. Ce gars-là ne le méritait sans doute pas.

— Je vous provoque en duel, me déclare-t-il affalé par terre.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Je dis que je vous provoque en duel. Celui de nous deux qui en sortira vivant restera avec Angélique.

— Pour un gay, tu serais pas un peu macho ? C'est à elle de décider avec qui elle couche, tu crois pas ?

Je l'aide à se relever et il éclate en sanglots :

— Je sais que vous avez une aventure, mais je suis prêt à lui pardonner. C'est ce qu'il y a de mieux pour elle. Vous n'avez pas l'air de comprendre. J'allais la faire sortir de l'ombre, la mettre enfin face aux caméras, mais il a fallu que vous apparaissiez dans sa vie ! Et c'en était fini de mes rêves : elle a commencé à demander des jours libres pour régler des affaires personnelles, elle a pris ses RTT... et voilà qu'aujourd'hui je reçois sa démission par fax ! Vous la voulez, soit, mais qu'avez-vous à lui offrir ?

Je me garde bien de répondre. D'ailleurs je n'en sais rien.

— Si ça peut te consoler, Luis Javier, je vais te dire une chose : elle ne va pas tarder à me quitter moi aussi. Je peux même te dire que ça

sera samedi, lui dis-je en pensant au délai de réflexion qu'elle m'a accordé pour lui expliquer quelles sont mes véritables relations avec Queca.

Mes paroles semblent le ragaillardir un peu. Mais il ne s'en va pas pour autant :

— J'ai aussi un service à vous demander. Enfin, pas pour moi, c'est pour la chaîne, vous comprenez... si vous acceptez, vous serez largement récompensé... Ils comptent sur votre aide...

— J'ai du mal à voir en quoi je peux leur être utile.

— En fait ils aimeraient que vous puissiez intercéder auprès de Dieu Jr quand il réapparaîtra. Vous comprenez, ces derniers temps, tout le monde l'a jugé un peu vite. On l'a accusé de crimes, de mille autres délits, bref on a un peu... déconné, passez-moi l'expression. Les journalistes de la chaîne craignent de crouler sous les procès à son retour. Si j'ai bien compris, il est millionnaire... Vous saisissez ?

— Parfaitement. Je ferai tout mon possible.

Il me salue et s'apprête à partir quand je prononce son nom.

Il se retourne, et je lui flanque un tel coup de poing qu'il passe à travers la porte.

— Mais pourquoi ? gémit-il.

— Parce qu'on ne peut pas prétendre être un amoureux sincère et un agent commercial à la fois, Luis Javier. Pas si tu aimes les filles comme Angélique.

J'ai voulu me replonger dans les documents, mais des coups de fil successifs m'en ont empêché. Luis Javier n'était qu'un éclaireur. Les autres chaînes de télévision, de grandes radios et quelques journaux m'ont appelé pour me proposer le même genre de marché. Ils redoutent les conséquences légales de la chasse aux sorcières qu'ils ont déclenchée contre Dieu Jr et me demandent de jouer les pacificateurs moyennant salaire à son retour.

S'il revient un jour.

Moi, je n'ai qu'une envie : continuer à flanquer des directs parfaits.

Là, c'est le Greffier qui m'appelle. Il me résume l'interrogatoire des Kosovars.

— Ils étaient si pressés de coopérer qu'ils ont chanté pendant des heures, Poe. Mais ces gars-là ne savent rien. Rien qui puisse nous être utile, je veux dire. Le mec qui les a engagés l'a fait par téléphone et ils ont reçu leur fric par la poste. Ils ont été payés cash. Avec de vieux billets. Les mecs ne savaient plus quoi inventer pour s'en sortir. Tu sais ce qu'ils m'ont raconté sur les billets ? Tiens-toi bien...

Il me le raconte et continue de parler, mais je ne l'écoute déjà plus.

Je sais maintenant sur qui je vais tester mon direct. Et tous les autres coups que je pourrais imaginer.

Il ne s'attendait pas à ma visite. Les gens comme lui se sentent toujours à l'abri, blanches colombes hors d'atteinte de la haine du prochain. Il ne s'attendait pas à ma visite parce qu'il fait partie des hommes qui considèrent que leurs rituels quotidiens payés au prix fort, leurs réseaux d'influence et leurs comptes courants suffisent à les protéger du reste du monde. Et c'est parce qu'il ne s'attendait pas à ma visite que ce fut aussi facile de le trouver. Il m'a suffi d'un coup de fil à Némó, qui se montre presque aimable avec moi depuis l'autre jour. Je lui ai donné son nom et lui ai demandé de ratisser le Web jusqu'à ce qu'il parvienne à s'introduire dans son agenda, dans ses rendez-vous quotidiens, dans ses refuges temporaires, comme ce gymnase à la clientèle triée sur le volet auquel l'argent de Queca m'a permis d'accéder sans difficulté.

Nous sortons des douches en même temps, mais lui seul est surpris.

— Salut Jean. J'ai quelques questions à te poser. Juste deux ou trois détails à régler, lui dis-je avant de le gifler au visage avec le gant que Luis Javier a oublié chez moi.

— T'as pété les plombs ? me demande-t-il.

— C'est pas impossible. En tout cas, je te provoque en duel, lui dis-je.

Avant de lui envoyer un direct dans le ventre.

Jean Zébédée prend soin de sa forme mais, malgré tout, mon coup de poing l'allonge par terre. Il perd la serviette qu'il avait nouée autour de la taille au passage. Quand tu combats le cul à l'air, tu te sens plus vulnérable. Je ne veux pas en profiter, c'est pas loyal, aussi j'enlève ma propre serviette en attendant qu'il se relève. Mais il est déjà debout. Au lieu d'appeler les gardiens à la rescousse – quelques cris suffiraient, ils ne doivent pas être loin –, il accepte le défi et se rue sur moi. Je ne parviens à esquiver son coup qu'à demi, je vacille, mais pour me faire tomber aujourd'hui il me faudrait un adversaire de taille, pas un cadre supérieur aux muscles cultivés dans une salle de sport. De toute façon, je n'ai jamais dit que ce combat serait clean, de sorte que je lui balance un coup de pied dans les couilles. En plein dans le mille. Il bondit de douleur mais me répond par un coup circulaire en pleine tête, que mon visage n'esquive pas parce que c'est tout ce qu'il mérite. Nous nous battons avec la hargne de deux adolescents à la sortie du collège, et ça dure un moment, parce que ce combat se nourrit du ressentiment de deux hommes mûrs qui ont la hantise des miroirs depuis toujours et qui trouvent plus facile de s'acharner sur leur prochain que d'avoir à les affronter. Jean parvient à me filer un bon coup sur la nuque. Je recule et le voilà qui fonce vers moi, avec toute la haine accumulée au fil des années. Il pense que j'ai peur de lui et c'est là son erreur, car j'avance d'un pas et mon poing frappe de plein fouet contre son menton.

Il tombe à terre, abasourdi, parce que personne ne lui a jamais appris à perdre.

Moi, j'ai plus d'expérience en la matière. Des décennies de pratique, au moins.

Il éclate en sanglots. Et chiale de plus en plus fort.

— Pourquoi, mais pourquoi ? Dieu Jr n'a jamais fait attention à moi. Alors que toi, il t'adorait. Tu étais son préféré.

— J'en sais rien et je te l'avoue franchement, j'en ai rien à battre. Les amis ça ne s'achète pas, Jean. Et la vengeance non plus, t'es au courant ? C'est bien pour ça que des flics véreux comme le Roquet ou des Albano-Kosovars importés ne peuvent pas suffire à me rayer de la carte.

— Hein ? qu-quoi ? demande-t-il au comble de la surprise.

— Ça te troue le cul que j'aie deviné ? Tu veux savoir comment j'ai su que c'était toi qui les avais engagés ? Facile : les billets que tu leur avais envoyés puaient le poisson. C'est marrant comme coïncidence, non ? Mais toutes tes manœuvres pour faire endosser les crimes à Dieu Jr ont foiré, mon pote, tout comme tes efforts pour me compromettre. Ça n'a servi à rien, Jean. Te fais pas de bile, je suis pas du genre à aller te balancer aux flics. De toute façon j'aurais du mal à prouver que tu es impliqué dans l'enlèvement. Et je sais très bien que tu n'as rien à voir avec les morts atroces des journalistes. Tu as simplement profité de l'occasion pour te venger de Dieu Jr et de moi au passage. Je ne te conseille pas de retenter le coup. Tu vois que c'est pas difficile de te choper les couilles à l'air...

Les années avaient enseigné à Jean l'art de la négociation intelligente. L'enfant mal élevé qui pignait tout à l'heure venait sans doute de faire son dernier caprice. Il commence à se rhabiller et j'en fais autant. Le combat m'a laissé dans un sale état. J'ai besoin de prendre une douche, mais je préfère attendre d'être rentré chez moi. Je pourrais compter mes hématomes tranquille.

— Tu n'as pas tort, Poe, admet-il. On va finir par se tuer si on continue comme ça. Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi, en signe de bonne volonté ?

— Pour moi, pas grand-chose. Mais pour quelqu'un qui serait toujours de ce monde si tu avais été moins occupé à faire chier avec tes embrouilles, peut-être. Demain aura lieu l'enterrement de Madeleine. Si tu veux qu'on fasse la paix, vas-y et démerde-toi pour apporter une grande couronne. La plus grande que tu trouveras. N'oublie pas de prendre une douche, aussi. Dès que tu transpires un peu, tu recommences à puer le poisson.

Cela fait seulement deux jours qu'elle est morte, ou plus exactement que je l'ai tuée. Et Madeleine va être enterrée.

Il y a comme une urgence dans l'air. Une urgence de refermer le

dossier, de clore cette affaire, de planquer les questions qui dérangent sous des pelletées de terre, au fond d'un cimetière. Et quand je dis ça, je ne pense pas seulement à ma propre responsabilité dans sa mort. Ces derniers temps, notre société terrifiée par la crise économique a dû faire face à une peur d'un autre type : la peur qu'inspire la revanche de ceux qu'on a vaincus, humiliés, bafoués. Les journalistes qui clamaient haut et fort il y a quelques jours qu'il fallait rétablir la peine de mort pour l'appliquer à Dieu Jr quand il serait capturé ont traité Madeleine avec une délicatesse exquise, alors qu'ils la savaient coupable des assassinats.

Nous avons peut-être appris quelque chose. À moins qu'on ne s'empresse de trouver de nouveaux boucs émissaires, une fois la peur passée, pour recommencer de plus belle à ricaner.

Il y a du monde au cimetière. Des clientes du salon de coiffure de Madeleine, des acolytes de la secte fondée sur la sagesse de M. Miyagi et Compagnie, des fans de nos vieux groupes de rock sombrés dans l'oubli, et tous les anciens compagnons de Dieu Jr.

Peter est venu accompagné de tout le personnel de sa poissonnerie. Les robes des jeunes femmes cloniques sont toujours aussi courtes, mais rigoureusement noires.

Jean est au premier rang, il tient une immense couronne où l'on peut lire cette inscription : *Nous implorons ton pardon*. Il paraît changé, plus serein. Il a un œil au beurre noir et un pansement autour du cou. Qui sait, mes coups ont peut-être arrangé ce qui fonctionnait mal dans sa tête. Qui sait, ses coups ont peut-être eu sur moi le même effet. C'est curieux, j'ai l'impression de voir les couleurs de façon plus nette. Je distingue parfaitement les rides qui se devinent sur les visages de mes anciens compagnons d'aventure, et je jurerais que je pourrais les compter comme des médailles.

Une des jeunes femmes cloniques me fait un clin d'œil. Angélique, qui se trouve près de moi, me pince la peau du bras avec une technique si maîtrisée que personne d'autre ne le remarque. Et pourtant ça fait mal.

— Ce n'est pas du tout ce que tu crois, lui dis-je.

Et je sens que j'ai donné dans le mille. Sans même l'avoir cherché.

Je suis sûr à présent que c'est aux coups de poing de Jean que je dois cette nouvelle clairvoyance, qui me permet de voir enfin les évidences. Mais il n'en saura rien, je ne l'avouerais pas, même sous la torture.

Comme le professait si bien Dieu Jr quand il imitait Maître Po de la série *Kung Fu* : "Un homme peut regarder sans rien voir."

Ou un truc dans ce goût-là.

Je demande à Angélique de m'attendre un instant et traverse les

quelques mètres qui me séparent de la jeune femme clonique, pendant que le regard de ma fille à chat me transperce la nuque comme une flèche empoisonnée.

En arrivant près de la jeune femme, je salue Peter et son équipe. Le petit Chinois toujours aussi affable m'adresse une légère révérence qui s'interrompt à mi-chemin quand je lui dis :

— Tu as oublié ce que c'était que le respect ? Pour l'enterrement de Madeleine, tu aurais pu au moins nous épargner ce déguisement ridicule, Dieu Jr.

3. En français dans le texte. (*N.d.T.*)

JE TE PRÉSENTE QUECA

— Putain, Poe, tu peux pas me reprocher d'avoir sauvé ma peau ! J'hallucine, on dirait que ça te fait chier ! Je pouvais quand même pas me pointer là comme ça, à visage découvert, sans savoir si ce délire autour de Madeleine était pas un genre de ruse pour me choper. Après, j'ai préféré venir ici déguisé histoire de pas avoir une armée de journalistes et de caméras au cul, tu vois. Pour me recueillir en paix...

Il a récupéré sa voix et semble très en forme. Peut-être qu'il est dans le vrai après tout, peut-être suis-je si égoïste que j'ai préféré l'imaginer handicapé et traqué de toutes parts. Mais ma mauvaise humeur vient d'ailleurs. Il ne sait pas que j'ai tué Madeleine. Et tant que je ne lui aurai pas dit, je ne me sentirai pas tranquille.

Nous sommes tous réunis comme au bon vieux temps. La nuit fraîchit autour des terrasses du quartier de La Latina où Dieu Jr nous a convoqués. Il a quelque chose à fêter. Hier, nous enterrions celle qui est morte pour lui, celle qui a tué pour lui. Ce soir, il nous invite au restau et nous abreuve de blagues. Il est dans son droit à célébrer la vie, me dis-je en moi-même.

Il lève son verre en l'honneur de Peter et moi, "parce que sans ces fils de pute, à cette heure-ci, je serais en train de voir les pissenlits pousser par la racine".

— J'espère que tu ne m'en voudras pas, Poe, se justifie Peter. Si je ne t'ai pas dit la vérité quand tu m'as rendu visite, c'est que Dieu Jr m'avait fait promettre de ne rien dire à personne. Même mon frère ne savait pas que c'était lui, le Chinois. Il bossait à la poissonnerie depuis un an. Les Zébédée non plus n'étaient pas au courant...

Je lui dis que tout ça n'a plus aucune importance et nous retournons à table avec les autres. Dieu Jr a décidé de fêter son retour dans un restaurant de fruits de mer. Le vin de Galice coule à flots et les bouteilles défilent les unes après les autres.

Tout le monde est euphorique. Enfin, presque tout le monde.

Dieu Jr a géré son retour de main de maître. Il a envoyé un communiqué aux médias qui exprime sa profonde émotion face aux calomnies qui ont été diffusées sur son compte. Il regrette tout aussi sincèrement les morts cruelles des journalistes de la presse people, qui sont le fruit d'"une vengeance insensée, perpétrée par une personne perturbée qui n'était pas responsable de ses actes". Un texte soigné.

Une saloperie de texte soigné.

Il fait tinter son verre à l'aide de son couteau jusqu'à obtenir le silence complet.

— Vous comptez faire quoi maintenant, chef ? Monter un nouveau groupe ? demande l'un des frères Alphée. Avec tout le raffut qu'y a eu dans la presse, cette fois-ci on peut pas se loucher...

Nat et les autres convives tapent du poing sur la table en braillant en rythme :

— Viens voir les Fils du Tonnerre, Miss, viens voir comme ça en jette ! Viens voir les Fils du Tonnerre, Miss, j't'en fous plein les mirettes !

— John Lennon Catch Attack ! John Lennon Catch Attack ! martèle de son côté Luis B., en bon invité de dernière minute.

— J'aimerais grave reprendre la route, chers amis, explique Dieu Jr. Mais d'après ce que j'ai compris, vous avez tous un taf que vous pouvez pas lâcher comme des malpropres...

Je suis son regard qui fait le tour de la table, glissant d'une expression de gêne à l'autre. Les apôtres sont mal à l'aise. Le premier à oser rompre la glace est Matthieu :

— Au diable les finances, au diable les actionnaires, ciao les embargos ! Si tu prévois une répète demain, j'arrête tout.

— Moi aussi ! Qu'ils aillent se faire foutre ! renchérit Nat. Et les autres, les disciples convaincus comme ceux qui se sentent coupables, reprennent sa phrase en chœur. Dieu Jr peine à les calmer :

— Écoutez-moi, bande d'enfoirés. Je n'accuse personne. On reprendra les tournées, mais pas dans l'immédiat, vous captez ? Ce que je veux vous annoncer, c'est que samedi soir, c'est-à-dire demain, on m'accorde une interview en direct sur toutes les chaînes, et en *prime* s'il vous plaît. Ils veulent réparer le tort qu'ils m'ont causé, ce genre de merde. Et je vous le dis, ça va être énorme.

Cris de victoire, tambourinages sur la table, approbation générale.

— Et c'est pas tout, mes frères, poursuit Dieu Jr. Ils se chient dessus à la télé, de peur que je porte plainte. Du coup ils m'ont filé le même créneau horaire pour animer une émission à partir de samedi prochain. C'est la gloire, les mecs ! Vous allez jouer en live devant toute l'Espagne !

Quand les hurrahs faiblissent, je prends Dieu Jr à part.

Je ne peux retenir plus longtemps ma confession.

— Bon, il faut que je te parle. C'est à propos de Madeleine, enfin de la façon dont elle est morte...

— Laisse tomber, Poe. Elle était pas méchante, mais elle avait une case en moins. Quoi, j'ai failli me faire descendre à cause de sa vengeance de merde ! Franchement, j'en ai rien à foutre de la façon dont elle est morte.

— Comment ça... Mais tu n'étais pas amoureux d'elle ?

— Tu crois vraiment que je pourrais tomber amoureux d'un mec ? Mais puisque tu abordes le sujet, je voulais te demander : quand tu écriras sur moi, change ce détail, s'te plaît, dis plutôt que c'est une pécheresse qui cherchait le repentir ou un truc dans ce style. Et pas de sexe, tu vois ce que je veux dire ? C'est mieux pour mon image. J'ai d'autres plans en tête, tu vois. Une ligne de produits dérivés pour enfants. Je voudrais pas que... tu m'as compris.

Je lui dis que je changerai ce passage, bien sûr, c'était tout à fait compréhensible, et m'en retourne vers le groupe. Je m'en jette encore quelques-uns avant de partir, puis je les abandonne. Je bredouille que je dois me coucher tôt, que j'ai un truc à faire demain matin que je ne peux vraiment pas remettre à plus tard. Et le pire, c'est que c'est vrai.

Mais le sommeil ne vient pas. J'en veux à Dieu Jr parce que je m'en veux terriblement. La légèreté avec laquelle il parle de Madeleine n'est qu'une carapace pour mieux se défendre contre la douleur qui l'étreint. Et moi, en véritable lâche, j'en ai profité pour ne pas lui avouer ce qu'il faut pourtant que je lui dise.

Les nuits comme celle-là où une insomnie coupable me travaille, il n'y a qu'une seule activité qui m'aide à retrouver le sommeil : écrire. En fait non, il en existe une autre, mais la pratiquer tout seul, c'est vraiment pas pareil. Et si je vais voir Angélique, je suis sûr qu'elle saura m'arracher une décision que je n'ai pas encore prise, et que je devrai prendre avant notre mystérieux rendez-vous de demain matin.

Il ne me reste plus qu'à écrire. Ou à faire semblant. Je serais incapable de bâtir la prochaine fiction de Queca cette nuit. Mais je peux reprendre le rapport du Greffier, achever de le rédiger et remettre en ordre les documents que je dois lui rendre. Je hoche la tête quand j'en ai fini avec Tapéla Cessez. Il ne me reste plus que le crime du Roquet. Ce sera le plus facile, j'y étais. Mais une phrase dans la description du cadavre par le médecin légiste, une couleur définie de façon trop précise, me vole un sommeil péniblement acquis. Fébrile, je cherche un numéro de téléphone dans la liste des personnels qui interviennent sous les ordres du Greffier. Quand je trouve enfin celui qu'il me faut, j'appelle à ce numéro. Au bout du fil, l'expert commence par m'insulter parce que je l'ai réveillé, avant de s'engager, par respect ou par crainte de mon ami, à m'envoyer toute l'information dont j'ai besoin avant le lendemain midi. Il m'appellera sur mon portable dès qu'il en saura un peu plus.

— Mais à charge de revanche, hein ? Y a pas écrit couillon sur mon front. Pour une fois que j'avais un samedi de libre, je vais devoir passer la matinée à faire des puzzles... se plaint-il pour la forme.

C'est certainement une erreur, un mirage inventé par mon cerveau

agité pour masquer les fautes qu'il préfère ne pas regarder en face. Je finis par m'endormir en ressassant inlassablement une triste prière.

En été, le samedi est un jour de visites massives pour des malades qu'on oublie le restant de l'année. Sous prétexte de rendre visite à Maman, qui est si seule la pauvre, les familles improvisent des pique-niques sur la pelouse comme pour amortir l'argent qu'elles versent chaque mois à la clinique. Mais même avec ce remue-ménage importé de la ville, de l'autre côté de l'autoroute, l'hôpital psychiatrique de Fleur reste un havre de paix et de fraîcheur.

Angélique marche près de moi, en se mordant les lèvres pour mieux retenir ses questions. Je ne sais toujours pas si je vais le faire. Nous arrivons dans une clairière. Fleur est installée derrière son chevalet, absorbée dans sa peinture du néant. Mais elle n'est pas seule. Arregui et le Greffier sont à côté d'elle. Qu'est-ce qu'ils peuvent bien foutre là, ces cons ?

Ils sont au courant de mon dilemme. Je les ai appelés hier pour leur parler d'Angélique, ces enfoirés sont au courant de tout. Et les voilà aux premières loges pour se payer ma tête.

Ils ne nous ont pas encore vus arriver. J'attrape au fond de ma poche une poignée d'allumettes et je les compte sans même les regarder. Ça ne sert plus à rien de toute façon. Aujourd'hui j'ai décidé de me planter à mon compte. Je laisse tomber les allumettes et me racle la gorge. Fleur lève les yeux, nous aperçoit et se met à courir dans notre direction :

— Monsieur Poe, quel plaisir de vous voir ici !

Telle une mariée radieuse en dépit de son âge, Fleur resplendit comme une toute jeune fille. Elle a cette beauté singulière qui est l'apanage des premières joies. Angélique, qui ne sait toujours pas ce que nous venons faire ici, la regarde avancer sans mot dire, avant de percevoir le regard liquide qui trahit son esprit égaré. Je fais les présentations. Puis je lui demande :

— Accepteriez-vous d'abandonner votre tableau un instant ? J'aimerais vous proposer de jouer à un jeu...

— Avec plaisir, le tableau est bientôt fini de toute façon. Et j'aime beaucoup les jeux !

Les mateurs n'ont plus qu'à ravalier leurs jurons, car nous nous éloignons pour rejoindre un banc béni par l'ombre d'un grand arbre. Je prends place entre les deux femmes et Angélique m'interroge du coin de l'œil. J'implore sa patience, sors un foulard en soie de ma besace exagérément enflée et m'en sers pour bander les yeux de Fleur, qui saute de joie comme une gosse :

— On joue à colin-maillard, monsieur Poe ?

— En quelque sorte.

Je sors de ma besace une pile de livres et de manuscrits que je tends à Angélique. Je lui demande d'en ouvrir un au hasard, à n'importe quelle page, et de nous dire où tombe son doigt. Elle s'exécute.

— *La Macédoine de nos passions*, Fleur. Page 248, troisième paragraphe...

— “Adélaïde sentit que son amant masqué pénétrait son corps. Et elle eut la certitude qu'elle pourrait reconnaître ce sexe à l'intérieur d'elle-même entre tous les sexes du monde ; oui, cet homme s'en irait avant le lever du jour, mais elle savait qu'elle le chercherait nuit après nuit, dans chaque lit, le restant de ses jours. Ce serait une quête titanesque, mais...”

— C'est parfait, Fleur, dois-je l'interrompre, gêné par ce texte que j'avais écrit il y a des années quand tout cela n'était qu'une vaste blague de mauvais goût.

Angélique ne comprend toujours pas ce qui se trame, mais elle a pigé la mécanique du jeu. Elle ouvre un autre livre et montre un passage du doigt, sans le lire :

— *Ce qu'il y a de meilleur dans la banane*, Fleur. Page 497, deuxième paragraphe.

— “Bianca se laissa tomber nue sur la pile de fruits. Elle commença à les caresser les yeux fermés, jusqu'à en trouver un qui lui rappelle le sexe qu'elle désirait si ardemment, le sexe de Joao. Elle sépara la banane du reste du régime et, après l'avoir léchée de tout son long, la guida vers sa...”

— Excellent, Fleur. Maintenant... Je jette un coup d'œil en douce sur la page du manuscrit que l'ongle d'Angélique vient de marquer : *La Novice insatiable*, page 25, cinquième paragraphe...

— “Sœur Gasme lava le corps du guerrier blessé et elle sut que la vie s'échappait inexorablement de ses membres musclés, glissant sur la pente brûlante de la fièvre...”

— Celui-ci sortira cet automne, dis-je à l'oreille d'Angélique.

Fleur continue à réciter les phrases qu'elle connaît par cœur :

— “... elle s'aperçut soudain que l'ultime vestige de vitalité se trouvait concentré dans le sexe du moribond, comme dans l'attente d'un miracle. Sœur Gasme comprit et quitta son habit, ainsi que toutes ses peurs, pour se hisser sur ce dernier signe de vie et...”

— Très bien, Fleur, très bien. Et maintenant...

Angélique me fait signe que le jeu est fini.

— Vous ne me demandez pas un passage du *Harem de la sultane blonde* ? C'est de loin le roman que je préfère...

— Non, on va s'arrêter là. À chaque jour suffit sa peine. Ne bougez pas, je vous enlève le bandeau... Vous n'êtes pas mauvaise, dites-moi. Je vous laisse finir votre tableau, allez-y, on vous rejoint tout de suite.

— J'espère que tu vas me donner des explications ? demande

Angélique en la regardant s'éloigner.

Je lui raconte alors l'histoire de Fleur, du Greffier et du Faucon. À un détail près ; je ne lui dis pas que c'est mon ami qui a assassiné son frère, c'est une intuition que je préfère garder pour moi. Non, je lui parle de cet amour emprunté que vit le Greffier depuis des années, de la démente précoce de Fleur, des frais qu'il doit assumer pour la garder ici... et je finis par me taire.

— Tu es en train de me dire que cette femme est Queca Osmán Dendeiro ?

Je hoche la tête. Le vertige m'emporte, mais je hoche la tête. Elle me regarde attentivement. Si mon bobard a pris, elle va m'embrasser. Si elle n'est pas dupe, elle me donnera une gifle et je ne la reverrai jamais.

Elle me donne une gifle. Et puis elle m'embrasse.

— Pourquoi ?

— La gifle, c'est parce que tu n'as pas su me faire confiance. Tu me prenais pour l'un de ces vautours sans âme qui n'hésiteraient pas une seconde à publier cette histoire dans les journaux. Je ne suis pas comme ça. Et le baiser, c'est parce que je comprends maintenant le sens de tout ce que tu fais pour Queca. Tu as fait en sorte de publier ses manuscrits pour venir en aide à ton ami le Greffier. Et sous tes apparences de type sans vergogne, tu es un cœur, Poe. Le meilleur homme du monde.

Si c'est le cas, pourquoi est-ce que j'ai cette horrible impression d'être une blatte ?

Nous rejoignons les autres à la clairière, tandis que Fleur continue à peindre le néant de l'autre côté du chevalet. Elle semble se souvenir de quelque chose, tout à coup, et demande au Greffier d'aller montrer le domaine au détective et à ma fille à chat, devenue encore plus féline depuis notre conversation de tout à l'heure.

— C'est une très jolie femme, monsieur Poe, dit Fleur sans quitter sa toile des yeux. Et intelligente, ce qui ne gâche rien. Avez-vous bien fait de lui mentir ? Elle a cru que j'étais Queca. À mon avis, elle a besoin de le croire. Parce que votre petit jeu de tout à l'heure, c'était pas vraiment concluant, n'est-ce pas ? J'en déduis que Queca, c'est vous.

— Co-co-comment ? Vous, vous n'êtes plus... ?

— Plus du tout. Je ne suis pas folle, vous savez. Ce matin, tous mes souvenirs sont revenus d'un coup. J'ai su pour le Faucon, j'ai compris l'amour que le Greffier me porte depuis des années. Son visage s'illumine d'un sourire espiègle. Mais je ne lui ai encore rien dit. Je veux lui faire la surprise à l'heure de la sieste, vous comprenez ? Je promets de garder votre secret si vous gardez le mien...

Elle se lave les mains et me regarde. Le regard liquide est absent de

ses yeux mouillés d'une émotion nouvelle.

— Je vais faire du Greffier un homme heureux, monsieur Poe. Ne me demandez pas comment j'ai guéri, je l'ignore moi-même. Je sais seulement que ce matin un homme m'a rendu visite. Allez savoir comment il s'est débrouillé pour entrer si tôt. Nous avons discuté un moment, et soudain j'étais guérie.

Elle part chercher les autres et redevient la Fleur que je connais :

— Il m'a dit qu'il était l'un de vos amis, qu'il avait une dette envers vous. Et que maintenant vous êtes quittes.

Fleur s'en va et je fais le tour du chevalet pour contempler son tableau. Elle a peint un portrait extraordinaire de Dieu Jr.

La matinée s'écoule dans une placidité parfaite. Fleur continue de faire semblant, tout en m'adressant un clin d'œil de temps en temps. Angélique la traite avec douceur et même Arregui a l'air heureux. Il propose d'aller chercher de quoi manger au centre-ville pour pique-niquer dans le parc de la clinique. Tout le monde est enchanté et je décide de l'accompagner pour m'éclaircir un peu les idées.

— Alors t'as choisi de mentir, finalement ?

— J'ai choisi Angélique, c'est tout. Si je lui racontais la vérité, ça ne changerait rien pour elle. Mais ça changerait tout pour moi, tel que je me connais. Je ne supporterais pas d'avoir changé à ses yeux. En plus, ce serait trop con, Queca, c'est du passé. Elle est morte, mon pote ! Il reste deux bouquins à paraître bientôt, et puis ce sera fini. Il n'y en aura pas d'autre. Je reverserai tous les bénéfices à Fleur et au Greffier. J'ai bien assez pour moi avec les royalties des trois premiers.

Il se tait parce qu'il n'approuve pas mon mensonge. Mais il ne veut pas en rajouter, il sent bien que ce n'est pas le moment de me flageller. Il se gare en double file face à un snack en me laissant seul à l'intérieur de la voiture.

Mon téléphone sonne.

J'écoute attentivement ce que l'expert me dit au bout du fil, je lui réponds que non, ce n'était pas ce que je pensais et que je parlerai de sa précieuse collaboration à mon ami le Greffier.

Je raccroche et surveille le snack du coin de l'œil.

Arregui est en train de faire la queue.

J'ouvre la boîte à gants jusqu'à trouver ce que je cherche : l'arme du détective.

Je la range soigneusement dans ma besace. Fleur ne sera pas la seule à garder une grande nouvelle pour l'heure de la sieste.

Sauf que, dans son cas, c'est une bonne nouvelle.

Alors que moi, je viens d'apprendre une nouvelle consternante. Et merde.

AU CIEL, POINT DE BIÈRE

Le jour de tes trente-cinq ans, il y a toujours quelqu'un d'avisé pour te faire remarquer que ce n'est pas à un vieux singe qu'on apprend à faire des grimaces. Une phrase que tout le monde te répète à l'envi jusqu'à ce que ta mort leur coupe la chique. À les entendre, ce proverbe est l'essence même de la sagesse. Moi, ce que j'en dis, c'est que c'est une belle connerie.

Moi par exemple, vieux singe s'il en est, je viens d'apprendre en quelques heures un sacré paquet de nouvelles grimaces.

Par exemple, je viens d'apprendre qu'après avoir raconté à la femme que tu aimes – pour son bien – un mensonge énorme, partager avec elle une vérité importante qui n'a rien à voir avec ledit mensonge fait un bien fou, en plus de t'assurer de sa plus totale compréhension. Après le pique-nique, j'ai avoué à Angélique, dans un coin retiré du parc, mon véritable rôle dans la mort de Madeleine. Je n'ai pas eu à forcer mes larmes, et elle a parfaitement compris qu'il était plus urgent pour moi de parler à Dieu Jr plutôt que de partir avec elle rattraper le temps perdu.

Je viens d'apprendre aussi qu'il n'y a rien de tel qu'une bonne bagarre avec un type que tu ne peux pas blairer depuis des années pour te réconcilier avec lui. Quand j'ai appelé Jean Zébédée sur la ligne qu'il réserve aux discussions d'affaires, celle que m'a dégotée Némoto sur Internet, il ne s'est pas formalisé. Au contraire, quand je lui ai demandé si je pouvais les accompagner à l'émission de Dieu Jr, il m'a répondu qu'il enverrait un taxi me chercher pour qu'on arrive en groupe et qu'on puisse entrer sur le plateau en VIP.

Et je viens d'apprendre que quand tu fais partie des invités VIP on te conduit dans un salon de la mort, où t'attendent toutes les cigarettes et tous les alcools que tu n'oserais jamais imaginer. Et bien plus important encore, que tu n'entres pas à la télé par la même porte. Oubliés, les contrôles de sécurité à l'entrée et toutes les vulgarités réservées aux gens ordinaires. Quand tu fais partie du groupe sélect des invités qui accompagnent la vedette, personne n'ose fouiller ta besace.

Mais tout en apprenant ces nouvelles grimaces, j'ai compris que les gens peuvent changer d'habitudes, mais pas de phobies. Un génie de

la déco avait eu l'idée brillante de concevoir le plateau de l'émission spéciale en forme de croix. Quand Dieu Jr s'en aperçut, il fit un scandale apocalyptique, en menaçant de quitter les studios jusqu'à ce qu'un responsable désespéré trouve une solution d'urgence : annuler le JT du soir pour refaire à la dernière minute la décoration du plateau. Seul le leitmotiv principal du décor original fut conservé, à savoir de gigantesques lettres en néon qui composaient le mot RÉFLEXION.

L'émission commence dans moins d'une heure. Dans le salon VIP, je croise plusieurs "journalistes" qui se préparent pour le show de ce soir. Parmi eux, quelques survivants de l'émission d'il y a trois ans, à côté de personnalités qui n'étaient pas assez connues à l'époque pour y participer. Ils arpencent le salon de long en large, l'air sceptique, mais dès qu'ils passent la porte de la loge de Dieu Jr, qui leur montre sans doute quelques-uns de ses meilleurs tours, une expression de profond étonnement se lit sur leur visage. Quand ils s'en reviennent au salon, ils trépignent d'impatience. Une voix donne l'ordre de ne plus déranger la vedette, qui souhaite se concentrer avant le début de l'émission.

Je décide de ne pas me sentir concerné par cet ordre et entre dans la loge. Une maquilleuse s'occupe de mon ami, elle fait les dernières retouches. On a coiffé Dieu Jr d'une perruque aux tempes poivre et sel. Il porte une tunique noire passablement élégante.

— Salut, Poe. Et toi, force pas sur le maquillage, je vais finir par ressembler à une escort de luxe si tu continues. Tu peux nous laisser, ma poulette, c'est ça, merci beau cul.

La maquilleuse sort de la pièce et Dieu Jr suit son postérieur des yeux avec un délice manifeste. Puis il trouve une autre occasion de se délecter en me voyant sortir de ma besace une bouteille de bourbon et deux verres.

— Dans le frigo, y a assez de glaçons pour faire couler le *Titanic*, Poe. C'est toi qui sers ? Je suis hyper content de te voir. Mais grave. Sans toi, bordel, j'aurais jamais réussi.

— Je suis sûr que si. Tu aurais trouvé un autre moyen, c'est tout. Je crois que tu te sous-estimes.

Je pose sur la table deux verres remplis à ras bord d'un liquide ambré. On s'affale dans nos fauteuils pour trinquer. Il me raconte que l'émission suscite la curiosité du monde entier. Elle va être retransmise en direct sur les principales chaînes européennes, mais aussi en Asie et en Amérique du Sud. De prestigieuses chaînes de télévision des États-Unis viennent d'en acheter les droits pour diffuser un résumé. Il est au comble du bonheur.

— Mais tu n'as pas le trac ? Parce que la dernière fois que tu es passé à la télé, putain...

— J'étais trop un même en fait. Mais depuis j'ai grandi. C'est pas

comme si j'avais passé trois ans à me déguiser en poissonnier chinois, si tu vois ce que je veux dire. Ça c'était juste le temps de débarquer ici, mais avant j'étais en Inde, man. Avec les fakirs, les gourous et tout. Ces gens-là savent grave de trucs, Poe, c'était énorme...

On trinque encore une fois, et je remplis nos verres.

— Dis-moi un truc, Dieu Jr. C'est en Inde que tu as appris le don d'ubiquité ?

— Je pige trop pas ce que tu racontes.

— T'inquiète, je vais t'expliquer. Hier soir, je relisais les rapports de la police à propos des crimes. Les psys appellent ça la "thérapie occupationnelle". Bref, je survolais le document sur la mort du Roquet, machinalement, puisque c'est moi qui ai trouvé le cadavre. Je pouvais pas imaginer que j'allais trouver quoi que ce soit de nouveau, tu vois. Et pourtant, bam ! Je tombe sur un truc que j'avais pas imaginé. Il est mort parce qu'on l'a forcé à bouffer de la viande hachée mélangée à un mix de verre pilé et de copeaux de métal. Et ils ont trouvé un copeau recouvert de peinture jaune. Jaune canari. Du coup, j'ai empêché un gars de la police scientifique de fermer l'œil cette nuit, et il m'a balancé le résultat tout à l'heure : le verre était un verre spécialement conçu pour conserver la température. Ils ont réussi à reconstituer une partie du couvercle en assemblant les copeaux qui restaient, et tu sais ce qu'ils ont vu apparaître, les mecs ? La gueule de Titi. Tu comprends mieux maintenant pourquoi je m'étonne. Si j'ai bien compris, tu étais encore à Toulouse lundi. Alors que tu assassinais au même moment le Roquet à Madrid.

Il avale une gorgée avant de répondre.

— Et qu'est-ce que ça prouve ?

— Pour les flics, rien sans doute. Mais pour moi, c'est la preuve que tu t'es servi de moi et que depuis le début c'est toi l'auteur de tous ces crimes.

— Putain, Poe, mais c'étaient pas des gens, c'étaient des sous-hommes, des enfoirés de canailles ! Tu le disais toi-même.

Je sors le pistolet de ma besace et j'enlève le cran de sûreté :

— Je veux la vérité, Dieu Jr. Je crois que je l'ai devinée, mais je veux l'entendre de ta bouche...

Il prend une nouvelle gorgée de bourbon, la fait tourner un instant sur son palais puis pose son verre sur la table.

— Tu vas pas kiffer, je te préviens.

— Parce que tu crois que j'ai kiffé de te voir débarquer chez moi complètement bourré, puant le gin avec du sang plein les mains ? Tu crois que j'ai apprécié ton faux numéro du pote qu'on avait frappé à mort et qu'il fallait aider à tout prix à sortir du pays ? Qu'est-ce qui t'a pris d'ailleurs, ton plan marchait pas bien, t'as été obligé d'improviser ?

— C'était à peu près ça, oui. En fait je savais que tu allais te mettre en quatre pour prouver mon innocence, grave. Et je savais que tu finirais par te foutre dans la merde, comme d'hab. J'avais pensé m'incruster chez toi au bon moment, je t'ai toujours pas rendu les clés, rappelle-toi, et puis planquer les souvenirs que j'ai gardés des morts direct dans ton appart...

— Ceux qu'on a trouvés chez Madeleine ?

— Oui. J'imaginai que tu devais avoir quelques alibis dans le lot, mais j'ai tout fait pour qu'on ne puisse pas déterminer précisément l'heure de la mort de ces enflures. Je me suis dit : de toute façon, qui ira croire sur parole une épave comme toi, à moitié alcool... Le truc que j'avais pas prévu par contre, c'est cette dinde d'Angélique. Quand elle est apparue dans ta life, tu es tombé raide dingue et tu passais tout ton temps avec elle. C'était plus possible de te faire passer pour le pote assoiffé de vengeance qui pète un câble et se met à tuer...

— Et c'est là que tu as pensé à Madeleine...

Je remplis nos deux verres sans baisser mon arme.

— Au début je voulais seulement t'avouer que c'était elle la meurtrière. Je voulais te dire ça à notre arrivée à Toulouse. Mais j'ai même pas eu besoin ! Cette débile a appelé toute seule à la radio, tu sais pendant cette émission qu'on écoutait dans ta caisse pendant que je faisais semblant de dormir. Je t'ai vu noter le numéro de la radio sur ton calepin. Alors je me suis dit que tu allais la retrouver. Tu sais que tu es bon ? Tu es très fort, Poe.

— Mais comment as-tu réussi à la convaincre de tuer Cessez ?

— Elle avait envoyé grave de mails à Peter pour essayer de me retrouver. C'était trop simple en fait. Je lui ai écrit pour lui dire que j'allais me tirer une balle. Je lui ai dit que j'avais pas réussi à me venger au final, parce que la vraie responsable de tout le bordel était cette connasse de Tapéla Cessez. Dans le mail, je lui décrivais en détail mon délire pour me venger d'elle, et voilà. Elle l'a fait, quoi ! Trop simple en vérité. Elle était comme une folle, personne n'aurait pu l'arrêter. Et ensuite, j'avais plus qu'à me gratter les couilles, vu que tu as tué Madeleine à ma place.

Je suis sidéré, mais je me reprends vite :

— Tu étais là-bas, toi aussi ? Prêt à tirer sur elle au cas où, pour boucler la boucle qui te permettait de te repointer la gueule enfarinée, en victime innocente de toutes ces attaques injustes...

Il me propose de trinquer encore une fois. Je fais non de la tête, mais je lève mon verre quand même.

— Tu comptes me tuer, Poe ? Selon ton code de l'honneur, c'est ce qu'il faut faire. Mais ce serait trop con, tu ne vas pas le faire. Putain, man, tu gagnes de la thune, t'es à fond avec cette meuf, tu te détestes un peu moins qu'avant... Te prends pas la tête ! Tu vas pas tout foutre

en l'air pour des bouffons de journalistes, un flic enculé de sa race et un trav' romantique ?

— Elle t'aimait, enfoiré. Elle a tué pour toi. Elle s'est fait tuer pour toi.

— C'est ce qui arrive quand on tombe amoureux d'un être supérieur. Tu peux pas me dénoncer, de toute façon. Tu as le thermos, mais sur les caméras de télésurveillance de la station-service, c'est toi qui apparais, toi qui l'achètes. Moi, on ne me voit nulle part !

J'avale la dernière gorgée de bourbon qui reste dans mon verre. Il est temps de me lever. Je range l'arme dans ma besace et allume une cigarette. Il vide son verre d'un trait puis le repose sur la table.

— J'ai un service à te demander, Dieu Jr. Fais foirer toutes les béatifications et canonisations futures de saint Poe, je te prie. Je n'ai rien à foutre au Ciel s'il est plein de salauds de ton espèce...

— Tu serais viré à l'entrée, Poe. En plus je t'ai raconté des mythos : en fait au Ciel il n'y a jamais eu de Kro.

— Je m'en doutais. En revanche tu n'as pas tort sur un point : je ne vais pas me donner la peine de te dénoncer. Tu n'irais pas au tribunal de toute façon. Et je ne vais pas te tuer, ou du moins pas tout de suite. Je préfère foutre en l'air ta réapparition triomphale et te couvrir de merde devant des milliers de téléspectateurs.

— Et comment tu comptes t'y prendre, je peux savoir ?

— Les verres que je t'ai servis étaient bourrés de laxatif. Essaie un peu de léviter, tu vas voir.

— T'es pas si malin qu'on pourrait le croire. J'y ai pensé, figure-toi, et j'ai pris soin d'échanger nos verres. Si tu pars tout de suite, tu pourras peut-être arriver aux chiottes à temps. Et serre ton putain de trou de balle, il n'est pas question que tu en foutes partout dans le salon VIP...

Mes tripes me disent qu'il dit vrai, il me reste peu de temps. Je lui arrache sa perruque, saisis mon briquet et fous le feu à ses faux cheveux. La perruque finit de cramer par terre comme une charogne animale.

— Si c'est tout ce que tu peux me faire, vas-y... me provoque-t-il.

Je le laisse parler. Mais je ne l'écoute plus, car je suis en train de courir vers la réception, où je pique son taxi à un vieux présentateur de jeux télévisés qui ne discute même pas de peur que je le défrise. Le taxi me jette un regard inquiet, mais un billet de 50 parvient à le convaincre d'oublier toutes ses questions et de foncer me déposer au bar le plus proche.

Je me sens creux, vide et affaibli quand je sors des toilettes du bar après une catharsis intestinale de quinze minutes. C'est bourré de monde et les gens sont massés devant les écrans géants. Pourtant il n'y

a pas de match ce soir, seulement le show de Dieu Jr. Je commande une bière au comptoir et j'observe. Ils lui ont trouvé une perruque acajou qui fait un peu matrone de feuilleton mexicain, en tout cas qui ne colle pas du tout à son image de messie postmoderne. Mais il irradie, le salaud. Les sept survivants de sa vengeance ont l'air de l'adorer et parlent de lui avec extase. Le pire, c'est que les autres aussi. Le repentir pour les excès d'information qu'ils ont commis passe au second plan derrière l'adoration qu'ils manifestent quand ils s'adressent à lui. J'imagine qu'il a dû leur faire quelques miracles en privé, à eux aussi. Chorizo, présentateur vedette de l'émission, nous rappelle qu'elle est diffusée en direct aux quatre coins de la planète et annonce ce que nous allons voir :

— La vérité, une vérité incroyable qui peut changer à jamais le cours de l'Histoire. Et je parle de l'humanité tout entière. Ce soir, pour nous accompagner sur le plateau, douze huissiers de justice vont nous certifier que ce que vous ne manquerez pas de voir dans quelques minutes n'est pas le fruit de trucages ni d'effets spéciaux, mais d'authentiques miracles, chers téléspectateurs. Des miracles en direct, pour vous ce soir !

Dieu Jr semble serein, maître de la situation.

J'ai une preuve contre lui, ça vient de me revenir. Une preuve qui pourrait bien le compromettre. C'est ça le problème quand on improvise, on ne peut pas tout contrôler, pas dans les moindres détails. La preuve : cette tunique imprégnée du sang de George Trotard que Dieu Jr portait quand il a débarqué chez moi bourré comme un coing.

Je compose le numéro d'Angélique sur le clavier de mon portable, lui demande de me mettre la tunique de côté pour que je passe la prendre chez elle. Elle m'interrompt, complètement stressée :

— Écoute-moi, Poe, j'étais justement en train de t'appeler pour te dire que la tunique a disparu. J'ai retourné tout l'appart, et elle n'est plus là... C'est à n'y rien comprendre !

Je promets de lui expliquer tout plus tard, lui envoie un baiser et raccroche. À la télé, Dieu Jr sourit comme s'il avait été témoin de notre conversation. Le fils de pute. Il feint une humilité que seuls les hommes extrêmement puissants peuvent se permettre, et ces abrutis de journalistes lui servent la soupe en riant à toutes ses blagues. Les spectateurs appellent pour lui témoigner leur soutien, et quand Chorizo revient à la charge avec de nouveaux éloges, Dieu Jr le coupe en plein élan :

— Merci pour ces compliments, mais ce ne sont que des mots. Ici nous sommes à la télévision et les gens ne se contentent pas de paroles, ils veulent des preuves. Et des preuves, ils vont en avoir.

Il vient se placer au centre du plateau. Sans vaciller, il déclare :

— Le mieux, ce serait de commencer là où on s'est arrêté il y a trois ans, par un truc facile, dans ce genre...

Il ferme les yeux et entre en lévitation. Les caméras montrent sous tous les angles imaginables qu'il n'y a pas de corde, ni aucune espèce d'appareil pour le soulever. Dieu Jr flotte à trois mètres du sol et tourne sur lui-même lentement. Il a les bras ouverts, les paumes tournées vers le ciel. Les murmures de stupéfaction laissent place aux applaudissements dans un fondu parfait. Le silence revient quand il se met à parler, toujours suspendu en l'air :

— Bon, ça c'est juste un échantillon, une toute petite démonstration de ce que...

Il s'interrompt d'un seul coup. Son visage a viré au vert et on le voit plisser les yeux. Son micro sans fil capte un grondement lointain qui vient de ses entrailles. Des spasmes le secouent tout entier, il se met à crier :

— Sa mère... fils de pute, salopard d'enculé de merde, enfoiré de Poe, va te faire foutre... !

Il n'a pas le temps d'ajouter grand-chose car il perd totalement le contrôle et commence à tourner à toute vitesse sur lui-même, tandis que je me félicite d'avoir versé du laxatif dans les deux verres de bourbon au cas où il se douterait de quelque chose. Dieu Jr tourne de plus en plus vite, et lâche des pets qui résonnent et bien d'autres bruits du même acabit, comme je le faisais tout à l'heure dans les toilettes. Sa rotation s'accélère, il oscille maintenant avec violence avant de s'éjecter comme une fusée incontrôlable sur l'énorme "X" clignotant du mot RÉFLEXION, les bras et les jambes ouverts comme une réplique humaine de la lettre géante. Il s'électrocute contre le néon et l'incendie gagne la salle, les autres lettres tombent sur les invités et, là, l'image s'interrompt, alors que les bruits de panique continuent, les cris désespérés, les cris de douleurs les cris qui disent que Dieu Jr vient de mourir, que le dernier fils de Dieu vient de mourir sous nos yeux.

Ensuite, le néant.

Le patron du bar allume la radio, et nous écoutons tous la narration du chaos, le décompte encore provisoire des morts et la seule certitude pour l'heure : le cadavre de Dieu Jr a disparu. Je devrais lever mon verre. Je devrais payer ma tournée. Offrir une tournée générale, même.

Mais je suis déjà dans la rue. Je marche en direction du centre-ville. Ça fait une trotte, plusieurs kilomètres. Mais je ne suis pas pressé.

ÉPILOGUE

— Vous m'avez eu, Terry, avec un sourire, un signe de tête, un geste de la main, quelques verres dans un bar discret. C'était charmant tant que ça durait. Salut, amigo. Je ne vous dirai pas adieu.

RAYMOND CHANDLER, *The Long Goodbye*⁴.

⁴. Traduction de Henri Robillot et Jeanine Hérisson. Paris, Gallimard, 1992, p. 462. (N.d.T.)

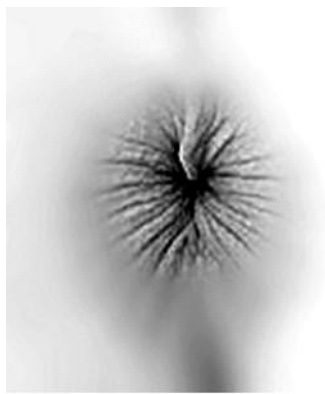
QUAND CELA AVAIT UN SENS

Jamais je n'ai autant regardé la télévision que ces derniers jours. Reclus chez moi, je tente désespérément de comprendre le sens des derniers événements et de décoder les sentiments qu'ils m'inspirent. Je ne saurai jamais si Dieu Jr a perdu le contrôle à cause des laxatifs que je lui ai fait boire. Qui sait, il a peut-être cru trop fort à ses tours de fakir. Peut-être que le karma existe, après tout.

Angélique respecte ma douleur. Elle sait que je viens de perdre un ami. Elle passe parfois le soir m'apporter quelques bières et de quoi manger. Je ne lui ai pas raconté toute l'histoire, plus rien ne presse maintenant, je lui expliquerai tout quand j'arriverai à y voir plus clair.

Le Greffier ne se laisse pas impressionner par mes barricades. Il a l'habitude de les enjamber, depuis le temps. Il vient de temps en temps, quand ça lui chante, mais le pauvre est à peine moins malheureux que moi. Il y a deux jours, au moment où Dieu Jr mourait électrocuté sur un X gigantesque, Fleur s'est égarée de nouveau dans les méandres de son esprit. Mon ami l'a pris avec philosophie. Et pas mal d'alcool fort, je dois dire.

Le plus triste dans cette histoire, c'est que la mort de Dieu Jr lui a permis de réaliser son rêve. Ce rêve imbécile pour lequel il n'a pas hésité à tuer, à torturer et à manipuler tous ceux qui l'aimaient. À la télé, toutes les chaînes rendent hommage à sa figure de "martyr" et à son message inspiré du maître de la série *Kung Fu*. De la planète tout entière surgissent des témoignages qui relatent des milliers de miracles qu'il aurait accomplis, et cette vieille secte née le jour du Sermon de la Montagne russe, au parc d'attractions, se ramifie et se développe de jour en jour. Peter, en dépit du lourd chagrin qui courbe ses épaules, a pris la tête d'une avant-garde de fidèles de Dieu Jr qui affirment avoir vu la véritable face de Dieu. Sur les tee-shirts qui inondent les vitrines et les marchés du monde entier, de Tokyo à la Terre de Feu, la face de Dieu est représentée à peu près comme ceci :



Peter me rendit visite le lendemain de l'incendie du studio de télévision. Il m'évitait ainsi une sortie que je repoussais de toutes mes forces mais que je me sentais tenu de faire. Il était sincèrement abattu, mais allait consacrer sa vie entière ainsi que tous les bénéfices générés par The Rocker Fish à la diffusion de l'image de Dieu Jr. André avait donné son accord, et Jacques Zébédée les suivait.

Jean était mort sur le plateau, près des sept journalistes qui avaient réchappé à la vengeance de Dieu Jr. Il paraît qu'en voulant fuir l'incendie il s'était pris dans un câble et s'était étranglé par hasard. J'avais beau être le Judas de Dieu Jr, c'était son disciple le plus cher qui était mort de l'avoir trahi. Finalement, le dernier fils de Dieu avait tout gagné en perdant la vie.

À la télé, les prophètes de la nouvelle religion ne cessent d'affluer. Quand tu les écoutes parler, tu te rends compte qu'ils sont fanatiquement convaincus de leur mission. Et certains ne manquent pas d'air. À Cuenca, un certain Serge Vera affirme pouvoir guérir l'âme de n'importe quelle jeune fille, quels que soient ses péchés, si on l'autorise à la tripoter un quart d'heure dans le noir complet. À Murcia, un illuminé répondant au nom de Tristan récolte des fonds pour financer la canonisation de Tapéla Cessez.

La conférence épiscopale a émis un communiqué neutre où elle évite soigneusement de se prononcer sur la possible nature divine de Dieu Jr. Quelques heures plus tard cependant, le Vatican annonçait qu'il allait recevoir le représentant de ses fidèles, c'est-à-dire Peter, afin d'étudier les derniers événements et d'entamer des discussions autour de son intégration éventuelle dans les rangs de l'Église. Le Greffier me raconta de son côté qu'un dispositif de surveillance avait dû être déployé autour de la tombe de Madeleine, parce que des fanatiques avaient tenté de la profaner. À leurs yeux, elle était

responsable du calvaire du nouveau messie.

Arregui complète l'information que le Greffier a oublié de me donner, sonné comme il est par la guérison miraculeuse de Fleur suivie de sa rechute fulgurante. On dirait que le mystère du cadavre disparu de Dieu Jr est éclairci : un agent de sécurité de la télévision affirme avoir vu, immédiatement après les faits, un géant habillé en chauffeur emporter le corps, sous un torrent d'insultes proférées à son encounter par une femme élégante qui semblait très en colère. Un autre employé est certain d'avoir aperçu une limousine blanche garée sur le parking de la chaîne. Les deux hommes se sont rétractés dès le lendemain, quand ils furent convoqués au commissariat pour témoigner. Ils prétendirent que ce qu'ils avaient cru voir n'était qu'une série d'hallucinations provoquées par la fumée.

Ce qui m'indigne, personnellement, c'est que même si je sais que cette ferveur mondiale finira par s'apaiser, le temps ne pourra rien pour le nom de Madeleine. Il est sali à jamais. L'histoire et la légende pareront Dieu Jr de toutes les vertus, surtout de celles qu'il n'a jamais eues, et laisseront ses crimes dans l'ombre. Mais la mémoire de Madeleine portera toujours le stigmate d'une série de meurtres que Dieu Jr planifia dans les moindres détails et perpétra avec la plus grande cruauté. Arregui et le Greffier n'ont pas tort de me répéter que Madeleine était loin d'être une sainte et qu'elle a tué de façon tout aussi cruelle Tapéla Cessez. Cela ne change rien. Je leur ai raconté ce qui s'est passé dans la loge. Ils savent tout de la vengeance tortueuse de Dieu Jr, une mise en scène digne de la presse à scandale, en plus hard. Une opération dont chaque étape a été calculée au millimètre pour obtenir l'effet désiré.

Dieu Jr ne fit qu'une seule erreur. Elle lui a coûté la vie.

Mais je suppose que ce n'était pas cher payé, si ce prix lui permettait de surpasser enfin son frère.

— Si ça peut te consoler, il n'a pas pu savourer son succès de son vivant. C'est pas rien déjà, Poe, me dit le Greffier. Il a peut-être relégué le Christ au second plan, mais il est mort depuis deux jours, le mec.

Arregui semble être du même avis.

J'ai beau réfléchir, ma vision dispersée n'arrive pas à réunir assez de détails pour m'offrir une vue générale des événements. Je pense, je pense, je pense inlassablement.

La phrase du Greffier m'empêche de fermer l'œil.

Et je me réveille en pensant que nous sommes le troisième jour.

Ça doit être une erreur. Ou un accès de paranoïa.

Je deviens fou, si ça se trouve.

Je compte les allumettes, toute une poignée, mais au moment de connaître le verdict je les balaie de la table d'un revers de main.

Au diable les allumettes.

Il est temps de me planter à mon compte.

Je finis de me réveiller sous une douche glacée, je m'habille, attrape ma besace et sors dans la rue. Le soleil travaille comme un forçat depuis l'aube. Pas de taxi à la ronde, tant pis, j'irai à pied. Arrivé à la poissonnerie de Peter, la jeune femme un peu moins clonique que les autres puisqu'elle sourit quand je passe la porte m'informe que son chef se trouve actuellement à l'étranger. Il est parti au Vatican pour un entretien avec le pape.

Tant mieux. Je ne voudrais pas forcer Peter à renier pour la troisième fois son maître.

Ce n'est pas lui que je cherche, dis-je à la jeune femme, en réalité je viens pour un renseignement. Pas grand-chose, non, juste une adresse en fait. Elle hésite mais finit par disparaître et je la vois revenir avec l'information que je cherchais.

Je ne m'attendais pas à ce que ce soit aussi simple. Ça m'effraie presque.

Tout se passe comme si je n'étais pas le premier à être venu chercher ce matin l'adresse d'un poissonnier chinois petit et bien en chair.

Je repars en courant, en glissant sur les pavés, je dévale les rues pentues du quartier de Lavapiés. Il faut coûte que coûte que j'arrive en premier.

C'est un bloc d'immeubles comme tant d'autres, une *corrala* typique du quartier, dont la façade a été ravalée à la hâte pour satisfaire aux normes sanitaires de la municipalité. À peine arrivé à la porte d'entrée, je tombe sur Arregui.

— Je vois que tu es arrivé à la même conclusion que moi, Poe.

— C'est impossible. On doit faire fausse route, Arregui. Ce serait le comble. Même pour lui.

— Alors qu'est-ce que tu fous là ? Et le pistolet que tu m'as piqué l'autre jour dans la voiture, là, celui qui dépasse de ton sac, il sert à quoi ?

— OK, je me rends. T'as raison sur toute la ligne. Après tout ce qu'il a fait, ce serait juste un dernier revirement, un clin d'œil pour ne rien lâcher dans sa compète absurde avec son frère.

— Et nous sommes le troisième jour, Poe. Si tout ce bordel n'était qu'une mise en scène pour mourir en direct sous les caméras du monde entier, aujourd'hui, ce serait le meilleur moment pour

ressusciter...

Il sonne au premier et de sa voix de flic, celle qu'il sait prendre quand ça l'arrange, il intime l'ordre de nous ouvrir la porte à une brave dame de l'immeuble. Nous gravissons les escaliers la main sur nos armes chargées, prêts à tirer. Le mois d'août a chassé de Madrid les trois quarts de l'immeuble, et l'on ne voit pas de linge sécher sur les cordes qui s'enchevêtrent le long des parois de la cour intérieure. Plus d'hésitation cette fois : si nous sommes dans le vrai, Arregui et moi, s'il s'avère que le massacre de samedi soir n'est qu'une nouvelle mise en scène de Dieu Jr pour devenir célèbre, si d'aventure nous le trouvons vivant sous son déguisement de Chinois quand nous ouvrirons la porte du 5^e C, je jure de l'étrangler de mes propres mains. Je me fous totalement des conséquences. Nous n'avons pas besoin d'en parler, je vois dans les yeux du détective qu'il a pris la même résolution. Il vaudrait mieux pour Dieu Jr qu'il soit effectivement mort crucifié sur un X en néon.

Soudain, un coup de feu.

Deux.

Trois.

Nous volons littéralement à travers les étages, une seule porte s'ouvre à notre passage pour se refermer aussitôt. Un voisin plus prudent que curieux.

Une odeur de poudre flotte sur le pas de la porte.

La porte du 5^e C se trouve grande ouverte.

Et c'est le Greffier qui en sort, l'arme du Kosovar à la main.

Il n'a pas l'air étonné de nous trouver là.

— Allez-y, entrez. À mon avis il a son compte, même son paternel ne pourrait plus le ressusciter.

Par la porte ouverte, j'aperçois des orteils qui dépassent d'une paire de sandales et une mare de sang rouge qui se prend pour un lac.

Nous descendons les escaliers sans mot dire. Personne ne cherche à nous arrêter.

Nous remontons en silence la rue Ave María, jusqu'à ce qu'Arregui nous dise :

— Je sais pas vous, mais moi, j'ai la dalle. Je connais un petit restau de fruits de mer dans le coin où la bouffe est divine.

— Fais pas chier, Arregui, emmène-nous dans un restau athée, lui fait savoir le Greffier. Et je me garde bien de rejeter son objection.

Le temps de trouver un autre bistrot, je demande au greffier quel jour nous sommes. Il consulte son portable et m'annonce une date que je ne retiens pas. C'est la date qui figurait sur la nécro qui annonçait avant l'heure la mort de Dieu Jr.

Madrid offre toujours à ses amants, dans les saisons extrêmes, un

jour miraculeusement déplacé.

Un lundi d'hiver tiède et inattendu, avec son ciel bleu limpide, nous empêche de nous entre-tuer à l'arrêt de bus alors que le froid déchaînait nos rancœurs.

Et par la même grâce, quand l'été brûle à en devenir coupant, quand tu crois voir les piscines se transformer en de gigantesques marmites de soupe humaine, Madrid te fait cadeau d'un jour comme celui-ci : frais, sans nuages, avec une brise ténue comme nos plus beaux souvenirs.

La météo doit y être pour quelque chose.

À moins qu'à eux deux, le Greffier et Arregui n'aient plus d'influence dans les hautes sphères que ce que je pensais. Parce que le parc de la clinique ressemble à une scène de noces dans un film anglais, avec ses tonnelles fleuries, ses tables élégantes et sa foule d'invités paisibles aux tenues raffinées. De toute façon, pour arracher en moins de dix jours les permis nécessaires (qui furent plus nombreux dans ce cas précis), il faut au moins pouvoir compter sur un pote de fac devenu ministre.

Le Greffier ne ressemble pas au Greffier. Il porte un sobre costume noir qui lui donne facilement dix kilos – et autant d'années – de moins. Mais paradoxalement, c'est maintenant que je le vois paraître si jeune que je réalise que mon ami prend de l'âge. C'est peut-être ce manque d'assurance réjouit qu'il contient à grand-peine, ou alors le remords qui affleure derrière sa joie récente, quand il se demande pourquoi il n'a pas épousé Fleur avant.

Ça peut avoir l'air cliché comme ça, mais Fleur rayonne de bonheur. Telle une petite fille sur une balançoire qui l'emporterait de l'oubli vers le futur, elle se balance, les jambes en avant, comme si elle savait. Mais j'ai cherché vainement dans ses yeux l'éclat lucide de l'autre jour, quand sa guérison éclair l'avait sortie un instant des limbes avant de la replonger dans l'inexorable jeu de piste de son esprit. Fleur, qui a passé vingt ans à porter une robe blanche, a choisi pour son mariage une robe beige qui met en valeur sa beauté hors du temps.

Angélique, qui garde pour elle ses questions parce qu'elle sait qu'elles me blesseraient encore, remplit à la perfection son double rôle de témoin et de demoiselle d'honneur. Et pourtant elle n'est pas du genre à croire à ce genre de cérémonie.

Moi non plus. C'est sans doute pour cela que je suis le témoin idéal : je peux savourer le bonheur de mes amis sans espérer la même chose en retour.

Elle porte une robe verte qui tient du miracle, car elle révèle un goût parfait tout en accélérant mon pouls dans toutes les parties du corps où l'on peut le sentir battre.

Je sors un objet de mon inhabituelle veste de costume et le place entre les mains d'Angélique. Un petit carnet Moleskine où j'écrivais ces derniers jours un manuel d'instructions insuffisantes pour comprendre une fille à chat.

Je lui murmure qu'on pourrait peut-être écrire la fin à deux mains et elle me répond :

— Je préfère le vivre page à page. C'est plus sympa, non ?

Arregui a l'air presque heureux pour une fois. Ce qui est déjà pas mal, le connaissant. Les autres convives ne sont pas en reste, et même s'ils viennent pour la plupart de l'hôpital psychiatrique de Fleur, ils rivalisent de raffinement. Avec un bon costume et des chaussures correctes, il est impossible de distinguer un malade d'un chef de gouvernement. Peut-être que la différence n'est pas si grande après tout.

L'associé d'Arregui, le petit Maxime Legrand, est de la partie. Il se tient près de sa secrétaire, dont il est très amoureux, ça crève les yeux, et qui l'aime en retour. Miss Zarzuela resplendit dans une robe rétro des années 1950. L'agent Cepero porte à chaque pied une chaussette de couleur différente, qu'il a pris soin d'assortir à sa cravate bicolore. Luis B. porte un bandeau sur l'œil, qu'il a gardé en souvenir de la dernière répétition de son nouveau groupe de rock.

Arregui me prend à part au moment des derniers préparatifs.

— Écoute-moi bien, Poe. Pour un amateur, tu ne t'en es vraiment pas mal tiré...

— Comme tu dis. Il m'a suffi de laisser mourir seize personnes pour arriver aux conclusions correctes. J'ai dû battre un genre de record, sur ce coup-là.

— Je parle sérieusement, Poe. Quand tu en auras marre d'écrire tes conneries, ou si tu recommences à ne plus pouvoir te regarder en face, bref quand tu sentiras qu'il est temps d'occuper ta tronche à penser à quelque chose d'utile, passe-moi un coup de fil. On serait ravis d'avoir un collaborateur de ta trempe à l'agence.

Il s'éloigne et je réfléchis un moment, le dos appuyé contre l'arbre.

Et pourquoi pas ?

Pourquoi ne pas écrire sans masques et sans parachutes ? Écrire simplement les histoires qui m'arrivent. Il y aura toujours des gens pour prétendre que j'ai une imagination délirante, mais je m'en fous.

Pourquoi ne pas faire de temps en temps le détective, et écrire le reste du jour la véritable histoire de Dieu Jr ? Personne ne me croira, mais au fond, je m'en fous.

Des murmures de l'autre côté du tronc m'indiquent que les futurs

mariés ont fait une escapade avant le début de la cérémonie. Je devrais m'éloigner, mais je commence à m'entraîner à mon nouveau job à mi-temps, autrement dit c'est le fouineur qui est en moi qui l'emporte et j'écoute attentivement ce qu'ils se murmurent entre deux baisers :

— C'est dommage que ton frère n'ait pas pu venir à notre mariage, mon Faucon chéri, dit Fleur. Tu sais, il faut que je t'avoue quelque chose.

— Rien ne t'y oblige.

— Non, mais j'y tiens. Pendant toutes tes années d'absence, eh bien je... J'ai couché avec le Greffier quelquefois. C'est un homme tendre et passionné. Si tu veux annuler le mariage, je comprendrais.

— J'attends ce jour depuis si longtemps, Fleur. On n'annule rien du tout. Ça ne sortira pas de la famille, pas vrai ?

— Alors promets-moi que tu ne t'en iras plus jamais, Faucon.

— Je te le promets, Fleur, je te le promets.

Ces arbres centenaires doivent exhaler une espèce de résine lacrymogène, j'imagine. Parce que je suis pas du genre à pleurer, pas comme ça.

Je retourne avec le groupe. Quand la cérémonie commence, j'attrape Angélique par la taille et la serre fort contre moi. L'adjoint au maire n'a pas l'air très à l'aise, mais il remplit tant bien que mal sa fonction. Je me demande ce qu'Arregui ou le Greffier ont pu trouver sur lui qui l'oblige à célébrer ce mariage civil entre un policier à l'automne de sa vie et une malade au printemps de sa démence.

Une fois passée l'averse de riz, nous partons prendre l'apéritif pendant qu'on sert à table les premiers plats du banquet. Queca Osmán Dendeiro peut se permettre ce luxe. Elle peut s'en permettre bien d'autres, d'ailleurs.

Comme cet orchestre où Luis B. s'incrute à la force des poignets. Après la valse de rigueur, suivie d'une autre exécutée par simple vice, il devient évident que mon vieux compagnon de route a pris les rennes du groupe, parce que les bongos démarrent et les musiciens enchaînent avec les premiers accords d'un rock endiable.

Sympathy for the Devil. Je l'aurais parié.

Luis B. se prend pour Jagger. Il nous avertit qu'il a volé l'âme et la foi de beaucoup d'hommes.

Je me ressers un verre, explique à Angélique que je dois filer aux toilettes et m'éloigne en direction du parking. Ça fait un bout de chemin, en fait.

La butte du parc amortit le son, mais j'entends encore la voix de Luis parler de Jésus et de Pilate. Deux façons différentes de raconter la même histoire.

Je m'approche de la limousine blanche. La manche d'un costume

immaculé dépasse de la vitre baissée, et une main balance discrètement au rythme de la musique. La chanson ne vient plus de l'orchestre, mais de l'équipement stéréo de la voiture de luxe.

Et je me demande si j'ai jamais su son nom, en fin de compte. N'ai-je été qu'une pièce de plus dans son jeu ?

— Salut, George.

— Bonjour, Poe. Montez, je vous prie.

Il a la même élégance que d'habitude, parle d'un ton enjoué. Et pourtant je devine une tristesse au fond de ses yeux. Klaus n'occupe pas le siège du chauffeur, il est debout à côté de la limousine, le regard perdu vers les voitures qui passent à toute vitesse sur l'autoroute.

— Toutes mes condoléances, George. Je sais que vous teniez beaucoup à ce petit psychopathe.

Il me sert un verre et se met à parler, sans me regarder :

— C'est une histoire vieille comme le monde, Poe. Il y a des choses que rien ne peut acheter. Quand il était petit, je faisais tout pour qu'il m'apprécie. Mais mes efforts n'ont servi à rien, il était obnubilé par son père. Un père qui n'a jamais demandé à voir son fils, qui ne s'est jamais donné la peine de prendre de ses nouvelles ! J'ai bien vu que cette soif de célébrité lui faisait perdre la tête. Mais Mariah... Je crois vous l'avoir dit, une mère est une mère. Qu'elle soit riche et puissante ne change rien. Nous lui avons tout donné, nous l'avons laissé faire tout ce qu'il voulait, et tout ça pour quoi ?

Je n'ai aucune envie de le regarder. C'est terrible de voir un type dans son genre en train de pleurer. Et ici, pas de résine ni d'arbre centenaire que je peux rendre responsable de ces foutues larmes.

Il ne me reste plus qu'à lui servir un verre et à remplir le mien. Il me remercie, avale une gorgée.

— J'imagine que ça n'a pas dû être facile pour vous non plus. Vous avez défendu son innocence envers et contre tout, vous avez risqué votre peau et même votre liberté pour lui. Vous avez joué gros, Poe. Tout ça parce que vous avez cru en lui. Quand je pense que vous n'avez même pas pu lui dire adieu...

— Je l'ai fait quand ça avait un sens. Je lui ai dit salut quand il était encore temps... un au revoir triste, solitaire et définitif.

George ferme à demi les yeux.

— *The Long Goodbye*, Raymond Chandler. Un grand livre, Poe. Il est peut-être temps pour vous d'écrire les vôtres, au lieu de vous contenter de lire ceux des autres ou de masquer votre peur sous des pseudonymes. Pensez-y.

Je sors de la voiture et me penche vers la portière :

— Vous n'avez pas tort, George. Je vais y penser.

Je le salue de la main mais, en me redressant, les échos de

l'orchestre me parviennent de l'autre bout du parc. Je me penche à nouveau :

— Dites-moi, George...

— Qu'y a-t-il, Poe ? Si je peux faire quelque chose pour vous...

— Pas pour moi, non. Vous savez qu'un mariage a lieu aujourd'hui. La mariée déraile depuis des années, elle est sans doute la seule victime innocente des délires de Dieu Jr. Vous ne pourriez pas... ?

Il me regarde sans ciller. Je lui montre mon pouce à travers la vitre :

— J'ai compris. Allez-y, pincez, coupez, faites ce que vous voulez. Mon âme ne doit pas valoir grand-chose, mais si elle peut servir à sceller le pacte, je vous l'offre volontiers.

George S. Atan éclate de rire. Il se marre si fort que j'ai l'impression qu'il va s'étouffer.

Il récupère peu à peu son sérieux.

— Excusez-moi, Poe, mais c'est à se fendre. Vous le sceptique, l'intellectuel cynique, croire au Diable, au Ciel et à toutes ces conneries ? Il ne manquerait plus que vous m'annonciez que vous avez pris au sérieux ce que racontait Dieu Jr. Vous pensiez sérieusement qu'il était le plus jeune fils de Dieu ?

— Attendez, j'ai vu moi-même le parchemin, il y avait des lettres qui bougeaient toutes seules et...

— Vous n'avez jamais entendu parler des hologrammes ?

Je suis consterné. Jamais je ne me suis senti aussi ridicule qu'en cet instant. Je jette le fond de mon verre par terre et pars sans me retourner. Et c'est la voix de George qui me retient :

— À votre place, Poe, je ne me ferais pas de souci pour vos amis. D'après ce que vous m'avez dit, ça fait vingt ans qu'ils sont heureux à leur manière. Le cerveau, la folie, quoi de plus mystérieux ? Si cette femme a retrouvé ses esprits deux ou trois fois toute seule, sa lucidité peut revenir à tout moment. Qui sait ? Peut-être qu'à l'heure où nous parlons Fleur a retrouvé son chemin, en suivant les miettes qu'elle a semées derrière elle...

Je le regarde s'éloigner. La limousine ne roule pas, elle vole littéralement au-dessus de la route.

J'escalade la butte au pas de course tandis que la chanson gagne en puissance et que des chœurs s'élèvent derrière la voix de Luis B. Sans aller jusqu'à la compassion, je me dis que George S. Atan mérite bien un peu de courtoisie.

D'en haut, je repère immédiatement une agitation suspecte à la table des jeunes mariés.

Quoi de plus normal, ils rêvent de ce mariage depuis des années. À moins que...

Je m'en remets à Jagger et George. Ils n'ont pas tort ces deux-là, il est vraiment temps que j'arrête de flipper.

Je regagne la fête. Les cinglés, j'en ai ma claque, répète une voix dans ma tête.

Basta, ils m'ont assez fait chier.

Le pire, c'est que quelque part je les envie.

T'es pas sérieux là ?



Si.

Casa Tirso 2009-Villa Soldati 2012 (Madrid).

DU MÊME AUTEUR
DANS LA MÊME COLLECTION

Carlos Salem Aller simple



ROMAN TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR DANIELLE SCHRAMM



Lorsque la tyrannique femme d'Octavio meurt brusquement dans un hôtel marocain où le couple passait des vacances, c'est un mélange de panique et de soulagement : il est débarrassé de sa harpie, mais ne va-t-on pas l'accuser de meurtre ?

[Revenir aux titres de Carlos Salem](#)

CARLOS SALEM

Nager sans se mouiller

roman traduit de l'espagnol par Danielle Schreum



actes noirs
ACTES SUD

Sur le point de partir en vacances avec ses enfants, un tueur à gages se voit confier un contrat. On lui donne une adresse et le numéro d'immatriculation d'une voiture. Mais voilà : l'adresse correspond à un camp de nudistes, et la voiture est celle de son ex-femme. Un roman noir délirant, burlesque et poétique.

Revenir aux titres de Carlos Salem

CARLOS SALEM

Je reste roi d'Espagne

roman traduit de l'espagnol par Danielle Séverin



actes noirs
ACTES SUD

Juan Carlos a disparu, laissant derrière lui une note énigmatique : “Je pars à la recherche de l’enfant. Je reviendrai quand je l’aurai trouvé. Ou pas. Joyeux Noël.” Pour lui mettre la main dessus, le ministre de l’Intérieur joue sa dernière carte : José Maria Arregui, l’inspecteur mélancolique et sanguin qui, quelques années plus tôt, a déjà, par hasard, sauvé la vie au roi une première fois...

[Revenir aux titres de Carlos Salem](#)

CARLOS SALEM

Un jambon calibre 45

roman traduit de l'espagnol par Claude Vioton



actes noirs
ACTES SUD

Que se passe-t-il quand on ouvre la mauvaise porte ? Le protagoniste du roman, un Argentin "largué, mais content" sans point de chute à Madrid, décide d'utiliser la clé qu'on lui a confiée et de passer quelques jours dans un appartement vide. Il fait alors la rencontre d'un voyou violent au cœur tendre, d'une fille nue qui cherche l'amour, d'un criminel de mauvaise humeur surnommé la Momie, d'un détective maladroit et d'un policier

amoureux d'une femme à deux visages. Tous sont à la recherche d'une valise pleine d'argent et de la seule personne qui sait où elle se trouve : la propriétaire de l'appartement, qui s'est volatilisée. Un roman noir effréné et philosophique, sexuel et contemplatif, drôle et profond, dans une Madrid plus argentine que jamais.

[Revenir aux titres de Carlos Salem](#)

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud

Table

Le point de vue des éditeurs

Carlos Salem

Le plus jeune fils de Dieu

I - Lassie est morte pour nos péchés

1 - Une hyène dans le poulailler

2 - Change de disque, Queca !

3 - Un prodigieux casse-couilles

4 - Ballade de la vierge catin

5 - Le paysage du néant

6 - Un majordome à plume

7 - Ce genre de fille

8 - Souvenirs de Poe : les gants

9 - Le parfum de Gabriela

10 - Hendrix jouerait du reggaeton

11 - Une fille à chat

12 - L'Épiphanie des Fucking Deus

13 - Trop de croix

14 - Un portrait en blanc

15 - Un squatter au Vatican

16 - Un katana bourré d'épines

17 - J'ai lu ça dans Cosmopolitan

II - Judas for President

18 - Notre part d'audience, toi qui es aux cieux

- 19 - Cocido madrilène
- 20 - La lumière de l'impossible
- 21 - Un Sherlock made in Spain
- 22 - Souvenirs de Poe : Marceau
- 23 - The Macaroni World Tour
- 24 - Les miracles d'un pauvre mage
- 25 - Les paumés, c'est complètement out
- 26 - La multiplication des DVD
- 27 - Écrire fait moins mal
- 28 - C'est loin d'être aussi romantique qu'on pourrait le croire
- 29 - Rock & Catch Attack
- 30 - Tu n'épieras point
- 31 - Souvenirs de Poe : Harold
- 32 - La face de Dieu
- 33 - Le jeu du pendu
- 34 - Un sport curieux
- III - Au ciel, point de bière
- 35 - Bouillon de vieille poule
- 36 - Deux Albano-Kosovars
- 37 - Le chef-d'œuvre de Dieu, c'est le cœur d'une mère
- 38 - Ça sera sans moi
- 39 - Good morning Miss Zarzuela
- 40 - Un portable Swarovski
- 41 - Une balade instructive

42 - Souvenirs de Poe : Lucy

43 - Pêché de sincérité

44 - Le plombier vengeur

45 - Le Club des insomniaques

46 - Le sermon de la montagne russe

47 - Fais péter le porno

48 - Un amour de boléro

49 - Souvenirs de Poe : les allumettes

50 - De la cendre sur les doigts

51 - Je te présente Queca

52 - Au ciel, point de bière

Épilogue

53 - Quand cela avait un sens

Du même auteur